BnF Gallica

Légendes, croyances et superstitions de la mer. Les météores et les tempêtes / Paul Sébillot

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Sébillot, Paul (1843-1918). Auteur du texte. Légendes, croyances et superstitions de la mer. Les météores et les tempêtes / Paul Sébillot. 1886.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

P-A. MATHIEU REL.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

DE LA MER

DEUXIÈME SÉRIE

LES MÉTÉORES ET LES TEMPÊTES

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1887

à M. Ernest Renan

Sébillot

LÉGENDES

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

DE LA MER

577

Renan
Z.
6801

OUVRAGES DU M ME AUTEUR

A) Haute-Bretagne

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER & Cie

11, *rue de Grenelle*, 11.

Contes populaires de la Haute-Bretagne, 1 vol. in-18 de XII-360 pages. 3 fr. 50
Contes des paysans et des pêcheurs, 1 vol. in-18 de XVI-344 pages. 3 fr. 50
Contes des marins, 1 vol. in-18 de XII-374 pages..... 3 fr. 50
(*Ouvrages autorisés pour les bibliothèques populaires et celles de la Marine.*)
Contes de terre et de mer, légendes de la Haute-Bretagne, 1 vol. in-8 illustré, de 250 pages..... 10 fr.

LIBRAIRIE MAISONNEUVE & CH. LECLERC

25, *quai Voltaire*, 25.

Littérature orale de la Haute-Bretagne, 1 vol. in-12 elzévir de XII-404 pages, avec musique..... 7 fr. 50
Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne, 2 vol. de VII-387 et 389 pages..... 15 fr.
Coutumes populaires de la Haute-Bretagne, 1 vol. de VIII-376 pages. 7 fr. 50
(*Collection des littératures populaires de toutes les nations.*)

B) Autres pays

LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF

13, *rue de Médicis*, 13.

Le Blason populaire de la France (en collaboration avec M. H. Gaidoz), 1 vol. in-18 de XII-382 pages..... 3 fr. 50
Contes des provinces de France, 1 vol. in-18 de XX-332 pages... 3 fr. 50
(*Collection de la France merveilleuse et légendaire.*)

LIBRAIRIE MAISONNEUVE & CH. LECLERC

Gargantua dans les traditions populaires, 1 vol. in-12 elzévir de XX et 342 pages..... 7 fr. 50
(*Collection des Littératures populaires.*)

Bibliographie des traditions populaires des Francs d'outre-Mer (en collaboration avec M, H. Gaidoz), in-8 de 93 pages..... 2 fr. 50

LIBRAIRIE LECHEVALLIER

39, *quai des Grands-Augustins*, 39.

Questionnaire des Croyances, Légendes et Superstitions de la Mer, in-8 de 20 pages..... 1 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER & Cie

11, *rue de Grenelle*, 11.

Légendes, Croyances et Superstitions de la Mer. Première série : *la Mer et le Rivage*, 1 vol. in-18 de XI-363 pages..... 3 fr. 50
Deuxième série. *Les Météores, les Vents et les Tempêtes*, 1 vol. in-18 de 342 pages..... 3 fr. 50

Pour paraître prochainement :

Troisième série : *Les Navires et la Navigation.*

6540-86. — CORBEIL. Typ. et Stér. CRÉTÉ.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES

CROYANCES ET SUPERSTITIONS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DE
Mme C. LÉVY
RÉSERVE

DE LA MER

DEUXIÈME SÉRIE

Les Météores et les Tempêtes

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1886

Tous droits réservés.

LIVRE PREMIER

LA MÉTÉOROLOGIE

CHAPITRE PREMIER

LE CIEL ET LES NUAGES.

§ 1. — LA MER AÉRIENNE ET LES VAISSEAUX DANS LES NUAGES.

La mer qui baigne nos rivages n'est pas la seule que connnaissent les traditions populaires. D'autres mers, dont parlent les légendes arctiques, sont au-dessous de la surface de notre globe, dans les entrailles de la terre; plusieurs contes y placent un monde particulier qui, à l'image du nôtre, possède son ciel, son soleil et tout ce qui constitue un petit univers.

Le ciel qui est au-dessus de nos têtes a aussi ses mers, bien au delà des nuages, et en certains cas, il peut y avoir des relations entre elles et nous.

Le ciel et la mer sont, dans la primitive tradition aryenne, en continuelle relation, et la Bible semble désigner un temps où il y eut un partage entre les eaux qui sont au-dessus du firmament et celles qui sont au-dessous (Bassett, *Legends of the sea*, p. 488). Dans le pays de Tréguier, de vieux marins affirment que la mer baignait autrefois le firmament, et qu'elle s'en retira à une certaine époque (Comm. de *M. Le Calvez*).

Les Celtes (Jones, *Credulities*, p. 4) croyaient à cet océan aérien, et ils pensaient qu'il était même

possible de naviguer de la limite de la terre jusqu'à la mer des nuages. Francis Drake passait pour avoir traversé ce golfe, et en être revenu sain et sauf.

Les légendes celtiques affirment encore l'existence de cette mer dans les nuages. « Si nos pères n'ont pas menti, disent les paysans de la Vendée, il y a des oiseaux qui savent le chemin de la mer supérieure, et peuvent porter des messages aux bienheureux du paradis. »

D'après la tradition arabe (Maçoudi, *Les prairies d'or*, ch. III), Dieu fit plusieurs cieux, et dans chacun d'eux il créa les anges, les mers et les montagnes de glace qu'il renferme. Sous le trône du septième ciel est une mer d'où descend la subsistance de tous les êtres vivants : elle transmet d'un ciel à l'autre la quantité de pluie nécessaire. Dans le ciel qui recouvre la terre est une mer toute remplie d'animaux qui ressemblent à ceux qui vivent dans les mers de notre globe et y sont retenus par la puissance divine. La version persane de la *Chronique de Tabari* (*Mélusine*, t. III, ch. LXXI) rapporte que Dieu a créé au-dessous des cieux une mer semblable à un cheveu et fixée en l'air. Par l'ordre de Dieu, il ne tombe jamais une seule goutte de cette mer sur la terre. Toutes les mers sont fixées à leurs places; et celle-ci est comme la flèche qui part de l'arc avec effort. On dirait une corde tendue entre l'orient et l'occident. On l'a appelée le chemin des *Porteurs de paille*, et en raison de ce nom le traducteur l'assimile à la Voie lactée.

Une légende japonaise raconte que les ancêtres de cette nation sont venus du ciel dans un bateau. Les Malais disent que les leurs sont aussi arrivés du ciel dans un grand navire construit par le Créateur (Bassett, p. 488).

Au moyen âge, on citait des faits à l'appui de cette croyance. Gervaise de Tilbury (JONES, p. 3), raconte qu'un marin de Bristol quitta ce port pour aller en Irlande et laissa à la maison sa femme et sa famille. Le navire fut entraîné bien loin de sa route vers les parties les plus reculées de l'Océan, et il arriva que son couteau tomba par-dessus bord un jour qu'il le nettoyait après son dîner. A ce même moment, sa femme était à table à Bristol avec ses enfants, et voilà que le couteau tomba par le châssis entr'ouvert et vint se planter sur la table. Elle le reconnut aussitôt, et quand son mari fut de retour, ils comparèrent les dates et trouvèrent que celle de la perte du couteau et de son arrivée à la maison étaient exactement les mêmes. Qui peut, après cet exemple, s'écrie Gervaise, douter de l'existence d'une mer au-dessus de notre terre, et située dans l'air ou au-dessus?

Les Esquimaux croyaient qu'à un certain endroit le ciel était si bas qu'un canotier pouvait le toucher avec son aviron. Ce ciel avait deux larges ouvertures à travers lesquelles on apercevait la mer supérieure (RINK, *Tales of Eskimo*, p. 468 et 38).

On a cru aussi que les sorciers se servaient des nuages pour se transporter et faire la grêle, et que ces mêmes nuages servaient pour ainsi dire de *mer* aux navires qui allaient recueillir le grain moissonné pour eux par la grêle.

Dans ces pays, dit Agobard, presque tout le monde, nobles et plébéiens, villageois et paysans, vieux et jeunes, croient que la grêle et le tonnerre peuvent être produits par la volonté de l'homme, c'est-à-dire par les enchantements de certaines gens appelés tempestaires (*tempestarii*). Nous avons vu et entendu plusieurs personnes, qui étaient tombées à un tel degré de folie et de stupidité, qu'elles

croyaient et affirmaient qu'il y avait un certain pays, appelé Magonia, d'où les navires arrivaient sur les nuages, pour prendre le grain qui était haché par les ouragans et la grêle, et que ces marins aériens l'achetaient avec les tempestaires. Ailleurs Agobard (archevêque de Lyon au temps de Charlemagne) affirme qu'il a lui-même vu, en une certaine assemblée, quatre personnes, trois hommes et une femme, que l'on montrait, et que l'on affirmait être tombés de ces navires; ils avaient été emprisonnés pendant plusieurs jours, et on les avait fait sortir pour les lui montrer, mais il les sauva de la fureur du peuple.

Dans les légendes, les nuages sont parfois considérés comme des choses aussi solides qu'un rocher, l'on y peut accrocher une poulie, y attacher un navire, et un homme peut s'y suspendre. Cette croyance est voisine de celle, assez répandue dans l'antiquité, d'après laquelle les cieux étaient des substances ayant la consistance de l'airain ou du cristal.

La légende des Koloches américains raconte que leur dieu Jell' devint habile archer, tua l'oiseau qui est au-dessus des nuages et se revêtit de sa peau; aussitôt il vola si haut que son bec s'accrocha à un nuage dont il eut de la peine à se débarrasser. Lors du déluge, il revêtit encore sa peau et se suspendit par le bec à un nuage jusqu'à ce que les eaux fussent retirées (*Bull. Soc. d'anthropologie*, 1872, p. 794).

Gervaise de Tilbury rapporte dans ses *Otia imperialia*, qu'en Angleterre des gens qui revenaient de l'église, un jour que le temps était nuageux, virent l'ancre d'un navire accrochée à un tas de pierres, alors que son câble se perdait dans les nuages. Ils le virent tirer, comme si un équipage essayait de le

haler; mais ce fut sans succès. On entendit alors dans le nuage des voix confuses, et un matelot descendit le long du câble; aussitôt qu'il eut touché terre, l'homme périt asphyxié, comme s'il avait été noyé à la mer. Une heure après, le capitaine de l'équipage coupa l'ancre, et le navire se remit en marche (JONES, p. 3).

Dans un de mes contes de Marins (*Le Vieux Marin et Sans-Peur*. Revue de Bretagne et d'Anjou, 1886, n° 3) un navire à bord duquel est le diable est entouré par des vaisseaux pirates. Le diable fait paraître de petits hommes, dont l'un prend dans sa botte une petite échelle, la plante sur le pont, et se met à grimper. A mesure qu'il s'avançait, l'échelle s'allongeait devant lui ; deux autres petits hommes le suivirent et grimpèrent à la hune où ils attachèrent un cartahu, puis ils le prirent dans leur main et continuèrent leur ascension ; l'échelle s'allongeait toujours. Enfin ils arrivèrent à un nuage du ciel. Ils y attachèrent une poulie, y passèrent le cartahu, et se mirent à hisser le navire jusqu'au moment où ses mâts touchèrent le nuage. De cette hauteur les vaisseaux pirates paraissaient à peine gros comme des coques de noix. Les pirates s'en allèrent, et, au moyen du cartahu, les petits hommes firent en douceur redescendre le navire sur la mer.

L'épisode des navires halés dans les nuages se retrouve en Océanie, sous une forme un peu différente : c'est un dieu qui les pêche à la ligne.

D'après la tradition de Nouka-Hiva (LESSON, *les Polynésiens*, t. II, p. 231), des chefs s'embarquèrent dans cinq canots pour aller chercher au ciel des arbres. Mais l'Atua, devinant leurs projets, laissa pendre un gros hameçon à l'extrémité d'une longue corde. Il eut bientôt pris l'une des pirogues et il la hala au

ciel. Les autres s'enfuirent avant que l'Atua eût eu le temps de redescendre son hameçon. L'Atua tua tous les hommes qui montaient la pirogue prise à la ligne par lui.

§ 2. — LES NUAGES ET LA MER.

Dans beaucoup de pays, les nuages sont en relation avec la mer. Les quantités d'eau qu'ils versent parfois dans les grandes pluies ne paraissent pas être dues à l'évaporation terrestre, mal connue des populations primitives ; c'est ce qui vraisemblablement les porta à attribuer l'origine des pluies à la « source inépuisable ». De là la croyance que les nuages sont des espèces de grandes outres qui vont se gorger à la mer et répandent ensuite partout l'eau qu'ils y ont puisée.

Une idée très ancienne faisait des nuages les fils de la mer; on la trouve dans Aristophane : quand Socrate évoque les nuées, il parle des chœurs qu'elles forment avec les nymphes dans les jardins de l'Océan, et le chœur dit en arrivant sur la scène : « Nuées éternelles, paraissons, élevons-nous des mugissants abîmes de l'Océan, notre père. » D'après Manilius (*Astronomiques*, liv. II), la mer fournissait un aliment aux nuages. Dans le Montferrat, le peuple dit que les nuées naissent de la mer, et que lorsqu'elles sont devenues sèches, elles y retournent pour se remplir d'eau (G. FERRARO, *Superstizioni Monferrini*, p. 23).

Cette origine, que la croyance de beaucoup de pays assigne aux eaux pluviales, est généralement adoptée sur les côtes de la Manche. Elle se rattache à une personnification plus ou moins accusée des nuages. C'est ainsi qu'en Poitou (SOUCHÉ, *Croyances*) ils vont chercher l'eau à la mer avec des gamelles. En Espagne le

peuple, pour expliquer la pluie, dit que les nuages prennent l'eau de la mer, sur la surface de laquelle ils se promènent, et qu'ils la répandent ensuite sur la terre. Caldéron y fait allusion dans sa comédie, *Tres majores podigios* (Comm. de *M. de Olavaria y Huarte*). Au XVI^e^ siècle, Pierre Messie, dans le *Dialogue des météores*, constate aussi que cette croyance était celle des villageois de son temps : « Sçachez donc que il me dit que l'eaue qui pleut est l'eaue de la mer que les nues vont tirer en icelle. »

En Chypre (POLITIS, *Météorologie*, p. 49), on croit qu'après la pluie les nuages descendent à la mer pour y renouveler leur provision d'eau, et que, là où ils s'arrêtent, ils avalent tout ce qu'ils rencontrent, hommes et animaux, et même des pierres.

Dans le Monferrat (G. FERRARO, p. 23), quand l'orage s'approche, on sonne les clocles, et le curé conjure, avec un rituel spécial, la nuée la plus proche d'aller tomber dans la mer et non sur les vignes du pays.

Les nuages sont parfois assimilés à des oiseaux malfaisants dont le pouvoir peut être détruit par la force. Dans un conte populaire de la Haute-Bretagne le *Chien capitaine*, pendant une traversée, le ciel s'obscurcit tout à coup, et les marins voient arriver sur eux avec une grande rapidité un nuage si épouvantable qu'il faisait peur à voir. Le capitaine ordonne à ses matelots de bien ajuster et de lancer leurs flèches droit au milieu. Ils le firent tous, excepté un, qui frappa dans un des côtés du nuage, et celui-ci creva, jetant une telle quantité d'eau sur le navire qu'il faillit le couler. Quelquefois un oiseau est la personnification d'un nuage. Mahistruba, le capitaine marin (WEBSTER, *Basque Legends*) au milieu d'une tempête, demande à son équipage s'il se trouve des tireurs

assez habiles pour tuer un grand oiseau noir qui paraît dans le ciel.

Ces contes se rapportent à une conception primitive qui est encore vivante chez les peuples peu avancés en évolution. En Europe, il en reste, par survivance, des traces ailleurs que dans les contes. Des marins m'ont affirmé que jadis certains capitaines tiraient quelquefois des coups de fusil dans les nuages, lorsque le vent était trop violent, en prononçant des imprécations.

En Normandie (Bassett, p. 45), c'était jadis l'usage de tirer sur les *nuages de pluie avec une balle d'argent*, et l'on raconte qu'un montagnard du Tyrol tirait sur les vents pour les calmer.

D'après Catlin, *La Vie chez les Indiens*, p. 89, les Mandans souffrant depuis longtemps de la sécheresse, un indigène monta un soir sur le toit de sa hutte, à l'instant même où un premier nuage paraissait : agitant son bouclier, il menaça les cieux de sa vengeance s'ils n'obéissaient pas à sa sommation. Il leur commanda de venir à lui, et, comme naturellement ils s'avançaient avec docilité dans la direction du vent, il banda son arc et lança une flèche au milieu de l'un d'eux, puis il s'écria qu'il avait percé le nuage noir et que les Mandans allaient être inondés d'eau. Chez les Mandans, le pourvoyeur de pluie agite aussi sa lance contre le ciel en guise de défi, ce qui rappelle les flèches que les Gaulois lançaient contre le ciel.

En plusieurs pays, on croyait que des dieux ou des génies empruntaient des nuages pour leur servir de monture : dans certaines ombres portées de nuages qui noircissaient momentanément la mer, ils voyaient l'ombre du courrier divin ou celle du dieu lui-même : le roi des Elfes, qui règne sur l'île de

Sterne, sur celle de Mö et sur celle de Rügen, a un char attelé de quatre étalons noirs. Il va d'une île à l'autre en traversant les airs, et alors on distingue très bien le hennissement des chevaux et la mer est toute noire (X. MARMIER, *Lettres sur le Nord*, p. 77).

En Océanie, la croyance est plus explicite encore : Les insulaires des îles de Banks croient voir dans l'ombre du nuage solitaire qui erre sur la mer l'ombre de leur dieu Quat (CODRINGTON, *Journal of anthropological Institute*, t. X, p. 270).

Les nuages reflétés sur les vagues ont souvent été pris pour des troupeaux; on en trouve la trace dans les récits populaires, tels que le conte norrois *Grand Pierre et petit Pierre*, le conte gaélique des *Trois veuves*, la légende allemande du *Petit fermier*. Ce sont les troupeaux d'Hélios ou le bétail de Neptune, et ces imaginations ont sans doute aidé à répandre ces mythes des chevaux marins et des troupeaux de la mer (BASSETT, p. 157). On verra plus loin que les nuages eux-mêmes ont été assimilés à des troupeaux.

§ 3. — NOMS DES NUAGES; SURNOMS ET PRÉSAGES.

Les nuages, à cause de leurs formes, qui éveillent en effet ces comparaisons, ont été comparés à des animaux, à des toisons et à divers objets. Dans le langage des habitants des côtes, ces termes pittoresques remplacent les désignations savantes de cirrus, cumulus, stratus, etc.

Dans la mythologie finnoise, Ukko, le dieu de l'air, mène paître les agneaux des nuages. Les Finnois lui adressaient jadis une prière, dans laquelle ils l'appelaient celui « qui conduit les petits agneaux nuageux » (TYLOR, *Civilisation primitive*, t. II, p. 334-9).

Les marins ont conservé aux nuages des appellations qui rappellent cette ancienne conception, et elles figurent dans certains aphorismes relatifs à la prévision du temps. En Basse-Bretagne, quand ils se tiennent élevés et ressemblent à un troupeau de moutons, les vents d'aval accourent au galop (Comm. de *M. Sauvé*).

Dans le pays de Tréguier, les moutons (cirrus) présagent le beau temps.

En Haute-Bretagne, si l'on voit des nuages blancs appelés moutons, ou balles de coton, on dit que les « moutons montent en bergerie ». Lorsqu'ils se forment dans le Suroît (S.-O), c'est le présage d'une forte brise.

Au XVII^e^ siècle (le P. FOURNIER, *Hydrographie*, liv. XV, ch. XXXII), on y faisait aussi attention : « Les nuées qui sont éparses de çà, de là, comme des toisons de laine, marquent quelque tempeste : que si elles sont joinctes les unes sur les autres en forme d'escailles c'est signe de beau temps. »

Un proverbe montre que cette image est aussi usitée en Italie :

Çielo pecorelo, o piova o venteselo, Ciel en bergerie, pluie ou vent (Venise, PASQUALIGO).

L'œil de chèvre est une nuée de forme plus ou moins ronde à droite ou à gauche du soleil, à son lever ou à son coucher, qui se teint des couleurs de l'iris; c'est le signe d'un mauvais temps qui doit suivre dans les trois jours après son apparition (CASTELLI, *Credenze*, II, p. 21).

On appelle *mare's tails*, queues de jument, les nuages en forme de plume qui annoncent du vent (RUSSELL, *Sailor's language*). En Haute-Bretagne, ces nuages portent le nom de « barbes de chat ».

Les marins anglais ont à ce sujet un dicton :

Mackerel skies and mare's tails
Make tall ships carry low sails.

Ciel maquerellé, et queues de juments — Font porter voiles basses aux vaisseaux les plus grands (BASSETT, p. 142).

Sur la côte de Tréguier, les stratus sont appelés *Gweleio awel*, lits de vent; on dit en proverbe :

Gwele aberde,
Awel veure ;
Gwele beure,
Awel aberde.

Stratus du soir, — Vent du matin. — Stratus du matin, — Vent du soir (Comm. de *M. Le Calvez*).

En Basse-Bretagne, les nuages longs sont les avant-coureurs des grands vents (Comm. de *M. Sauvé*).

Les nuages longs et striés qui apparaissent par beau temps et s'étendent à travers le ciel sont appelés par les marins anglais « l'Arche de Noé », et s'ils s'étendent de l'est à l'ouest, ils présagent un temps sec; s'ils vont du nord au sud, un temps mouillé (BASSETT, p. 52).

En Haute-Bretagne quand les nuages sont en forme d'enclume, il y a du mauvais temps pour plusieurs jours.

Sur la côte de Tréguier, les montagnes ou tas de sable (*berniotrez*), présagent du beau temps pour le lendemain (Comm. de *M. Le Calvez*).

Dans l'Inde (RECLUS, t. VIII, p. 72) les nuages avant-coureurs des moussons se groupent en éléphants, suivant l'expression du pays.

Pour les marins siciliens (CASTELLI, *Credenze*, p. 22), les nuages grands et bas sur l'horizon, qui ont la forme de la tête des animaux et changent continuellement, sont un signe de mauvais temps, que

l'on s'attend à voir arriver du côté opposé, surtout si en même temps des éclairs rasent la surface de l'eau.

La plus ou moins grande vitesse des nuages sert aussi à pronostiquer le temps à venir.

En Haute-Bretagne, quand on voit les nuages aller vite, c'est signe de vent; s'ils vont lentement, c'est un présage de beau.

Lorsque tout à coup il paraît quelque petite nuée sans qu'on l'ait vue auparavant, le reste du ciel estant serein, c'est marque d'une prochaine tempeste (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXII).

D'après la couleur des nuages, et leurs formes, les marins croyaient pouvoir prédire le temps à venir.

En Haute-Bretagne, lorsque vers le nord-est il y a des rougeurs, on aura des vents d'amont.

Dans le pays de Tréguier, les clartés rouges dans le ciel annoncent du grand vent ou de la pluie. Les marins n'aiment pas à les voir, et voici leur dicton à ce sujet :

Ruel noz,
Glao pe awel d'hanter noz;
Ruel veure,
Glao pe awel da greis-de.

Rougeurs du soir, — Pluie ou vent à minuit. — Rougeurs du matin, — Pluie ou vent à midi (Comm. de *M. Le Calvez*).

Sur la côte du Finistère, quand le ciel paraît tout en feu, il y en a qui disent que c'est signe de beau temps; l'opinion générale est au contraire que cela présage une tempête qui aura lieu dans cinq ou six jours (Comm. de *M. Sauvé*).

— *Cielo rosso, o vento, o giozzo.*
Ciel rouge, vent ou pluie.
— *Nuvole rosse, o vent, o giozze.*
Nuages rouges, vent ou bise (Venise, PASQUALIGO).

En Basse-Bretagne quand le soleil se couche sur un lit de nuages rouges, pluie ou vent pour le lendemain (Comm. de *M. Sauvé*).

Une *panne*, c'est-à-dire une accumulation de nuages à l'horizon au moment du coucher du soleil, annonce un coup de vent qui soufflera de cette direction (Comm. de *M. Travers*).

En Haute-Bretagne, quand le ciel est rouge après le coucher du soleil, signe de beau temps pour le lendemain; s'il est rouge le matin et qu'on voie les femmes se consulter, signe de mauvais temps.

Lorsque le ciel est noir, cela présage généralement du mauvais temps. Les marins disent alors (*France maritime*, t. IV, p. 359) : Le ciel est noir comme le chapeau du commissaire : il va pleuvoir du goudron ou de l'encre.

Les marins grecs (*Iliade*, ch. IV), dès les temps héroïques, observaient déjà cette couleur du ciel. Souvent une nuée, sombre comme la poix, glisse sur les flots, et recèle une violente tempête.

En Basse-Bretagne lorsque, par un ciel serein, un nuage noir vient à se former dans le nord-ouest, à la brume de nuit (nuit tombante), le mauvais temps n'est pas loin.

Un nuage noir au nord du soleil couchant présage du gros temps; mais s'il se trouve au sud, on peut compter sur une bonne journée pour le lendemain (Comm. de *M. Sauvé*).

Dans le pays de Tréguier, si les nuages forment de grands cercles noirs, c'est signe de mauvais temps, de brume ou de vent (Comm. de *M. Le Calvez*).

Quand le ciel est gris, et qu'on ne sait ce qu'il présage, les marins disent (*France maritime*, t. II, p. 113) que le temps est au conseil.

Lorsque par un temps qui est couvert se montre une

éclaircie, on dit, sur les bords de la Manche, qu'on voit le « vieux ciel ». Si elle est petite, on dit qu'on voit du bleu « grand comme la culotte d'un gendarme ».

En Haute-Bretagne, lorsque par des vents de Norouâs, le ciel est bleu entre les nuages, c'est le présage d'une grande tempête.

En Basse-Bretagne, quand le ciel est vert dans le nord-est et dans l'est, les vents prennent l'une ou l'autre de ces directions (Comm. de *M. Sauvé*).

A Venise, on tire aussi des présages de de cette couleur verte :

Nuovole verdoline e negrete,
Tempesta e saete.

Nuages verts ou noirs, — Tempête et orage (Venise, PASQUALIGO).

Suivant l'endroit d'où venaient les nuages, on en tirait des présages funestes ou favorables.

Les nuées qui s'élèvent du sommet des rochers produisent du vent du côté où elles se dissipent (*Matières d'entretien*).

Dans le Wiesland, si le jour de Saint-Georges les nuages viennent de la mer, on peut être sûr que le poisson sera abondant (BASSETT, p. 448).

Les matelots italiens tirent des pronostics de l'état du ciel et de l'aspect de la mer, ainsi que le constatent des proverbes, rapportés par PITRÈ, *Proverbi.*

Sciloccu chiaru e Tramuntana scura,
Mettiti a mari senza paura.

Sud-Est clair et Nord obscur, — Mettez-vous en mer sans crainte.

Scerroccu chiaru e Tramuntana scura,
Parti cuntientu e non avè paura.

Le même proverbe se retrouve à Venise :

Sciroco ciaro e Tramontana scura,
Butite in mar e non aver paura (PASQUALIGO).

Suivant que les nuages vont à la mer ou se dirigent du côté opposé, on tire des pronostics pour la prévision du temps :

— *Co le nuvole va al mare* (*Est*) *to' su i bo e va arare;*
Co le nuvole va al monte (*Nord*) *to' su i bo e va a la corte.*

Quand les nuages vont à la mer, prends ton bœuf et va labourer. — Quand les nuages vont à la montagne rentre à l'étable (Venise, PASQUALIGO).

— *Quando le nuvole passa in mare,*
Bon tempo vol fare.

Quand les nuages passent sur la mer, — Le beau temps va régner (PASQUALIGO).

Certains endroits ont des nuages particuliers qui portent un nom ; les marins les observent et pronostiquent le temps d'après eux.

Le cap de Bonne Espérance (LAHARPE, t. XIV, p. 573) est fameux par ses tempêtes et par le nuage singulier qui les produit. Il ne paraît d'abord que comme une petite tache ronde dans le ciel, ce qui fait que les matelots l'ont appelé l'œil de bœuf.

Au même endroit (RUSSELL, *Sailor's language*), un dais de nuages noirs sur la montagne de la Table s'appelle aussi *Black South Easter Cap*, le chapeau noir du Sud-Est.

Sur l'Adriatique (PITRÈ, *Proverbi*) on dit :

Montagna ciara e marina scura,
Metite in viagio e no te far paura.

Montagne claire et mer obscure, — Mettez-vous en voyage et n'ayez pas de crainte.

CHAPITRE II

LES ÉTOILES.

Dans l'antiquité, alors que la boussole n'était pas encore en usage, que sur les côtes les phares étaient rares, et que la configuration géographique des abords du rivage était assez mal connue, les étoiles jouaient un rôle capital dans la navigation. Il en fut de même pendant tout le moyen âge; aussi lit-on sans surprise que dans le système de Mahomet (*Revue Britannique*, 1870, t. III, p. 84), les étoiles sont destinées à orner les régions célestes, à lapider le diable, et à nous éclairer dans les forêts et sur la mer.

Lorsque les marins antiques ne voyaient point d'étoiles, ils étaient fort inquiets : Apollonius, ch. IV, dépeint la frayeur des Argonautes, lorsqu'ils furent surpris par une nuit épouvantable, nuit redoutée des matelots, qui l'appellent Catoulas (funeste) et dont les astres ne peuvent percer l'obscurité.

La connaissance des astres était l'une des premières qualités du marin. Un bon pilote, dit Manilius, liv. IV, connaît nécessairement les astres : le ciel est la règle de ses opérations maritimes. Un proverbe russe dit aussi : « Les vaisseaux vont selon les étoiles » (Dal).

Lorsque les Européens se trouvèrent en contact

avec les Océaniens, ils constatèrent que l'observation du ciel était aussi en honneur parmi eux que chez les anciens et pour les mêmes motifs.

Aotorou, que Bougainville amena en Europe, lui nomma sans hésiter la plupart des étoiles brillantes que lui montraient les gens de l'équipage.

Une légende des îles Hervey (WYATT GILL, *Myths and songs of south Pacific*, p. 72) parle d'un pêcheur nommé Iku, qui allait en mer à de grandes distances, parce qu'il connaissait le nom et les mouvements des étoiles et dirigeait sa course sur elles.

On trouve dans une tradition rapportée par Quatrefages, *Les Polynésiens*, p. 119, une preuve que, dès une époque assez reculée, les navigateurs de ces mers se guidaient d'après les astres. Rua', habile magicien, pour se venger de Tama-té-Kapua, qui lui avait enlevé sa femme, changea les étoiles du matin en étoiles du soir, et les étoiles du soir en celles du matin, et l'Arawa (navire de son ennemi) s'égara au milieu de l'Océan.

§ 1. — CROYANCES RELATIVES AUX ÉTOILES.

Jadis les marins trécorrois attribuaient aux étoiles une singulière origine. D'après un vieux matelot que l'on appelait KamVicent (Vincent le boiteux), et qui avait fait cinquante-quatre campagnes à Terre-Neuve, les anciens marins trécorrois disaient que les étoiles étaient des rochers de diamant laissés à sec quand la mer s'est retirée et a cessé de baigner le firmament. Il ajoutait que toute l'eau n'avait pas complètement disparu, et que ce qui était resté avait formé un fleuve qui fait le tour du firmament. C'est vraisembablement la voie lactée ou le chemin de Saint-Jacques. Dans ce fleuve se trouvaient des

millions d'étoiles en formation, comme les rochers qui se forment actuellement dans la mer. Ce marin avait fait à l'île de Terre-Neuve connaissance d'un vieux Peau-Rouge ; celui-ci assurait que les étoiles étaient des yeux de serpents et que le fleuve céleste était rempli de serpents plus petits dont les yeux et les écailles le rendaient lumineux (Comm. de *M. Le Calvez*). Il est possible que ce vieux marin ait emprunté ces singulières idées à ses compagnons de pêche de l'Amérique.

En Irlande, d'après M. D. Fitzgerald (*Revue celtique*, t. VI, p. 202), les étoiles sont, dans la croyance populaire, des yeux de morue. On retrouve assez fréquemment cette conception des étoiles-yeux, notamment à la Nouvelle-Zélande.

Dans la mythologie des anciens, beaucoup de constellations ou d'étoiles brillantes devaient leur origine à des héros enlevés au ciel, parfois à des animaux que la volonté des dieux y avait placés. On retrouve chez nombre de peuples des conceptions semblables, qui sont constatées par tous les voyageurs qui ont fait attention à leurs idées astronomiques. Je me contenterai d'en citer deux exemples, qui tous les deux sont en rapport direct avec la mer.

Les Groenlandais, dit Eggede (*Histoire du Groenland*, p. 158), croient que parmi les étoiles, les unes ont été autrefois des hommes, les autres des animaux marins ou des poissons. Heko-Toro, dieu néo-zélandais, ayant perdu sa femme, descendit du ciel pour la chercher. Il la trouva à la Nouvelle-Zélande, la plaça dans une pirogue, et, par le moyen de deux cordes qu'il attacha aux deux bouts, ils furent en un instant enlevés au ciel. Là ils furent changés en un groupe d'étoiles appelés Rangui, que les naturels affirment

être le groupe en question (D'URVILLE, *Voy. de l'Astrolabe*, t. III, p. 582, d'après Nicholas).

Les anciens avaient remarqué que les étoiles à certains moments semblaient disparaître dans la mer, et ils en avaient conclu que, de même que le soleil, elles allaient s'y baigner et lui emprunter leur nourriture. Homère (*Odyssée*, ch. V) dit en parlant d'un des astres les plus connus : « l'Ourse, que le vulgaire appelle le chariot, tourne aux mêmes lieux que les Pléiades, les Hyades, le fort Orion, et seule n'a point part aux bains de l'Océan. » Hésiode et plusieurs auteurs grecs constatent cette croyance qui subsistait encore à l'époque romaine : « le Bouvier, dit Quintus Cicéron, *Des douze signes*, disparaît le dernier avec le jour sous les flots de l'Océan. » Cette idée antique semble être restée encore populaire en Grèce; d'après Politis, une chanson crétoise parle d'un endroit aux extrémités du monde, où se trouvent les bains des astres.

Suivant Plutarque (*De la tranquillité des philosophes*, I, II), Thalès observait que les astres se nourrissaient des vapeurs de l'Océan; et Cicéron (*De la nature des dieux*, I, 46) disait que les astres se nourrissent des vapeurs que le soleil attire de la terre, de la mer et des eaux. D'après Lucain, les étoiles devaient un jour s'éteindre dans les abîmes de l'Océan.

Les marins de l'antiquité croyaient à l'influence des étoiles sur le vent; ils pensaient même que, dans certains cas, elle était absolue.

Les calendriers grecs ou égyptiens qui sont imprimés dans l'*Uranologium* de Petau, lient toujours tel ou tel vent au lever et au coucher de telle ou telle étoile. Il en est de même dans le commentaire de Germanicus César sur Aratus, et l'on trouve à la suite des ouvrages de Ptolémée, imprimés avec ceux de

Firmicus, un calendrier où chaque jour du mois est marqué par un lever ou coucher d'étoile, avec tous les phénomènes météorologiques qui les accompagnent (Dupuis, *Origine de tous les cultes*, t. I, p. 743).

Columelle (*De re rustica*, t. XI, ch. II) disait : « Le coucher de certains astres annonce la tempête ; souvent il la produit. »

Les marins arabes du moyen âge avaient remarqué que l'état de certaines mers coïncidait avec les mouvements des astres. La mer de Perse (Maçoudi, ch. XVI) commence à devenir orageuse lorsque le soleil entre dans le signe de l'Épi ; les vagues augmentent continuellement jusqu'à ce que le soleil se trouve dans le signe du Poisson ; elles sont surtout violentes vers la fin de l'automne quand il est dans le Sagittaire, et elles se calment ensuite, pour reparaître de nouveau quand il revient à la constellation de l'Épi ; les dernières vagues s'y montrent vers la fin du printemps, lorsque le soleil séjourne dans les Gémeaux. Quant à la mer de l'Inde, elle est très grosse jusqu'à ce que le soleil entre dans l'Épi, seule époque où elle devient navigable ; les plus grands calmes y règnent lorsque le soleil se trouve dans le Sagittaire.

L'astrologie s'appliquait aussi aux choses de la mer : on observait, avant de commencer un voyage ou de débarquer, les signes favorables ou défavorables des astres. Dans une circonstance où il s'agissait de ne rien confier au hasard, l'empereur Manuel fit, sur la foi des étoiles, sortir une flotte, dans laquelle consistait la force principale de l'empire (J.-B. Salgues, *Essai sur les erreurs*, t. I, p. 74).

Cette croyance se retrouve en Orient : à Siam, les talapoins consultèrent les astres, suivant la coutume, pour trouver le jour heureux entre les plus heureux

pour faire descendre l'ambassadeur à terre (CHOISY, *Voyage à Siam*, p. 286).

Dans le *Nauticum astrologicum* (1760), montrant aux marins, capitaines, assureurs, comment, par la grâce de Dieu, ils peuvent échapper à divers dangers qui se présentent sur l'Océan, ouvrage posthume de John Gadbury, on voit que souvent l'on faisait des figures astrologiques au sujet du voyage des navires de Londres à Newcastle, etc. Plusieurs exemples montrent que ces horoscopes furent alors vérifiés (JONES, p. 5).

C'est vraisemblablement à une croyance analogue existant au commencement du XVII^e^ siècle, que Shakspeare fait allusion dans *Beaucoup de bruit pour rien*, acte IV, sc. IV : « Si vous avez abjuré entre les mains de l'amour, il n'y a plus moyen de s'embarquer sur la foi des étoiles. »

Les pêcheurs irlandais de Kerry ne vont à la mer le soir que lorsque la première étoile s'est montrée (BASSETT, p. 447).

Suivant l'aspect plus ou moins brillant des astres, les matelots présagent le temps.

Si les étoiles semblent plus brillantes qu'à l'ordinaire et plus rapprochées les unes des autres, pendant que les vents sont au nord, il tourneront au sud sans tarder (Comm. de *M. L. Sauvé*).

Au XVII^e^ siècle existait une croyance analogue. « Lorsqu'on voit les estoilles fixes briller et estinceler fort souvent, et plus grandes et luisantes qu'à l'ordinaire, c'est une marque asseurée de vent » (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. 31).

En Sicile (CASTELLI, *Credenze*, II, p. 22), si les étoiles étincellent plus que d'habitude, c'est un signe de mauvais temps.

Quand on voit les étoiles se lever ou se coucher,

c'est un présage de beau temps et surtout de calme.

Quand on voit les étoiles se lever
De mauvais temps n'y a pas de danger.
(Comm. de M. le capitaine *Aubault*.)

« Les cercles qui paraissent parfois autour des estoiles présagent les mêmes choses que lorsqu'ils paraissent autour du Soleil ou de la Lune » (Le P. Fournier, liv. XV, ch. xxxi).

Les pêcheurs siciliens connaissent l'heure approximative de la nuit par le moyen des étoiles ; ils jettent leurs filets lorsqu'elles se lèvent, et lorsqu'ils ne prennent rien, ils attendent de nouveau le lever d'un astre qui n'a pas encore paru ; car ils disent que les poissons et surtout les sardines ne font jamais leurs voyages qu'aux moments où paraissent les astres du ciel (Castelli, *Cred.* II, p. 21).

§ 2. — LES CONSTELLATIONS.

Voici quelques croyances, la plupart empruntées à l'antiquité : elles sont relatives à certaines étoiles particulières ou à des constellations, les unes et les autres étant considérées dans leurs rapports avec la mer. Pour plus de commodité je les ai rangées par ordre alphabétique.

L'Aigle. — D'après Cicéron (*Phénomènes d'Aratus*), l'Aigle épouvantait les navigateurs et leur prédisait la tempête.

Les Anons. — Entre les étoiles qui sont dans le signe du Cancer on a égard à une nébuleuse qu'on appelle la Crèche, et à deux autres petites qui n'en sont beaucoup esloignées, qu'on nomme les Asnons; si de beau temps on les voit obscures et couvertes d'une petite nuée, c'est marque de pluye et de tempeste prochaine. Si l'Asnon austral ne paraît point,

il y aura en bref un vent de midy. Si l'Asnon boreal est caché à nos yeux, il y aura du vent du costé du nord, avec de la nege ou de la gresle selon la saison (Le P. Fournier, liv. XV, ch. xxxi).

Arcturus. — L'étoile Arcture à la fin de l'hiver abandonnait le flot sacré de l'Océan (Hésiode, *Les Travaux et les Jours*). D'après Virgile, *Géorgiques*, I, cette étoile était observée aussi bien par les navigateurs que par les laboureurs. Dans le prologue de sa comédie *Rudens* ou *le Câble*, Plaute fait dire à Arcturus : « Pour secourir la jeune fille, j'ai soufflé des vents orageux, et soulevé les flots de cette mer; car je suis le plus turbulent des signes célestes, brusque quand je me lève, et plus violent encore lorsque je me couche. »

Argo. — On le nommait Navire Argo, Navire, Vaisseau, Chariot de mer, navire de Junon (Larousse).

Le vaisseau céleste est appelé encore aujourd'hui le vaisseau des Argonautes ou le navire Argo. D'autres l'appellent le vaisseau d'Osiris, celui dont Canopus était le pilote. Tous les mythologues et tous les astronomes anciens sont absolument d'accord sur ce point, savoir, que ce vaisseau est celui qui est chanté sous le nom de navire Argo, dans les poèmes faits en l'honneur de l'expédition prétendue de Jason. Ce vaisseau, d'après Orphée, fut construit par Minerve; il est le premier qui ait sillonné les flots de la mer. Les mythologues disent précisément que le vaisseau de nos constellations est le premier qui ait été lancé en mer, et que Minerve, qui l'a construit, en a placé l'image aux cieux dans la constellation du navire Argo. Germanicus l'appelle aussi vaisseau de Danaüs, du nom du père de son constructeur (Dupuis, t. II, p. 648, 650).

A côté de la constellation du Navire il y a des

étoiles qui sont celles du rocher contre lequel le navire se brise (abbé DE LA CAILLE, *Voyage au Cap*, p. 151).

Vers la queue du grand Chien vogue le Navire Argo, qui pousse en avant sa poupe lumineuse; bien différent des autres vaisseaux, qui portent leur proue dans cette direction lorsqu'ils sillonnent les plaines de Neptune, l'Argo fait route d'une façon tout opposée. Comme les nautonniers qui, à l'approche du port, leur asile, tournent péniblement leur poupe au rivage désiré, l'antique vaisseau traverse, la poupe en avant, l'immensité des cieux. De son mât à la proue, on ne voit point d'étoiles, mais entre le mât et la poupe, il y en a de très brillantes. Le gouvernail, éclairé çà et là de plusieurs feux, tombe aux extrémités inférieures du grand Chien (CICÉRON, trad. d'*Aratus*).

Le vaisseau fut placé par Minerve aux cieux, où il n'est visible et apparent que depuis le gouvernail jusqu'au mât. Son but fut d'inspirer de la confiance aux matelots, lorsqu'ils l'apercevraient. Hygin ajoute que s'il n'est figuré que jusqu'au mât, c'est afin que les navigateurs ne perdent pas courage en voyant leurs vaisseaux pareillement mutilés.

La vue du vaisseau, auquel l'étoile Canopus était attachée, était d'un bon augure pour les nautonniers. (DUPUIS, t. VI, p. 461-25; III, p. 494).

Dans l'astrologie, le vaisseau exerçait une influence sur les hommes. Quiconque naîtra sous un tel ascendant (le Bélier et la poupe du Navire-Argo) commandera un vaisseau; attaché au timon il préférera la mer à la terre, il voudra parcourir toute l'étendue de l'Océan (MANILIUS, liv. IV).

L'AUTEL. — Lorsque vous verrez l'Autel briller sans aucun nuage dans la région moyenne des cieux et que

plus haut il se sera formé de sombres vapeurs, déployez toutes vos forces pour vous garantir du vent du midi ; prévenez tout ; déposez prudemment les agrès de votre navire, et vous voguerez en sûreté. Mais si le vent souffle avec violence, il brisera les mâts les plus solides ; rien ne pourra tenir contre l'effort de la tempête, à moins que l'Autel, divisant les nuages, ne fasse partir du nord un vent favorable qui les dissipe entièrement (CICÉRON, *Phénomènes d'Aratus*).

LA BALEINE. — Une des professions de ceux qui naissent sous la Baleine, c'est de travailler aux grandes salines, de communiquer à la mer une chaleur suffisante et de la dépouiller de son venin (MANILIUS, liv. V).

LA CANICULE. — La Canicule passait et passe encore pour avoir de l'influence sur la mer : au lever de la Canicule la mer bouillonne et les eaux stagnantes s'agitent (PLINE, liv. II, ch. XL).

Les pourpres se cachent par l'espace de trente jours durant les jours caniculaires (Martin Mathée, sur DIOSCORIDE, II, ch. III).

Cicéron, *Du Destin*, ch. VII, dit, sous une forme quelque peu dubitative : « Celui qui est né au lever de la Canicule ne mourra pas dans la mer. »

On a pu voir au chapitre de l'Eau de mer que la Canicule a, dans la croyance populaire contemporaine, une action sur les bains de mer pris à cette époque.

LE CENTAURE. — Si les épaules du Centaure étant au méridien, le Centaure lui-même est couvert d'une nuée blanchâtre, et qu'au même instant une légère vapeur obscurcisse l'Autel, il est à craindre qu'un vent funeste ne s'élève du côté du couchant (CICÉRON, *Phénomènes d'Aratus*).

LES CHEVREAUX. — C'est au couchant des Che-

vreaux que le vent du midi agite les mers et qu'Orion baigne ses pieds dans l'Océan (THÉOCRITE, *Idylle* VIII). Avec le Cocher paraissent les Chevreaux, dont les feux rendent la navigation dangereuse. De tous les astres qui se plongent dans l'Océan, il n'en est aucun dont l'éclat soit comparable au sien (MANILIUS, liv. I).

LA CROIX DU SUD. — A la Nouvelle-Zélande, l'ancre qui pend à la proue du canot de Tamarereta répond à notre Croix du Sud (TYLOR, t. I, p. 421). Les marins du XVI^e^ siècle disaient au sujet de ce groupe : Après avoir passé ceste isle, commençasmes à découvrir quatre estoilles de clarté et grandeur admirable, disposées en forme d'une croix. Les mariniers qui navigent par de là les appellent Chariot. Aucuns d'iceux estiment qu'entre ces estoilles est celle du sud, laquelle est fixe et immobile comme celle du nord (THEVET, *Singularitez*, ch. XXI).

LE DAUPHIN. — D'après Manilius, liv. I, le Dauphin sortit du sein des mers pour prendre place entre les astres; ornement du ciel et de la terre, où il s'est également immortalisé.

« C'est légèreté d'esprit de croire, avec le Berose Manile et autres astrologues, que ceux qui naissent sous le signe du Dauphin ou des poissons portent tousiours leurs desirs à bastir des vaisseaux et voguer sur mer, que ceux qui auront le signe Aries dans leur horoscope, perdront tous leurs moyens par naufrage et que le Cancre enrichit ceux en la nativité desquels il se rencontre » (Le P. FOURNIER, liv. XX, ch. II).

L'ENCLUME. — Quand Enclume et Bigorne apparaissent aux cieux.

Y souffelra du vent à décorner ces beus.
(DESEILLE, *Glossaire boulonais.*)

HÉLICE. — A l'une des extrémités de l'axe sont deux

constellations bien connues des infortunés navigateurs : elles sont leurs guides lorsque l'appât du gain leur fait affronter les périls de la mer ; Hélice est la plus grande ; c'est sur elle que les Grecs se règlent dans leurs navigations. Cynosure, plus petite, a moins d'étendue, moins d'éclat, mais plus d'utilité au jugement des Tyriens ; les Carthaginois ne croient pouvoir choisir un meilleur guide lorsque sur mer ils veulent aborder à une côte qui ne paraît pas encore (MANILIUS, liv. I).

LE LIÈVRE. — Le Lièvre est un astre d'une fort petite grandeur, mais redouté sur les flots, et dont la présence ne permet point de quitter la terre, tant que la saison est pluvieuse (RUTILIUS, *Itinéraire*, liv. I).

LE LION. — Lorsque le Lion sortant du sein des eaux commence à monter sur le penchant du globe, celui que l'eau de mer effleure alors au moment de sa naissance sera d'un caractère violent et impétueux (MANILIUS, liv. IV).

ORION. — L'influence d'Orion sur les mers fit qu'on le crut fils de Neptune ; car on appela astres de Neptune, suivant Théon, ceux qui exerçaient leur influence sur les eaux. Il était, dit-il, singulièrement observé par les navigateurs, à cause de sa position dans l'hémisphère austral, d'où partent les tempêtes ; tantôt il annonçait le calme et tantôt la tempête (DUPUIS, t. VI, p. 418 et t. I, p. 475).

Le Baudrier d'Orion représente aux Groenlandais des hommes égarés qui, ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des phoques, furent transportés aux cieux (LAHARPE, t. XVI, p. 219). A la Nouvelle-Zélande, la ceinture d'Orion se nomme Waka ou la Pirogue (D'URVILLE, *Astrolabe*, t. II) ; d'après Tylor, ce serait la proue du canot de Tamarerete (t. I, p. 412).

Benjamin de Tudèle rapporte que la planète Orion excite de si violentes tempêtes dans les mers de Chine, qu'il est impossible à aucun navigateur de les surmonter ou de leur échapper, parce qu'elles entraînent les navires dans les endroits les plus resserrés de cette mer, d'où il est impossible de les retirer (RENARD, *l'Art naval*, p. 280).

LA GRANDE ET LA PETITE OURSE. — Junon ayant changé en ourse Callisto et son fils, issu de Jupiter, celui-ci les plaça dans le ciel; mais Junon rélégua la mère et le fils dans un endroit du ciel d'où ils ne pourront jamais descendre à la mer pour s'y baigner. Mais d'un autre côté les deux Ourses serviront de point de repère constant aux marins, qui préféreront bientôt l'enfant à la mère, et enfin, de toutes les étoiles de la Petite-Ourse, celle de sa queue, que par une inconvenante bizarrerie ils appelleront la queue du chien, Cynosure, et cela sous le spécieux prétexte que ladite queue est retroussée. Cynosure étant très peu éloigné du pôle ou du point sur lequel tout le ciel paraît tourner, a pris enfin le nom d'Étoile polaire (LA LANDELLE, *Langage*, p. 120-1).

Sophocle cité par Bailly (*Astronomie*, liv. VI), dit que Palamède montra aux pilotes à se conduire par la constellation de l'Ourse et par le coucher de Sirius en hiver. En Portugal, la Grande-Ourse est appelée Barca Barquina. Suivant la tradition populaire, c'est une barque que Dieu a peinte au ciel (LEITE DE VASCONCELLOS, *Tradiçoes*, p. 49). D'après D. Fitzgerald (*Myths of the stars*, p. 583), elle se nomme *Barca di David;* en Portugal sur les vieilles sphères on la trouve avec le nom de *Navicula Petri*. A l'île de Man (*Mélusine*, t. II, col. 31), on l'appelle *Slun y long*, figure de navire.

Quoique la Grande-Ourse soit plus lumineuse, c'est

pourtant sur la petite que les matelots de Phénicie se règlent dans les ténèbres, parce que le cercle qu'elle décrit est d'une moindre étendue (CICÉRON, *De la nature des dieux*, II, 41).

LES PLÉIADES. — C'est une grosse question de savoir si les Pléiades ont tiré directement leur nom des colombes, πελειάδες, nymphes et compagnes d'Artémis, ou si leur nom vient du grec πλεῖν, naviguer, parce que le lever héliaque de ces étoiles passait pour inaugurer la saison la plus favorable à la navigation. Il demeure constant que les marins demandaient, avant d'entreprendre un voyage, des présages aux colombes; mais les deux opinions peuvent se concilier et se fondre en une troisième, qui consiste à soutenir que ces étoiles sont appelées « les Colombes » à cause de la coïncidence de leur lever et de l'ouverture de la saison la plus propice, soit pour consulter ces augures, soit pour prendre la mer (*Revue britannique*, 1870, t. IV, p. 33-4, d'après Mac Lennam).

Sous l'aspect des Pléiades, il était bon de se marier, de labourer la terre et d'entreprendre des voyages sur mer (DUPUIS, t. VI, p. 106). Mais l'époque de leur coucher passait, aux yeux des marins grecs, pour être particulièrement dangereuse : « Si le désir de la périlleuse navigation s'est emparé de ton âme, redoute l'époque où les Pléiades, fuyant l'impétueux Orion, se plongent dans le sombre Océan : alors se déchaîne le souffle de tous les vents : n'expose pas ton navire aux fureurs de la mer ténébreuse » (HÉSIODE, *Les Travaux*).

Au XVII^e^ siècle, on tirait des pronostics de leur conjonction avec d'autres astres : « Lorsque les Pléiades, Orion, Arcturus ou quelqu'une des Estoiles de la première grandeur se leue ou se couche, ou arrive au Midy avec le Soleil ou quelque autre pla-

nète, il y aura pour l'ordinaire de grands vents (Le P. Fournier, t. XV, ch. xxxi).

En Sicile (Castelli, *Credenze*, p. 20), d'après les positions variées des Pléiades et de la ceinture d'Orion, les marins conjecturaient approximativement les heures pendant la nuit.

Les Poissons. — Dans l'antiquité on attribuait à cette constellation une influence sur la destinée des personnes qui naissaient sous ce signe : Ceux qui voient le jour sur les Poissons aimeront les hasards de la mer, ils confieront leur vie aux ondes ; ils construiront ou armeront des vaisseaux ; ils prépareront tout ce qui est nécessaire à la navigation.

Celui qui naît sous le signe du Poisson exerce ses talents le long du rivage, où il emploie à prix d'argent d'autres pêcheurs, profite de leur travail, fait commerce de toute espèce de marchandise maritime (Manilius, liv. IV et V).

L'Étoile polaire. — « Excepté les pilotes, il y a peu de personnes, entre le vulgaire des matelots, qui ne se persuadent que l'estoile que l'on nomme Polaire ou bien l'Estoile de Mer ou du Nord, ne soit ainsi appelée parce qu'elle est en effet au Pole du monde, et que c'est sur cette estoile comme sur un pivot doré que roule tout l'univers. Et de fait, les Tartares pour ce suiet nomment Seneslicol le Pole qui veut dire en leur langue Clou de Fer » (Le P. Fournier, liv. X, ch. xxvi).

Dans la Méditerranée, elle fut nommée aussi Tramontane, parce que les Marseillais et les Génois la voyaient au-dessus des pays qui sont *tra monti*, au delà des Alpes. De là vient l'expression proverbiale : Perdre la Tramontane, n'avoir plus aucun moyen de se tirer d'embarras, être égaré comme l'ancien pilote qui perdait de vue l'étoile polaire (La Landelle, *Langage*, p. 121-2).

Perdre la tramontane est un vieux mot marin encore usité à terre, qui veut dire ne savoir quelle conduite tenir (La Landelle, p. 219).

Naviguer par la conduite de l'estoile du pôle, c'était se conduire sagement dans ses affaires. Proverbe du XVI^e^ siècle (Leroux de Lincy).

Lorsque les navigateurs du XV^e^ siècle, après avoir passé la Ligne, ne la virent plus, ils furent très effrayés.

Colomb disait à son équipage que ce n'était pas l'aiguille aimantée qui avait perdu de sa vertu, c'était l'Étoile polaire qui avait changé de place (de Belloy, *Chr. Colomb*, p. 74).

On dit en termes de marine que le vent se range à l'étoile, pour dire qu'il se range vers le nord, à cause que l'étoile polaire est de ce côté-là ; les gens de mer l'appellent aussi Étoile du Nord (Aubin, *Dictionnaire*).

L'Étoile polaire a été employée comme terme de comparaison par la poésie populaire :

Por la estrellita del Norte
Se guian los marineros ;
Yo me guio por tus ojos
Que parecen dos luceros.

Sur l'Étoile du Nord — Se guident les navigateurs ; — Et moi je me guide sur tes yeux — Qui paraissent deux étoiles.

Eres la estrella del Norte
Que á los marineros guia
Desde que se hace de noche
Hasta que se hàce de dia.

Tu seras l'Étoile du Nord — Qui guide les navires — Quand il fait nuit — Avant que ne se lève le jour. (*Calendario para* 1885, p. 28).

Le père Fournier, qui a tout un chapitre intitulé : De l'assistance que la sacrée Vierge rend sur mer à ceux qui l'invoquent, semble, dans le ch. XXVIII, liv. XX, l'assimiler à l'étoile polaire. Les saints disaient de la Vierge qu'elle est *Stella maris*, *introductrix in portum*, qu'elle est cette belle estoile qui conduit les pauvres mariniers droit au port de salut. »

Les sauvages Gaspésiens disent que les trois gardes de l'Étoile du Nord est un canot où trois sauvages se sont embarqués pour surprendre l'Ourse, mais que par malheur ils ne l'ont pas encore rejointe. (Ch. Le Clerc, *Relation de la Gaspésie*, 1691, cité par Mélusine).

Le Sac a charbon. — Dans le ciel austral, à l'est de la Croix du Sud, on voit une tache sombre qui a la forme d'un cône ou plutôt d'une poire et qui occupe huit degrés en longueur et cinq degrés en largeur. Les marins anglais l'ont appelé le Sac à charbon (Coal bag) (*Magasin pittoresque*, 1853).

Le Sagittaire. — Le Sagittaire était observé non seulement par ceux qui vivent sur terre, mais encore par ceux qui voguent sur les mers. Son vaisseau en est la preuve, dit Eratosthène; ceci explique ce que dit Firmicus qu'à droite du Sagittaire se lève le Navire Argo (Dupuis, t. IV, p. 176).

Le Scorpion. — Aux îles Hervey (W. W. Gill, p. 48 et 74), la queue de la constellation du Scorpion, composée de huit étoiles dont deux sont doubles, est connue sous le nom de grand hameçon de Tongareva.

Vatea, le père des dieux et des hommes, vint un jour pêcher sur l'Océan ; il amorça sa ligne avec une étoile, et malgré cet appât brillant, il ne prit rien ; il l'amorça alors avec sa propre chair et pêcha l'île de Tongareva. Réjoui de l'avoir tirée du fond de la mer,

il lança dans les nuages son grand hameçon qui y resta accroché. Dans quelques îles cette constellation est appelée l'Hameçon de Maui, et l'on raconte qu'après avoir pêché l'île de Rakaanga, il emporta au ciel son grand hameçon.

Le Serpentaire. — Toutes les fois que les Rhodiens s'embarquaient, ils sacrifiaient, à l'heureuse arrivée de Phorbas, l'une des étoiles du Serpentaires et faisaient des vœux pour obtenir des succès aussi glorieux que les siens (Dupuis, t. VI, p. 348). En parlant des navires j'aurai à citer plusieurs exemples d'astres conçus comme des navires et d'images astronomiques servant à leur décoration. Ici je note seulement un exemple de chacune de ces conceptions. Les Égyptiens (Lecanu, *Histoire de Satan*, p. 110) représentaient les planètes sous la forme de barques armées de leurs avirons. Les Indiens de la côte occidentale de l'Amérique avaient des canots sur lesquels étaient peintes les images du soleil, de la lune et des étoiles (Cook, *Troisième voyage*, p. 271).

§ 3. — LES ÉTOILES FILANTES.

En Haute-Bretagne, quand les marins voient une étoile filante, ils disent qu'elle va se noyer dans la mer. Cette croyance se retrouve dans l'antiquité, témoin ce passage de Théocrite : « Soudain il tombe au sein des eaux ; telles ces étoiles qui, détachées du firmament, se précipitent dans les mers (Idylle, XIII).

D'après une curieuse opinion du moyen âge rapportée par Bassett, p. 272, on croyait que les étoiles filantes étaient la nourriture à moitié digérée des mouettes blanches.

La chute des étoiles servait aussi de pronostic. Les gens de mer voient un signe de gros temps dans le grand nombre des étoiles filantes (SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, t. I, ch. IX).

« Si durant une nuit obscure on voit tomber plusieurs estoilles, et qu'en mesme temps on remarque au ciel quelque nuée blanche, il y aura du vent du costé qu'elles tombent : si elles sont lancées de divers ou contraires endroits, il y aura tempeste (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXI).

Dans plusieures parties de l'Angleterre, les étoiles filantes passent pour un présage de tempêtes. On rapporte que, l'an 519 de notre ère, une étoile filante donna une pluie de poissons, et l'on raconte plusieurs autres exemples de semblables ondées de poissons (BASSETT, p. 52 et 254).

§ 4. — LA VOIE LACTÉE.

En Haute-Bretagne, lorsque le chemin de Saint-Jacques est tourné nord-sud, c'est un présage de tempête; si on le voit très distinctement, c'est que le temps est au beau.

A Tahiti (RIENZI, *Océanie*, t. II, p. 322) les indigènes prédisaient d'après la voie lactée le côté d'où soufflerait le vent. Elle est, disaient-ils, toujours courbée latéralement, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, et cette courbure est l'effet de l'action que le vent exerce sur elle, de manière que si cette courbure continue pendant une nuit, le vent soufflera le lendemain,

Les nuages de Magellan (Magellan clouds) sont trois petites nébuleuses dans la partie sud du ciel ; deux brillantes comme la voie lactée, et la troisième obscure (DANA, *Before the mast*, p. 37). Je n'ai jusqu'à présent

relevé aucune croyance superstitieuse qui leur soit relative. Il est cependant très probable qu'il en existe.

Aux îles Hervey les nuages de Magellan (W. GILL, p. 44) sont connus sous le nom de brouillards supérieur et inférieur.

§ 5. — LES COMÈTES.

Aristote dit que les comètes présagent des tempêtes, des vents violents, de grandes pluies. Celle qui apparut sous le consulat de Paterculus et Vopiscus réalisa ce qu'avaient prédit Aristote et Théophraste; partout régnèrent de violentes et continuelles tempêtes (SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, liv. VI, c. 28). On retrouve cette croyance dans Homère : « Telle, à la voix du fils de Saturne, une fatale comète se détache de la route azurée; tels, les feux que lance sa crinière font pâlir les matelots et les guerriers, et portent dans leurs cœurs de sinistres présages (*Iliade*, ch. IV).

Au XVI^e^ siècle, l'opinion générale était que les comètes causaient de grands malheurs, même sur mer. Christophe de Gamon, dans sa critique de la Semaine de du Bartas, lui reproche de croire qu'une comète peut

> Causer perte aux pasteurs, porter la grêle aux blés,
> L'orage à la marine et le trouble aux cités.
>
> (J.-B. SALGUES, t. I, p. 34.)

Thevet rapporte la même croyance dans les *Singularitez de la France antarctique*, ch. LXXIV : « Incontinent après nous apparut, autre signe et presage, d'une estoille à queuë, lesquels presages je remets aux astrologues et à l'experience que chacun peut avoir congnue. Après fumes agitez l'espace de neuf iours d'un vent fort contraire. » Au siècle suivant, le P. Fournier disait : « S'il paraît quelque estoile ou

comette cheuelue qui dure longtemps, il y aura infailliblement de grands vents qui se leveront du costé qu'elle iettera sa queuë ou chevelure et pour l'ordinaire tels vents sont de longue duree » (liv. XV, ch. XXXI).

Au commencement du dix-huitième siècle, les comètes inspiraient encore une grande frayeur aux matelots normands (MAURY, *La Magie*, p. 220). A Assinie, pendant qu'il y a une comète les affaires sont suspendues, et aucune pirogue ne circule sur la rivière (MONDIÈRE, *Les Nègres chez eux*).

De même que les astres, s'il en faut croire une opinion que je n'ai retrouvée qu'une seule fois, les comètes s'éteignaient dans la mer : « Je me rappelle, dit Timbs (*Things not generally known*, t. I, p. 16), qu'étant enfant, notre nourrice, native du Sussex, nous assura qu'elle avait vu, du haut des falaises d'Eastbourne, la grande comète de 1769, descendre à la mer et plonger sa queue dans l'eau en faisant entendre un sifflement. »

CHAPITRE III

LE SOLEIL.

§ 1. — LE SOLEIL ET LA MER.

Les marins français ont donné au soleil le surnom de Bourguignon ; j'en ignore l'origine. On m'a assuré que maintenant encore il n'était pas rare d'entendre dire au lever du soleil : « Bourguignon montre son nez hors de l'eau », ou « V'là Bourguignon qui se lève, il a encore mauvaise figure ce matin. »

Sur le littoral de la Manche, on l'appelle Pôl. Quand il apparaît le matin, certains marins disent : « Tiens, voilà Pôl qui se lève. »

Chez les anciens, au moins parmi le peuple, la terre n'était pas conçue comme un globe flottant dans l'espace, entouré de tous côtés par l'Océan. Au moment de son lever le soleil avait l'air d'en sortir; à son coucher il semblait y disparaître. De là vint la croyance toute naturelle qu'il y faisait sa demeure et y passait la nuit.

La conception la plus ancienne de la demeure du soleil qui se couche est celle qui le fait se plonger dans la mer pour éteindre sa chaleur brûlante dans les vagues froides (GRIMM, *D. M.*, c. XXIII).

Elle était connue des vieux Saxons, et les anciens disaient du soleil et des étoiles qu'ils se plongeaient dans l'Océan. Festus disait, en parlant du couchant :

« *Occasus, vel in Oceanum mersio.* » Grimm cite plusieurs autres exemples, et il ajoute avec raison que cette expression se présente si naturellement à ceux qui demeurent sur le rivage de la mer, qu'elle n'a pas besoin de longues explications.

Les Égyptiens (Bassett, p. 332) se représentaient aussi le soleil comme accomplissant son voyage nocturne dans l'Océan.

Dans l'*Odyssée*, le soleil termine sa course dans l'Océan et l'y commence (ch. I); l'*Iliade* (ch. VII) le montre sortant des flots du paisible Océan; elle parle de l'éclatante lumière du soleil tombant dans l'Océan.

Cette croyance subsista longtemps, même après que les Romains furent parvenus jusqu'à la limite occidentale de l'ancien continent. Florus (*Histoire romaine*, liv. II, ch. XVII) raconte que le jeune Scipion ne ramena ses légions qu'après avoir vu le soleil se plonger dans la mer et ensevelir ses feux sous les eaux; spectacle qu'il ne put contempler sans crainte d'avoir commis un sacrilège et sans une religieuse horreur.

Stace, cité par Politis (*Le Soleil*, p. 8), dit que le soleil dételle ses chevaux, et lave sa chevelure dans les eaux de l'Océan. Plus tard les stoïciens (Plutarque, *Isis et Osiris*, ch. XX) dirent que le soleil s'allumait de la mer et se nourrissait de ses eaux.

Cette conception de la mer et du soleil n'était pas particulière à l'antiquité classique. On la retrouve en Asie, en Amérique, et de nos jours même, quoique affaiblie, en Europe. Selon Dorville (t. I, 112), les Chinois croyaient que le soleil se cachait pendant la nuit dans une vallée à vingt-quatre mille lieues au-dessous de la mer. Une légende maori (Tylor, t. I, p. 395) raconte comment Maui, ayant pris du feu dans sa main, se brûla : Maui se

précipita avec lui dans la mer; quand il s'enfonça dans les eaux, le soleil se coucha pour la première fois et les ténèbres couvrirent la terre. Mais dès qu'il s'aperçut que tout était plongé dans la nuit, il se mit à la poursuite du soleil et le ramena le lendemain matin. Quand les Péruviens voyaient que le soleil se précipitait dans la mer, ils disaient que son extrême chaleur dessèche une partie des eaux, et que, comme un bon nageur, il faisait le plongeon par dessous terre, qu'il nageait sous l'eau et qu'il sortait le lendemain par la porte de l'Ouest (Garcilasso de la Véga, *Hist. des Incas*, t. II, p. 47). Les Namaquois croient que le soleil est un amas de graisse qui descend le soir dans la mer, là le capitaine d'un vaisseau européen en coupe un morceau qu'il jette dans les flots; ce fragment croît pendant la nuit, et l'autre reparaît entier le lendemain (*Mélusine*, t. II, col. 555).

D'après quelques traditions germaniques, le soleil se lave pendant la nuit, et c'est pour cela qu'il se lève si brillant.

En Grèce le couchant s'appelle plongement du soleil. En Chypre il y a un mot qui a le même sens et qui est synonyme de termes analogues de l'ancien grec δῦναι et du latin *mergere* (Politis, *Le Soleil*, p. 7).

D'après une croyance slave, le soir la divinité du Soleil prend un bain pour se purifier, le matin elle sort nette et pure avec une grandeur renaissante. La mer était la mère du Soleil, et pendant la nuit il tombait dans ses bras (Grimm, *D. M.*, ch. xxiii). D'après un texte qu'il cite, une opinion assez semblable était populaire chez les anciens Saxons.

En Haute-Bretagne les marins croient que le soleil se couche dans la mer afin de reprendre des forces et de paraître plus brillant le lendemain.

L'expression « le soleil va se coucher dans la mer » est courante parmi les marins de la Manche. En Espagne, où l'on retrouve la même croyance, on dit qu'avant de sortir de la mer le jour Saint-Jean, le soleil s'agite dans le fond de la mer (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

En France, on dit parfois que le soleil a des cordes ou des haubans; on retrouve en Polynésie une légende qui explique à sa manière l'origine de ces rayons funiformes. Aux îles Hervey (W.W. Gill, p. 62) on raconte que Maui prit avec des cordes le dieu-soleil Râ; on les voit encore qui pendent au-dessous de cet astre à l'aurore et lorsqu'il descend la nuit dans l'Océan, Maui, pour le tenir en respect, n'ayant pas consenti à les lui enlever complètement.

Sur la côte de la Haute-Bretagne, beaucoup sont persuadés qu'au moment où l'astre se plonge dans la mer, il fait entendre un bruit très fort; on l'entend de très loin et il est semblable à celui que fait le fer rouge au moment où le forgeron le trempe dans l'eau. Sur la côte de Tréguier on le compare à un coup de canon.

Cette croyance se retrouve en Portugal. J'ai entendu dire à une femme de pêcheur, raconte Leite de Vasconcellos (*Tradiçôes*, n° 17), que le soleil se plongeait dans la mer et qu'à ce moment il faisait entendre un certain son. Tacite (*Mœurs des Germains*, ch. xlv) parle aussi du bruit du soleil, mais c'est à son lever et non à son coucher, contrairement aux exemples modernes, qu'il se faisait entendre : « Au delà des Suiones se trouve une autre mer dormante et presque immobile. La crédulité ajoute qu'on entend même le bruit que fait le soleil en sortant de l'onde, qu'on aperçoit la forme de ses chevaux, les rayons de sa tête. »

On croyait aux îles Hervey (W. W. Gill, p. 158)

que les esprits des morts, errant sur le rivage de la mer, disaient adieu à leurs parents et à leur pays, et suivant les traces dorées du soleil qui disparaissait, s'envolaient à sa suite au-dessus de la mer, et disparaissaient par le trou que fait le soleil Râ pour pénétrer dans l'Avaiki.

D'après Tavernier (liv. II, ch. VIII), les chrétiens de Saint-Jean, qui habitent le littoral de la Perse, croient qu'au-dessus de chaque ciel il y a de l'eau; d'où ils concluent que le soleil nage sur cette eau dans un navire, et que le mât du navire est une croix.

Une légende indienne mise en vers par Mello Moraes (*Poésies de l'esclavage et Légendes des Indiens*) représente le soleil tombant dans la mer pour y mourir.

La grande divinité qui éclaire le monde, d'après une tradition africaine (TREMEAUX, *Voyage au Soudan*), se réfugia à un moment dans les cavernes de la mer; pour la rappeler, on fit jouer des conques. Dans la légende des Fuégiens sur le déluge, le soleil a été submergé dans la mer (*Bulletins de la Soc. d'anthropologie*, 1884, p. 181).

§ 2. — LE SOLEIL ET LA PRÉDICTION DU TEMPS.

— Soleil qui se couche rouge, signe de vent.

— Soleil se couchant dans un banc rouge, vent d'amont et de la brume (Haute-Bretagne).

— Le soleil rouge en se couchant, signe de vent (dicton russe, DAL).

— *Alba rossa, o vento o giozza.*

Aube rouge, vent ou pluie (Venise, PASQUALIGO).

— *Rosso de matina, imbrata la marina.*

Rougeur du matin, pluie sur la mer (PASQUALIGO).

Dans les Asturies, quand l'aube se lève au firmament plus haut que d'ordinaire, c'est le présage d'un mauvais temps, d'où le dicton :

Alba alta
Vela bassa.

Aube haute, — voile basse (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

En Haute-Bretagne, quand il vente jolie brise, et que le soleil se rapproche du vent, c'est signe de tempête.

Si le soleil tire ses cordes, signe de pluie.

Quand le soleil se couche avec des haubans, signe de vent (Comm. de *M. Aubaull*).

Quand le soleil se lève grand, on dit :

Grand soleil, petit vent ;

Et s'il se couche petit :

Petit soleil, grand vent.

(Basse-Bretagne.)

— Quand le soleil se couche en lune,
Vent d'amont ou de la brume.

(Basse-Bretagne, Comm. de *M. Sauvé*.)

Soleil qui se couche en lune, c'est-à-dire blanc, signe de pluie sur mer (Comm. de *M. Aubault*).

Méfiez-vous du vent, quand le soleil prend au milieu des nuages la forme d'un calice.

(Basse-Bretagne, Comm. de *M. Sauvé*.)

Lorsqu'un vent, dit Aristote, fait place à un autre vent d'une direction voisine, le changement a lieu suivant la marche du soleil. Ce fait est attesté par plusieurs dictons marins :

Lorsque le vent contre le soleil tourne,
Ne t'y fie pas, car bientôt il retourne.
When wind weers against the sun,
Trust it not, for back it will run.

(Reclus, t. II, p. 332.)

Quand il vente sous le soleil, le beau temps n'est pas loin (WERNER, p. 46).

S'il y a un halo autour du soleil, on dit que le soleil est noyé ; dans la croyance des marins de la Manche, on est assuré d'avoir de la pluie.

La formulette suivante, qui est parfois usitée quand il vente et qu'il pleut, fait allusion à cette noyade du soleil :

Il n'y a plus dans le temps
Que de la pluie et du vent :
Le soleil en arrivant
Dans la mer est tombé,
Il s'y est noyé ;
Il ne ressuscitera
Que quand la mer retirera.
Il chauffera si dur
Qu'il fera fendre les murs.

— Un cercle autour du soleil, signe de temps pluvieux (dicton russe, DAL).

Voir un cercle bleu noir avant le coucher du soleil, est une marque de gros temps (LA LANDELLE, *Nouveaux Quarts*, p. 11).

« Le 29 de may 1638 nos François allant en Canadas virent un cercle autour du soleil, et dirent incontinent qu'ils auroient bientost de la besongne : et de fait, la nuict suivante, ils eurent si grand temps, qu'ils furent contraints de mettre costé à travers » (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXI).

En Sicile (CASTELLI, *Credenze*, II, p. 21), le halo au soleil est un présage de vent violent.

« Si au coucher du soleil on voit près de luy un cercle blanc, c'est signe d'un grand vent qui viendra du costé que ce cercle s'ouvrira. Si ce cercle est bleu et paroist noir long-temps avant le coucher du soleil, il y aura tempeste » (Le P. FOURNIER, l. XV, ch. XXXI).

Lorsqu'au soleil couchant le soleil est jaune et

projette des gerbes de rayons lumineux, c'est un signe de tempête (Comm. de *M. Le Calvez*).

En Haute-Bretagne, quand le soleil à son déclin est entouré de nuages, on dit au bord de la mer qu'il se couche dans sa chemise, et c'est signe de pluie. Voici tout une série de pronostics auxquels on prenait attention au XVII^e^ siècle.

« Si le soleil est pâle en se couchant, il y aura du vent. Si le soleil couchant tire des nues après soy, il y aura vent et tempeste. Si le soleil estant encore sous l'horison darde des rayons plus rouges que dorés, ou si devant son lever on voit des nuees de pareille couleur monter sur l'horison, sont marques assurees de vent et généralement toutefois et quantes qu'à son lever ou coucher on le voit rouge ou en son corps ou en ses rayons, ou enuironné de nuees de cette couleur.

« Quand, après le soleil couché, vous apercevrez des nuees empourprees qui s'estendent en long vers le nord, la partie du ciel qui est entre elles et le soleil demeurant seraine en plusieurs lieux, on tient pour assuré que dans trois jours il y aura des vents fort violents » (Le P. FOURNIER, l. XV, ch. XXXII).

« Si le soleil levant se trouve couvert de nuees et que ses rayons ne paroissent qu'en bas et le font comme barbu, il y aura de la pluye ; si les rayons sortent par le milieu, il y aura grande tempeste meslée de vent et de pluye.

« Si le soleil levant paroist un peu cave et enfoncé, il y aura des vents ou de la pluye.

« Si le soleil se levant ou se couchant on voit au nord ou au sud ou en quelque lieu de l'horison une nuee rouge, il faut attendre du vent de cet endroit-là.

« Si les nuees environnent le soleil de toutes parts,

moins il restera de lumiere et plus le soleil paroistra petit, plus la tempeste sera grande; que s'il apparoist deux ou trois soleils, la tempeste sera encore plus grande et durera plus de jours.

« Si le soleil produisant en l'air des parties et petits soleils darde quelques rayons sanglants vers quelque partie, il faut attendre de grands vents de ce costé-là » (Le P. Fournier, liv. XV, ch. xxxi).

Les Anglais appellent *sun dog*, soleil chien, un faux soleil brillant à côté du véritable (Russell).

Cet aspect du soleil était fort redouté des marins qui en tiraient de sinistres présages :

« On vint m'avertir pendant la nuit qu'il paroissoit un nouveau soleil dans le ciel. Je montai sur le pont, et je vis effectivement un grand feu qui brûloit en l'air, et qui éclairoit assez pour pouvoir lire une lettre. Quoique le vent fût très violent, ce météore ne branloit point, il brûla environ pendant deux heures, et disparut en s'éteignant peu à peu.

« Les pilotes, les matelots et tout l'équipage effrayés le regardèrent comme la marque infaillible d'une tempête dont nous étions menacés. Il ne fut jamais possible de les tirer de là ; j'eus beau leur dire que ce feu ne pouvoit être formé que par des exhalaisons du mont Gibel, dont nous étions fort près ; il n'y eut pas moyen de les persuader » (*Mémoires* du comte de Forbin, t. II, p. 51).

Dans les temps antiques, les marins grecs, de même que presque tous leurs contemporains, redoutaient les éclipses. Périclès, conduisant la flotte des Athéniens, ayant vu le pilote effrayé d'une éclipse de soleil, le couvrit de son manteau et lui dit : « Crois-tu que ce que je fais là soit un signe de malheur ? — Non, sans doute. — Eh bien ! c'est aussi une éclipse et elle ne diffère de celle que tu as

vue, qu'en ce que la lune étant plus grande que mon manteau, elle cache le soleil à un plus grand nombre de personnes » (A. MONTÉMONT, *Lettres sur l'astronomie*, t. I).

En Écosse les pêcheurs se croient exposés à un danger imminent si, par inadvertance, ils tournent leur bateau dans un sens contraire à la course du soleil. Les pêcheurs des Orcades disent que les bateaux doivent aller comme le soleil, c'est-à-dire de gauche à droite (BASSETT, p. 438). On peut rapprocher cette idée d'un passage d'une Saga cité par le même auteur, p. 116, et d'après lequel une sorcière soulève une tempête en décrivant des cercles au rebours du soleil. En Écosse, où les sorcières pendant leurs machinations tournaient de droite à gauche autour du chaudron, les bateaux doivent être tournés dans le sens du soleil. Les pêcheurs de Macduff (Écosse) ont aussi l'habitude de plier leurs cordages en suivant le cours du soleil (W. GREGOR, *Folklore Journal*, 1885, p. 310).

Le soleil se trouve aussi en relation avec les navires, soit dans la mythologie, soit dans les expressions figurées.

Les Égyptiens disent que le soleil et la lune ne sont point voiturés dans des chariots ou charrettes, ains dedans des basteaux, esquels ils navigent tout à lentour du monde (PLUTARQUE, *Isis*, ch. XV).

Le Midrask juif compare la course du soleil à celle d'un navire qui a trois cent soixante-cinq cordages et vient de la Grande-Bretagne, ou à celle d'un navire venant d'Alexandrie avec trois cent cinquante-six cordages; ici c'est l'année lunaire (BASSETT, p. 332).

CHAPITRE IV

LA LUNE.

§ 1. — CROYANCES ET SUPERSTITIONS.

La lune, considérée dans ses rapports avec la mer, était dans l'antiquité l'objet de plusieurs croyances assez singulières, probablement d'origine populaire; quelques-unes ont été consignées par les savants : ceux-ci paraissent même en avoir adopté plusieurs, faute de mieux, pour expliquer des phénomènes dont ils ne pouvaient se rendre compte.

De même que le soleil et les étoiles, l'astre des nuits semblait parfois sortir de l'Océan ou s'y plonger, et l'on croyait qu'il le faisait réellement. On lit dans un des Hymnes attribués à Homère (H. XXXI) : « Au soir, au milieu du mois, la lune, après avoir baigné son beau corps dans l'Océan, ayant attelé ses chevaux lumineux, les pousse en avant avec ardeur. »

D'après Cox cité par Bassett, p. 56, la lune était l'emblème de Derceto ou Atergatis, la déesse marine des Babyloniens, et se plongeait dans la mer pour éviter le dieu du mal.

Les Groenlandais (EGGEDE, p. 157) croient que la lune a encore besoin de venir chercher sa nourriture sur la terre et dans la mer en y prenant des chiens de mer, mets auxquels elle est accoutumée. Le temps auquel elle descend, c'est quand on ne la voit plus dans le ciel.

Pour expliquer les taches de la lune, Aristote cité par Plutarque (*Causes naturelles*, II) disait que ce qu'on « appelle visage en la lune sont les images et figures de la grande mer Océane, représentées et apparoissant en la lune comme en un miroir. »

Voici au sujet de la lune une calinotade de bord :

Les matelots naïfs prétendent que la lune est bien plus utile que le soleil, parce qu'elle éclaire quand il fait nuit ; tandis que, disent-ils, le soleil, qui ne luit que pendant le jour, n'éclaire qu'au moment où il fait jour (Comm. de *M. Travers*).

D'après une légende rapportée au premier volume de cet ouvrage, l'homme dans la lune est un méchant capitaine enlevé par elle à cause de ses méfaits.

Sur le littoral de la Manche, on dit que la lune commande la mer, et l'on raconte à ce sujet la légende suivante :

Un jour la Mer brisa sur les rochers un beau navire, et tous les marins qui le montaient furent noyés ; la Lune, indignée contre la Mer, lui reprocha d'avoir fait périr tant de monde, et la *supa* (l'avala).

Alors il n'y avait plus aucun commerce, car, faute d'eau, les navires ne pouvaient naviguer. Un capitaine rencontra un jour la Lune et lui dit :

— Depuis que vous avez la Mer dans le ventre, tout le monde meurt de faim, car les navires sont à sec. Il faut avoir pitié des marins et remettre la mer à sa place. Ils seront bien contents, si c'est un effet de votre bonté.

La Lune dit alors à la Mer :

— Si vous voulez me promettre une chose, je vous ferai sortir de mon ventre et vous remettrai où je vous ai prise.

— Laquelle? demanda la Mer.

— C'est d'être toujours sous mes ordres et d'obéir à mes commandements.

La Mer accepta; la Lune la tira de son ventre, et la remit où elle l'avait prise.

Mais quelque temps après la Mer eut dispute avec la Lune sa maîtresse; celle-ci, pour la punir, voulut la super de nouveau. C'était dans le temps où la Mer, qui jadis était douce, était devenue salée. La Lune commença à avaler de l'eau de mer, mais cette fois elle la trouva si mauvaise, qu'elle se mit à cracher ce qu'elle en avait avalé.

Depuis elle n'a jamais essayé d'avaler la Mer. Celle-ci est restée sous le commandement de la Lune, et elle est obligée d'aller et de venir au gré de sa maîtresse, qui la punit ainsi d'avoir envahi les pays où se trouvaient les carrières de sel qui, de douce, l'ont fait devenir salée.

(Conté en 1884 par François Marquer de Saint-Cast, qui a entendu faire ce récit à un marin terre-neuvat.)

On peut rapprocher cette légende de celle où la mer est avalée par les moustiques (t. I^er^, p. 5-7).

Bartholomeus appelait la lune le ministre et la maîtresse de la mer; Alcuin la surnommait la prophétesse du temps (Bassett, p. 47). Deux passages de Shakspeare font une claire allusion à la croyance que la mer est sous le commandement de la lune :

« Autant vaudrait défendre à la mer d'obéir à la lune que d'essayer d'ébranler l'édifice de sa folie » (*Conte d'hiver*, I, 2). « L'astre humide qui tient sous son influence l'empire de Neptune » (*Hamlet*, I, 1).

On connaît l'action de la lune sur les marées; des écrivains anglais du XVI^e^ siècle cités par Th. Harley (*Moon-Lore*, p. 181) en parlent expressément et disent qu'elle exerce son pouvoir sur les mers, comme sur tout ce qui est humide. Dennys (*Folk Lore of China*)

constate que les Chinois reconnaissent aussi son influence sur les marées.

En Chine, son essence vitale gouverne l'eau, et c'est lorsqu'elle a le plus d'éclat que les marées sont le plus hautes (TH. HARLEY, p. 134).

D'après un conte japonais, la lune commande au grand Océan bleu, et à toutes ses eaux salées.

En raison de sa puissance, réelle ou supposée, sur l'atmosphère et sur les eaux, la lune a été l'objet d'un culte très répandu. On en trouvera de nombreuses preuves dans un chapitre spécial de la monographie de Harley; mais il en a relevé bien peu qui montrent la lune en relation directe avec la navigation ou la mer. Voici le plus caractéristique :

D'après plusieurs passages qu'il cite (*Moon-Lore*, p. 146-7), la Vierge se trouvait parfois identifiée avec la lune, et des dévots ignorants la voyaient dans l'orbe de cet astre. Voici un exemple de cette superstition qui se rapporte à un fait arrivé sur mer. En 1585, le *Santiago* toucha pendant la nuit; l'équipage se confessa, se mit à chanter des litanies, et continua à le faire pendant toute la nuit. Environ deux heures avant le lever du jour, la lune se leva belle et extrêmement brillante; les marins, qui jusque-là avaient été dans une profonde obscurité, furent tellement éblouis de la splendeur de l'orbe lunaire, que beaucoup d'entre eux se mirent à élever la voix, et avec des pleurs, des cris et des gémissements, à implorer Notre-Dame, disant qu'ils la voyaient dans la lune.

Les croyances populaires et la mythologie attribuaient au reste à la lune, astre inconstant et changeant, une foule de personnifications; les suivantes sont en rapport avec la mer. Les Égyptiens représentaient les planètes sous la forme de barques armées de leurs avirons. La lune était, selon eux, la première

barque : lorsqu'elle penchait vers la terre les extrémités de son croissant, comme un navire renversé, elle était vide; à mesure qu'elle se remplissait d'âmes, elle se redressait et allait ensuite se décharger à la planète voisine, qui devait faire à son tour un semblable trajet (LECANU, p. 110). Les Manichéens appelaient la demi-lune, *navis vitalium aquarum*, le navire des eaux vivantes.

La lune a aussi été représentée comme un navire. Dans la météorologie populaire anglaise, la lune, avec ses cornes en haut, est un bateau, elle contient l'eau, et il ne pleuvra pas. Dans des légendes anciennes la lune est une *mermaid*, ou un bateau d'argent; parfois les deux, et Isis, la patronne des navigateurs, est aussi la lune. Le navire égyptien d'Isis avait une double proue, et d'après Bryant, les anciens décrivaient souvent l'arche comme un navire à double proue, et l'appelaient Mea, Séléné ou la Lune (BASSETT, p. 490).

§ 2. — PROVERBES ET PRÉSAGES.

— Si la lune est avec vous, vous n'avez pas besoin de vous occuper des étoiles (Arabe, BURCKHARDT).

— Lune pendante terre fendante;
Lune en cabriole, terre molle;
Lune couchée, matelot levé.

(Français, CAHIER.)

— Luno couchado, matelot debout,
Luno levado, matelot coucha.

(Provence, MISTRAL.)

Luna curcata marinaro a l'addrita.
Luna a l'addrita, marinaru curcatu.

Quand il ne fait pas clair de lune, il faut aux ma-

rins de la vigilance ; si elle brille, il peut se coucher (PITRÈ, *Meteorologia*, p. 506).

— Vent de lune
N'a jamais cassé la hune.
(Comm. de *M. Daleau*).

On trouvera au chapitre des Vents plusieurs proverbes qui comparent la lune au vent et aux femmes, et les accusent tous les trois d'inconstance.

En beaucoup de pays, on attribue au cercle qui entoure la lune une influence sur le temps, et en particulier sur le vent.

Si la couronne ou halo, est déchirée et morcelée de toutes parts, elle subit le choc de plusieurs courants. Cette agitation, ces efforts en tous sens signalent la tempête et la lutte incessante des vents (SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, I, 2). D'après Varron, si la pleine lune a un cercle, il présage du vent du côté où ce cercle est le plus brillant ; si le cercle est double, le vent sera plus violent ; s'il y en a trois, c'est l'indice d'une terrible tempête (BASSETT, p. 48).

Au XVII^e^ siècle, le P. Fournier (liv. XV, ch. XXXI) donne toute une série d'observations empiriques relatives aux cercles lunaires :

« Si quelque cercle paroist autour de la lune et qu'il ne soit pas beaucoup luisant, il y aura de l'eau avec de grands vents ; que si on en voit plusieurs à diverses heures qui se dissipent en haut en nuees fort noires, il faut attendre des pluyes extraordinaires ; que si durant ces cercles l'œil paroist liuide, il faut attendre des vents et d'ordinaire le vent vient du costé que le cercle se dissipe. Si la lune paroist rouge ou jaunastre et qu'on voie autour d'elle plusieurs cercles interrompus, il y aura en bref quelque temneste.

« Si, la lune estant pleine, on la voit entourée d'un

cercle qui soit plus clair d'un costé que de l'autre, il y aura du vent du costé qu'il paroist le plus luisant. »

Les marins français croient encore que voir la lune jaunâtre avec des cercles coupés autour d'elle est signe de gros temps (La Landelle, *Nouveaux quarts*, p. 12).

En Basse-Bretagne, quand un petit cercle bleuâtre entoure la lune, gare à la brume (Comm. de M. Sauvé). Sur le littoral de la Manche, si la lune a un cercle, c'est signe de vent.

En Sicile (Pitrè, *Meteorologia*, p. 506) la lune avec un cercle est l'indice de vent prochain ; il soufflera avec force du côté où le cercle est un peu brisé.

En Espagne, un cercle à la lune annonce pluie ou disgrâces (Guichot, t. I, p. 215). La même croyance se retrouve en Poméranie et en Écosse.

Dans les îles Shetland, on appelle le halo lunaire Vangar-for, que l'on traduit par « La pluie vient après ». Un petit cercle brillant est « un œil de coq » et indique un temps incertain (Bassett, p. 48).

A Whitby, lorsque la lune est environnée d'un halo avec des nuages pluvieux, les marins disent qu'il y aura changement de temps, parce que les « Chiens de la Lune » sont autour (Harley, p. 189).

D'assez nombreux proverbes constatent les croyances à ce cercle qu'on appelle aussi « cerne » en Haute-Bretagne, « cherne » à Guernesey, « charme » en Normandie, « cerque » à Boulogne.

— Jamais cerne de lune
N'a fait casser mât d'hune ;
Mais il l'a souvent ébranlé.
(Haute-Bretagne, Comm. de *M. Harvut.*)

— Cerne de la lune
N'abat pas la hune,

Mais va l'ébranlant
Bougrement. (Haute-Bretagne.)

— Charme à la lune
N'abat pas mât d'hune
Va va les ébranlant
Bien souvent. (A. Dumas, *les Baleiniers*.)

— Cercle autour de la lune
Jamais n'a brisé mât de hune;
Mais il le fait souvent ployer.

— Lune cerclée,
Prenez garde si vous voulez!
Plus le cercle est étroit
Plus le temps s'envenime.
(Basse-Bretagne, Comm. de *M. Sauvé*.)

— Jamais cerne à la lune
N'abattit mât de hune;
Mais quand il est au soula (soleil),
Il abat le mât et l'éta (l'étai).
(Sébillot, *Littérature orale de la Haute-Bretagne*.)

— Charme de lune
N'abat ni mât ni hune,
Charme du solet (soleil)
Les abat quand ils seraient d'fé (fer).

Un cercle autour de la lune ne présage rien de dangereux; un cercle autour du soleil annonce une violente tempête » (Fleury, *Litt. orale de la Basse-Normandie*).

Cherne à la lune,
Le vent, la plie ou la brune. (Guernesey, Métivier.)

— Gnia un cerque al' leune, os airons mauvais temps (Pays boulonais, Deseille).

— Quand la lune est cernée,
On est sûr d'être lavé. (Comm. de *M. Aubault*.)

— La lune avec ur cercle porte de l'eau dans son bec (Pròv. espagnol, Bassett, p. 49).

— *En llevando cerco la luna*
Y estrellas dentro
Pluvia o viento.

Cercle autour de la lune — avec des étoiles en dedans, — Pluie ou vent (*Calendario popular para* 1885).

— *About the moon there is a brugh : the weather will be cauld and rough*. Il y a un halo autour de la lune, le temps va devenir froid et dur (Écosse, Hislop).

— Un cercle autour de la lune, signe de vent (dicton russe, Dal).

La lune a une chaloupe ; c'est une étoile qui en est plus ou moins éloignée. Quand il doit faire mauvais temps, on ne voit plus la chaloupe de la lune (Sébillot, *Traditions de la Haute-Bretagne*, t. II, p. 395).

Les marins disent aussi, lorsque la chaloupe de la lune est éloignée, ce qui pour eux est un présage de mauvais temps : la chaloupe est à bout de bosse, nous aurons du vent. On sait que lorsque le temps menace, on allonge la *bosse* (corde) de l'embarcation afin d'éviter qu'elle soit brisée contre les flancs du navire (Comm de *M. Harout*).

Lorsque l'étoile qui est toujours auprès de la lune en est très proche, on dit : Gare le mauvais temps, car la lune abraque la bosse de sa chaloupe. Quand elle en est loin, on dit : Il va faire beau, car la chaloupe à la lune est à longueur de bosse (Comm. de M. Aubault).

Quand la lune s'écarte de Vénus, on dit qu'elle « largue sa bosse ». C'est signe qu'il va faire beau temps (Comm. de *M. Paul Hercouët*).

Dans le pays boulonais, *l'canote d'leune*, c'est l'étoile qui semble être sa voisine ; si elle se rapproche de son canot, c'est bon signe. Quand elle l'embarque,

c'est quand les nuages qui l'entourent empêchent de voir l'étoile, et c'est un mauvais présage (DESEILLE).

Un vieux marin de Torway assurait, après une violente tempête, qu'il l'avait déjà prédite depuis quelque temps, après avoir vu une étoile qui remorquait la lune, et une autre qui la chassait (HARLEY, p. 190).

La même croyance existe en Irlande.

Dans le Lincolnshire, d'après une opinion très répandue parmi les marins et les gens de la côte, lorsqu'une grosse étoile ou une planète se voit auprès de la lune, ce qu'ils appellent une grosse étoile qui la suit à la piste comme un chien, c'est l'indice certain d'un mauvais temps, et de vieux marins assurent avoir souvent éprouvé la vérité de cette observation (TH. HARLEY, p. 189).

Les marins irlandais appellent l'étoile qui accompagne la lune « Hurlbassy » et ils disent qu'elle annonce des tempêtes. En Écosse et en Angleterre l'étoile qui accompagne la lune est regardée comme d'un mauvais présage (BASSETT, p. 49-50).

Les marins des XVI^e^ et XVII^e^ siècles redoutaient de voir en même temps que la nouvelle lune la forme obscure de la pleine lune.

J'ai vu la nouvelle lune hier
Avec la vieille lune dans ses bras
Et si nous allons sur mer, maître,
Je crains qu'il nous arrive malheur.

(JONES, p. 114.)

La croyance constatée dans ces vers de la vieille ballade de sir Patrick Spens subsiste encore en Écosse, où l'expression « la vieille lune dans les bras de la nouvelle » est encore usitée. Ailleurs, au contraire, c'est un présage de beau temps, et surtout de temps sec (HARLEY, p. 189 et 187).

On tirait aussi des présages de la couleur et de la forme de la lune ; si elle paraît comme de l'or dans son dernier quartier, il y aura du vent ; si des taches noires se voient au sommet du croissant, le mois sera pluvieux ; si elles sont dans le milieu, la pleine lune sera sereine (Bède cité par BASSETT, p. 47).

En Sicile (PITRÈ, *Meteorologia*, p. 507), il y a plusieurs proverbes sur la couleur de la lune :

— *Quannu luna è palita, chiovi ; quannu è russa, fa ventu ; quannu è chiara, fa sirinita.* Quand la lune est pâle, il pleut ; si elle est rousse, il fait du vent ; si elle est claire, le temps est serein.

— *Russura, o ventu o muddura.* Rousseur, pluie ou vent.

En Belgique la lune couleur de feu le sixième jour est un présage de tempête (BASSETT, p. 47).

Dans la Cornouaille anglaise, si la lune est embrumée et paraît petite, c'est signe qu'il y aura bientôt des vents d'est, et un dicton local le constate :

A fog and a small moon
Bring an easterly wind soon (HARLEY, p. 186).

Lorsque, dans la partie de la lune qui n'est point illuminée, on voit une couleur rousse verte et livide, c'est signe de grandes pluyes et de vent fort violent (Le P. FOURNIER, l. XV, ch. XXXI).

Si la lune se couchant paroist grande et pleine de lumière, il y aura beau temps plusieurs iours (*Matières d'entretien du sieur Le B.*).

En Basse-Bretagne, quand le temps à la tombée de la nuit est d'apparence mauvaise, on dit : Rien à craindre, la lune va manger tout ça, et, l'affaire faite, beau temps comme dans un lit à deux (Comm. de *M. Sauvé*).

Les pêcheurs de la Haute-Bretagne disent aussi :

La lune se lève, et va manger les nuages; expression à laquelle correspond un proverbe vénitien de Pasqualigo :

La Luna scoa via li nuovole.

D'après Bassett (p. 50), les marins américains ont la même croyance : lorsque, dans le premier ou dans le dernier quartier, la lune a une position presque horizontale, ou qu'elle est aplatie sur son dos, comme disent les marins, avec les cornes en haut, c'est regardé comme un signe de beau temps, « vous pouvez y pendre votre chapeau. » (Jones, p. 114.)

— *Luna varcajo la, bon tempu o acqua di celu.*

Lune en forme de barque, bon temps ou pluie du ciel (Pitrè, *Proverbi*), cela se dit lorsque la lune est dans sa première phase.

En Islande, si les cornes du croissant sont tournées vers la terre, c'est l'indice d'un naufrage pendant la lune (Bassett, p. 447).

Lorsque la lune a les cornes pointues, c'est signe de vent (Th. Harley, p. 188).

En Bretagne, si la lune a les cornes tournées vers la mer, on peut s'attendre à du mauvais temps.

D'après la croyance des habitants du bord de la mer, on peut prédire le temps qu'il fera d'après l'état de l'atmosphère dans les jours qui suivent la nouvelle lune et surtout la pleine lune. En Haute-Bretagne, c'est le troisième jour que l'on regarde comme indiquant le temps qui règnera jusqu'au prochain changement. En d'autres pays de France, c'est le quatrième jour que l'on observe.

« Le vent, s'il souffle à la nouvelle lune, s'il continue iusques au troisième iour, il durera pour l'ordinaire iusques à la fin du premier quartier, voire parfois iusques à la pleine lune. En plusieurs endroits et plages, le vent qui souffle au commencement de

chaque quartier de la lune continue tout le quartier » (Le P. Fournier, l. XV, ch. xxxiii).

A Rome et en Égypte (Pline, liv. II, ch. xxxix), c'était le quatrième et le cinquième jour que l'on pronostiquait le temps à venir ; si les cornes étaient émoussées, on pouvait s'attendre à de la pluie ; pointues et droites, le vent devait souffler du côté de la plus haute corne; si elles étaient égales, c'était signe de grand vent pendant la nuit.

Au xvii^e^ siècle les matelots redoutaient le cinquième jour de la Lune, ce jour étant plus sujet aux tempêtes que tout autre (Le P. Fournier, liv. XV, ch. xxxi).

A Guernersey si le temps, le sixième jour de la lune, se comporte comme le quatrième ou comme le cinquième jour, il se comportera de même, neuf fois sur douze dans le premier cas, et onze fois sur douze pendant le second, pendant toute la lune (V. Hugo, *Les Travailleurs de la mer*).

En Allemagne (Bassett, p. 47), le temps qu'il fera pendant le mois est indiqué par l'aspect de la lune le troisième, le quatrième ou le cinquième jour.

« Si lorsque la lune commence à paroistre on la voit plus noire qu'à l'ordinaire et pareillement sa corne en bas, il y aura tempeste et le temps sera troublé dans la pleine lune; si cela paroist à la corne d'en haut, cela n'arrivera qu'au dernier quartier. Quand les rayons de la lune brillent contre le navire ou sur les rames, c'est signe de temps humide » (Le P. Fournier, liv. XV, p. xxxi).

En beaucoup de pays la lune a de l'influence sur le poisson.

Les pêcheurs écossais (Gregor, *Folk-lore of Scotland*, p. 152) sont persuadés que le poisson pêché au clair de lune est susceptible de devenir empoisonné.

Les pêcheurs anglais croient encore que le poisson pris à la pleine lune pourrit bientôt après avoir été tiré de l'eau, et que celui qui est pris lorsqu'elle luit se conserve mal (BASSETT, p. 48).

En Sicile (PITRÈ, *Meteorologia*, p. 502) on dit que le poisson est *luné* (allunatu) quand sa chair, commençant à se gâter, a perdu sa consistance. On croit que dans ce cas la lune a une influence sur la putréfaction.

En Bretagne, à la pleine lune, tous les crustacés et testacés sont pleins ; ils croissent ou décroissent en même temps qu'elle. En Sicile (CASTELLI, *Credenze*, II, p. 19), les langoustes, les crabes et les oursins ne sont au plein de leur carapace que si on les pêche à la pleine lune. Dans l'antiquité (PLINE, l. II, ch. 41), c'était aussi à ce moment que les huîtres et les coquillages étaient au plein de leur coque.

Les pêcheurs bretons croient que les moules draguées à la pleine lune ne sont jamais malfaisantes.

D'après Plutarque, un poisson de la Gaule, du genre Clupea, était blanc pendant le croissant et noir pendant le décours de la lune.

Suivant les phases de la lune, la pêche était plus ou moins abondante :

De pleine lune
Mer montante
Du poisson en abondance ;
A mer montante
Tout poisson n'est pas facile à prendre.
(Haute-Bretagne.)

Les marins anglais nomment *Moon-blink* l'aveuglement causé par le sommeil au clair de lune (RUSSELL, *Sailor's language*).

On croit, à bord des navires, que la lune jette des

maladies et des maléfices sur les yeux de ceux qui s'endorment sous son regard (Loti, *Mon frère Yves*, p. 65); d'Urville (*Voy. autour du monde*, II, 325) constatait la croyance des matelots européens, qui sont persuadés que les rayons de la lune sont nuisibles à la santé.

D'après Grimm (*D. M.*, ch. xxii), le marin dans son hamac a bien soin de ne pas faire face à la pleine lune, de peur d'être aveuglé.

Flacourt (*Hist. de Madagascar*), assure que les Madécasses observaient pour leurs voyages en mer les jours de la lune : un traité qu'il traduit (p. 175 et suiv.) est « relatif à la force et à la vertu de chaque iour de la lune : le quatrième est heureux et fortuné pour entreprendre un voiage en mer... celuy qui deuiendra malade ce iour-là, qu'il sacrifie sur le rivage de la mer ..le dixième iour sera heureux pour ceux qui voiagent sur mer vers l'orient. » D'après un ancien livre anglais (Harley, p. 213) si, après avoir invoqué la lune on rêvait tempête, c'était un signe de malheur; si elle finissait par un beau calme, le même sort attendait le songeur.

Les éclipses de lune étaient redoutées par les marins de l'antiquité. Pendant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens avaient terminé tous leurs préparatifs et allaient mettre à la voile quand la lune s'éclipsa, car elle était alors dans son plein. La plupart des Athéniens, inquiets de ce phénomène, prièrent les généraux de différer. D'un autre côté Nicias, qui attachait aux présages et à tous les faits de ce genre une importance exagérée, déclara que toute délibération sur le départ devait être ajournée jusqu'à ce qu'il se fût écoulé, suivant l'indication des devins, trois fois neuf jours (Thucydide, l. VI, c. L).

En Chine (Th. HARLEY, p. 15), lors des éclipses de lune, on allume sur les maisons, et surtout sur les bateaux, des lanternes et des verres coloriés, et l'on se met à frapper les gongs et à faire du bruit pour effrayer le monstre qui, d'après une croyance populaire qu'on retrouve bien ailleurs qu'en Chine, s'apprête à la dévorer. Les marins sont parmi les plus empressés à lui venir en aide en faisant le plus de tapage qu'ils peuvent.

CHAPITRE V

L'ARC-EN-CIEL. — LE TONNERRE. — L'AURORE BORÉALE. — LA ROSÉE. — LA PLUIE.

§ 1. — L'ARC-EN-CIEL.

On croit en Haute et en Basse-Bretagne que l'arc-en-ciel va boire à la mer ; la preuve, disent les marins, c'est qu'il paraît plus brillant et plus allumé à la surface de l'eau que dans le milieu du ciel (Comm. de *M. Sauvé*).

Dans la Corrèze (*Mélusine*, t. II, col. 14), on assure qu'il se forme sur la mer et arrive dans l'intérieur poussé par le vent ; en Corse, que s'il paraît, c'est qu'il va boire à la grande mer ou aux fleuves.

En Portugal (C. PEDROSO, *Tradiçoes*, n° 426), l'arc d'Iris (arc-en-ciel) va boire à la mer ou aux rivières pour y prendre l'eau de pluie.

En Galice, de même qu'en Andalousie et en Portugal, on croit qu'il va boire à la mer ou aux ruisseaux (*Boletin Folkorico-español*).

En Podolie (*Mélusine*, c. 42), c'est un tube qui boit l'eau des mers et des fleuves et la verse dans les mers. On pourrait multiplier les exemples de cette conception populaire ; ils sont très nombreux en ce qui regarde les fleuves. Elle est fondée sur ce que la pluie accompagne souvent ce météore.

D'après les nègres (P. BOUCHE, *La côte des Esclaves*, p. 115), Aïdo-Khouédo, l'arc-en-ciel, apporte au dieu

de la foudre, dans les nuages où il habite, les eaux de l'Océan.

Ici l'arc est personnifié et se rattache aux mythes de plusieurs peuples barbares qui, dit Tylor (t. I, p. 337), s'accordent à le regarder comme un monstre vivant qui peut dévorer les hommes, et va boire quand il les a avalés.

C'est peut-être à un souvenir confus du temps où cette conception existait dans notre pays, qu'il faut rapporter une opinion assez courante parmi les marins de la Haute-Bretagne. Lorsque, disent-ils, il est sur la mer, il est dangereux pour un navire de passer par un des bouts qui y plongent ; l'arc pourrait *super* le navire avec l'eau.

On peut rapprocher de cette idée une croyance des Zoulous rapportée par Tylor (t. I, p. 337) : pour eux, l'arc-en-ciel va boire dans un étang, et les hommes ont peur de se laver dans un étang de quelque étendue; ils disent que s'il s'y trouve un arc-en-ciel et qu'un homme s'y aventure, il sera saisi et mangé.

Des jurons de bord semblent faire allusion à cette puissance : Que l'arc-en-ciel du Nord me serve de cravate si vous tuez une seule de ces baleines! (A. Dumas, *Les Baleiniers.*) Que l'arc-en-ciel me serve de cravate si je ne donnerais pas mon boujaron de demain matin pour avoir le plaisir d'en massacrer deux ou trois (*Musée des familles*, t. VII, p. 155).

Suivant que l'arc-en-ciel se trouve sur la mer ou sur la terre, on en tire des présages :

— *Arco in mare, bon tempo ha da fare;*
Arco in tera, piova e nevera.

Arc sur mer, le bon temps va se faire. — Arc sur terre, pluie ou neige (Venise, Pasqualigo).

En Haute-Bretagne, quand le bout de l'arc-en-ciel est près de la mer, c'est un présage de mauvais temps.

A Saint-Cast, on appelle quelquefois l'arc-en-ciel « cul de chien ».

L'apparition de l'arc-en-ciel passait aux yeux des navigateurs pour être d'un augure favorable.

Les marins de l'antiquité et du moyen âge regardaient l'arc-en-ciel comme l'annonce d'un beau temps qui devait bientôt succéder à la tempête (Jal, *Glossaire*).

Si l'on est en mer quand on aperçoit l'arc-en-ciel, cela indique qu'il vient accompagner et protéger les navigateurs (De la Borde, cité par *Mélusine*).

Sur le banc de Terre-Neuve on appelle les arcs-en-ciel des mange-brumes, et l'on croit qu'ils les font disparaître promptement.

Les arcs-en-ciel lunaires (Bassett, p. 49) sont regardés, non sans raison, comme des présages de mauvais temps.

A l'arc-en-ciel on peut rattacher l'œil de bouc ; c'est, dit Aubin, un phénomène qui paraît comme le bout de l'arc-en-ciel, et qui annonce quelquefois l'ouragan.

D'après Tachard (*Voyage à Siam*), qui l'appelle œil de bœuf, on le regarde comme un présage assuré de quelque orage.

§ 2. — LE TONNERRE.

Les marins de Saint Malo appellent le tonnerre « Mari Baron » ; ce surnom est emprunté, à ce qu'on dit, aux nègres des Antilles (Comm. de M. Paul Hercouët).

En Sicile, on croit que l'éclair prend son feu au milieu de l'eau, et que c'est pour cela qu'il va se plonger dans l'eau de mer. La devinette sicilienne « *Qual' è dda cosa ca ni l'acqua appighia* » fait allusion à cette croyance (Pitrè, *Meteorologia*, p. 523).

Le tonnerre et les éclairs ne paraissent pas être sur mer l'objet de croyances et de superstitions aussi nombreuses que sur terre où, comme l'on sait, elles sont innombrables et variées. Pour les marins, les tempêtes sont des phénomènes autrement terribles et dangereux.

Quand les Kamtchadales (LAHARPE, t. IX, p. 335) entendent le tonnerre, ils disent : « Kouthkou tire ses canots » ; car ils pensent que ce dieu passe ses canots d'une rivière à une autre, et qu'il entend le même bruit quand ils font la même chose. Ce dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le sien.

Les anciens (SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, l. II, ch. LI) croyaient des foudres sans pronostic, ou dont l'intelligence leur échappait, celles qui tombaient au loin dans la mer ou dans les déserts.

Le général athénien Chabrias étant sur le point de livrer une bataille navale, il éclaira soudain, et ses soldats furent si effrayés qu'ils étaient incapables de combattre. Le général les rassura en leur disant que Jupiter lui-même venait de leur donner le signal du combat (JONES, p. 73).

Cependant le tonnerre est redouté ; les matelots l'emploient fréquemment dans des jurons tels que celui-ci : « Que le feu du ciel m'élingue. »

La superstition, si répandue à terre, qui attribue aux pierres à tonnerre la vertu de préserver de la foudre, a vraisemblablement existé parmi les marins. On n'en a relevé jusqu'à présent qu'un petit nombre d'exemples. Le plus caractéristique est celui que cite Cartailhac (*l'Age de la pierre*, p. 17) d'après Lukis) : on affirme que les marins de la Manche (Guernesey) voient venir les orages sans les redouter, si le coin de foudre est caché dans la chambre du capitaine.

Comme en plusieurs autres cas, le fer à cheval fut

substitué à la pierre à tonnerre : à bord des caboteurs de la Manche bretonne, on clouait jadis un fer à cheval sur l'étrave, pour préserver le navire du tonnerre. Cela avait lieu à bord de certains longs-courriers, même de ceux qui avaient des paratonnerres (Comm. de *M. J.-M. Comault*).

Sur les côtes de la Baltique, pour garantir le navire de l'éclair, il faut clouer sur le pont, devant le grand mât, un vieux fer de cheval qu'on aura trouvé. La moitié d'un fer à cheval rend les mêmes services (*Mélusine*, t. II, c. 349). Parmi les superstitions courantes à la fin du XVII^e^ siècle Thiers place l'usage d'élever une épée au haut d'un mât pour détourner l'orage.

Aux Açores, pour préserver le navire de la foudre, on cloue au mât de poupe le fer du pied gauche d'une mule (LEITE DE VASCONCELLOS, p. 223).

A bord des navires grecs et ottomans on conserve une branche de laurier pour les préserver du tonnerre (BASSETT, p. 462).

Les matelots bretons (FÉVAL, *Le Poisson d'or*) croient que le tonnerre ne touche pas deux fois au même endroit, et qu'un navire déjà foudroyé ne court plus aucun risque pendant les orages.

Voici quelques pronostics relatifs à l'influence du tonnerre et des éclairs sur les vents.

Les tonnerres qui arrivent le matin amènent quant et eux de grands vents (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXII).

Si on entend souvent des tonnerres depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars, c'est signe que pendant le printemps, et mesme pendant toute l'année, il y aura de grands vents (*Matières d'entretien du sieur Le B.*).

En Basse-Bretagne quand les éclairs s'allument à

l'orient, on peut s'attendre à voir le lendemain le vent souffler de ce côté. En règle générale, les vents viennent de la partie du ciel où les éclairs se sont montrés (Comm. de *M. Sauvé*).

Si le temps estant serein on voit esclairer, les vents et la pluie sont proches et arriveront du costé qu'il éclaire; s'il éclaire de divers endroits, il y aura tempeste (Le P. FOURNIER, l. XV, ch. XXXII).

Lorsqu'il éclaire en mesme temps de deux parties opposées, c'est signe que la tempête ne durera pas longtemps (Le P. FOURNIER, l. XV, ch. XXXI).

— *Co lampa in levante,*
Alegri tartanante.

Lorsqu'il éclaire au levant — on peut naviguer en sécurité (Venise, PASQUALIGO).

§ 3. — LA PLUIE.

En Haute-Bretagne les matelots disent que s'il vient à pleuvoir, la mer devient droite et qu'il n'y a plus de lame.

Un proverbe danois constate une croyance analogue.

— *Storm legges med Regn.* La pluie arrête une tempête. (*Dict. des proverbes.*)

A Brest on dit que les grains « déhalent » l'eau avec eux (Comm. de *M. Sauvé*).

A Saint-Cast, on croit que la pluie est prochaine si les cônilles (corneilles) viennent voltiger sur la grève.

Quand les matelots ont les mains sèches, c'est un présage de pluie.

Si au moment d'un grain la pluie vient la première, on dit :

Quand la pluie vient devant
Il y a du vent dedans. (Comm. de *M. Aubault.*)

Si la pluie est avant le vent,
Rentrez le perroquet, c'est le moment :
Si le vent est avant la pluie,
Que votre perroquet l'essuie.

(Prov. anglais. Basil HALL, *Scènes du bord*, ch. IV.)

Grain crevé du dessous
Ne dure pas beaucoup.

(Comm. de *M. Aubault.*)

Lorsque l'ombre des barques se sépare en deux sur la surface de la mer, les marins galiciens croient que c'est signe de pluie.

Si au moment de la pluie il se forme sur la surface de la mer des bulles nombreuses, c'est signe que la pluie sera abondante (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

§ 4. — LA ROSÉE.

Les marins croient à l'influence de la rosée et de la gelée blanche sur la mer. Voici à ce sujet deux dictons de l'île de Batz :

Ar gliz a galm ar mor hag ar reo a gourrouz anezhan ouz ar c'herrek.

La rosée calme la mer, et la gelée blanche la courrouce contre les rochers.

— *Ar gliz a zistag bizin dare are c'houdouniou.*

La rosée détache le goëmon mûr des bas-fonds.

(Comm. de *M. G. Milin.*)

Une légende orientale (*Mag. pitt.*, 1867, p. 259) affirme que l'huître remonte tous les matins du fond de la mer à sa surface, afin d'ouvrir sa coquille et d'aspirer une goutte de la rosée du ciel, que la nature congèle et change en perle.

§ 5. — L'AURORE BORÉALE.

D'après Eggede (p. 122), les Groenlandais croient que l'aurore boréale s'élève lorsque les âmes des

morts jouent à la paume dans le ciel avec la tête d'une baleine, et ils appellent ce météore Arksak, proprement paume. Il est probable qu'ils lui attribuent une influence sur les phénomènes de la mer et de l'air; mais je n'ai trouvé aucun texte qui le constate.

Il n'en est pas de même en Islande.

Il n'y a personne qui ne croie pouvoir pronostiquer sûrement le temps qu'il fera par l'aspect de l'aurore boréale; quand elle sautille et qu'elle est colorée, on en conclut qu'il pourra survenir du vent. Est-elle tranquille et claire, c'est le présage d'un beau temps. Quand l'arc reste constamment pendant une soirée au midi, les habitants de la partie septentrionale croient qu'il s'ensuivra un vent du midi (HORREBOWS, *l'Islande*, t. I, p. 342).

Sur le golfe Saint-Laurent (BASSETT, p. 448) des marins voyant une aurore boréale de couleur jaune et orange pensèrent tous que c'était le présage d'une violente tempête.

Je ne sais à quelle classe de météores rapporter celui dont parle Forbin (t. II, p. 125) :

« On me craignoit si fort en ce pays, que j'y étois passé en proverbe, et que le souhait ordinaire que les patrons allant en mer se faisoient les uns aux autres étoit de dire, après s'être recommandés à saint Marc : *Iddio te guardi della Bollina e del Cavaglier de Forbino*. La Bollina est une espèce de météore que les matelots regardent comme le présage d'une tempête assurée. »

CHAPITRE VI

LA BRUME.

En Basse-Bretagne, on donne à la brume de mer le nom de *Mogidel*, fumée, et de *Mor-Lusen*, brouillard de mer (Comm. de *M. Sauvé*).

Les marins français l'assimilent parfois à une barre, dans le sens maritime du mot, qui leur ferme le chemin, à un rideau qui cache leur route. Au XVII^e^ siècle, le P. Fournier l'appelait « le rideau de la nature », et l'on dit encore maintenant « un rideau de brume ».

Les marins anglais (RUSSELL, *Sailor's Language*) nomment *Flaw*, brèche, ou *Fog-dog*, chien de brume, un ouvert dans un banc de brouillard.

Dans les Asturies, la brume reçoit le nom de *cainada* (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

En Haute-Bretagne les marins surnomment la brume « l'ennemie du marin » et la « ruine des armateurs ». Dans les *Travailleurs de la mer* les matelots disent en la voyant s'élever : « C'est un hardi brouillard, une vraie malpropreté de la mer. »

En certains endroits les brumes sont d'une nature spéciale.

Dans les mers boréales, aux environs de Terre-Neuve et dans les mers britanniques, les brouillards sont parfois d'une telle épaisseur, qu'ils deviennent

ces espèces de « poumons marins » dont parle Pythéas de Marseille et que les anciens bardes classaient parmi les éléments, comme le feu, la terre, l'eau et l'atmosphère (RECLUS, t. II, p. 340).

Dans les pays du Nord, il y a parfois sur la mer des brouillards qui glacent; Basil Hall (p. 68) a décrit en ces termes l'un d'eux : « Il faisait si froid que le port était couvert d'une vapeur appelée le « barbier », sorte de lourd brouillard qui pèse sur la surface de la mer et y glisse à l'aide du vent d'hiver, de manière à venir vous geler jusqu'à la moelle des os. »

Lorsque la brume est très épaisse, les marins français disent qu'elle est à « couper au couteau ».

Au Callao la brume est parfois opaque et très humide ; les marins disent en proverbe :

Brume du Callao,
Vingt gouttes pour emplir un seau.
(Comm. de *M. Aubault*.)

Quand les bateaux sont en mer et qu'il survient une brume si épaisse qu'on ne se voit plus, les pêcheurs de la Manche disent :

Nous sommes dans la baie de Libourne.

§ 1. — PROVERBES, PRÉSAGES ET CROYANCES.

Sous ses diverses formes, la brume constitue un des grands obstacles à la navigation; elle est parfois si opaque que l'expression « perdu dans la brume » n'est nullement une métaphore.

Les marins ont formulé, le plus souvent en proverbes, les observations relatives à la brume; d'autres dictons font allusion aux dangers que l'on court sur mer lorsqu'elle est épaisse, et qu'elle entoure le navire comme un nuage.

Sur les côtes de la Manche, si la brume vient de la

mer, il y aura beau temps; si elle vient de la terre, c'est signe de pluie. La brume de terre est poison : elle rouille le blé et apporte du venin à la mer.

— *Brum divoar ar mor,*
So tomder en gor.
Brum divoar ar c'hoat,
Glao ker kent hag he droat.

Brume de dessus la mer, — C'est de la chaleur qui couve; — Brume de dessus le bois, — Pluie la suit aussitôt (Comm. de *M. Le Calvez*).

— *Fin the mist comes fae the sea,*
Dry weather it 'll be.
Fin the mist comes fae the hill,
Ye 'll get wattir t' yer mill.

Lorsque la brume vient de mer, — Le temps sera sec. — Lorsqu'elle vient de dessus la colline, — Elle donnera de l'eau au moulin.

(Écosse, GREGOR, p. 154.)

*
* *

— Brume de mer
Vent de terre.

(SAUVÉ).

— *Mogedenn diwar ar mor,*
Heol tomm ken a faouto ann nor.

Vapeur montant de la mer, — Soleil chaud à fendre la porte (Basse-Bretagne, SAUVÉ).

— *Brumen vor,*
Tomder en gor.

Brume de mer, — Chaleur qui couve (Basse-Bretagne, SAUVÉ).

— *Brumen vor,*
Keal a zec'hor,

— Brume de mer, — Nouvelle de sécheresse.

— *Brumen vor e kreiz ann de :*
Astennit hoc'h ed ha dornit an-he.

Brume de mer au milieu du jour : — Étendez votre blé et battez-le.

— *Brumen vor e kreiz ann deiz :*
Ann heol a baro ivez feteiz.

Brume de mer au milieu du jour, — Le soleil brillera aussi dans la journée (Comm. de *M. Sauvé*).

— Brouillard amène le vent (Choisy, *Voyage à Siam*, p. 31).

— Dans la brume tout le monde est matelot; parce que dans le temps d'un brouillard épais, chacun dit son sentiment sur la route (Aubin).

— Avec la brume pas de pilote !

C'est-à-dire : on est en danger par un temps de brume sur les côtes, quelque bon pilote que l'on ait à bord (Comm. de *M. Travers*).

Dans le langage des marins, il est fait assez fréquemment allusion à la brume. « Pardon, excuse, si je m'embrume, vous me reprendrez. » « Je n'ai pas de brume dans l'œil, et cette voile... ça m'a l'air d'une petite frégate » (La Landelle, *Troisièmes quarts*, p. 31 et 75).

Les matelots anglais (Russell) disent d'un homme ivre qu'il est *foggy*, brumeux, ce qui correspond assez exactement à l'expression française « être dans les brouillards ».

A bord on appelle chasse-brouillard les liqueurs fortes (A. Dumas, *Les baleiniers*).

— Naviguer dans la brume, c'est être indécis, hésitant; être perdu dans les brumes, c'est être hésitant (La Landelle, *Langage*, p. 219).

— Quand le brouillard s'en va, le navire est sur le banc (*Norvégien*, Aasen).

— *In Sommer die Banke, in Winter die Blanke.* En

été les bancs de brume, en hiver les nuées blanches (Prov. all., WERNER).

Quand la mer est houleuse, on dit à Terre-Neuve qu'elle sent la brume. En Basse-Bretagne, la brume fait enfler la mer; aux environs de Saint-Malo, on la regarde comme un présage de houle.

Sur la côte d'Amérique (BASSETT, p. 24) les pêcheurs appellent gonflement du brouillard (*fog-swell*) l'enflure que la mer a parfois durant la brume, et ils croient qu'elle est causée par elle.

En Basse-Bretagne la brume venant du large est un signe devent d'amont (Comm. de *M. Sauvé*).

Sur les côtes de la Charente, quand il y a de la brume, il faut qu'elle s'élève trois fois avant midi pour que le beau temps revienne (Comm. de *M. G. Musset*).

Lorsque pendant les mois d'été les pêcheurs asturiens observent que la brume qui se lève de la mer vers l'horizon forme différentes figures, auxquelles ils donnent le nom d'*oréos* (zéphyrs), ils considèrent cela comme un signe de mauvais temps (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

En Basse-Bretagne, un cercle autour de la lune présage de la brume (Comm. de *M. Sauvé*).

Sur les côtes de la Manche, si pendant les grandes brumes on entend les cormorans et les goélands, c'est signe que l'on n'est pas loin de terre.

Dans un endroit de la côte de Cornouaille (BASSETT, p. 354), quand s'approche un brouillard, on entend le bruit d'objets qui tombent, de canon, etc.

Une croyance, familière à l'antiquité, se trouve ainsi rapportée dans Rabelais, liv. V, ch. VI : « Sept jours devant et sept jours après brume, jamais n'y a sur mer tempeste. C'est pour faveur que les élé-

ments portent aux alcyons, qui pour lors ponent et esclouent leurs petits lés le rivage. »

§ 2. — ORIGINE DE LA BRUME.

Les matelots ont attribué une origine surnaturelle à la brume, de même qu'à beaucoup d'autres phénomènes redoutés, dont ils ne pouvaient se rendre compte.

En Haute-Bretagne, où les marins assignent à la lune la souveraineté des mers, ils disent que si elle est fâchée avec la mer, elle la couvre de brume pour la punir.

Ailleurs des démons, des lutins, et même des dieux, parfois visibles, mais le plus souvent cachés, sont les auteurs des brouillards, ou se promènent au milieu d'eux pour accomplir des œuvres redoutables.

Dans le pays de Tréguier, quand les bateaux ou les navires sont pris en pleine mer par des brumes si épaisses qu'il leur est impossible de reconnaître leur route, de petits démons noirs, *Diauwlo bihan dû*, *Cornandonet dû*, dansent autour d'eux pour amuser lés marins, pendant que tout doucement ils pous sent les barques vers les écueils (Comm. de *M. Le Calvez*).

Sur les côtes de la Manche, lorsque la brume est forte, on voit, assure-t-on, de gros bouchons noirs au milieu. Ce sont les diables qui viennent chercher les âmes des noyés et tracasser les vivants. Cela présage du mauvais temps (Comm. de *M. J. Comault*). En Basse-Bretagne (La Landelle, *Mœurs maritimes*, p. 142), « les démons des brouillards sont fort redoutés. Ils égarent la barque et la font aborder ailleurs qu'on ne s'y attend. Ce sont de vrais poulpiquets, des Kornandons de la mer ». Du temps où

la sorcellerie était dans toute sa puissance on assurait que Satan faisait se lever la brume en jetant dans la mer quelque chose qui ressemblait à une balle de jeu. Des sorcières pouvaient aussi la produire en battant l'eau avec des baguettes que leur fournissait le diable. Un sorcier avoua que Satan conjuré par lui avait fait surgir un brouillard pour faire échouer sur le rivage la flotte de Jacques VI. Un sorcier canadien de l'île d'Orléans passait pour avoir entouré de brumes une flotte anglaise. Dans la croyance islandaise, le brouillard est une fille de roi ensorcelée. Un brouillard sur la rivière Cymal, dans le pays de Galles, est l'esprit d'une traîtresse qui périt dans un lac voisin après s'être entendue avec des pirates pour ravir le domaine de son seigneur (BASSETT, p. 104, 112, 113, 297).

Sur la côte de la Cornouaille anglaise (HUNT, *Popular romances*, p. 367-8), on croyait que le *hooper* ou le *hooter* (hurleur) de l'anse Sennen était un esprit qui prenait la forme d'une bande de vapeur brumeuse qui se répandait sur la baie et était si épaisse qu'on ne pouvait voir au travers. On le regardait comme une bienveillante intervention de quelque esprit qui prévenait les pêcheurs de ne pas s'aventurer sur la mer. Cette apparition était toujours suivie, et parfois soudainement, d'un ouragan violent. Maintenant on le voit rarement ou même jamais. Un jour un vieux pêcheur incrédule ne voulut pas croire à cet avertissement. Il mit à la mer un bateau, accompagné de plusieurs jeunes hommes et portant un fléau avec lequel il déclara qu'il allait rosser l'esprit. Il passa à travers le brouillard et arriva à la mer; alors s'éleva une violente tempête. On ne revit jamais le bateau, et depuis le hooper a été rarement aperçu.

D'après Walter Scott (*le Pirate*, notes), lorsqu'il y

a un banc de brume dans l'Océan du nord, les pêcheurs aperçoivent parfois les cornes du kraken qui se meut à travers.

Les Esquimaux croient (Rink, p. 45) que si l'on possède quelque chose ayant appartenu à un mort, son propriétaire invisible peut vous causer du mauvais temps ou vous envelopper de brouillard.

Sur un lac de Suède, lorsque le soleil est chaud, s'élève, dit-on, un brouillard qui a une forme humaine, et qui s'appelle spectre d'eau (Bassett, p. 297).

Les Finnois avaient une divinité des brouillards. Dans le Kalevala (42e runo), Louhi, la mère de famille de Pohjola, implore le secours d'Uutar, déesse des brouillards, la prie de tamiser un brouillard avec son tamis, et de faire descendre du ciel une vapeur épaisse, afin que Waïnamoinen ne puisse trouver le vrai chemin. La vierge des brouillards l'enferme pendant trois nuits au milieu des flots.

Pour les Esquimaux (Rink, p. 47 et 459), les tornits qui figurent parmi leurs génies vont chasser sur mer, mais seulement pendant les brouillards et, sans kayaks, ils se tiennent sur la surface de l'eau. Des habitants fabuleux de l'intérieur se promenaient aussi sur la mer, en se servant du brouillard en guise de canot.

Dans une légende des Koloches (*Bull. de la Soc. d'anthrop.*, 1872, p. 800) le dieu Kxanouk avait un chapeau qui, lorsqu'il le plaçait par derrière, lui formait sur la mer un brouillard très épais; ce chapeau merveilleux éveille le souvenir de celui d'Eric qui produisait le vent à volonté.

Dans un conte esquimau (Rink, p. 451), un kayariak, esprit ennemi des canots, blessé à mort par des pêcheurs qu'il poursuivait, avant de disparaître

dans la mer crache plusieurs fois vers tous les points de l'horizon, et il s'élève aussitôt un épais brouillard.

Dans plusieurs poèmes ainsi que dans des contes populaires, les dieux font parfois surgir de la brume pour dérober à leurs ennemis les héros qu'ils chérissent et qui sont en danger. Le cas le plus fréquent est celui d'une nuée ou d'un brouillard protecteur. Ces témoignages de la protection divine sont d'un ordre purement terrestre; il n'en est pas de même du brouillard dont Neptune enveloppe ses petits-fils pour les sauver (*Iliade*, ch. XI).

Il semble aussi que les marins ont attribué aux âmes en peine certains cris d'oiseaux qu'on entend à ces moments mystérieux et stupéfiants. Du milieu de la brume s'élevèrent des cris plaintifs qui émurent nos matelots disposés à croire que c'était une manifestation surnaturelle qu'il fallait attribuer aux âmes de nos camarades départis (MOREAU DE JONNÈS, t. I, p. 195). Cette coyance se retrouve en Amérique chez une peuplade assez éloignée de la mer : Les Kniste-neaux croient que les vapeurs qui restent suspendues au-dessus des marais sont les âmes des personnes nouvellement mortes (MACKENSIE, t. I, p. 260).

En Cochinchine, quand on a sur la côte plusieurs jours de temps couvert avec vent et pluie fine et continue, on pense que c'est le signe de la mort d'un dauphin (LANDES, *Excursions*, 1880, p. 458).

§ 3. — CE QU'ON FAIT PENDANT LA BRUME.

Pour dissiper le brouillard ou pour le rendre moins dangereux on avait recours à divers moyens surnaturels. On sait que depuis quelques années on a soigneusement balisé les côtes, et qu'en certains endroits on a placé des cloches qui, balancées par

le mouvement de la mer, avertissent les marins de l'approche d'un écueil; à bord des gros navires un instrument bruyant qu'une machine fait siffler avertit les marins de se garer de l'abordage; il a reçu le nom de sirène.

Ces cloches d'avertissement ne sont pas d'invention aussi moderne qu'on pourrait le supposer; elles ont été usitées dès le moyen âge.

Une légende écossaise, que Southey a mise en vers sous le titre de la *Cloche d'Inchcape*, raconte qu'au moyen âge l'abbé d'Aberbrothock avait fait placer sur une roche dangereuse une cloche disposée sur un radeau. Quand il faisait calme, on n'entendait aucun son; mais lorsqu'elle était balancée par les flots orageux, elle s'agitait et sa voix avertissait les matelots. Un jour un corsaire, « pour faire enrager le prêtre d'Aberbrothock », fit couper les cordes qui retenaient la cloche au radeau; elle tomba au fond de l'abîme avec bruit, et le corsaire s'éloigna. Quelque temps après, comme il revenait chargé de richesses, il fut surpris par le brouillard, et son navire fit naufrage, justement sur la roche d'Inchcape, où il n'y avait plus de cloche pour avertir du danger.

Au siècle dernier, à Granville, on sonnait les cloches à toute volée pendant le brouillard (*France maritime*, t. I, p. 227). Il est probable que cette sonnerie, qui vraisemblablement était en usage ailleurs, n'avait pas seulement pour but d'avertir les navires du voisinage de la côte; si on se reporte aux croyances anciennes relatives au pouvoir des cloches sur les mauvais esprits, il est permis de penser qu'à l'origine on attribuait à ce son la vertu de les éloigner et par conséquent de dissiper la brume dont ils étaient les auteurs.

En Haute-Bretagne, quand des canots sont pris

par les brumes et qu'il n'y a pas de boussole à bord, on mouille une ancre au fond de la mer pour savoir de quel côté porte le courant. On a vu, au chapitre de la Mer agitée, que pendant la brume on se guidait sur certaines vagues.

Dans plusieurs cas dangereux, les marins, pour effrayer les esprits malfaisants, avaient recours à des conjurations, et l'épée était employée pour leur faire peur. Lors du voyage des Argonautes (APOLLONIUS, ch. II), ces navigateurs enveloppés par un brouillard invoquent l'aide d'Apollon, qui paraît dans les nuages, et lance une flèche au milieu de la brume et la dissipe. Dans le *Kalevala*, le héros Wainamoinen frappe les eaux de la mer avec son glaive, et soudain le brouillard qui l'enveloppait s'évanouit dans les airs et se dissipe dans l'immensité du ciel (42e *runo*).

C'est peut-être à un souvenir lointain de ces pratiques que se rattache notre expression vulgaire de « brume à couper au couteau ».

L'incantation suivante, usitée en Haute-Bretagne, fait aussi allusion à cette cérémonie :

Brume, disparais de sur la mer,
Afin que les marins voient la terre ;
Brume, va t'en aller,
Ou tu séras coupée par la moitié
Avec un sabre d'acier.

D'après LA LANDELLE (*Mœurs maritimes*), on asperge d'eau bénite les démons de la brume.

Un vœu est aussi fort efficace ; on raconte sur les côtes de la Manche qu'un navire était si engagé dans la brume, que de l'arrière on ne voyait pas le mât de misaine. L'équipage fit un vœu, et aussitôt elle se sépara, formant comme une muraille des deux côtés du navire, et elle se referma quand il eut passé.

§ 4. — LE MIRAGE.

A la brume, on peut rattacher l'étrange phénomène du mirage en mer ou sur les côtes : assez fréquemment il précède la brume ou la suit.

Les mirages représentent les objets les plus variés, des vaisseaux, des châteaux, des forêts, des villes. Le vendredi 15 août 1873, les habitants de Flessingue virent tout à coup une ville entière émerger du sein de la mer. Au milieu d'une brume légère on distinguait les maisons et les arbres (*La Nature*, 1873, p. 206).

Le capitaine Péron décrit ainsi (t. II, p. 113-114) un mirage dont il fut témoin après un brouillard :

« Devant nous était une montagne, d'une forme oblongue et carrée; l'un des côtés du nord réfléchissait au loin une éclatante blancheur. A la moitié de sa hauteur, une ligne profondément tracée et assez semblable à une plinthe se prolongeait dans toute son étendue, et semblait marquer une séparation entre deux étages. Au-dessus de cette ligne, des échancrures ou cavités, placées à intervalles égaux, étaient comme autant de croisées symétriquement distribuées. Au-dessous, d'autres cavités d'une dimension plus grande figuraient des portiques, des colonnes et des entablements... Nous n'avions ni carte ni description des lieux, nous étions sans donnée fixe sur la position réelle de Monterey. Cette absence de toute direction doit expliquer l'erreur où nous jeta l'illusion d'optique qui abusait nos yeux. Cette montagne, c'était le château du gouverneur, situé à moitié côte d'une colline; au pied s'étendait la ville de Monterey. Dans quelques heures, le navire entrait dans le port, et nous allions goûter enfin les douceurs du repos.

« Nous gouvernâmes immédiatement vers le rivage ; mais bientôt, comme par l'effet d'une puissance magique, le château s'évanouit, les croisées et les portiques se changèrent en fentes, en hideuses crevasses, et le monument des arts ne fut plus qu'une vaste ruine. »

L'apparition de navires, de troupes dans les nuages est regardée en Chine comme surnaturelle, la science chinoise étant peu familière avec les causes du mirage (DENNYS, *Folk-lore of China*, p. 120).

La légende japonaise affirme que le mirage est le souffle d'une tridacne qui vit au fond de la mer. Ils appellent ce phénomène Shin-Kiro, « la vision du palais du dieu du fond de la mer » (BASSETT, p. 297, d'après Greey). Les aborigènes de l'Australie disent que le mirage est la fumée du feu allumé par Yurri et Vangel (Castor et Pollux) pour faire cuire Purra, le kangourou, qu'ils tuent au commencement de la grande chaleur (TYLOR, t. I, p. 410).

C'est sans doute au mirage qu'il faut faire remonter l'origine des îles imaginaires et des terres qui semblent fuir. Les Anglais (RUSSELL, *Sailor's language*) appellent *Fly away*, qui s'envole, l'apparence trompeuse d'une terre; ailleurs cette apparence se nomme « Terre de beurre » ou « Cap de beurre ».

Ce phénomène joue aussi dans l'apparition des navires fantastiques un rôle dont je parlerai lorsqu'il sera question des légendes qui s'y rattachent.

La partie de la mer dans la baie de Hangchau qui avoisine Kiahing présente souvent l'illusion du mirage; il est généralement désigné sur la côte de Chine sous le nom de Marché de mer (DENNYS, *Folk-lore of China*, p. 120).

« En l'isle de Bromor on dit qu'il y a un jardin

exquis duquel on raconte des merveilles qu'y ont remarqué plusieurs qui ne le cherchoient point et que personne de ceux qui le désirent ne peuvent trouver. Ceux pareillement qui voguent en mer proche de ce lieu y voyent souvent un chasteau, quoi qu'en effet il n'y en ait aucun. Mais les prestiges du septentrion sont si grands et si fréquents qu'il ne se faut estonner de cela » (Le P. FOURNIER, liv. XIX, ch. XXI).

Tacite (*Annales*, XIV, 23) cite au nombre des signes funestes l'image d'une ville renversée vue dans les flots de la Tamise.

Au XVII^e^ siècle on tirait des pronostics du mirage.

« Si ayant l'œil sain, les montagnes, isles ou autres corps vous paroissent plus gros et hauts que l'ordinaire, c'est signe d'un temps humide, nuageux et de vent du midy » (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXII).

L'étrange phénomène de la fée Morgane ou des châteaux de la fée Morgane est vu souvent dans le détroit de Messine, entre la Sicile et les côtes de l'Italie; chaque fois qu'il a lieu, le peuple joyeux, le regardant comme un présage de bonheur, court au rivage de la mer en criant : Morgana! Morgana! (BREWSTER, *Magie naturelle et amusante*).

En Sicile (CASTELLI, *Credenze*, p. 21) la Città di Fra' Lucchino est une sorte de fée Morgane que l'on aperçoit de Mazzara, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre des deux caps qui s'élèvent à l'est et à l'ouest du golfe. Ce phénomène atmosphérique qui fait voir des navires, des bestiaux, des arbres et la ville même, quoique parfois renversée, dans l'un de ces endroits ci-dessus nommés, n'a lieu que quand il fait tout calme, et que les nuées sont basses et peu nombreuses, au lever ou au coucher du soleil.

CHAPITRE VII

LE FEU SAINT-ELME.

§ 1. — NOMS.

Le feu Saint-Elme a un grand nombre de noms, chez les nations européennes; presque tous font allusion à l'origine présumée de ce phénomène électrique, ou à sa puissance bonne ou mauvaise.

— *Lumen sancti Elmi*, latin du moyen âge (1) (J.). — *Feu d'Herme*, XVI^e^ siècle, BASSETT. — *Feu Saint-Telme*, français (J.). — *Monseigneur Saint-Herme*, moyen âge (M.). — *Feu Saint-Elme*, français (J.). — *Feu Saint-Erne*, Haute-Bretagne. — *Feu Saint-Erme*, français (J.). — *Fio de Sant Eùme*, — *Lume Sant Eùme*, provençal, MISTRAL. — *Fuoco di Sant' Elmo*, italien (J.). — *Sant' Elmo*, italien (J.). — *Sant Ermo*, italien du XVII^e^ siècle (J.). — *Fué Sant Eoumé*, provençal (M.). — *Sant' Ermu*, Sicile, PITRÈ. — *Luce di Santo Ermo*, *Fuoco di Sant Ermo*, italien. — *Fogu de Sant Elmu*, Sardaigne (M.). — *Luz de San Telmo*, espagnol. — *Fuego de San Telmo*, espagnol. — *Sant' Elmo*, espagnol (AUBIN). — *Saint Ermyn*, espagnol (Bacon cité par BASSETT). — *Feûgo de Sant Emo*, Gênes (M.). — *Fogo de Sant' Elmo*, portugais (LEITE DE VASCONCELLOS). -- *Sant Telmo*, portugais. — *Saint Elme's fire*, anglais (J.). — *Saint Elmos' light*, anglais (M.). —

(1) J. désigne JAL; M. MÉLUSINE.

Saint Telme's fire, anglais. — *Sant Elmo-feur*. — *Helmenfeuer*, allemand. — *Helms Eld*, suédois (de *eld*, feu et du fr. Elme) (J.). — *Hermo*, italien (AUBIN). — *Hermes* (BASSETT). — *Elmsvuer*, flamand (M.).

Tous ces noms se rattachent à un saint personnage légendaire, dont le nom a subi, ainsi qu'on l'a vu, un grand nombre de transformations.

On a beaucoup disserté sur son origine. D'après Jal, Crescentio, l'auteur de la *Nautica Mediterranea* (1607), recherchant l'origine de ce nom, se demandait s'il fallait le rapporter au souvenir gardé en Sicile d'un saint évêque nommé Ermo, qui vivait au XIII^e^ siècle. Il rejette cette hypothèse, et suppose que ce feu se refléchissant dans le casque (*Elmo*) des soldats embarqués sur les navires de guerre, les marins, qui avaient peur de son apparition et l'invoquaient sous le nom vague de saint, l'appelèrent le saint qui se voit dans l'elme, ou le saint de l'elme, et enfin Saint Elme. Toutefois Crescentio ne tient pas à cette hypothèse, qu'il regarde, avec raison, comme subtile. Le Père Fournier raconte dans son *Hydrographie*, liv. XV, ch. XX, que lorsque ce météore se montre sur les mâts, « on a de coutume d'invoquer Saint Helme, et réciter son oraison. Ce saint a esté de son vivant grandement porté à instruire les gens de mer de ce qui estoit de leur salut, et les assister mesme en leurs necessitez; et depuis qu'il mourut à Tuy, ville de Galice, il s'est montré si favorable et bening à ceux qui l'ont invoqué que les matelots l'ont pris pour protecteur. »

En portugais on appelle aussi *Santelmo* au figuré une chose ou une personne qui délivre du péril imminent.

Dans le Dictionnaire de Larousse, on affirme — sans preuves — que le nom de feu Saint-Elme vient

d'une corruption d'Érasme, les marins italiens invoquant le saint de ce nom pendant la tempête.

D'après Politis (*Météor.*, p. 15), le nom de Saint-Elme vient de saint Érasme (latin *Erasmus*, *Eremus*, it. *Eremo*, *Elmo*), protecteur des marins, et non d'Hélène, comme quelques auteurs le pensent à tort.

— *Feu Saint-Hélène*, français, XVII^e^ siècle. — *Tan Santez Helena*, breton armoricain. — *Saint Helen's fire*, anglais. — *Helena*, espagnol. — *Heleneneld*, suédois (BASSETT). — *Helenenfeuer*, allemand. — *Helenasvuer*, flamand (M.).

Ce nom pourrait se rattacher au météore qui dans l'antiquité portait le nom d'Hélène, *sidus Helenæ* ou *Helena* en latin, Ἑλένη en grec ancien (lorsque le feu était simple); peut-être Saint-Elme et ses dérivés n'en sont-ils qu'une altération.

— *Kastorr i Poloukss*, russe (J.).

Ce mot se rattache à l'antiquité où l'on appelait le feu double : *Castor et Pollux*, ou les Dioscures (*Dioscuri*, *Dioscori*, latin; grec Διόσκουροι, au duel Διοσκόρω, et *Castores*, latin).

— *Hellé et Phryxus* (BASSETT). Je n'ai trouvé ce nom que dans cet auteur qui ne cite point la source à laquelle il l'a emprunté.

— *Feu de Saint-Nicolas*, français (moyen âge et XVII^e^ siècle) (J.). — *T'an Sant Nikolas*, breton armoricain. — *Fuoco di San Niccola*, italien.

Quand le météore s'allumait, on invoquait saint Nicolas, patron des marins.

— *Feu Saint-Claire*, français (moyen âge et

XVII^e siècle) (J.). — *Tan Santez Klara*, breton armoricain.

Dans tous les dangers, dit Jal, on s'adressait à sainte Claire, et l'on récitait son oraison quand le feu brillant sur la pointe des mâts semblait menacer le navire de quelque malheur. En Haute-Bretagne sainte Claire est l'une des saintes que l'on invoque quand l'éclair brille au moment des orages (Cf. mes *Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne*, t. II, p. 360).

— *San Pedro Gonzales*, espagnol (J.). — *San Pedro Gonzales di Tui*, espagnol galicien. D'après Crescentio, cité par Jal, les Galiciens appelaient le feu Saint-Elme du nom de San Pietro Gonzales di Tui, qui fut d'abord marinier, puis moine, et mourut en odeur de sainteté. Ce saint est vraisemblablement le même que celui que le P. Fournier fait mourir aussi à Tui.

— *Feu de Saint-Germain* (polonais)? (Prince Radzivill, cité par D. CALMET).

— *Feu de Saint Anselme*, français.

— *Fio de Sant Antèume*, Provence (MISTRAL).

— *Cuerpo santo*, portugais, espagnol, XV^e siècle (BASSETT). — *Corpo santo*, italien ancien, portugais (J.). — *Corpo sant*, anglais. — *Corpus sant*, anglais, XVII^e siècle (J.).

— *Corposant*, anglais.

— *Corpusant*, *Corpusance*, anglais, XVIII^e s. (BASSETT).

— *Composant*, anglais.

— *Cormazant*, anglais (BASSETT).

— *Comozants*, anglais (LAROUSSE).

— *Comazant* (BASSETT).

Les marins italiens des XV^e et XVI^e siècles le regardaient apparemment comme une émanation lumineuse du corps de Jésus-Christ (JAL).

— *Ampizant*, nom donné par les baleiniers (BASSETT).

— *Cora de nostra Senhora*, portugais (BASSETT). — *Coroa de nossa Senhora.* Couronne de Notre-Dame (quand il y en a plusieurs), portugais (M.).

— *Sainte-Anne*, France (LA LANDELLE), s'il y en a plusieurs).

— *Sainte-Barbe.* C'est, comme on le sait, la patronne des artilleurs, et on l'invoque contre la foudre.

— *Feu du diable* (Com. de *M. Aubault*).

— Τελωνία, *Telonia*, démon, esprit malfaisant. Les marins grecs (*Mélusine*, col. 118) donnent au feu Saint-Elme ce nom, qui signifie proprement démons publicains ; il se rattache à cette antique croyance chrétienne, selon laquelle les démons de l'air empêchent les âmes de monter au ciel, en percevant pour ainsi dire des droits de douane à l'entrée du paradis.

— *Davy Jones* (Pinkerton cité par BASSETT); on sait que c'est un des noms du diable.

— L'*Ardent*, XVII^e^ siècle (AUBIN).

— *Fermie's fire*, anglais, XVII^e^ siècle (J.) (BASSETT). — *Ferme's fire*, anglais (J.). — *Veirlys* (proprement, temps lumineux), danois (J.). — *Vree Vuuren* (feu redouté), hollandais (J.).

— *Jack with a lantern*, anglais. — *Jack wite* (sic) *a lantern*, anglais. Jal, qui cite ce dernier nom, le traduit par « qui tient le fanal de Jean le Blanc (?) ». On sait que le feu follet, qu'on a pu assimiler au feu Saint-Elme, s'appelle en anglais Jack o' Lantern.

— *Feu des gabiers*, français, à cause de son apparition au milieu de ces matelots.

— *Feux voluges*, XVII^e^ siècle (*Matières d'entretien de sieur Le B.*). — *Flammeroles*, ancien français (petites flammes). — *Furoles*, ancien français (petits feux). — *Flambars*, ancien français (le flambant). Ces trois termes rappellent le terme latin *lucida sidera*, par lequel on désignait les Dioscures.

— *Feu follet* (Haute-Bretagne). En certaines provinces de France, on donne encore au feu follet le nom de *furole* ou *furolles*.

— *Zeelicht*, lumière de mer, flamand (M.).

— *Fiskelys*, lumière des poissons, flamand.

— *Ar Gweler*, breton (Comm. de *M. Sauvé*).

— *Le Voyageur de nuit*, arabe (M.).

Au XVII^e^ siècle, d'après Aubin, on donnait au feu Saint-Elme le nom de *Furole* ou *Hélène*, quand il n'en paraissait qu'un.

— *Capra Saltante*, chèvre sautante, Sardaigne (M).

— *Goulaouenn Red* (la Chandelle errante), breton armoricain.

— *Jack Harry*, Cornouaille anglaise. D'après Hunt, les feux errants tirent ce nom du premier homme dont ils se moquèrent en le trompant.

— *Corbie's aunt*, tante de Corbie (*Folk-lore Journal*, 1883).

— *Peys aunt*, Écosse (GREGOR).

On donne aux pétrels (*Procellaria pelagica*) le nom de *cousins du feu Saint-Elme*, parce que, comme lui, on prétend qu'ils présagent la tempête (GARNERAY, II, 54).

D'après L. Montoto (*Costumbres populares andaluzas*, 1884, t. I, p. 62), dire que le feu Saint-Elme monte à la hune, signifie que le vin monte à la tête de quelqu'un.

§ 2. — ORIGINE.

Dans l'antiquité, d'après les poèmes attribués à Orphée (DUPUIS, *Origine de tous les cultes*, t. II, p. 675), on faisait remonter l'origine du feu Saint-Elme à l'expédition des Argonautes.

Diodore de Sicile (liv. IV, ch. XI) raconte que les Argonautes ayant été surpris par la tempête, Orphée fit des vœux aux dieux samothraces et qu'aussitôt les vents s'apaisèrent. On ajoute même que deux étoiles tombèrent alors sur la tête de Castor et de Pollux, au grand étonnement de tout le monde, ce qu'ils prirent pour une preuve certaine que les dieux allaient écarter le péril. De là vient que quand les mariniers sont battus de la tempête, ils ont coutume de faire des vœux aux dieux samothraces et d'attribuer à la présence de Castor et de Pollux les étoiles qu'ils voient reparaître.

D'après Politis (*Météor.*, p. 15), l'origine de ces traditions se trouve dans les fables indiennes, où il est fait mention de dieux venant au secours des marins en danger et qui se nommaient les Açvins : ils n'étaient autre chose que des vents et ressemblaient aux Dioscures.

Suivant Doolittle cité par BASSETT, p. 319, les Chinois croient que leur déesse de la mer, « la mère du ciel », paraît dans ces feux.

« Metrodorus disoit que le feu Saint-Herme sont estincelles sortant des yeux de ceux qui les regardent avec crainte et estonnement (PLUTARQUE, *Opinion des philosophes*, II, ch. XVIII).

Sur les côtes de Bretagne, les feux Saint-Elme sont des âmes en peine, généralement unies par les liens du sang à ceux qui les voient, et qui implorent d'un

parent ou d'un ami des prières ou des messes. D'autres marins croient que ce sont des matelots noyés qui viennent à bord du navire où ils ont servi pour solliciter un souvenir dans les prières (Comm. de *M. Sauvé*). Cette même croyance existe sur les côtes de l'Océan atlantique (Comm. de *M. G. Musset*). D'après une légende des baleiniers américains (Bassett, p. 315), le feu est l'âme de quelque marin mort à bord.

En Allemagne (Amiral Werner, *Souvenirs*), ce sont des âmes de trépassés qui sont errantes, parce qu'elles n'ont pas reçu de sépulture chrétienne et qui ne peuvent pour cela obtenir le repos éternel.

A l'île de Batz (*Mélusine*, c. 189) c'est un esprit malfaisant, qui ressemble à un feu follet, et paraît sur la côte pour fasciner les gens.

Les marins des XVI^e^ et XVII^e^ siècles voyaient des lutins, des sorciers ou des diables dans le feu Saint-Elme; le P. Fournier (liv. XV, ch. XX) dit :

« D'autres comme Bodin considerans les estranges accidens qui souvent arrivent de telles lumieres, se persuadent que, outre les causes naturelles, il a souvent de la magie, et que quelque sorcier ou lutin, se meslant parmy ces plotons et globes de feu, cause toutes ces algarades qui arrivent en ce temps dans un vaisseau. »

Psellus, cité par Collin de Plancy, disait que les démons de la première classe qui étaient des diables de feu se montraient dans plusieurs météores, entre autres dans les feux Saint-Elme.

Le Telonia est une sorte d'électricité qui apparaît au milieu des ouragans au sommet des mâts ; les Grecs le personnifient, ce sont des oiseaux de mauvais augure qui se posent sur les mâts pour détruire le navire et les marins (Bassett, p. 314, d'après Bent).

Voici deux légendes qui sont relatives à l'origine du feu Saint-Elme :

Il était une fois un capitaine qui rencontra en mer un naufragé qui errait au gré des flots dans un petit canot tout désemparé. Il le recueillit, le soigna de son mieux et le débarqua à terre. Or le naufragé était saint Elme ; quand il se vit sain et sauf sur le rivage, il demanda au capitaine combien il lui devait pour l'avoir sauvé et nourri à son bord.

— Je ne vous prendrai rien, répondit le capitaine ; ce que j'ai fait, je l'ai fait pour l'amour de Dieu, et comme cela se doit entre marins. Vous m'avez dit que vous étiez un saint ; les saints font des miracles, faites-en un pour me prouver que vous avez dit vrai.

— Puisque vous ne voulez pas d'argent, dit saint Elme, je vais vous prouver ma reconnaissance en vous rendant un grand service. Quand la tempête sera proche, j'enverrai un feu qui vous avertira, vous et les autres matelots. Si vous le voyez à la tête du mât ou sur le bout des vergues, méfiez-vous du gros temps.

Saint Elme souhaita au capitaine toutes sortes de prospérités, puis il monta au ciel, en présence de tout l'équipage.

Le capitaine fit toujours depuis une heureuse navigation, grâce au feu qui l'avertissait des tempêtes. C'est depuis ce moment que le feu Saint-Elme se montre sur la mer pour prévenir les marins du gros temps qui se prépare (Conté en 1883 par François Marquer, de Saint-Cast).

Il était une fois, en Calabre, un ermite appelé saint Elme. Il allait à la quête, et tout le monde lui donnait quelque chose.

Un jour son frère mourut, laissant sept fils dans la

plus grande misère. Saint Elme les prit avec lui. Mais à partir de ce moment ceux qui avaient coutume de lui donner ne lui firent plus l'aumône. Et saint Elme priait Dieu de l'assister, quand apparut devant sa grotte un géant avec une lanterne à la main. Il dit au saint qu'il était envoyé par Dieu pour le secourir au moyen de cette lanterne. Saint Elme se prosterna, émerveillé de cet étrange secours. Or le géant était saint Christophe, qui lui fit observer que cette lanterne serait allumée sur la mer, dans les soirées et dans les nuits mauvaises et obscures; elle pourrait faire de la lumière et secourir les pauvres contrebandiers en danger de périr. Saint Elme fit ce que lui avait dit saint Christophe, et il planta la lanterne sur un rocher de la mer. Et depuis ce moment il retournait toujours à la maison le bissac plein; ses neveux grandirent et ils vécurent contents et heureux (Comm. de *M. G. Pitrè*).

Dans son excellente étude sur la météorologie sicilienne, M. Pitrè donne une version qui ne diffère que par la fin de celle-ci : « Depuis tant de siècles que saint Elme est mort, à la prière de ceux qui l'invoquent, il monte au ciel avec une lanterne allumée, et sauve les marins qui sont sur le point de faire naufrage. »

Becchi dit que saint Elme était un évêque sicilien qui dans un ouragan devint très malade. En mourant il promit aux marins en détresse qu'il leur apparaîtrait s'ils devaient être sauvés; après sa mort une lumière parut au haut du mât et reçut son nom.

D'après Jameson, saint Elme est saint Erasme, qui, dans l'art primitif, est représenté avec un flambeau sur la tête (Bassett, p. 320, 319).

§ 3. — PRÉSAGES.

Dans l'antiquité la présence sur le navire du feu Saint-Elme était regardée comme défavorable s'il n'y en avait qu'un :

Les étoiles se posent sur les antennes et sur les autres parties du vaisseau, avec une espèce de son vocal, comme des oiseaux allant de place en place. Cette espèce d'étoile est dangereuse quand il n'en vient qu'une seule ; elle cause la submersion du bâtiment, et si elle tombe dans la partie inférieure de la carène, elle y met le feu (PLINE, livre II, ch. XXXVII).

Au XVII^e^ siècle (AUBIN, *Dictionnaire*), s'il ne paraît qu'un feu, on tenait cela de mauvais présage, et on l'appelait *Furolle* ou Hélène. Cette croyance est encore celle des matelots français (LA LANDELLE, *Derniers quarts*).

En Haute-Bretagne, on dit en proverbe :

Le feu Saint-Elme porte malheur
A tous les navigateurs ;
Il fait tellement peur aux marins
Qu'ils aiment toujours le savoir loin.

On dit en ce même pays que le feu Saint-Elme est envoyé par le bon Dieu pour annoncer une tempête prochaine.

En Basse-Bretagne la vue de la chandelle errante annonce du mauvais temps (Comm. de *M. Sauvé*). On retrouve la même croyance en Écosse (*Folk-Lore Journal*, 1883, p. 398).

En Haute-Bretagne, quand on voit des feux follets, c'est signe que le navire va périr. Il en est de même dans la Cornouaille anglaise (HUNT, *Popular romances*).

Les marins grecs considèrent les Telonia comme

des présages funestes annonçant la foudre, la tempête et toutes sortes de malheurs. Ils croient qu'ils brisent le navire, renversent les voiles et dévorent les marins (POLITIS, *Météorologie*, p. 14).

D'après le même auteur, ce présage, regardé d'abord comme bon, passe maintenant pour funeste. Cela vient de ce que les anciens, ne considérant que les deux premières flammes, donnaient à la troisième le nom d'Hélène, le nombre deux était d'un bon présage; maintenant on ne regarde que les trois flammes ensemble, ce qui est un mauvais présage. Cette croyance est mentionnée par les auteurs postérieurs à l'antiquité, et était probablement inconnue aux anciens.

Les matelots anglais, américains et allemands (DANA, *Before the Mast*, p. 340; WERNER, *Souvenirs*) croient que si le feu est plus bas que le gréement, c'est signe de mauvais temps. Dampier (*Voyages*, II, p. 108) disait aussi que si on le voyait sur le tillac, cela passait d'ordinaire pour un présage de mauvais augure.

D'après Jones, p. 74, les marins croient qu'aussi longtemps que le feu Saint-Elme luit au haut du mât, le navire est l'amicale conduite de son demi-dieu aérien; mais s'il descend, il doit arriver une tempête de vent ou quelque autre désastre, dont la violence est indiquée par la hauteur de sa descente.

En Chine, si les feux s'élèvent, le présage est mauvais; s'ils descendent, c'est bon signe, croyance diamétralement opposée à celles de l'Europe (BASSETT, p. 319).

Les marins allemands (WERNER) pensent que ces globes de feu bleuâtres ne se montrent que sur les navires qui ont perdu un homme par accident.

Il semble toutefois que la présence à bord des

feux Saint-Elme est en général considérée comme d'un heureux présage.

On rencontre cette croyance, ainsi qu'on l'a vu, dès l'antiquité; il y est fait allusion dans un hymne homérique : les nautonniers suppliants invoquent les Dioscures, fils du grand Jupiter, et leur vouent des agneaux blancs du haut de la poupe. Déjà le vent les submerge sous les flots, quand soudain les Dioscures apparaissent, soutenus à travers l'éther par des ailes blondes, et au même instant ils apaisent le souffle des vents cruels : ils aplanissent les vagues de la mer blanchissante, signe pour les nautonniers de la fin de leur labeur. Ceux-ci à leur aspect se réjouissent et cessent leurs pénibles travaux (HOMÈRE, *Hymne* XXXIII).

Dans les grandes tempêtes, il en est qui semblent de vraies étoiles posées sur les voiles des vaisseaux. Le matelot en péril se croit alors sous la protection de Castor et de Poliux. Quelquefois ces feux voltigent sans se fixer. Gylippe voguant vers Syracuse en vit un s'arrêter sur la pointe de sa lance (SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, I, 1).

Timoléon faisant voile pour la Sicile fut précédé chaque nuit d'un flambeau allumé dans l'air (DIODORE, liv. XVI, c. 21).

D'après Pline, s'il vient deux étoiles, l'augure est favorable; elles annoncent une heureuse navigation; l'on prétend même que survenant, elles mettent en fuite Hélène, c'est le nom de cette étoile funeste et menaçante. Aussi attribue-t-on cette apparition divine à Castor et à Pollux et on les invoque comme les dieux de la mer.

Au moyen âge (*Légende dorée*, t. II, p. 91), le feu Saint-Elme apparaissait sous forme de cierges. Pendant une tempête un équipage génois s'étant mis à invoquer saint Pierre le Nouveau, la vergue à laquelle

était attachée la voile parut toute couverte de cierges allumés, de sorte que les ténèbres se dissipèrent devant une admirable clarté. Et ils virent un homme revêtu du costume des frères prêcheurs, debout sur la voile, et ils ne doutèrent pas que ce ne fût saint Pierre.

Au xv^e^ siècle, d'après le *Voyage d'oultremer du sieur de Caumont*, cité par *Mélusine* (II, 255), l'apparition du feu que les matelots appelaient monseigneur Saint-Helm reconfortait les navigateurs au milieu de la tempête.

Pendant son second voyage, les compagnons de Colomb crurent aussi voir saint Elme sur le mât de perroquet avec sept cierges allumés ; c'étaient sept feux que les marins prenaient pour le corps du saint. Ils se mirent à chanter force litanies et à réciter des oraisons, dans la persuasion que dès que saint Elme paraît le fort de la tempête est passé.

Pigafetta en parle aussi en termes analogues : « Dans les temps orageux, nous vîmes souvent ce qu'on appelle un corps saint, c'est-à-dire saint Elme. Pendant une nuit fort obscure, il nous apparut comme un beau flambeau sur la pointe du grand arbre où il s'arrêta pendant deux heures, ce qui nous était d'une grande consolation au milieu de la tempête.

« Pendant l'orage au milieu de ces îles, les feux de Saint-Elme, de Saint-Nicolas et de Sainte-Claire se firent voir plusieurs fois à la pointe des mâts.

« Toute l'escadre faillit faire naufrage, mais Dieu et les corps saints (c'est-à-dire les feux qui resplendissent sur la pointe des mâts) nous secoururent et nous sauvèrent » (*Journal de Magellan, dans Cortambert*, p. 80, 83, 91).

Les marins arabes regardaient aussi comme le signe de la fin d'une tourmente l'apparition de ce

phénomène électrique. Ceux qui en sont sortis sains et saufs ont souvent vu paraître sur le haut du mât que les patrons appellent *el douli* dans la mer de Chine et dans d'autres parages de la mer d'Abyssinie et *es-sari* dans la Méditerranée, un objet qui a la forme d'un oiseau lumineux, et qui jette une clarté si vive que l'œil ne peut ni le regarder ni en distinguer la forme. Ce phénomène ne s'est pas plutôt fait voir que la mer se calme, les vagues diminuent et la tourmente s'apaise ; l'objet lumineux disparaît alors, sans qu'il soit possible de savoir comment il est venu ni comment il s'est évanoui ; mais c'est un signe certain que le péril a complètement cessé (Maçoudi, ch. xvi).

Les marins italiens des xv^e^ et xvi^e^ siècles tenaient l'apparition du feu Saint-Elme sur les mâts pendant une tempête comme une faveur du ciel (Jal). Rabelais, dans la description de la tempête qui vient assaillir le vaisseau de Pantagruel, représente frère Jean remontrant aux matelots que « de brief auroient secours du ciel et qu'il avoit vu Castor sur le bout des antennes ». Dampier constate cette même croyance cent ans plus tard : « Nous vîmes alors le *corpus sant* au haut de notre grand mât, tout au haut de l'endroit où s'amarre le pavillon. Cela fut une grande joie pour nos gens, car quand il paraît en haut, on regarde ordinairement cela comme le signe que la tempête est passée. » A la fin du xvii^e^ siècle (Aubin, *Dictionnaire*), quand les marins voyaient deux feux, ils montraient leur joie en les saluant avec leurs sifflets.

Une légende annamite (A. Landes, *Contes annamites*, n° 93) semble en relation avec le feu Saint-Elme. Une princesse avait épousé le capitaine d'un bateau chinois. Après quelques années de mariage, il re-

partit pour la Chine, et sa femme vint avec ses enfants habiter au village de Chu-moi pour attendre son retour, mais ce fut en vain. Désespérée, après l'avoir attendu longtemps, elle se tua avec ses enfants, et ils devinrent aussitôt des esprits qui manifestèrent leur puissance. Ils apparaissent pendant la nuit sous la forme de trois lueurs rouges étincelantes. Les bateliers leur font des offr andes, et les bateaux qui vont faire le commerce accostent à cet endroit pour y sacrifier. Quand il y a tempête les barques qui sont en mer ne voient plus l'entrée du port; mais alors il s'élève de la mer deux feux qui la leur montrent. C'est pourquoi les commerçants de ces parages se sont réunis pour bâtir un temple à ces esprits. Du temps de Minh many un vaisseau de guerre fut surpris par la tempête, il resta trois jours et trois nuits sans pouvoir entrer au port; enfin deux feux se montrèrent sur l'avant du bateau et le guidèrent. Au bout d'un instant, il eut échappé aux vents et se trouva dans le port.

D'après les matelots français (La Landelle, *Derniers quarts*, p. 270), si le feu est double, ce sont saint Elme ou saint Nicolas; s'il est triple ou quadruple, ce sont avec eux sainte Anne ou sainte Barbe qui viennent à bord. En ce cas, le beau temps ne se fera pas attendre.

En Portugal les marins regardent aussi l'apparition du Sant Elmo comme le présage de la fin du gros temps (Leite de Vasconcellos, p. 62).

Les matelots allemands, anglais et américains (Werner; Dana, p. 340) croient que si le feu se montre dans le gréement, c'est un présage de beau temps.

Ce phénomène est mentionné comme salutaire dans le livre intitulé *Salut des pécheurs*, où la Vierge

a remplacé les Dioscures. Ce livre raconte qu'un bateau ayant été surpris en mer par une tempête, les matelots invoquèrent en vain tous les saints ; mais dès qu'ils eurent fait une prière à la Vierge, ils aperçurent à l'extrémité de la voile un grand flambeau, d'une telle clarté, qu'il illumina tout le bateau, chassa les ténèbres de la nuit, apaisa les vagues et produisit un calme admirable. Quand il fut jour, ils se trouvèrent au port où ils désiraient arriver (POLITIS, *Météorologie*).

Lorsque le feu Saint-Elme éclaire la tête d'un matelot qui travaille dans la mâture, c'est le pronostic de sa mort prochaine. L'amiral Werner raconte que les matelots de l'*Alma*, voyant une boule éclairer le visage de l'un d'entre eux, prédirent sa mort prochaine. Ils se disaient que c'était l'âme d'un de leurs camarades récemment décédé, qui appelait le matelot.

Les matelots américains ont la même opinion : c'est d'un mauvais présage d'avoir le feu Saint-Elme sur la tête (DANA, p. 340).

Dans l'antiquité, si la tête de quelqu'un était entourée de feu, c'était le signe, non de sa mort prochaine, mais de son élévation (PLINE, liv. II, ch. XXXVII).

Sur la côte de Tréguier le feu est quelquefois le présage certain de la perte prochaine d'un père, d'un frère ou d'un fils (Comm. par *M. Le Calvez*), ou, d'après les matelots de la Manche, l'annonce d'un grand malheur.

En Basse-Bretagne on tient le feu Saint-Elme pour un esprit malfaisant :

Ar Geler war ar mor
Ann Ankou o c'houlenn digor.

Le feu Saint-Elme sur la mer, — (C'est) la mort

qui demande ouverture (Comm. de *M. Sauvé*).

Lorsque le feu Saint-Elme ou l'âme est à côté du matelot dans la mâture, il n'y a pas besoin de s'effrayer; au contraire, il aide à celui qui fait la manœuvre, qui sans cela n'aurait pu l'exécuter si promptement (Allemagne, WERNER).

Corbière, dans son roman intitulé *le Négrier*, t. II, p. 42, constate que les marins français ont la même croyance : « Ce feu est l'âme d'un pauvre bougre de matelot, qui s'est noyé à la mer dans un coup de temps. Aussi quand le temps va devenir mauvais, l'âme des matelots qui ont bu un coup de trop à la grande tasse vient avertir leurs camarades qu'il en *fusillera* de là-haut et qu'il y aura du *foutrop*. »

Dans un de mes contes de marins, le *Saint-Marcand*, le navire du diable qui lui donne la remorque a pour lanterne un feu follet.

Dans un autre conte, *L'équipage révolté*, n° XLV, le capitaine et un de ses matelots qui ont été assassinés poursuivent le navire sous la forme de deux feux follets.

§ 4. — COMMENT ON LE CHASSE.

On a essayé, surtout lorsque le météore passait pour être de nature malfaisante, de le détourner par des offrandes et des conjurations. Solin fait allusion, mais seulement allusion, à une incantation de nature grossière, en usage dans l'antiquité : « Habet plane [τὸ αἷμα τῶν καταμηνίων] illud in se solum singulare, quod avertit sidus Helenæ perniciosissimum navigantibus » (SOLIN, *Polyhist.*, ch. I, cité par Mélusine).

D'après le père Fournier, lorsque ce feu se montre sur les mâts d'un navire, on a coutume d'invoquer

saint Telme et réciter son oraison. « Sçachant très bien que Dieu est maître aussi bien des Démons que des vents et tempestes, il faut conserver la pratique que les matelots gardent sur mer de temps immémorial, qui est en de semblables accidens, se recommander à Dieu et faire réciter par quelque prestre, s'il y en a dans le vaisseau, l'Évangile saint Jean qui commence *In principio*, et dans l'effort de la tempeste et durant les esclats du tonnerre avoir ces mots en bouche *Verbum caro factum est*. L'efficace de ces paroles donne à tous les bons chrestiens une constance et un courage admirable au milieu des plus grands perils, et n'y a aucuns prestiges ou enchantements qu'elles ne puissent rendre vains et sans effet » (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XX).

« Il ne faut blasmer les matelots si parfois ils arment d'espées et halbardes les masts de leurs vaisseaux et taschent de frapper les choses dans lesquelles ils croyent qu'il y a quelques prestiges.....

« En conséquence de quoy les matelots d'une part sçachant très bien que si c'est quelque sorcier qui leur cause ces algarades se cachant sous la forme de ce globe de feu, il n'est pas pour cela invulnerable, le poursuivent à coups de pique, mille expériences ayant faict connoistre que tout plein de personnes lesquelles par malefices et enchantements changeoient de figure se sont trouvez frappez et mutilez des coups qu'ils ont reçeus en telle action » (Le P. FOURNIER, livre XV, ch. XX).

Au XVI^e^ siècle (BASSETT, p. 306, d'après Linschoten), lorsque les marins portugais l'apercevaient, le capitaine ou le maître d'équipage sifflait et commandait à chaque homme de le saluer en disant : « Salve corpo santo » et « miséricorde! » en poussant de grands cris.

« L'an 1622, d'un gros temps qui dura depuis midy iusques à la minuit, parurent ces feux sur toutes les galeres de Malte, sautant d'un arbre à l'autre, et furent saluez par trois fois avec le ciflement du nocher et les cris de tout l'équipage » (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. xx).

En 1808, à bord d'un navire espagnol, les matelots étaient si effrayés de l'apparition de ce météore qu'ils abandonnèrent la manœuvre, laissant les voiles flotter au vent, et se mirent à genoux à prier saint Elme et sainte Anne. La lumière se montra pendant dix minutes, et lorsqu'elle eut disparu, les matelots, sûrs de leur salut, reprirent la besogne qu'ils avaient abandonnée (JONES, p. 78).

D'après les *Lettres édifiantes* (t. IV, p. 714) citées par Mélusine, des matelots indigènes de Malacca, ayant vu pendant une tempête le feu de Saint-Elme sur les haubans, se mirent à vomir des injures contre ce prétendu démon (car c'est l'idée qu'ils s'en formaient). « Que viens-tu faire à notre bord, disoit l'un d'eux; nos marchandises ne sont pas à toi, elles ont été bien payées. — Cherche, lui disoit un autre, les corsaires et les forbans qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leur vaisseau; fais-les périr; mais laisse les marchands en paix. — Va t'en, s'écriait un autre, va corriger tes parents; ton père est un voleur, ta mère, tes sœurs sont décriées pour leur mauvaise conduite, tes frères ont mérité la mort pour leurs crimes. » Puis ils s'armoient de bâtons, couroient sur le pont, grimpoient sur les aubans et poussoient de grands cris sans pourtant oser approcher du prétendu démon. Enfin, lorsque le feu Saint-Elme eut disparu, ils se félicitèrent les uns les autres comme d'une grande victoire qu'ils venoient de remporter. »

Lorsque les Telonia paraissent, les matelots grecs

s'empressent de les chasser et de les faire fuir par des exorcismes. Ils essayent aussi de les effrayer en tirant des coups de fusil, en frappant des objets en cuivre et en faisant un grand tapage (Politis, *Météorologie*, p. 14).

Les marins grecs récitent aussi (*Mélusine*, t. II, col. 118) des incantations tirées du livre magique par excellence, de la *Clavicule de Salomon*. S'il y a des cochons à bord, on les tire par la queue en les tourmentant pour qu'ils grognent; les cris des cochons-qu'on croit de nature diabolique, mettent en fuite les esprits malfaisants.

On peut chasser le feu avec un signe de croix :

Un matelot bas-breton cria : « Voulez-vous que je le fasse disparaître? — Oui. » Et il fit le signe de la croix. Le feu en effet s'évanouit au même instant (Corbière, t, II, p. 43).

§ 5. — LES FEUX SUR LE RIVAGE.

Aux feux qui se montrent sur mer se rattachent ceux qui apparaissent sur le rivage et sont aussi en relation avec la mer et les marins.

Dans le pays de Tréguier les feux follets qu'on voit dans les marécages au bord de la mer sont l'objet des mêmes superstitions que les feux Saint-Elme (Comm. de *M. Le Calvez*).

A l'île de Batz, si ce feu, ou plutôt cet esprit, se montre à proximité des habitations, l'alarme est vite donnée, et portes et fenêtres se ferment aussitôt. Les gens de ce pays lui attribuent une puissance de fascination des plus redoutables. Les malheureux, disent-ils, sur lesquels il l'exerce, tombent complètement à sa merci, perdant en même temps que le sentiment du danger toute force de résistance. Attirés

par lui comme l'oiseau par le serpent, ils le suivent partout où il lui plaît de les conduire, sur les falaises, d'où il les précipite de roche en roche au fond de quelque gouffre noir, dans la mer, où ils vont se jeter en croyant continuer leur route sur la terre ferme. On ne saurait prendre trop de précautions pour éviter de se trouver à sa portée. Il est toutefois un moyen sûr de se soustraire à son influence, c'est de lui faire le signe de la croix lorsqu'on l'aperçoit; mais il faut se hâter, et l'on n'est pas toujours certain d'avoir à temps les mains libres (*Mélusine*, c. XXXIX).

M. G. Milin, qui habite l'île de Batz, où il est né, m'écrit que les anciens croyaient que ce feu attirait les passants la nuit pour les égarer et les noyer. On dit qu'il apparaissait principalement en hiver par les plus mauvais temps.

Douce dit que ces lumières poussent les hommes au suicide. Dans le pays de Galles un spectre appelé Cyhyreath apparaît sur le rivage, dans une lueur, faisant entendre des cris et des gémissements; il prédit toujours un naufrage; toujours après qu'il a apparu on voit arriver des cadavres sur le rivage. A l'île de Man, on croyait au XVII^e^ siècle que des lumières sur l'eau étaient le présage que quelqu'un se noierait, et qu'elles restaient aussi sur le corps des noyés.

On raconte que l'on voit des flammes à l'embouchure de l'Eider et dans plusieurs lacs de la Germanie, et qu'elles sont le signe que quelqu'un s'est noyé.

Lors du naufrage du *Gloucester* dans les premiers temps de la colonisation en Amérique, on raconte qu'un feu Saint-Elme apparut au-dessus de la maison de chacune des veuves (BASSETT, p. 311, 316). Les Japonais ont une croyance analogue : si quelqu'un meurt loin de son pays, un globe de feu se

montre au-dessus de la maison où il est né (Comm. de *M. A. Sougui*).

Le capitaine Leather, qui fit naufrage sur l'île de Man en 1790, fut averti que treize de ses hommes avaient été noyés, par treize lumières que l'on vit se mouvoir autour du cimetière.

Des lueurs brillantes se voient, dit-on, à Penrose près des tombes d'un équipage d'un bateau qui se perdit. On voit souvent des lumières aller et venir près des anciens naufrages qui ont eu lieu à l'île de Sable, et au milieu de flammes apparaissent des fantômes. D'autres spectres gardent aussi les trésors enfouis par Kidd dans l'île Appledore, et l'on y voit souvent des formes lumineuses.

En Cornouailles le spectre d'une dame qui cherche son fils noyé est accompagné de lumières (BASSETT, p. 317, 294, 316).

D'après Gregor (*Folk-Lore of Scotland*, p. 69), un marin qui avait tué sa maîtresse vit paraître par une nuit d'orage une brillante lumière qui finalement prit la forme humaine et emporta le meurtrier.

Aux îles Hervey une fée femelle nommée Utti s'amuse à grimper la nuit jusqu'à notre monde avec une torche, pour chercher sa nourriture. Parfois on voit la torche d'Utti se mouvoir le long du récif, parfois sur les rochers du rivage ; à l'occasion elle va dans les mares humides, où les crevettes abondent, et on la voit aussi se glisser sur les pentes de la montagne. Mais son lieu de prédilection est le voisinage d'un lac. Parfois elle est seule, d'autres fois elle est accompagnée d'une ou de plusieurs de ses filles, chacune prenant une route différente. C'est elle qui a appris aux femmes à prendre le poisson endormi à la lumière des torches ou les crabes sur le rivage (W. GILL, p. 125).

CHAPITRE VIII

LA PHOSPHORESCENCE DE LA MER.

La mer phosphorescente porte un assez grand nombre de noms : la plupart font clairement allusion au phénomène brillant qui semble allumer les eaux ou les brûler.

Voici quelques-uns de ces noms :

— *Noctilucum mare*, latin (VALMONT-BOMARE).

— *Mer lumineuse*, français (VALMONT-BOMARE). — *Mer qui lampe* (MÉLUSINE). — *Lampr*, breton armoricain (Comm. de *M. Sauvé*). — *Water-lamp*, lampe de l'eau (Écosse, GREGOR).

— *Sea can'les*, chandelle de mer (Écosse). — *Flammes marines* (VALMONT-BOMARE). — *Brâsi, Charbon ardent* (Haute-Bretagne).

— *Brasillement*, Provence (MISTRAL). — *L'ardent de la mer*, Provence (MISTRAL).

— *Cordon de feu*, français (MÉLUSINE).

— *Fire*, feu (Écosse, GREGOR). — *Fire burn*, brûlure de feu (Écosse). — *Fire-bit*, morceau de feu.

— *Mordant dans l'eau*, français du Finistère (MÉLUSINE).

— *Water burn*, brûlure de l'eau, Écosse (GREGOR).

— *Water-fire*, feu de l'eau. — *Fire i' the water*, feu dans l'eau. — *Maarsken*, clair de mer (WALCKENAER, t. XVI, p. 5, d'après Spaarmann).

— *Nacht-Lichter*, lumière de nuit, Poméranie (MÉLUSINE).

En Provence, quand il y a phosphorescence, on dit : « La mar cremo », la mer brûle (MISTRAL).

Lorsque des lueurs phosphorescentes ondulent ou dansent sur les flots, on entend dire dans toutes les barques : Voilà les éclairs du hareng (MICHELET, *La mer*, p. 101). En Écosse (GREGOR, *Folk-lore Jour.*, 1885, p. 306), pendant la pêche aux harengs, les pêcheurs croisent jusqu'à ce que la « lampe soit sur l'eau » ou jusqu'à « ce qu'il y ait assez de feu sur l'eau », parce qu'alors ils voient mieux où se trouve le poisson.

§ 1. — ORIGINE.

Les matelots de la Manche disent que « le brasi » est produit par de petits poissons bleuis par les étoiles, ou bien qu'une sorte de phosphore se soulève du fond de la mer et monte sur l'eau quand il vente de gros vents. En Haute-Bretagne, lorsque la mer est phosphorescente, on entend parfois sur les côtes de sourds gémissements. Alors les vieux pêcheurs disent : le feu de l'enfer des noyés est en pleine activité et l'on entend les âmes se plaindre.

Les Wahabites voient dans les flammes marines qui se rencontrent souvent sur le golfe Persique un reflet de l'enfer. La plupart des marins disent que ce sont les joyaux des sirènes; mais ils ne reluisent que dans l'eau, à l'air ils se ternissent et s'évaporent (RECLUS, t. IX, p. 860, d'après Burton). En Haute-Bretagne, on dit que le dieu des eaux possède au fond de la mer un jardin magnifique, où vont les âmes des noyés morts dans la foi. Il est orné de diamants et de pierres précieuses qui reluisent dans l'obscurité et font paraître la mer tout en feu (Comm. de *M. F. Marquer*). Au Japon (BASSETT, p. 296) les ma-

rins croient que la mer devient phosphorescente quelque temps avant l'apparition des fantômes de guerriers tués jadis dans une bataille navale.

D'après La Landelle (*Derniers quarts*, p. 191), s'il y a du feu dans l'eau, c'est la longue traînée de feu rouge laissée par le « brig Black », le navire du diable, fuyant devant l'ange de saint Houardon. La mèche soufrée brûle encore.

A. Dubarry, dans le *Roman d'un baleinier*, p. 246-248, donne sur le même sujet une autre légende, populaire au moins quant au fond : « Jadis Satan construisit un trois-mâts avec du bois coupé dans les forêts de son domaine infernal. Ce navire sentait le soufre à plein nez et semait la peste à cent lieues à la ronde partout où il passait. Satan y gagnait une foule d'âmes qui trépassaient en état de péché, ce qui lui causait des joies folles, car chaque fois qu'un paquet de damnés tombait dans ses chaudières, il riait à se désopiler la rate, à se tenir les côtes; il se frottait les griffes de contentement.

« Ce rire inextinguible finit par irriter saint Elme, un brave homme qui ne se mouchait pas du pied, mais bien sur sa manche, vu qu'il n'avait pas de mouchoir. — Par la barbe d'Elisée ! se dit-il un jour, il faut que je mette le cap sur ce chenapan qui dépeuplera notre royaume, si cela continue. » Sa résolution était d'autant plus méritoire, que Satan ne se contentait pas d'empoisonner la population, il écumait encore les mers et pillait sans miséricorde tous les bâtiments qu'il rencontrait. Une nuit donc, au moment où il était occupé dans sa cabine à compter le nombre de gredins qu'il avait enfermés dans ses outres depuis le matin, saint Elme se glissa le long du navire, fit un trou à la carène et le coula. Le diable surpris n'eut que le temps de décamper

à la nage. Le saint se fit un cure-dents avec le beaupré, un mouchoir avec la grand'voile, et réduisit le reste en bouillie.

« Maintenant, quand la nuit est noire, que l'atmosphère est chaude, le trois-mâts se reprend à brûler, et ses flammes soufrées montent jusqu'à la surface de l'eau. »

En Haute-Bretagne, on croit que la phosphorescence est produite par un énorme poisson qui habite le fond de la mer et fait la guerre à tous les autres poissons. On l'appelle le diable des eaux; pour détruire ses ennemis, il lance par la bouche du feu qui en un instant fait paraître la surface de la mer toute en flammes.

En Poméranie, on croit que là où l'on rencontre ces flammes sur la mer, il y a un homme qui doit être le diable lui-même et qui erre sur un baril de goudron *Mélusine*, d'après Temme).

Sur les côtes de la Manche, si la mer est phosphorescente, cela est dû à la lanterne du sorcier qui cherche au fond de l'eau son moulin magique (*Mélusine*, t. II, col. 198).

En Amérique, de l'endroit où ont eu lieu jadis des naufrages sur l'île de Sable, sortent des flammes qui s'élèvent à la surface de l'Océan, parfois à 20 pieds de hauteur. On voit aussi des lueurs spectrales en deux endroits du golfe Saint-Laurent et on les regarde comme le présage d'un naufrage (BASSETT, p. 318).

En Haute-Bretagne, si lorsqu'il y a du *brâsi'* le poisson s'élance hors de la mer, les pêcheurs disent: le feu est dans la mer, le poisson veut s'en aller de peur d'être brûlé.

§ 2. — PRÉSAGES.

En Basse-Bretagne, lorsque la mer est phosphorescente, c'est le signe de vents de sud-est ou de nord-est, et parfois une promesse de beau temps (Comm. de *M. Sauvé*).

En Normandie, quand la mer brasille, on ne prend pas de poisson, parce que les filets sont éclairés, et que le poisson les voit (*Musée des Familles*, t. XVII, p. 368). En Haute et en Basse-Bretagne, quand il y a de la phosphorescence, les pêcheurs peuvent rester chez eux, assurés qu'ils sont de ne rien prendre. On a vu, p. 111, que les pêcheurs écossais font tout le contraire.

En Haute-Bretagne, si les étoiles sont brillantes avec un temps noir, c'est signe de *brâsi* dans la mer.

Au moyen âge, Bède pensait que la phosphorescence de la mer était l'indice d'un ouragan prochain (Bassett, p. 448).

En Haute-Bretagne, quand il vente de gros vents, principalement d'est-nord-est, la mer devient tout en feu et est lumineuse comme un ver luisant. Quand on voit le brasi, c'est signe de très mauvais temps.

En Poméranie, quand on rencontre les lueurs de nuit, on éprouve certainement de grands dommages (Mélusine, col. 206, d'après Temme).

En Écosse, lorsque par une nuit obscure on voit la mer phosphorescente ou les vagues en feu se briser sur les rochers, on considère cela comme l'annonce d'une grosse tempête (*Folk-lore Journal*, 1884).

Sur le banc de Terre-Neuve, les clartés rouges sont le présage de brumes ou de grandes chaleurs.

En Basse-Bretagne, les lueurs de la mer, les aurores boréales et les phosphorescences, sont le reflet

de guerres qui doivent arriver dans un temps plus ou moins rapproché, qui est indiqué par leur plus ou moins grand degré d'intensité (Comm. de *M. Le Calvez*). Dans l'antiquité romaine, la phosphorescence de la mer était aussi considérée comme un présage de malheurs futurs. Julius Obsequens, § CXXXIX, place parmi les prodiges qui annoncèrent la guerre de Macédoine, la mer en feu « *mare arsit* ». Il dit ailleurs, § DCXXVII : « *mare efferbuit apud Liparas* » et ajoute que peu de temps après il y eut une sédition à Rome.

Le capitaine Newland a donné dans les *Transactions philosophiques* de Londres, 1772, des observations sur ce phénomène : il fait observer que son apparition subite sur l'eau a alarmé plus d'une fois l'esprit faible et timide des gens de l'équipage (VALMONT-BOMARE, t. VIII, p. 398).

On donne le nom de *Mer de lait* à un aspect particulier de la mer qu'on observe surtout dans l'océan Indien. Un témoin oculaire le décrit ainsi (*Archives de médecine navale*, t. XXII, p. 263) : « Après une belle journée le soleil commençait à disparaître à l'horizon, lorsque les passagers s'écrièrent : « Oh ! quel brouillard ! » Le ciel et les étoiles, visibles quelques minutes auparavant, étaient cachés ; mais petit à petit on s'aperçut que l'air était parfaitement translucide et que ce prétendu brouillard était l'effet sur la rétine de rayons émanant de la surface de la mer. Celle-ci, en effet, tout autour du bateau jusqu'à l'horizon, était blanche, d'une couleur mate, très distincte de la phosphorescence, mais ressemblant assez à celle d'une vaste plaine de neige lorsque la lune y réfléchit ses rayons. »

Il y a sans doute des superstitions attachées à cet aspect de la mer ; mais, à ma connaissance du moins, elles n'ont pas été constatées.

CHAPITRE IX

LES TROMBES.

Les trombes, outre ce nom auquel correspond un nom analogue, *tromba*, en portugais et en italien, ont été nommées en français : *pompe de mer* (JAL; AUBIN); *grain de vent* (AUBIN); *pouchée de vent* (Haute-Bretagne); *puchot* (AUBIN), *dragon* (AUBIN), *tiphon*, *siphon*, *sielon*, français, provençal ancien (Le P. DAN), *eschillon*, *échillon*, *eschillon*, fr. prov. anc. (JAL); *scilone*, italien; *trompe* (AUBIN). Ce terme est encore usité; *Water-spout*, canal d'eau, anglais; *Prester*, fluide de feu, grec et latin. Les Grecs appelaient la trombe Prester, ce qui veut dire fluide enflammé, parce que son apparition était généralement accompagnée de lueurs électriques et d'odeurs sulfureuses (JONES, p. 77).

§ 1. — ORIGINE DES TROMBES.

Par leurs effets surprenants, et surtout par leur apparition subite, leurs formes extraordinaires, les trombes devaient, plus que tout autre phénomène, éveiller chez les peuples primitifs des idées de monstres puissants. Un passage de Tylor met supérieurement en relief une partie des idées animistes qui sont relatives aux trombes.

La poésie a conservé si vivace dans nos esprits l'an-

cienne théorie de l'animation de la nature, qu'il ne nous faut pas un grand effort pour représenter une trombe d'eau comme un grand géant ou un monstre marin. Ainsi les trombes d'eau que les Chinois observent si fréquemment sur leurs côtes sont, d'après eux, des dragons à longues queues fuyant dans l'air avec une impétueuse agilité, ce qui fait qu'ils les appellent *tatsmaki*, ou dragons jaillissants. Certains Chinois s'imaginent que les trombes d'eau sont occasionnées par le dragon qui monte ou qui descend : quoique ce monstre n'ait jamais été vu de la tête à la queue, et cela, disent-ils, à cause des nuages, les pêcheurs du bord et les gens de la côte croient apercevoir parfois son ombre s'élevant de la mer et s'y replongeant (*Civilisation*, t. I, p. 334-35).

Dans les annales chinoises on parle généralement des trombes comme de dragons vus en l'air. S'il y en a plus d'un, on les décrit comme s'étant livré bataille dans les nuages ; plusieurs passages citent les époques et donnent la description.

A Canton, une expression couramment employée dit que les rafales violentes du vent pendant les typhons sont causées par le passage d'un *tiin mi lung* ou dragon à courte queue, et l'on affirme parfois que cet animal a été aperçu traversant les airs (Dennys, *Folk-lore of China*, p. 127 et 109).

Chez d'autres nations, le serpent était non plus enveloppé de nuages, mais parfaitement visible.

Les Japonais, dit Kœmfer (*Histoire naturelle du Japon*, cité par Zurcher, p. 8), s'imaginent que les typhons, les trombes, sont une espèce de dragons d'eau qui ont une longue queue, et qui en volant s'élèvent dans l'air d'un mouvement rapide et violent.

Dans une chronique du moyen âge de John de Bromton, il est question d'un prodige qui arrive une

fois chaque mois, dans le golfe de Satalia, sur la côte de Pamphylie. Un grand dragon noir semble entrer dans les nuages, laissant sa tête dans l'onde, tandis que sa queue est fixée au ciel, et ce dragon attire à lui les flots avec une telle avidité qu'il pourrait entraîner du coup un navire chargé (TYLOR, *Civilisation*, t. II, p. 334-5).

On croit communément au Japon que les typhons sont causés par le passage du terrible dragon Riou ou Tatsou Maki, qui habite les mers, divinité fantastique, capable d'une quantité de métamorphoses, y compris la forme humaine. On le craint, on le prie, on lui élève des autels (*Archives de médecine*, XXXVI, p. 414); d'après Humbert (*Le Japon*, p. 345) le Tats-Maki est un immense dragon qui hante le plus ordinairement les cavernes du fond de la mer; mais parfois il remonte à la surface, et s'élançant tout à coup vers le ciel, les perturbations qu'il occasionne dans l'atmosphère produisent le redoutable phénomène connu sous le nom de typhon.

C'est également une trombe, formée par un génie, que le sultan de Samarcande et le roi de Tartarie voient dans un de leurs voyages. Ils entendirent un bruit horrible du côté de la mer, et un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la mer s'ouvrit, et il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui semblait s'aller perdre dans les nues. Ils montèrent dans un arbre, et regardant vers l'endroit dont le bruit partait, et où la mer était entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire se tirait par replis, et s'avançait vers le rivage en fendant l'eau. Ils en virent sortir un génie sous la forme d'un géant d'une hauteur prodigieuse (*Mille et une nuits*. Histoire du sultan des Indes).

Les marins musulmans du moyen âge attribuaient

aussi l'origine des trombes à un dragon. Il y a, dit-on, dans la mer, des serpents monstrueux, effrayants, nommés *tannin*. Au milieu de l'hiver, quand les nuages rasent la surface de l'eau, ce tannin sort de la mer, entre dans la nue, encore chaud de la chaleur du liquide (car l'eau de mer est chaude en cette saison). Saisi par le froid du nuage, il y reste emprisonné, et les vents venant à souffler à la surface de l'eau, le nuage monte et entraîne le tannin. Il voyage d'un point de l'horizon à l'autre, et quand la vapeur du nuage est dissipée, le tannin que rien ne soutient plus tombe tantôt sur la terre et tantôt sur la mer. Des marins, des voyageurs, des marchands, des capitaines, m'ont raconté qu'ils l'avaient vu plus d'une fois, passant sur leurs têtes, noir, allongé dans les nuages; parfois sa queue pendait dans l'air; s'il en sentait la fraîcheur, il se repliait dans la mer et disparaissait aux regards (*Merveilles de l'Inde*, ch. XXIII). Maçoudi, ch. XIV, parle assez longuement de ce monstre: les Persans font souvent allusion dans leurs récits au tennin; ils prétendent qu'il a sept têtes et l'appellent adjuhan... On ne connaît point de monstres marins dans la mer de l'Abyssinie, mais ils abondent sur l'Océan. Les opinions varient sur leur origine et leur nature. Les uns pensent que le tennin est un vent noir qui se forme au fond des eaux, monte vers les couches de l'atmosphère et s'attache aux nuages; semblable au Zoubaah, trombe de terre, qui se soulève sur le sol. Ce vent s'étend sur un plus grand espace à mesure qu'il s'élève dans les airs, de sorte qu'en voyant ce sombre nuage accompagné d'obscurité, on a cru que c'était un serpent noir sorti de la mer.

D'autres pensent que le tennin est un reptile qui vit dans les profondeurs de l'Océan; devenu fort, il

fait la guerre aux poissons, et alors Dieu lui envoie les nuages et les anges, qui le font sortir de l'abîme sous la forme d'un serpent noir, dont la queue renverse sur son passage les édifices les plus solides.

Un chef wahika (Afrique orientale) parla au Dr Kraff d'un grand serpent que l'on voit parfois s'élevant depuis la mer jusqu'aux cieux et apparaissant surtout durant les grandes pluies (Tylor, *Civilisation*, t. I, p. 225).

Plusieurs navigateurs m'ont raconté, dit Maçoudi, qu'ils ont vu souvent dans la mer de Herkend se former de petits nuages clairs d'où se détachait une sorte de langue blanche et allongée qui allait se joindre à l'eau de la mer; aussitôt celle-ci commençait à bouillonner et d'énormes trombes s'élevaient, engloutissant tout sur leur passage et retombant en pluie d'une odeur désagréable et mêlée d'immondices arrachées à la mer (*Les prairies d'or*, ch. xvi).

Les Arabes nommaient Gézirat al Sabab, l'île de la Nue, une île de la mer de Chine, à cause qu'il s'y élève souvent une nuée blanche, laquelle a la figure d'une langue et qui porte avec soi un vent si impétueux, qu'il enfle et soulève la mer de telle sorte que si son flot touche un vaisseau, il l'engloutit incontinent (d'Herbelot).

Dans le pays de Tréguier, les trombes sont formées par des hommes méchants; il en est de même des tourbillons, surtout de ceux qu'on désigne sur la côte de Tréguier sous le nom de dragons.

Les diables sont au milieu des dragons, et si l'on faisait un signe de croix sur terre, à l'endroit au-dessus duquel passe un dragon, ou si on pouvait le couper avec une longue faux, on verrait tomber à terre une griffe, une corne, ou toute autre partie du corps du diable. Les sorciers peuvent également

former à leur volonté des trombes et des dragons et les lancer sur tels endroits qu'il veulent (Comm. de *M. Le Calvez*).

Une légende finnoise dit que la trombe est Vidar, un dieu de l'eau (BASSETT, p. 33).

Chez les Grecs modernes, d'après Politis, le phénomène du siphon de mer est attribué à une influence démoniaque, et on croit qu'il est provoqué par le diable ou par les néréides.

Dans quelques contrées de la Grèce, on explique le siphon en disant que ce sont des nuages qui descendent puiser l'eau nécessaire à la pluie (*Météorologie*, p. 45).

Une croyance analogue existe en Haute-Bretagne: les trombes sont envoyées par le bon Dieu pour alimenter les nuages et renouveler l'air. Ce sont des nuages qui, après avoir pompé l'eau, ne crèvent pas pour la rendre comme ceux qui donnent la pluie; ils tombent sur la mer et remontent ensuite en l'air. On a vu, p. 8 et 9, d'assez nombreux détails sur les nuages qui vont boire à la mer.

Pour les marins siciliens (PITRÈ, *Meteorologia*, p. 496) la trombe est une nuée qui fond sur les barques et les navires. L'eau de mer est aspirée par elle, va dans l'air, où, devenue douce, elle reste un moment, et se transporte ensuite dans un autre pays.

Les marins bretons accusent les tourbillons de balayer avec leur queue traînant au ras de l'eau tout ce qui leur fait obstacle. Ainsi s'expliquent tant de disparitions subites. Un homme, si légèrement engagé qu'il soit dans un tourbillon, est en un clin d'œil enlacé et jeté par dessus bord. Un navire pris dans le même engrenage est en grand danger de couler à pic. Sa perte est certaine s'il n'a pas été baptisé (*Mélusine*, t. II, col, 206).

En Haute-Bretagne, on croit qu'il est dangereux

de se trouver sur leur passage, car certains supent les navires comme un homme avalerait un œuf. Les musulmans avaient une opinion analogue, exprimée dans le curieux livre des *Merveilles de l'Inde*.

« Quand le dragon voit une nef en la mer, et le vent est fort contre la voille, il se met sur le tref de la nef pour cuillir le vent pour soy reffroidir. Et est aucuneffoiz le dragon si pezant et si grant, qu'il fait aucuneffoiz verser la nef par sa pezanteur. Mais quant ceulx de la nef le voyent approucher, ils ostent la voille pour eschapper du dangier. »

Barthélemy d'Angleterre dit que les marins s'aperçoivent de l'approche des dragons, par l'enflure de la mer (BERGER DE XIVREY, *Trad. Tératologiques*, p. 444 et 451).

Sénèque (*Questions naturelles*, liv. IV, p. 13) décrit ainsi le Prester : Le vent mû circulairement qui tourne sans cesse autour du même centre (montagne, promontoire) et s'irrite par son propre tournoiement, s'appelle tourbillon. Avec plus de fougue et plus de durée dans sa circonvolution, il s'enflamme et devient ce que les Grecs nomment prester, c'est le tourbillon emportant les agrès des vaisseaux et soulevant les navires mêmes dans les airs.

§ 2. — MOYEN DE LES DISSIPER.

Dans l'antiquité (AUBIN, *Dictionnaire de marine*) les matelots versaient du vinaigre pour dissiper ce tourbillon quand il s'approchait.

Plus tard, on eut recours aux prières, aux coups de canon et aussi à certains moyens superstitieux ; ceux-ci étaient en partie fondés sur la croyance que les trombes, de même que certains nuages, recélaient dans leurs flancs des sorciers ou des diables ; en les

menaçant de couteaux, en frappant les épées l'une contre l'autre, on essayait de leur faire peur.

Au moyen âge, d'après la Chronique de John de Bromton, citée par Tylor (t. I, p. 334). pour éviter le danger l'équipage devait jeter des cris et frapper le bord du navire, afin de mettre le dragon en fuite. Dans le même but les Chinois et les Japonais battent du tambour et font résonner les gongs (Bassett, p. 33).

Pendant le voyage de Colomb, ses compagnons furent saisis de terreur à la vue des trombes, et, désespérant de tout moyen humain de les détourner, ils se mirent à réciter des passages de l'Evangile selon saint Jean, et lorsque le météore eut passé près d'eux sans leur faire de mal, ils attribuèrent leur salut à la vertu de la sainte Ecriture (Jones, p. 78).

Au XVI^e^ siècle, les voyageurs emploient des moyens superstitieux analogues, ainsi qu'on peut le voir par un passage des voyages de Vincent Le Blanc, 1540, cité par *Mélusine :* « Le temps estoit nebuleux et allions empoupez vers Gardafu quand soudain nous aperçûmes comme la forme d'une fumée noire et espaisse tombant assez loin de nous dans la mer. Il y eut alors un des nostres Grecs de l'isle de Chio, qui prit son espée et disant quelques oraisons avec le signe de la croix, commença à chamailler sur le tillac dont il coupa deux ou trois pièces... Il y eut quelques gentilshommes indiens qui prirent leurs alfanges ou cimeterres pour se défendre de ce demon courant sans cesse. »

Les matelots italiens du commencement du XVII^e^ siècle étaient persuadés que le cilone se dissipait si l'on prenait un couteau à manche noir; il fallait de plus réciter l'Evangile de saint Jean, et le *Pater noster*, mais sans dire *et in terra*; il fallait faire trois croix en l'air avec le couteau et à chaque croix ficher

la pointe du couteau dans le bordage du navire (Crescentio, 1607, dans JAL).

Un peu plus tard le P. Fournier écrit : « Plusieurs matelots ont recours à des superstitions fort extravagantes pour se sauver des siphons, et qui ne peuvent estre excusées de péché, estant impossible que les effets qu'on en voit s'en ensuiure ne viennent de quelque pacte exprès ou tacite, ce qui est cause qui me fait icy les obmettre, de peur de les enseigner à ceux qui les ignorent. Jamais un chrestien ne doit estre obligé de sa vie au diable, lequel sans doute ne la lui conserve que pour le faire périr éternellement. Les pilotes vertueux font réciter pour lors l'Evangile *In principio* et, faisant bon guet, les découvrent de si bonne heure qu'ils n'ont nulle peine à les euiter » (HYDROGRAPHE, liv. XV, ch. XXI).

Lorsque le P. Pierre Dan se rendait à Alger, le navire qui le portait se trouva en vue d'une trombe, et il raconte ainsi dans son *Histoire de Barbarie*, p. 57, ce qui se passa à bord en cette occurrence : « Et d'autant qu'il nous fut dit par les mariniers qu'en telle rencontre ils avoient accoustumé de réciter l'Evangile de saint Jean qui commence *In principio*, je la dis tout haut et nous apperçusmes un peu après qu'insensiblement ce météore se dissipa.

« Il nous apprirent ensuite que pour le divertir et le rompre, ils souloient charger leurs canons à balles, ce qu'avoit déjà fait nostre canosnnier, avec dessein de tirer contre.

« Quelques autres par une manière de superstition s'imaginant le dissiper, le conjurent avec un couteau à manche noir, en faisant le signe de la croix, et y entre-meslent quelques paroles en forme de prières. »

Le voyageur Purchas (1646) rapporte que lorsque les marins voyaient venir une trombe qu'ils appe-

laient dragon, ils prenaient des épées neuves, et les croisaient l'une contre l'autre au-dessus de la proue ou du côté d'où venait l'ouragan, dans la croyance que cette pratique les empêchait de venir du côté du navire et les faisait reculer (JONES, p. 78).

Au commencement du XVIII^e^ siècle Aubin disait : « La piété des matelots catholiques leur fait réciter l'Évangile de saint Jean pour dissiper le puchot ; et pour les matelots protestants, ils pensent qu'il suffit de serrer les voiles. »

Cet usage subsistait encore au commencement du XVIII^e^ siècle. Aubin dit dans son *Dictionnaire :* « La superstition de ceux qui craignent l'eschillon fait qu'ils piquent dans le mât un couteau noir, persuadez qu'en faisant cela ils détourneront l'orage. »

Les marins grecs rompent les trombes marines en enfonçant la pointe d'un couteau dans le mât du bâtiment (*Mélusine*, t. II, ch. 405).

En Sicile (PITRÈ, *Meteorologia*, p. 496), pour conjurer la trombe, un marin se retourne vers la « queue de rat », touche son béret ou son chapeau, et dit :

Lùniri santu,
Màrtiri santu,
Mèrcuri santu,
Jòviri santu ;
Vènnari santu,
Sabbatu santu,
Duminica di Pasqua,
Sta cuda a mari casca ;
E pi lu nnomu di Maria,
Sta cuda tagghiata sia.

« Lundi saint — mardi saint — mercredi saint — jeudi saint — vendredi saint — samedi saint — dimanche de Pâques — que cette queue tombe à la mer ; — Et puis qu'au nom de Marie — cette queue

soit coupée. » Ensuite il simule avec la main trois coupures horizontales, comme pour couper la queue de la trombe. Lorsqu'elle est coupée, la queue se soulève peu à peu dans le ciel, la mer devient calme, l'écume et le frémissement des vagues cesse, et il ne reste plus qu'un léger vent.

Dans la province de Catane quelques marins font trois signes de croix, l'un avec un couteau bénit, dont le manche est moitié noir et moitié blanc.

Dans la province de Messine (PITRÈ, p. 497), les marins se servent pour conjurer les trombes d'un couteau à manche noir, et ils prononcent l'incantation suivante :

Divutativi, tri ancili,
Chi veni, 'randi draunàra
Una d'acqua, una di ventu,
E una di scurusu tempu.
— Draunàra, unni vai?
— Vaju pi sdirinrari
Ceùsa, e luvari,
Tutta la sorte di 'nnimali.
— Jo ti tagghiu e ti cuntragghiu
C'un cuttiddhuzzu di manicu niru.
— Non mi tagghiari nè mi cuntragghiari,
Chi mi nni vaju ddhabbanna lu mari,
Unni'un c'è ghiaddhi, unni non c'è ghiaddhini,
Unni non c'è bitazioni cristiani.
Evviva san Guivanni Batista!

« Protégez-nous, ô trois anges — car voici venir de grandes dragonnes (trombe) — une d'eau, une de vent — et une de temps obscur. — Trombe, où vas-tu? — Je vais déraciner — des mûriers, des oliviers — toutes sortes d'animaux. — Je te coupe, je te contrains, — par un petit couteau à manche noir. — Ne me coupe pas, ne me contrains pas, — car je m'en irai par delà

la mer — où il n'y a pas de coqs, où il n'y a pas de poules, — où il n'y a pas de demeures chrétiennes. — Vive saint Jean-Baptiste ! »

Parfois en récitant la conjuration on coupe lentement une baguette avec un petit manche noir (*Mélusine*, t. II, col. 204).

Pitrè reproduit cinq variantes de cette conjuration ; dans la dernière seule on dit qu'on va la couper au nom de Dieu et de la très sainte Trinité, et lui ordonner de s'en aller en un pays où il n'y ait pas d'âme chrétienne, l'adjurant de s'en aller dans la mer.

Les marins de Céphalu se découvrent et récitent la formule :

Crialeisò,
Cristaleisò,
Cristeaudinos,
Santa Maria,
Santa cuda tagghiata sia.

Le commencement de cette prière n'est autre que *Kyrie, eleison*, et l'on fait sans couteau ni instrument tranchant une croix pour couper la queue.

Mais le pouvoir de couper la queue des trombes n'est pas donné à tout le monde : on ne l'acquiert que pendant la nuit de Noël ; en tout autre temps la formule est sans vertu. A Trapani, c'est pendant qu'on chante le *Te Deum* et qu'on découvre l'enfant Jésus, que les vieux marins enseignent aux jeunes ces oraisons. A Cefalu, celui qui veut acquérir cette puissance se met dans la bouche une petite feuille d'olivier, et la mâche longtemps, pour l'avaler à minuit précis ; c'est seulement alors qu'on lui donne communication de l'oraison qui, comme toutes ses congénères, doit n'être dite qu'une seule fois par celui qui l'enseigne. Si celui qui l'apprend ne la retient pas la première fois, il doit attendre pour la connaître la Noël suivante.

LIVRE SECOND

LES VENTS.

CHAPITRE PREMIER

L'ORIGINE DES VENTS.

Quoique beaucoup de cosmogonies fassent du vent l'un des éléments primordiaux, d'après certaines légendes de marins, les vents n'auraient pas toujours soufflé sur la mer; ils demeuraient dans un pays très lointain, et jusqu'au moment où de hardis matelots allèrent les y chercher, on ne pouvait naviguer qu'avec l'aide de la marée et des rames.

Bien qu'un passage de Pline (liv. IX, ch. II) dise qu'aucun vent ne se fait sentir le long de la péninsule de la mer Rouge appelée Cadara, la croyance aux endroits privés de vent semble peu répandue. Les contes de marins sont vraisemblablement, l'effet étant pris pour la cause, un souvenir de l'époque où l'on n'avait pas encore inventé les voiles, époque assurément très reculée, puisque la plupart des nations polynésiennes en connaissaient l'usage.

Une anecdote racontée par le P. Fournier (liv. XV, ch. I) montre cependant que même en Europe, à une période assez récente, les marins (d'eau douce, il est vrai) ne savaient naviguer que vent arrière.

« Quelques mariniers de lac Maiour dirent jadis d'André Dorie, lequel, comme un iour il faisoit voile audit lac, s'aidant des vents presque contraires à la façon ordinaire, inconnue iusques alors à ces mari-

niers-là qui n'avoient accoustumé d'aller sur l'eau, sinon portant le veni entre deux escoutes, aussi tost qu'ils le virent venir, cinglant devers eux, tous estonnez se persuaderent qu'il estoit sorcier et que les diables poussoient son bateau, estimans qui fust impossible d'user de mesme vent qu'eux, pour aller surgir à un port opposé.

« Et ce fut possible la raison pour laquelle Eolus et Neptune furent tenus autrefois pour dieux des vents et de la mer ; et nous sçauons que les anciens voyans que les flottes du roi Salomon arrivoient toujours à bon port, dirent qu'il avoit un empire sur les vents. »

D'après Diodore de Sicile, Éole aurait en effet inventé les voiles; on peut supposer que les héros des contes du vent ont été tout simplement, au début, des marins ayant imaginé, soit de se servir des voiles, soit d'utiliser les vents contraires pour faire marcher les navires. En certains cas, l'expression « aller chercher le vent », usitée encore maintenant, signifie qu'on se rend dans un endroit où l'on espère trouver des brises favorables.

J'ai recueilli en Haute-Bretagne trois contes relatifs à l'origine des vents. Quoique le premier ait déjà été publié, je vais le reproduire, à cause de son importance.

Il y avait une fois un capitaine qui fut envoyé pour chercher les vents dans le pays où ils se trouvaient et les mettre à souffler sur l'Océan. En ce temps-là, il ne faisait ni vent ni vague, et les marins étaient obligés d'aller toujours à la rame, ce qui était bien fatiguant pour les pauvres matelots.

Le capitaine débarqua tout seul au pays des vents, les enferma dans des sacs bien clos et les apporta à bord de son navire, où il les mit à fond de cale. Les matelots ne savaient point quel chargement ils avaient, et le capitaine leur avait bien défendu d'y toucher;

mais un jour qu'ils s'ennuyaient parce qu'ils n'avaient point d'ouvrage, l'un d'eux dit à ses camarades :

— Il faut que j'ouvre un des sacs pour voir quel est le chargement du navire ; dès que je le saurai, je fermerai bien vite et le capitaine ne s'apercevra de rien.

Le matelot descendit à fond de cale et ouvrit un des sacs. C'était celui où était Surouâs (sud-ouest), qui s'échappa aussitôt et se mit à souffler si fort, qu'en un clin d'œil le navire fut enlevé en l'air et brisé en mille pièces. Les autres sacs furent crevés et les sept vents sortirent de leur prison. Ils se dispersèrent sur l'Océan, et depuis ils y ont toujours soufflé (*Contes des marins*, n° XXIII).

Ce récit éveille immédiatement le souvenir des vents enfermés dans une outre par Éole, donnés par lui à Ulysse, et ouverts par des matelots auxquels leur curiosité coûte la vie. Est-ce une transformation populaire du passage de l'*Odyssée*, ou bien Homère et le narrateur breton ont-ils puisé à une source populaire commune? C'est ce qu'il est malaisé de décider ; on peut supposer toutefois que la tradition est ancienne, surtout si l'on admet que l'*Odyssée* n'est en réalité qu'un recueil de légendes auxquelles le génie grec a su donner une forme immortelle.

Dans la légende bretonne, les vents ne sont pas expressément désignés comme des personnages en chair et en os, ils semblent plutôt être des esprits qui soufflent, donnée assez conforme au mythe d'Éole. D'autres récits de la Haute-Bretagne dépeignent les vents qu'on va chercher dans leur pays pour les mettre à souffler sur la mer, comme des individus très réels, et parfaitement tangibles.

L'origine des vents.

(1re VERSION.)

Il était une fois une compagnie d'armateurs qui avaient beaucoup de navires; mais comme en ce temps-là il n'y avait pas de vent sur la mer, les matelots finirent par se lasser de toujours ramer, et pas un d'eux ne voulait s'embarquer, et les beaux navires restaient dans le port.

Les armateurs en étaient si contrariés qu'ils juraient de se vendre au diable. Un jour l'un d'eux vit venir un beau monsieur qui lui dit :

— Qu'as-tu à te désoler de la sorte?

L'armateur lui répondit que ses hommes refusaient de s'embarquer et de ramer.

— On m'a assuré, dit le monsieur, que tu voulais te vendre au diable pour trouver le moyen de faire sortir tes navires du port. C'est moi qui suis le diable; si tu veux me vendre ton âme, à l'avenir tes navires marcheront sans qu'il soit besoin de ramer.

Voilà l'armateur bien content : il emmena le diable chez lui; mais au lieu de s'engager avec lui, il substitua à son âme celle d'un vieux marin, et le diable, qui n'est pas trop fin, crut le marché bien conclu.

Il lui dit alors :

— Il y a dans les îles de la mer des personnages qui ont le souffle si puissant qu'ils pourraient renverser les maisons. On les appelle les Vents. Envoie un de tes capitaines les chercher. Dès qu'ils seront sur l'Océan, tous les navires marcheront sans avoir besoin de se servir de rames.

Le diable lui dit aussi dans quelle direction se trouvaient les îles, puis il disparut après avoir an-

noncé à l'armateur qu'il viendrait le chercher quand les Vents seraient arrivés.

L'armateur assembla ses capitaines et leur raconta ce qu'il avait entendu. L'un d'eux lui dit :

— Je veux bien aller chercher les Vents, mais à la condition qu'au bout d'un an et un jour vous me donnerez le navire dont j'ai le commandement.

L'armateur y consentit; le capitaine fit son équipage, puis il partit, emmenant avec lui le diable qui avait promis de l'accompagner. Le voyage fut long, car le navire ne marchait qu'à la rame, et l'équipage commençait à s'ennuyer lorsqu'on signala une île. Le navire mit le cap dessus et le capitaine descendit à terre avec ses matelots. Quant au diable, il resta à bord.

Le capitaine alla voir les Vents, et il trouva moyen de les faire monter sur son vaisseau, en leur promettant de le leur faire visiter. Pendant qu'ils étaient à boire et à manger dans la cabine, le navire quitta l'île.

Au bout de quelque temps, l'un des Vents monta sur le pont, et quand il se vit en pleine mer, il eut peur. Il appela ses compagnons, et Nord, leur capitaine, se mit tellement en colère qu'il épouvanta le diable, qui sortit du navire.

Cependant le navire continuait sa route, et comme, par le conseil du diable, on avait établi des voiles, il marchait poussé par la respiration des Vents.

Mais ceux-ci, mécontents de se promener ainsi sur mer malgré eux, jurèrent de souffler si fort qu'à la première côte ils briseraient le navire en mille pièces. Ils tinrent parole : lorsqu'on arriva sur les côtes de France, ils enflèrent leurs joues, et en un clin d'œil le navire fut poussé sur les rochers et brisé.

Les matelots se sauvèrent à terre ; les Vents, n'ayant pas de navire pour s'en retourner sur leur

île, restèrent sur l'Océan, et comme ils ont oublié leur pays, ils y resteront toujours, et tant que le monde sera monde les navires à voile marcheront, (Conté en 1884, par François Marquer, de Saint-Cast, mousse).

(2e VERSION.)

Il y avait une fois un capitaine de Saint-Cast qui quitta Saint-Malo pour se rendre à Terre-Neuve. Comme il passait près du Legeon, il vit sur un rocher un homme qui appelait au secours. Le capitaine fit aussitôt mettre la chaloupe à l'eau, et le naufragé fut amené à bord. On mouilla l'ancre, car il y avait flot, et le courant entraînait le navire sur des rochers.

En ce temps-là, il n'y avait pas de vent sur la mer et les navires étaient obligés d'aller dans le sens du courant. L'ancre étant jetée, le capitaine dit à ses hommes d'aller se coucher en attendant que la marée permît de recommencer la route. Il se trouva alors seul avec le naufragé qui lui dit :

— Où allez-vous, capitaine ?

— A Terre-Neuve.

— A Terre-Neuve ! je ne vous vois pas arrivé.

— J'arriverai avec le temps, et j'espère faire une bonne année.

— Je puis vous porter bonne chance, dit le naufragé ; mais il faut que, pour cette fois, vous renonciez au voyage de Terre-Neuve.

— Quelle idée avez-vous là ! s'écria le capitaine. Si je ne vais pas au banc, que deviendront ma femme et mes enfants ?

— Ils n'y perdront rien, bien au contraire ; ramenez-moi à Saint-Malo, et je vous enseignerai mon secret.

Le capitaine fit lever l'ancre et revint à Saint-Malo.

Le naufragé, qui était un saint, lui dit alors :

— Vous avez entendu parler des Vents, capitaine?

— Oui, et j'ai même entendu dire que le roi donnerait son plus beau vaisseau au marin qui pourrait les amener sur l'Océan.

— Hé bien ! si vous voulez m'écouter, c'est vous qui aurez le beau vaisseau du roi. Vous allez partir pour le pays des Vents, et ils vous suivront ; mais auparavant, il faut que je vous dévoile mon secret. Lorsque j'étais sur le rocher, je me serais bien sauvé tout seul si j'avais voulu, car je suis un saint puissant et je m'appelle saint Clément; mais j'ai voulu voir si vous aviez bon cœur ; et, puisque vous m'avez secouru, il est juste que je vous récompense. Approchez votre bouche de la mienne.

Le capitaine obéit, le saint lui souffla dans la bouche et lui dit :

— Depuis que les Vents sont Vents, c'est moi qui les gouverne et ils m'obéissent. Quand vous serez en leur présence, vous n'aurez qu'à siffler, et ils vous obéiront comme à moi. Vous les ferez monter à votre bord, et quand ils seront sur l'Océan, vous aurez le beau vaisseau du roi.

Le capitaine remercia le saint, qui disparut aussitôt. Il partit pour le pays des Vents, et il fut longtemps à aller, car les marées n'étaient pas toujours favorables et les matelots se lassaient de toujours ramer. Enfin on arriva au pays des Vents. Le capitaine descendit à terre, et quand il fut en présence des Vents, il dit à Nord :

— Capitaine, il y a longtemps que vous êtes dans ce pays ainsi que vos matelots; j'ai reçu l'ordre de vous emmener ailleurs et je viens vous chercher.

Nord ne voulait pas suivre le capitaine ; il se mit en colère, et lui et tous ses matelots soufflèrent sur le capitaine, qu'ils faisaient sauter en l'air comme une feuille morte. Le capitaine se rappela alors le pouvoir que lui avait communiqué saint Clément, et il siffla de toute sa force. Aussitôt les Vents s'apaisèrent, devinrent doux comme des moutons et ils le suivirent à bord.

Le navire ne mit pas grand temps à se rendre en France, car les Vents soufflèrent constamment sur les voiles, on marchait aussi bien de flot que de jusant, et les matelots étaient joliment contents de n'avoir plus à tirer sur les rames.

Le capitaine débarqua les Vents à terre : ils se dispersèrent sur l'Océan, où depuis ils ont toujours soufflé, et grâce à eux, les matelots n'ont plus besoin de ramer pour faire avancer les vaisseaux.

Le roi de France, bien content de voir les Vents sur l'Océan, fit appeler le capitaine et lui donna son plus beau vaisseau. Peu après il cessa de naviguer et resta à Saint-Cast à vivre avec sa femme et ses enfants. En reconnaissance du service que saint Clément lui avait rendu, il fit placer sa statue dans l'église paroissiale où elle est toujours restée depuis (Conté en 1885 par François Marquer).

On retrouve dans d'autres légendes le souvenir d'un temps où les vents ne soufflaient pas encore :

D'après un passage des *Argonautiques*, certains d'entre eux n'avaient pas toujours existé. Pour faire cesser la sécheresse Aristée éleva un grand autel à Jupiter, principe de l'humidité des corps, et sacrifia sur les montagnes à Sirius et au fils de Saturne. Depuis ce temps, les vents étésiens rafraîchissent la terre pendant quarante jours (Apollonius, ch. II).

D'après un mythe algonquin (TYLOR, t. I, p. 410), il régnait autrefois sur la terre un hiver éternel parce que les vents chauds ne soufflaient point; un jour, un joyeux petit animal appelé le pêcheur, aidé par d'autres bêtes de ses amies, fit dans la voûte du ciel une ouverture communiquant avec la gracieuse terre céleste, afin que les vents, chargés d'une bienfaisante chaleur, pussent s'échapper et l'été descendre sur la terre; puis il ouvrit la cage des oiseaux prisonniers. Ils s'échappèrent et le vent chaud descendit sur la terre.

En Polynésie, c'est un dieu qui amène les vents sur la terre.

Après la séparation du ciel et de la terre, Tawhiri-Matea fit souffler les vents entre le ciel et la terre. Il fit la guerre à Tangaroa, le dieu de l'Océan, et souleva de grosses vagues à sa surface (LESSON, t. IV, p. 271).

El-Kazwini dit que les vents viennent du fond de la mer, et Pline disait la même chose en parlant d'Auster. Les quatre dieux péruviens du vent, Manco, Cocha, Anca et Uchao s'élevaient des profondeurs d'un lac (BASSETT, p. 40-43).

CHAPITRE II

LES DIEUX ET LES GÉNIES DU VENT.

§ 1. — LES DIEUX DU VENT.

Les dieux des vents, dit Tylor (t. II, p. 346), jouent un rôle important dans le polythéisme des races inférieures, aussi bien que dans celui des races les plus élevées. Les vents eux-mêmes et surtout les quatre vents, soufflant des quatre points cardinaux, prennent souvent le nom et la forme de divinités personnelles ; en outre quelques divinités plus puissantes, telles que le dieu du vent, le dieu de la tempête, etc., déchaînent ou apaisent l'ouragan et la tempête.

Éole était le chef des vents ; on lui attribuait une domination sur eux ; mais d'autres dieux, Jupiter, Neptune, Amphitrite, Minerve, Vulcain et même des divinités inférieures, pouvaient leur commander. Dans l'*Odyssée* (ch. x) Circé avait du pouvoir sur eux et elle accorde à Ulysse un vent favorable.

D'après la mythologie grecque, les vents étaient fils des dieux : Déesse fécondée par un dieu, l'Aurore conçut d'Astrée les vents impétueux, l'agile Zéphyre, le rapide Borée et le Notus. De Typhon naquirent les humides vents, excepté Notus, Borée et l'agile Zéphyre. Ces trois vents, issus d'une divine

race, prêtent un grand secours aux humains; les autres, entièrement inutiles, agitent la mer, se précipitent sur ses sombres vagues et causent des maux nombreux aux mortels en excitant de violents orages (HÉSIODE, *Théogonie*).

Politis fait remarquer que dans l'ancienne mythologie des Grecs les quatre vents principaux étaient fils d'Éole ou d'Astrée, tandis que les autres vents destructeurs et violents, qu'ils personnifiaient avec le nom de Harpyes, étaient fils de Thaumas et d'Électre.

Les Grecs représentaient les quatre vents cardinaux comme des géants ou des souffles. Zéphyre, Hespérus, Borée, Notus et les fils de Borée, Zetès et Calaïs, étaient aussi des vents ailés. Éole, dont le nom signifie qui change, qui erre beaucoup, d'abord roi et héros, fut promu au gouvernement et à la conduite des vents (GRIMM, *D. M.*, ch. XX).

Dans la mythologie hindoue, Rudra, le chef des vents et des orages, a fini par devenir sous le nom de Siva le dieu de la destruction (RECLUS, t. II, p. 397). D'après la croyance hindoue, les Ribhus étaient les démons des tempêtes, et aussi les Maruts, enfants de Rudra. Hanamunt était fils des vents, et il voyageait dans les nuages de tempête. Vayu ou Indra était toutefois le dieu suprême des vents et de l'air. Les vents, dans la légende védique, étaient au nombre de vingt et un, chacun d'eux gardé par un éléphant. Les Pitris étaient des dieux du vent, et les Rakshasas des démons de tempête sous forme de loups. Chez les Sémites, Samaël était le démon des ouragans. Zoroastre croyait les vents causés par Vato ou Vad, un Dev ou méchant esprit; Semkail était aussi un dieu du vent oriental, il inspirait la crainte aux vents en étendant une main en l'air, et avec l'autre main

il empêchait la mer de déborder (BASSETT, p. 39).

Dans les poèmes scandinaves Balder est le maître des vents, il apaise l'Océan et le feu; on l'invoque sur mer et à la pêche (*Voyage de Gylfe*, p. 22).

Chez les Finnois, Tuulen-ty-bät est un dieu du vent et il envoie ceux qui sont favorables; Uiro-Tadi et Ukko, le dieu suprême, les gouvernent aussi.

Okka Pernis était le dieu Letton des vents et du ciel (BASSETT, p. 41, 43).

En Russie, une tradition populaire fait des quatre vents les fils de la même mère; l'ancienne poésie russe d'Igor s'adresse au vent comme à un seigneur, et les vents sont appelés petits-fils de Stribogh, dont la nature divine est indiquée par le mot bogh (GRIMM, *D. M.*, ch. XX).

Au Japon, on racontait ainsi la naissance du dieu du vent. Les dieux se lavèrent les yeux avec l'eau de la mer purifiée, et de leur œil gauche sortit la déesse qui brille au ciel, Amo-Térass. Ils se lavèrent l'œil droit, et ils en retirèrent la déesse Tsouki-yomi (qui regarde dans le clair de lune). De dessous leur nez, c'est-à-dire de leur souffle, fut retiré un dieu nommé Také-haya-Sousano-ono-Mikoto. C'est le dieu du vent, le seul génie mâle de cette génération divine (METCHNIKOFF, p. 268).

Le mythe des quatre vents se présente chez les indigènes de l'Amérique avec une grande force et un grand ordre. Le vent de l'ouest, c'est le père des vents (Mudjekeewis), Wabun est le vent d'est, Shawondasee le vent du sud, Kabibonokka le vent du nord. Il est un vent qui ne fait pas partie de ce quatuor mystique, c'est Manabozho, le Nord-Ouest que le mythe représente avec raison comme le fils illégitime du père des vents. L'homme arrive facilement à se figurer le monde comme un carré et à placer

les vents à ses quatre coins (TYLOR, t. I, p. 425).

Les Hurons s'imaginent dans les cieux un Oki, c'est-à-dire un démon, qui règle les saisons de l'année, qui tient en bride les vents et les flots de la mer, qui peut rendre favorable le cours de leurs navigations (*Relations de la Nouvelle-France*, 1636, ch. XII).

Dans la mythologie des Algonquins, les quatre vents jouent un rôle important dans les légendes indigènes; les Iroquois adoraient au contraire une divinité plus puissante, Gaoh, l'esprit des vents qui enferme tous les vents dans la demeure des vents au milieu des montagnes (TYLOR, t, II, p. 346).

Au Groenland (EGGEDE, p. 141), les Sillaginfortok, c'est-à-dire ceux qui soufflent le bon vent, habitent dans les montagnes nommées Jisfield. A une époque contemporaine, on voit une sorcière, maîtresse du vent, faire aussi sa demeure dans un endroit écarté. Annorasouak, la mère des vents, avait autrefois établi sa demeure dans une sorte d'amphithéâtre naturel; c'est là qu'elle rendait ses décrets, déchaînait les vents ou leur imposait silence, envoyait la prospérité à ses amis ou les malheurs à ceux qu'elle haïssait. On voit encore les ruines de sa hutte. Plus tard elle se fit baptiser et épousa un indigène converti. M. Hayes la vit très vieille en 1869 (HAYES, Voyage à la terre de la Désolation, *Tour du modne*, t. XXVI, p. 53-54).

Aux Andaman, les vents sont causés par le souffle de Puluga (E. H. MAN, *Andaman*, p. 85).

Dans la mythologie des Kamtchadales, le dieu Balakitg préside aux vents (JACOBI).

En Océanie, à une époque contemporaine, on trouve le mythe des vents encore vivant et bien conservé; le système des divinités assez nom-

breuses qui les gouvernent est très compliqué :

D'après Ellis, les principaux dieux des vents en Polynésie sont Veromatautoru et Tairibu, frère et sœur des enfants de Taaroa ; ils habitent près du grand rocher sur lequel repose le monde. On suppose que les ouragans et les tempêtes sont enfermés avec eux et qu'ils les déchaînent pour punir ceux qui négligent d'adorer les dieux (TYLOR, t II, p. 346).

A Taïti, Maui est adoré sous le nom de vent de l'ouest.

A Tonga, Alo-Alo, le Vanneur, est le dieu des vents.

Le naturel de la Nouvelle-Zélande raconte comment Maui peut chevaucher sur les vents ou les emprisonner dans leurs cavernes; mais il ne peut atteindre le vent d'ouest ni trouver sa caverne pour rouler une pierre à l'entrée : et voilà pourquoi règne habituellement le vent d'ouest. Cependant, de temps à autre, Maui est sur le point de l'atteindre ; alors il se cache dans sa caverne et cesse pour un temps de souffler (TYLOR, t. II, p. 346 et t. I, p. 414).

D'après Grey (*Polynesian Mythology*, p. 2 et suiv.), Tawhiri-ma-tea est le père des vents et des ouragans. En colère contre ses frères, il assemble les nuages, se met lui-même au milieu d'eux, bouleverse la forêt et répand sa colère sur l'Océan. Tangaroa, dieu de l'Océan et père de tout ce qui y demeure, s'enfuit effrayé à travers les mers.

Dans la mythologie néo-zélandaise (LESSON, t. III, 270), Tawiri-matea, le père des vents, était le fils de Rangi et de Papa, c'est-à-dire du Ciel et de la Terre.

A la personnification des vents se rattachent leurs luttes.

Les fables dans lesquelles on représente les vents

uttant entre eux sont très nombreuses. Les vents s'ap-
ellent aussi génies, et leurs luttes, luttes de génies.

A Janina, on croit que la veille de l'Épiphanie les
ents luttent, et que celui qui souffle le jour même
le la fête est vainqueur et reste maître du champ de
ataille (POLITIS).

Dans la légende lithuanienne, Weyas, le Vent, est
n géant qui lutte avec Wandu, l'Eau (GRIMM, *D. M.*,
h. XX).

On trouve un conflit analogue dans les légendes
océaniennes :

Tuaraataï et Ruahatu, les principales divinités ma-
ines de la Polynésie, envoient les requins exécuter
eurs ordres. Hiro pénètre jusque dans les profon-
deurs de l'Océan et habite une caverne où des mons-
tres viennent veiller sur lui et l'endormir; le dieu
du vent profite de son absence pour déchaîner une
violente tempête afin de détruire les bateaux sur
lesquels naviguent Hiro et ses amis; mais, éveillé
par un des esprits inférieurs, le dieu de la mer re-
monte rapidement à la surface et apaise les flots
irrités (TYLOR, t. II, p. 357, d'après ELLIS).

Les dieux du vent avaient, dans l'iconographie ou
dans la légende, des attributs emblématiques :

Éole (*Odyssée*, ch. X) donne à Ulysse une outre
formée de la dépouille d'un bœuf de neuf ans, où il
enchaîne les tumultueuses tempêtes, car Jupiter lui
a confié la garde des vents et le soin de les apaiser
ou de les exciter suivant ses désirs.

La phrase de marin, une sachée (bagful) qui veut
dire un souffle plus fort, fait songer au sac d'Éole
(BASSETT, p. 101).

En Haute-Bretagne, on appelle « pouchées (sacs)
de vent » un vent violent.

Dans la légende norse (GRIMM, *D. M.*, ch. XV) Ogautan, de même qu'Éole, a un soufflet ou un sac de cuir ; lorsqu'il le secouait, le vent et la tempête en sortaient.

Au Japon, Fûten, le dieu du vent, ne possède qu'une outre comme Éole, mais la symbolique japonaise se montre supérieure à la grecque, en ce que Fûten apparaît suspendu dans les airs, la tête échevelée et l'outre posée sur ses épaules : comme elle a deux ouvertures, il serre de chaque main le col de l'une et de l'autre, les faisant ainsi jouer à volonté (FUMBERT, Le Japon, *Tour du monde*).

Dans la Vie d'Apollonius par Philostrate (liv. III et IX), Apollonius voit dans la citadelle de Brachmanes le tonneau des vents qui a les mêmes propriétés que l'outre l'Éole. Le district du Hvalfiord en Islande est appelé Widrakista, coffre des vents, à cause des nombreuses tempêtes qui ont lieu sur ses bords (Olafsen, cité dans *Trombes et Cyclones*, p. 184).

Cœcias, le vent de nord-est, était représenté tenant des deux mains un bouclier rond dont il paraît verser de la grêle. Caurus, vent du nord-ouest chez les Romains, était figuré sous les traits d'un vieillard barbu tenant un vase dont il semble verser la pluie (JACOBI).

Eurus est figuré sur la Tour des Vents, à Athènes, comme couvert d'un large manteau.

Fûten, le dieu japonais des tempêtes, est représenté dans les temples avec une tête et des pattes de chat (BASSETT, p. 44).

Suivant leurs qualités malfaisantes ou bienfaisantes, on leur donnait des figures gracieuses ou terribles : dans la mythologie, d'après Murray cité par Bassett, Eurus, le sud-est, était un jeune homme gai; Auster, le vent du sud, porteur de pluie, un vieillard sombre ; Zéphyre, le sud-ouest, était figuré

comme un jeune et joli adolescent; Borée, le rude vent du nord, comme un vieil homme grognon et sauvage. C'était le principal dieu des tempètes.

D'après Brinton, le grand tueur d'ours Mudjee-keewis, ou le vent d'ouest, était, chez les Indiens, le chef des vents. Ses enfants étaient : Wabun, le vent d'est, beau et jeune; Kabibonnoka, le vent du nord, méchant et terrible; et Shawondasee, le vent du sud, mou et paresseux.

Chez les anciens, il y avait une autre symbolique qui consistait à assigner à chaque vent des signes particuliers du zodiaque, et aussi à attribuer les vents à chaque signe. Voici à ce sujet une page intéressante de Dupuis, auquel j'en laisse d'ailleurs la responsabilité :

On affecta les signes trois par trois à chacun des vents qui soufflent des quatre points cardinaux de de l'horizon. On attribua le Bélier, le Lion, le Sagittaire, c'est-à-dire les trois signes de l'élément du feu, au vent d'Aquilon; le Taureau, la Vierge et le Capricorne ou les trois signes affectés à la Terre, au vent Auster; les signes Gémeaux, Balance et Verseau, affectés à l'air, furent attribués au vent Aphétiotès ou Subsolanus; enfin les trois signes de l'élément de l'eau, savoir le Cancer, le Scorpion et les Poissons, furent affectés au souffle du vent d'Afrique de Libye.

Non seulement on affecta quatre vents principaux aux quatre divisions des signes du zodiaque; mais on assigna même un vent à chaque signe. On affecta le vent Africus au Bélier, Circius au Taureau, Aquilon aux Gémeaux, le Septentrion au Cancer, le Thrascias au Lion, l'Agestès à la Vierge, le Zéphyr à la Balance, l'Africus au Scorpion, l'Auster et l'Africus au Sagittaire, l'Auster au Capricorne, l'Eurus et le

Notus au Verseau, et l'Eurus aux Poissons (*Origine des cultes*, t. VI, p. 56).

§ 2. — LES SAINTS DU VENT.

Chez les nations chrétiennes, il y a des saints qui, successeurs des divinités, président au vent; tel est sur les côtes de la Manche le bienheureux saint Clément,

Qui gouverne la mer et le vent,

ainsi que le constate un dicton populaire; son pouvoir, attesté par la légende, lui a peut-être été attribué plutôt à cause de son nom, qui est en relation avec le calme, qu'en raison des aventures sur mer qui figurent dans sa légende.

En Basse-Bretagne, saint Valentin est le maître du vent, et les marins l'invoquent pour en avoir; les vanneurs lui disent :

Sant Valentin,
Avel dar vallin.

Saint Valentin, — vent au moulin (Ile de Batz, com. de *M. G. Milin*). Les marins bretons de la Manche et du Finistère donnent à sainte Marine, probablement à cause de son nom, l'empire des vents, et elle leur commande de souffler du côté qu'il lui plaît.

Saint Antoine, qui est honoré à Pleubian, commande aux vents et aux flots. Quand on le prie, il fait le calme ou envoie le vent (Comm. de *M. Le Calvez*).

La dévotion à saint Antoine était surtout en honneur chez les matelots portugais; on en trouvera plus loin plusieurs preuves.

Le peuple a donné à saint Marc la puissance sur le vent et il a aussi personnifié le vent dans saint

Marc, dont il a fait à sa manière un Eole chrétien. Lorsque cela va bien, il l'invoque et le supplie incessamment; mais si le temps se gâte, il se met à l'insulter et à le menacer (PITRÈ, *Meteorologia*, p. 530).

§ 3. — DÉMONS ET GÉNIES DU VENT.

Chez plusieurs peuples, les vents personnifiés qui, au début, avaient été des dieux adorés à cause de leur puissance, avaient peu à peu perdu leur caractère divin, et étaient devenus des démons, des géants ou des lutins, en attendant une dernière transformation, celle où ils ne sont plus que les héros, passablement vulgaires, de contes populaires. Parfois aussi, à côté des dieux du vent proprement dits, se trouvaient des personnages secondaires dont le rôle était analogue à celui des anges et des messagers des dieux.

Au moyen âge, on croyait les tempêtes produites par de mauvais démons : de là dans les Bibles historiées, les dragons, symboles des diables, qui soufflent des vents impétueux. Luther croyait que les vents n'étaient que de bons ou de mauvais esprits. Saint Thomas disait dans sa *Somme* que la pluie et le vent pouvaient aussi être excités par les démons (MAURY, *Essai sur les légendes*, p. 18). Dans la *Clavicule de Salomon*, Béchard est un démon qui produit le vent (BASSETT, p. 40).

En Pologne (GRIMM, *D. M.*, ch. XX), on croit encore qu'un méchant esprit se cache dans les tourbillons, et on le conjure.

En Sicile des êtres supérieurs déchaînent le vent; pour le peuple sicilien, quand il souffle furieusement, c'est non un phénomène naturel, mais un diable déchaîné, capable de tous les excès. On lui donne les noms de *mazzamarieddu*, *mazzapanieddu*, *ammazza-*

mareddu, *pazzapaneddu*, qui veulent dire assassinat. Le lexicographe Pasqualino traduit le premier de ces noms par « tourbillon de vent que le peuple attribue à la présence d'un esprit malin ». Lorsqu'un assassinat a eu lieu, le Mazzamareddu montre sa joie du sang répandu en son honneur en soufflant de toute sa force. On dit en proverbe : *Venti forti, amazzatini*, vents forts, assassinats.

Un autre vent impétueux est le Macingo, un diable comme le Mazzamareddu, qui porte avec lui certains esprits malins et qui doit s'incorporer aux femmes; dès qu'il commence à souffler, il faut faire le signe de la croix et respirer avec force, pour ne pas l'avaler (PITRÈ, p. 528).

En Espagne subsiste une croyance assez analogue : quand les vents courent très vite, c'est signe que les démons sont échappés (GUICHOT, t. I, p. 233).

Victor Hugo a employé dans la *Légende des siècles* une expression toute mythologique et qui semble empruntée aux croyances populaires :

> Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
>
> (*Les pauvres gens.*)

Dans le langage des marins, le diable est assez souvent en relation avec le vent; pour exprimer que celui-ci est violent, on dit :

Il vente le diable. Il vente à crever ou à déralinger la peau du diable. Il vente la peau du diable.

On trouve dans Rabelais, livre IV, ch. XXI, une expression analogue :

« Que tous les diables de coups de mer voici ! »

L'iconographie du moyen âge, qui s'inspirait si souvent des superstitions contemporaines, représentait les vents sous une forme démoniaque. Dans une mosaïque du Giotto au Vatican, les diables figurés

par les vents cherchent à faire chavirer le navire de l'Eglise (MAURY, *Essai sur les légendes pieuses*, p. 103).

D'après les croyances des peuples du Nord, des génies de second ordre appartiennent à l'élément de l'air; ce sont Gustr (zéphyr), *Blaster* (vent et tempête), qui sont les noms propres de lutins, d'elfes et de géants. Dans l'ancien saxon, les vents des quatre points cardinaux sont imaginés comme quatre lutins (GRIMM, *D. M.*, ch. XIX et XX).

Chez les Scandinaves le vent est représenté comme un géant revêtu de la forme d'un aigle; il se nomme Hraesvelgr (mangeur de cadavres). Il est assis à l'extrémité septentrionale des cieux et les vents se lèvent de dessous ses ailes quand il les étend pour prendre son essor (*Revue Brit.*, 1871, t. III, p. 343, d'après l'Edda de Snorri, XVII).

En Polynésie, quelques-uns des hommes les plus intelligents pensent encore que les mauvais esprits avaient une grande influence sur les vents, et ils remarquent que depuis que l'on a aboli l'idolâtrie, il n'y a plus de si grandes tempêtes (TYLOR, II, 346).

Dans la tradition lithuanienne (GRIMM, *D. M.*, XIX), le vent est un géant qui est envoyé en personne par le dieu suprême.

En Afrique, on trouve une conception analogue.

Oyé, l'harmattan ou vent du désert, est un géant qui habite une caverne entre Igboho et Ilorin (P. BOUCHE, *La Côte des Esclaves*, p. 124).

Les Hurons prétendent que les vents sont produits par sept génies qui habitent dans l'air au-dessous du ciel et soufflent les sept vents qui règnent en ces contrées (*Relation de la Nouvelle-France*, 1648, ch. CV).

Selon la tradition des Mages, Bad est le nom d'un ange ou d'un génie qui gouverne les vents (D'HERBELOT, *Bibliothèque orientale*).

D'après les légendes du Talmud et du Coran, huit anges soumis à Salomon avaient les vents sous leur puissance. Sakina, dans la tradition arabe, est un ange qui préside aux vents (BASSETT, p. 40).

Dans le pays de Tréguier, il y a trois sortes de vents qui sont personnifiés. Ce sont : *an avel vras* (le grand vent), *an avel vihan* (le petit vent), *an avel grenn* (le moyen vent). Ils ont leur antre dans le Bro an Hanter-Noz, c'est-à-dire dans le pays du nord (Comm. de *M. Le Calvez*).

En Haute-Bretagne on dit que les vents sont des habitants de la mer qui ont été maudits pour s'être révoltés contre elle, et pour leur punition, ils sont condamnés à souffler jusqu'au jugement dernier.

§ 4. — LES VENTS PERSONNIFIÉS.

Dans les *Travailleurs de la mer*, Victor Hugo fait une remarque fort juste : « Il est, dit-il, très difficile, quand on vit dans la familiarité de la mer, de ne pas regarder le vent comme quelqu'un et les rochers comme des personnages. »

Le P. Fournier (liv. XV, ch. VII) les décrivait comme des individus ayant leurs maisons : « La première merveille qui se retrouve dans les vents est que toutes choses se plaisant en leur pays natal; il n'y a que les vents qui tous fuient le lieu de leurs maisons, et s'ils y sont, ou ils ne paroissent que peu, ou on les y entend gronder comme mécontents de ce qu'on les y retient. Et de là vient pareillement qu'ils se retrouvent partout et qu'il n'y a aucun lieu, ou sur mer ou sur terre, où leur nature volage ne les porte. »

En Sicile (PITRÈ, *Meteorologia*, p. 527) le peuple, en raison de la force du vent, lui attribue le sexe mas-

culin; on peut rapprocher cette idée de celle que rapporte Sénèque. D'après les Égyptiens, l'air mâle est le vent; l'air femelle est celui qui est nébuleux et stagnant (*Questions naturelles*, liv. III, ch. XIV).

Les vents, en effet, jouent un rôle actif dans un grand nombre de récits maritimes. Ce sont des personnages en chair et en os, sortes d'incarnations dernières de divinités de second ordre. Ils habitent généralement sur les montagnes; elles sont souvent éloignées de la demeure des hommes et d'un accès difficile, donnée conforme aux idées de beaucoup de peuples qui placent en effet le séjour des vents, considérés comme des dieux ou comme de simples phénomènes, dans des lieux élevés et escarpés. Dans les récits populaires il est assez souvent parlé de la caverne des vents.

Bien que les narrateurs ne décrivent pas leur maison, il semble qu'elle n'a rien de bien remarquable, et qu'elle n'est ni un château ni une caverne de vastes dimensions. Ils mènent une existence très prosaïque, vivent ensemble sous le commandement de Nord, le capitaine, qui leur ordonne d'aller souffler sur la terre; parfois leur mère habite avec eux. Dans un récit inédit de la Haute-Bretagne, la mère des vents est aussi celle de la gelée et de la pluie.

Les détails de leur vie les font ressembler à des matelots; ils jouent aux cartes pour se distraire, et l'un d'eux fait le quart; lorsque la tâche de ceux qui sont dehors à souffler est terminée, ils reviennent à la maison lassés et essoufflés comme des journaliers qui ont longtemps travaillé à une besogne pénible. Les anciens semblent avoir eu une conception un peu moins basse, mais assez semblable pourtant. Dans l'*Iliade*, ch. XXIII, quand Iris s'approche du palais de Zéphyre, elle trouve les vents réunis

autour d'un festin, et quand ils la voient, ils quittent tous la table.

Ils semblent sujets à des inconvénients semblables à ceux des hommes, peuvent être blessés, et sont assurément assez poltrons, puisque, menacés par de simples matelots, ils se hâtent de capituler et de leur faire des présents pour se débarrasser de leurs importunités.

C'est généralement un garçon hardi qui va trouver celui des vents qui a bouleversé sa récolte ou jeté ses filets à la mer; par douceur ou par force, il obtient que le Vent lui donne des talismans avec lesquels il peut se procurer tout ce qu'il désire. Un des thèmes les plus fréquents est celui où le Vent fait trois présents successifs dont les deux premiers sont enlevés par ruse au garçon qui les possède; le troisième et dernier objet magique donné par le Vent permet au héros du conte de rentrer en possession de ce qui lui a été dérobé et de punir le voleur. Dans mes *Contes des marins*, une série de huit contes met en scène les vents personnifiés; j'en ai recueilli plusieurs autres qui se rapportent au même mythe.

Les récits norvégiens parlent aussi des visites au Vent : le plus caractéristique se trouve dans le recueil d'Absjornsen et Moe; il est intitulé *le Garçon qui va au vent du nord*, et, sauf quelques détails, il est semblable aux contes de la Haute-Bretagne.

Dans ce dernier pays, j'ai trouvé dans l'intérieur des terres un conte où le héros, qui est laboureur, va aussi trouver le Grand Vent et menace de le tuer. La même donnée se rencontre dans le *Tailleur et l'Ouragan*, recueilli en Basse-Bretagne par Luzel.

Dans d'autres récits les vents indiquent aux héros les endroits difficiles à trouver où ils doivent se rendre. Cette série des vents personnifiés est aussi populaire

en Norvège qu'en Bretagne, et on la rencontre plus d'une fois dans le recueil d'Absjornsen. Dans « à l'Est du soleil et de la lune... » Est renvoie le héros à son frère le vent d'Ouest; celui-ci l'adresse au vent du Sud, et il finit par arriver au vent du Nord, le plus puissant de tous.

D'autres contes d'Absjornsen mettent en scène les vents personnifiés : tel est le vent d'Ouest, qui indique au héros à la recherche du château de Soria Maria l'endroit mystérieux où il est situé.

Dans un conte grec intitulé « Dona Clina », les vents vivent en famille et sont personnifiés :

Le héros courant à la recherche de sa femme arrive à la maison des vents. Il y rencontre leur vieille mère, et lui demande si elle sait où se trouve sa femme. La mère des vents répond qu'elle l'ignore, mais lui dit qu'elle a des enfants, mâles et femelles, et que l'un d'eux le saura peut-être. Toutefois elle le cache, de peur qu'en revenant ses enfants ne le mangent. Tous reviennent et, interrogés par leur mère, répondent qu'ils n'ont pas vu la femme. Enfin Sirocco (Σορόκκος) arrive, qui, supplié par sa mère, consent à conduire le héros à l'endroit où se trouve sa femme (Politis, *Météorologie*, p. 32).

Suivant une pièce populaire sicilienne (Pitrè, *Meteorologia*, p. 531), les vents sont souvent au nombre de onze, tous frères, qui n'ont qu'une sœur, la Terre.

Un conte sicilien de Pitrè (*Fiabe*, n. cclxxiv) fait se rencontrer le Vent, l'Eau et l'Honneur, qui discourent sur leurs mérites réciproques. Le Vent raconte comment il fait tourner les moulins, que sans lui les navires et les barques ne pourraient marcher, et comment, n'ayant rien à faire, il s'amuse avec les nuages, avec les arbres ou sur la cime des plus

hautes montagnes. Les trois personnages conviennent de se donner un signe pour pouvoir se rencontrer, et le vent déclare qu'en temps ordinaire, on le trouve sur la cime du mont Gibel, où il s'amuse avec les nuages et la fumée.

Dans le *Kalevala* (x^e^ runo), la mère de famille de Pohjola va éveiller le vent du Nord, et lui commande de souffler avec force.

Quand un capitaine ou un patron voilier aime à forcer de toile et le fait à propos, sans jamais compromettre la sûreté de son navire, on dit qu'il sait parler au vent (Comm. de *M. Sauvé*). Cette expression, qu'on retrouve sur plusieurs points des côtes de France, se rattache peut-être à l'ancienne conception des vents personnifiés.

Dans un conte de la série des vents : *Comment le bonhomme Gonnevé tua Nordée*, un pêcheur prend un bâton et va s'escrimer contre le veut ; lorsque celui-ci cesse de souffler, le pêcheur croit l'avoir tué. Hérodote (liv. V, ch. CLXXIII) parle aussi de peuples qui vont combattre le vent : « Le vent du midi ayant desséché les citernes des Psylles, ils résolurent d'un commun accord d'aller faire la guerre au vent du midi. »

Dans tous ces mythes, les vents sont des génies ou des hommes ; mais les peuples ne leur assignaient pas toujours la forme humaine : en raison de la ressemblance de leur bruit avec les cris des animaux, et de la conformité de leurs gestes avec certains d'entre eux, ils avaient été portés à les représenter sous la forme de bêtes, d'oiseaux ou de reptiles. Dans les chapitres qui suivent, on trouvera plusieurs fois, dans le langage ou dans les croyances, des survivances de ces antiques conceptions.

Dans l'Edda, le vent est assimilé à un cheval qui

hennit. Les anciens Germains concevaient le vent et les tourbillons comme des chiens qui aboyaient ou des sangliers sauvages. En particulier, la queue en tire-bouchon du sanglier était regardée, par une sorte de poétique adoration de la nature, comme un symbole du tourbillonnement de poussière produit par un ouragan ou une tournade. Les enfants d'Allemagne crient encore : Sau-wedel! Sau-zagel (queue de cochon) quand le tourbillon soulève des nuages de poussière (KARL BLIND, *New finds in Shetland*, p. 368 et 363).

C'est une croyance hindoue, d'après le Somadeva, que la tempête vient des ailes de Garuda, dont le mouvement produit les vents (GRIMM, ch. XX). Les légendes rabbiniques (BASSETT, p. 40) parlent du grand oiseau Simorgue qui produit le vent par le mouvement de ses ailes.

D'après l'Edda (GRIMM, ch. XX), Hrœsvelgr est le nom d'un géant qui, sous la forme d'un aigle, se tient à l'extrémité du ciel. De ses ailes proviennent tous les vents qui soufflent sur les hommes. Au commencement de ce siècle, d'après W. Scott, les habitants des Shetland conjuraient les vents sous la forme d'un grand aigle; on trouve aussi dans un poème scandinave un faucon qui apporte le vent favorable sous ses ailes.

Le hibou était pour les Chippeways l'esprit du vent du nord, le papillon celui du vent du sud; sur la croix de Palenqué, le vent, sous la figure d'un oiseau, domine le Nord.

Les Tupi du Brésil disaient que le vent était produit par Tupan ou l'oiseau-tonnerre (BASSETT, p. 42, 48).

La ballade du vieux marin de Coleridge parle d'un albatros qui vient se poser sur le mât du navire; le

vieux marin le tue avec son arbalète. « Tout le monde assurait que j'avais tué l'oiseau qui faisait souffler la brise. La brise tomba, et le navire resta comme un bateau peint sur une mer peinte. » D'après de Quincey cité par Bassett, p. 129, Coleridge aurait emprunté cette idée à un ancien voyage où un mauvais temps continu est attribué à la présence d'un albatros.

Cette idée du vent considéré comme un oiseau est très répandue ; on en trouve la trace dans l'expression « porté sur les ailes des vents », et l'iconographie les a représentés comme avec des ailes.

Au XVII^e^ siècle, le P. Fournier parlait des vents comme d'oiseaux ravisseurs :

« Ce qui surpasse toute merveille est la force incomparable du vent (d'est) qui sur la mer de Chine saisissant les voiles de leurs ioncos les enleue par l'air et les va briser contre les rochers. Il a des grifes en Suede, Moscouie et Tartarie avec lesquelles il enleue des hommes armés et empesche qu'en un certain temps de l'année personne ne peut aller à cheual » (liv. XV, ch. XV).

Les Bushmen disent (LANG, *Custom and myth*, p. 55) que le vent était d'abord une personne, et qu'ensuite il devint oiseau. Un respectable Bushman vit jadis le vent en personne à Haarfontein.

Le symbole de l'oiseau apparaît chez les civilisés dans certaines expressions familières telles que les ailes du vent, les nuages qui volent. Les Algonquins disent toujours des vents, qu'ils créent des trombes, et que les nuages sont produits par l'agitation de leurs ailes (BRINTON, *Myths*, p. 107).

En Chine où les typhons sont des dragons, une des formes du vent paraît avoir été celle de ser-

pent, ailé ou rampant : un serpent demeure dans la caverne des vents, située sur la Montagne verte près de Ching-to-foo (DENNYS, *Folk-lore of China*, p. 103).

Les Indiens Uttes disaient que le vent était produit par le souffle de monstrueux animaux qui habitaient le nord et le sud.

Les Iroquois pensaient que les vents étaient produits par un lézard d'eau, et les Puites du nord par un dieu aquatique lorsqu'il secouait sa queue (BASSETT, p. 42, 43).

Dans la cosmogonie australienne, un des dieux, Bunjil, monte au ciel dans un vent; Brenin, un autre dieu, voyage dans un tourbillon (*Journal of anthropological Institute*, t. XIII, p. 194).

§ 5. — LE CULTE DES VENTS.

Le culte des vents était très répandu dans l'antiquité ; en nombre d'endroits du rivage, quelquefois sur les caps ou les montagnes, on voyait des monuments qui leur étaient consacrés.

Les Phéniciens avaient érigé des colonnes en l'honneur des éléments, l'une d'elles était spécialement dédiée à l'air et aux vents. Les anciens Perses leur faisaient des sacrifices; les habitants de Mégalopolis sacrifiaient tous les ans au vent Borée et lui avaient fait planter un bois sacré (DUPUIS, *Origine des cultes*, t. I, p. 16, 40, 69).

Dans l'*Iliade*, ch. XXIII, Achille fait des libations aux vents Zéphyre et Borée, et leur promet des victimes s'ils activent la flamme du bûcher de Patrocle. Hérodote (liv. III, ch. CXIX) raconte que Ménélas immola aux vents deux enfants du pays d'Egypte. Avant de rencontrer la flotte perse à Magnésie les Grecs firent

un sacrifice à Borée, et l'on agit de même avant la bataille d'Artémisium. Pausanias, *Voyage de Corinthe*, ch. XII, parle en ces termes du culte qu'on leur rendait de son temps : « En descendant du haut de la montagne, on trouve un autel consacré aux vents, à qui une certaine nuit de l'année un prêtre fait des sacrifices ; il pratique aussi autour de quatre fosses je ne sais quelles cérémonies secrètes propres à apaiser la fureur des vents, et il chante en même temps quelques vers magiques, dont on dit que Médée se servait dans ses enchantements. »

Les vents utiles étaient, ainsi qu'on l'a vu, fils d'Astrée; ceux qui causent les naufrages devaient leur naissance à Typhon. C'est pour cela, dit Dupuis, que dans Virgile Enée sacrifie une victime noire à la tempête et une blanche à Zéphyre.

Les honneurs rendus aux vents étaient en usage chez les Gaulois. Bien que le Circius renverse des édifices, les habitants lui rendent grâce ; ils croient lui devoir la salubrité de leur ciel. Auguste, pendant son séjour en Gaule, lui voua un temple, qu'il bâtit en effet (SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, liv. IV, ch. XVII).

Les généraux romains, quand ils s'exposaient à un danger, invoquaient entre autres divinités les vents et les tempêtes. Souvent même ils versaient en leur honneur des libations dans les flots (PRELLER, p. 213).

Les Esthoniens adressent leurs prières à Tuule Ema, la mère des vents, et quand la tempête souffle de toutes parts, ils s'écrient : « La mère des vents gémit; qui sait combien de mères vont gémir à leur tour? »

Dans la Souabe, dans le Palatinat et dans le Tyrol, le paysan jette une poignée de farine à la face du vent en disant dans ce dernier pays : « Voilà pour

ton fils; mais va-t'en » (TYLOR, t. II, p. 348 et 350).

La tragédie d'*Iphigénie* a rendu populaire chez nous le sacrifice exigé par les dieux du vent au moment du départ de l'expédition de Troie. On trouve à une époque plus moderne des victimes humaines immolées aux dieux dans le même but :

« Les Carthaginois et Siciliens ayans fait ligue à l'encontre des Romains et se préparant pour leur faire la guerre, Metellus leur capitaine ayant sacrifié aux autres dieux laissa derriere la deesse Vesta seule, laquelle fit tirer un vent contraire à sa navigation. Mais le devin Caïus Iulius lui dit que le vent cesseroit pourveu qu'il offrist en sacrifice premierement sa propre fille. Et se voyant pressé de partir, il fut contraint d'amener sa fille pour l'immoler : mais la deesse Vesta en ayant pitié, au lieu d'elle suposa une genice. En mesme sorte le cas d'Iphigenia, qui auint en Aulide, ville de la Bœoce, est récité par Merillus au troisième de ses Bœotiaques (PLUTARQUE, *Collation d'aucunes histoires romaines*, ch. XVI).

Grimm cite une vieille saga où des voyageurs scandinaves offrent trois barils d'ale à Freya afin d'avoir de bons vents pour aller en Suède; à Thor ou à Odin, pour obtenir une brise favorable pour l'Islande.

Une jonque étant retenue par des vents contraires, on jeta à la mer, pour se rendre propice Kompira, le dieu des éléments, un baril de vin et des pièces de cuivre.

Les Fidjiens font une libation de kava et d'huile et disent : « Dieux, soyez-nous propices, et envoyez-nous un vent favorable. »

A Assam, on sacrifiait jadis aux dieux de la mer et du vent (BASSETT, p. 396, 300, 373, 386).

Au Brésil, on retrouva au XVI^e^ siècle un culte

analogue chez les indigènes. « Ceux-ci, dit Thevet, (*Singularitez de la France antarctique*, liv. I), attribuans quelque diuinité aux vents, ils les appaisoient par estranges cerimonies, comme l'on trouve les Calabriens avoir faict à Iapix (vent ainsi nommé) et les Thuriens et Pamphiliens à quelques autres. »

On verra bien d'autres exemples de ce culte dans les chapitres suivants, alors qu'il s'agira des moyens d'exciter le vent, de l'apaiser ou de calmer les tempêtes.

CHAPITRE III

ÉPITHÈTES ET SURNOMS.

De même que la mer et que la plupart des phénomènes qui sont de nature à frapper l'imagination, le vent a des épithètes caractéristiques. Certaines semblent lui prêter une sorte d'existence corporelle. On a vu au chapitre des Vents personnifiés que, tout au moins dans les contes, ils sont représentés comme des entités en chair et en os, auxquelles on s'adresse comme à des puissances, et qu'on va trouver dans leurs demeures. En d'autres cas, on les considère comme des divinités ou des esprits, que l'on peut se rendre favorables au moyen de certaines pratiques. Plusieurs surnoms font allusion à cette personnification.

En Basse-Bretagne, le vent est quelquefois appelé *Kroz uc'hel*, Gronde-Haut ou *Kroz-izel*, Gronde-Bas, selon qu'il est plus ou moins bruyant (Comm. de *M. L. Sauvé*).

Dans la légende cornique, le grondement du vent est nommé « l'appel de l'abîme du nord », et l'on dit que c'est le cri d'un certain Tregeagle qui se vendit au diable, et est condamné depuis à rendre propre le Dosmary Pool ; en portant le sable, il en a laissé échapper une partie et a causé ainsi une barre dans le havre. C'est pour cela que les vents

sont appelés le rugissement de Tregeagle (BASSETT, p. 42).

On surnomme aussi le vent M. Hardi, parce qu'il entre partout.

Voici à ce sujet un gracieux passage de Zola : « La fenêtre était ouverte, il y avait un courant d'air et le vent engouffré dans le corridor poussait la porte par légères secousses. — C'est M. Hardi, disait la petite fille; entrez donc, monsieur Hardi, donnez-vous la peine d'entrer.

« Et elle faisait la révérence devant la porte, elle saluait le vent (*L'Assommoir*, 2e p., ch. IV).

En argot, le gris, c'est le vent : la bise est la sœur du gris. Dans le même langage, on nomme le vent « le brisant ». Larchey dit que c'est un augmentatif de brise. Ne faudrait-il pas y voir une allusion à sa puissance de destruction? Sur la côte d'Algérie un vent dangereux est appelé le Charpentier mayorquain.

Lorsqu'un vent violent a l'air de se préparer, on dit que le « mauvais » est dans l'air. Cette expression se rapporte peut-être à l'idée que le diable, jadis appelé le Mauvais, peut déchaîner les vents.

Surcouf insultait les vents. « Voici la clique, disait-il » (V. HUGO, *Les Travailleurs de la mer*). En 1879, à Saint-Cast, j'ai entendu des marins adresser au vent debout qui empêchait les terreneuvats de revenir les épithètes les plus malsonnantes; ils le nommaient aussi Anglais, Jaguin, etc.

Un passage d'E. Sue se rattache à cet ordre d'idées : « C'est ça qui était fier de naviguer avec un temps pareil; car tant plus on a des riottes (disputes) avec le vent de la mer, tant plus c'est glorieux » (*Jean Bart*, p. 4).

Les marins anglais (RUSSELL) donnent à certains

coups de vent le nom de *sneezer*, éternueur. Peut-être est-ce un souvenir d'une époque où le vent était l'éternuement d'un dieu ou d'un génie.

Dans l'Edda, le vent a aussi des épithètes :

On l'appelle vent parmi les hommes, le vagabond parmi les dieux, le bruyant parmi les puissances augustes, le pleureur parmi les géants, le voyageur mugissant parmi les alfes, et le siffleur dans l'habitation de Hel (*Le poëme du nain Allvis*, XXI).

D'autres fois le vent est assimilé à des coups de cordes ou à des coups de fouet. On appelle un peu partout « vent à couper la figure », le vent violent et piquant.

Certains vents sont appelés en France les coups de cordon de la Saint-François; ils soufflent vers le mois d'octobre. Au Mexique, dans la saison des pluies, les coups de vent en tourbillon sont nommés *Cordonazos*, coups de corde (*Tour du monde*, t. V, p. 250). Cette image paraît aussi familière aux marins allemands : « Le grain tomba sur les voiles comme un coup de fouet » (WERNER, *Souvenirs*, p. 33).

Sur les côtes d'Amérique (BASSETT, p. 142) un ouragan de nord-ouest, qui dissipe les nuages, est appelé le « Balayeur du ciel, *Sweeper of the sky* », expression qui correspond au terme balai du ciel, employé en France pour désigner le même vent.

Dans les steppes, les *metel's* ainsi nommés d'un radical qui a le sens de balai, pour exprimer leur puissance formidable, jettent souvent des troupeaux entiers dans la mer d'Azof (RECLUS, t. V, p. 787).

En Angleterre, on comparait (RUSSELL) le vent à un coup de canon. Guns voulait dire jadis de violentes rafales de vent; de là l'expression « Blowing great guns. »

On a employé pour le qualifier des expressions empruntées à des objets matériels.

Lorsqu'un grain se prépare, les matelots disent qu'une fameuse chique est en train de couver, qu'il va y avoir un coup de tabac. D'après Menière (*Glossaire angevin*), quand une brise légère ride l'eau, ce vent, disent les mariniers, donne du tabac, par imitation de la mobilité d'une couche de tabac.

Voici quelques expressions techniques qui font une allusion lointaine à une sorte d'entité du vent :

Quand le vent est favorable, on dit qu'il adonne, — au figuré, cette expression signifie la bonne chance — qu'il est fait, ou stable (Aubin).

La brise qui est bonne pour faire de la route est belle, jolie.

Le vent routier est celui qui sert pour aller et pour venir.

Le vent alizé, ou de saison, est celui qui souffle avec constance.

Lorsqu'il y a peu de vent, on dit qu'il est mou, faible.

Le vent est fou, quand il tourne d'un côté et d'autre.

Le vent est à pic. Cela se dit par plaisanterie, pour dire qu'on ne sait d'où il vient, ou qu'il souffle perpendiculairement.

Quand il est contraire, il refuse; au figuré, si le vent refuse, c'est que la chance est peu favorable.

De nos jours brise et vent sont identiquement synonymes dans la marine (La Landelle). Brise a d'abord désigné un petit vent frais et périodique, de petits vents alizés qui viennent de terre le soir, etc. C'est à une époque assez récente que la synonymie s'est établie.

Quand le vent est fort, on dit que la brise est fraîche, très fraîche.

Si elle s'accroît, elle est violente à décorner les bœufs, à décorner le diable, à déralinguer la peau, à chavirer les morues, à tout rompre, à tout casser, carabinée. On dit aussi : Il vente si fort que tous les ânes du pays ont dû perdre les oreilles; il vente un vent à renverser les femmes enceintes et à les faire accoucher sur place de la secousse; il vente la peste (Comm. de *M. Sauvé*), il vente la peau du diable, à chavirer le bateau, à décorner les bœufs et à faire ployer mon pouce (A. Dumas, *Les Baleiniers*, t. II, p. 120), il fait un satané coup de vent.

Le vent est pesant quand il souffle avec violence; quand il augmente, il se nourrit; s'il devient d'une violence excessive, il souffle en foudre.

Le vent, en vertu des personnifications humaines ou animales, gronde, rugit, souffle, siffle, hurle.

En Grèce (Politis), on dit d'ordinaire que le vent souffle, mais on emploie aussi des phrases qui renferment un sens mythologique : Le vent mugit, gémit, se lève, s'abaisse, emporte les nuages, etc.

En France, quand le vent est fort et bon pour courir des bordées, on dit que l'œil du vent est grand. On dit des vents variables qu'ils se jouent, et l'on qualifie la brise de folle.

On dit par plaisanterie que le vent est au conseil, lorsqu'il n'y a point de vent, comme qui voudrait dire que les vents tiennent conseil pour délibérer de quel côté de l'horizon ils veulent souffler (Aubin).

Quand le vent vient par rafales, on dit qu'il «s'écoute », et c'est un signe de coups de vents.

S'il vient par rafales et qu'il varie, on dit : Il cherche son trou pour souffler (Comm. de *M. Au-*

bault). N'y a-t-il pas là une allusion à l'ancien mythe des cavernes du vent?

En France, on appelle brise de demoiselle, un vent léger et favorable.

En Angleterre, le vent de soldat, *soldier's wind*, est un bon vent pour aller et revenir (Russell).

Le vent de bout c'est le vent contraire, car il souffle directement de la direction sur laquelle on voudrait mettre le cap, le bout du navire (La Landelle, *Langage*, p. 226).

De même qu'on a appelé la mer jolie, on a aussi donné au vent des noms gracieux et flatteurs. On en trouve un exemple dans le *Voyage à Siam* de Choisy, p. 90 :

« Il est revenu ce matin, et c'est notre bon ami Nord-Est. Nous l'aimons fort : il nous a fait faire quinze cents lieuës, mais il n'est pas ici dans son païs, et nous quittera bientôt. »

On verra plus loin que les matelots allemands l'appellent vieux père et le flattent pour le faire venir.

Les marins galiciens adressent au vent une espèce d'invocation où ils le flatent :

Vente, ventiño del Norte,
Vente ventiño norteiro;
Vente ventiño dó Norte.
¡ Arriba ! meu compañiero.

Vent, vente du nord. — Vent, vente au nord. — Vent, vente du nord. — Arrive, mon camarade ! (Ballesteros, *Cancionero gallego*, p. 7.)

L'on entend par révolin le rejet du vent qui, ayant frappé une terre ou une voile, est renvoyé suivant l'angle d'incidence, ce qui produit un léger contre-courant aérien, un faux courant d'air auquel il ne faut point sefier.

On dit en proverbe :

« Gare aux revolins! — Ne comptez pas sur les revolins. — Ne va pas prendre un revolin pour une brise, c'est-à-dire l'ombre pour la chose (LA LANDELLE, *Langage*, p. 332).

L'embellie est un changement favorable du temps, soit qu'il s'agisse du vent, de la mer ou de l'état du ciel.

Saisir l'embellie, c'est profiter de l'occasion.

L'accalmie est parfois une embellie, c'est une diminution sensible et soudaine du vent ou de la grosse mer qui *calmissent*. Lorsque la colère s'apaise, elle calmit.

Malgré son petit air riant, le mot risée n'est est pas moins une belle et bonne rafale, à cette différence près que rigoureusement la rafale viendrait de terre et que la risée serait une augmentation subite du vent quand on est au large.

On dit au figuré que les gens adroits font leur chemin en loffant à la risée; ils veillent aux risées pour en profiter (LA LANDELLE, p. 331).

Les marins appellent pattes de chat des risées de vent à la surface de l'eau.

Une folle brise qui augmente sur l'eau s'appelle une peau de chat (BASSETT, p. 124).

CHAPITRE IV

PROVERBES ET DEVINETTES.

§ 1. — PROVERBES, DICTONS ET COMPARAISONS.

— *No es en mano del piloto que dexe el viento su soplo*. Il n'est pas au pouvoir du pilote d'empêcher le vent de souffler (Espagnol, *Polyglot*).

— *Sail, quoth the king; hold said the wind* (Anglais, Bohn).

— *Sail, quo' the king, Haud, quo' the wind* (Écosse, Hislop). Navigue, dit le roi; attends, dit le vent.

— *El viento es el viento*. Le vent est le vent (Espagnol; V. Hugo, *Les Travailleurs*).

— On ne peut pas empêcher le vent de venter (Leroux, *Dict. comique*).

— *Barquan edo onçian enbarquatçendena estu bety dembora naihiduen beçala*. Qui entre en barque ou en nef n'a pas tousjours le vent comme il veult (Basque, Voltoire).

— Qui entre en nef n'a pas vent à son gré (Leroux).

— Qui est sur la mer il ne fait pas du vent ce qu'il veult (Leroux de Lincy).

— Celui qui est à la mer n'a pas le vent dans la main (*Prov. of all nations*).

— *Hvo der segler paa Vandet, haver ikke Vereit i*

Haanden. Celui qui est sur l'eau n'a pas le vent dans la main (*Dict. des Prov. danois*).

— *Die op de zee is heeft de wind niet in zijn handen*.

Celui qui est à la mer n'a pas le vent dans la main (Hollandais, *Prov. of all nations*).

— *Qui maria sulcant, ventum in manibus non habent*.

Ceux qui sillonnent les mers n'ont pas le vent dans leurs mains (PUBLIUS SYRUS).

— *Man kand ey segle hvor hen man vilde 'men hvor Vinden blæser*. On ne peut pas faire voile où l'on veut, mais où le vent souffle (*Proverbes danois*).

— *Plogja og inkje saa, fria og inkje faa, og sigla med ingen Vind : er tri gagnelause Ting*. Labourer sans avoir semé, donner sans recevoir, et mettre à la voile sans vent, sont trois choses inutiles (Norvégien, REINSBERG).

— Il faut prendre le vent comme il vente (LA LANDELLE).

— *Foù navegà couma soufflo lou vent*.

— *Foù navigà suivan lou vent* (Nice, TOSELLI).

— *Navigandum est pro ventorum flatibus* (BEBELII *Adagia*).

— De quelque côté que souffle le vent, vous êtes forcé de tourner votre dos de son côté.

C'est-à-dire : il faut faire voile selon le vent (Indoustani, RŒBUCK).

— *Un bon nocièr navega secondo 'l vento*. Un bon nocher navigue suivant le vent (Venise, PASQUALIGO).

— *Bisogna navigare secondo il vento* (Italie du nord, TIRABOSCHI).

— *Bezeugna navegâ secondo u vento* (Gênes, PITRÈ).

— *Secondo 'l vento cussi se navegà* (Venise).

— *Navigare secondi i venti.* Faire de nécessité vertu (Italie, BUTTURA).

— A grand vent petite voile (Basse-Bretagne).

— Grand vent petites voiles. *Hard windt klein zeil* (Hollandais, AUBIN).

— Selon le vent la voile (Prov. français).

— Il faut tendre la voile selon le vent (GAB. MEURIER, XVI^e^ siècle).

— *Bisogna voltar la vela secondo il vento.* Il faut tourner la voile selon le vent (Italie, *Polyglot*).

— *Door wind en stroom is goed stuuren.* Avec vent et courant la navigation est bonne (Hollandais, *Polyglot*).

— *Vento potente, fote la corente.* Vent puissant, refoule le courant. Avec de grands vents la barque à voile surmonte les courants contraires (Venise, PASQUALIGO).

— Tous les vents sont bons, pourvu qu'ils nous poussent (LA LANDELLE).

— *Bisogna navicari cu bon ventu,*
Pri nun jiri a traversu, o ruttu, o avvintu.
Il faut naviguer avec bon vent — pour ne pas aller de travers pendant la route ou à l'arrivée (Sicile, PITRÈ).

— Belle brise,
Ça fait rire.
Vent arrière et mer belle,
Voilà ce que j'aime,
Dit le pêcheur,
Lorsqu'il est en sueur
Et qu'il est fatigué
D'avoir ramé (Haute-Bretagne).

Avoir vent arrière, s'appelle faire la navigation du diable, parce que du temps où le malin était marin, il s'était avisé, dans l'idée d'en remontrer aux anciens, de clouer les vergues aux mâts; comme

il les avait rendues ainsi immobiles, il était forcé de faire toujours vent arrière (Basse-Bretagne. Comm. de *M. L. Sauvé*).

Dans plusieurs de mes Contes de marins, le diable accorde à ses protégés de naviguer toujours vent arrière.

— *Facile est dare vela secundis*. Il est facile de faire voile avec bon vent (REINSBERG).

— Avoir le vent en poupe (LEROUX).

— *Avere il vento in poppa* (Italie, BUTTURA).

— *Mo naplis éna divent dériére*. Je n'ai plus le vent derrière (Créole mauricien, BAISSAC).

— Vent arrière fait la mer belle (Haute-Bretagne).

— *Ognun sa navigare quando e buon vento* (Italie, REINSBERG). Chacun sait naviguer quand le vent est bon.

— *Ognunu sa navicari cu bon ventu* (Sicile, PITRÈ).

— *A bentu in favore ognunu ischit navigare* (Sardaigne, REINSBERG).

— *Ognun sa navigare col buon vento* (Toscan).

— *Töc i sa naigà quand gh'e 'l bu vent* (Bergame, REINSBERG).

— *Col bon vento tuti sa navegar* (Venise, PASQUALIGO).

— *Ognun sa navigare col buon tempo* (Naples, REINSBERG).

— *Quam bene navigant quos fortuna dirigit!* Ceux que conduit la fortune naviguent bien (SÉNÈQUE).

— Il n'y a pas de mauvais pilote quand le vent est bon (Français, CAHIER).

— Quand il n'y a point de vent, chacun sait naviguer (Français, *Polyglot proverbs*).

— *Godt at sidde ved styret i stille Vand; i stille Veyr ere alde gode So-Mænd.*

Il fait bon d'être au gouvernail quand le vent est

doux. Dans le calme chacun est marinier (*Dict. des Proverbes danois*).

— *Parrari a lu ventu.* Parler au vent (Sicile, PITRÈ, *Meteorologia*).

— *Coura aves lou vent en poupa, foù saupre navegà* (Nice, TOSELLI).

— *Anchi cu lu ventu'n puppa bisogna sapiri navicari.* Même avec le vent en poupe, il faut savoir naviguer (Sicile, PITRÈ).

— *Infin che il vento e in poppo, bisogna saper navigare.*

— *Fin che s'ha 'l vento in popa, bisogna saver navegar* (Venise, PASQUALIGO).

— Ramer il faut s'il ne vente (BAÏF, *Mimes*).

— *Nun si pò navicari senza ventu.* On ne peut naviguer sans vent (Sicile, PITRÈ).

— *Ondt er at segle uden Vind og at slibe uden Vand.* Il est difficile de naviguer sans vent, et de moudre sans eau (Danois, *Polyglot proverbs*).

— *Seil, mens Vinden blæser ; Bören bier efter Ingen.* Fais voile quand il fait du vent, car il n'attend personne (Danois, MOLBECH).

— *Bören bier ester ingen. Seyl dersor naar Vinden blæser.* Le vent n'attend personne, mettez donc à la voile quand il est favorable (Danois).

— *Mentri hai bon ventu, navica, corsaru.* Pendant que tu as bon vent, navigue, corsaire (Sicile, PITRÈ).

— *Men moet zeilen terwijl de wind dient.* On doit naviguer tandis que le vent est bon (Hollandais, *Polyglot*).

— *D'er inkje kvar Dag, Byren blaes.*

Le bon vent ne souffle pas tous les jours (Norvégien, REINSBERG).

— Le vent n'est pas toujours favorable pour le navire (Perse, RŒBUCK).

— *As the wind blaws seek your beild.* Pendant que le vent souffle cherchez votre abri (Écosse, HISLOP).

— *He that will not sail till he have a full fair wind will lose many a voyage.* Celui qui ne naviguera que lorsqu'il aura un vent absolument bon perdra plus d'un voyage (Anglais, BOHN).

— *To set up his sail to every wind.* Faire voile à tout vent (Anglais, BOHN). Être imprudent.

— *Fa marrit anà contra lou vent.* Il est difficile d'aller contre le vent (Nice, TOSELLI).

— *Nun si pò contra ventu navicari.*

— *Contra ventu nun si navica.*

— *Nun putemu contra ventu navicari,*
E mancu contra la furtuna jiri.

— *Navicari contra ventu è tempu persu* (Sicile, PITRÈ).

— *E un cattivo andare contro il vento* (Toscane).

— Un dhony ne peut faire voile contre le vent (Tamoul, PERCIVAL).

— *El vento no è bon se no da menar nave e galiè.* Le vent n'est pas bon s'il ne sert à mener le navire et la galère (Venise, PASQUALIGO).

— *It's an ill wind that blaws naebody gude* (Ecosse, HISLOP).

— *It is an ill wind blows nobody profit* (Anglais, BOHN). C'est un mauvais vent que celui qui ne profite à personne (SHAKSPEARE, *Henri IV*, 3e partie, II, 5).

— *De wind is nooit zoo slecht, of hij brengt iemand voordeel aan.* Point de vent plus méchant que celui qui ne sert à personne (Hollandais, REINSBERG).

— De quelque manière que souffle le vent, il y a quelqu'un auquel il est contraire (Prov. norvégien, AASEN).

— *No gale can equally serve the passengers.* Aucun ouragan ne peut servir également aux passagers (Anglais, BOHN).

— Nul vent ne se fait
Pour qui n'a point de port destiné.
(Prov. français.)

— *To a crazy ship every wind is contrary.* A navire désemparé tout vent est contraire (Anglais, BOHN).

— *Enhver Vind er læk skib imod.* Tout vent est contraire à un navire qui fait eau (Danois, POLYGLOT).

— *The wind keeps not away the same quarter.* Le vent ne garde pas toujours le même quartier (Anglais, BOHN).

— *Ventus neque manere sinit neque navigare.* Le vent ne permet ni de rester ni de naviguer (ERASME).

— En contraire partie tout d'ung vent
On voit navire aller souvent (LEROUX DE LINGY).

— *Det duer.ey at segle i ugiort Veder. Godt at segle med god Vind.* Il ne fait pas bon naviguer dans un temps inconstant. Il y a du plaisir à faire voile à la faveur d'un bon vent (Danois).

— Un vent modéré est ce qu'il y a de mieux.
(Prov. norvégien, AASEN.)

— Temps, vent, femme, fortune,
Tournent et changent comme lune.
(XVI^e^ siècle, LEROUX DE LINCY.)

— *Tem, vent, frema e fourtuna viroun e ceangeoun couma la luna* (Nice, TOSELLI).

— *Aiçia eta emastea eta fortuna cambiatçequo erraz dire hillaguyra beçalu.* Le vent, la femme et la fortune sont muables comme la lune (Basque, VOLTOIRE).

— *Tempo, vento, signor, donna, fortuna,*
Voltano e tornan come fa la luna.

Temps, vent, seigneur, femme, fortune, — Changent et tournent comme la lune (Italie, REINSBERG).

— *Fimmina e ventu*
Cància ogni mumentu.

Femme et vent — Changent à tout moment (Sicile, PITRÈ).

— *La donna, lu ventu e la vintura pocu dura.*

La femme, le vent et la fortune durent peu (Sicile).

— *Muger, viento y ventura presto se muda.*

Femmes, vent et fortune changent bientôt (Espagnol, POLYGLOT).

— *Molher, vento e ventura asinha se muda.* Femme, vent et fortune changent promptement (Portugais).

— *Women, wind and fortune are ever changing* (Anglais, BOHN).

— *A woman mind and winter wind change oft.* L'esprit d'une femme et le vent d'hiver changent souvent (Anglais, BOHN).

— *Se no ghe fusse vento, nè femina mata,*
No ghe saria mal tempo, nè mala giornota.

S'il n'y avait pas de vent ni de femme méchante, — On ne saurait ce qu'est le mauvais temps ou la mauvaise journée (XVI^e^ siècle, PASQUALIGO).

— *Vento e ventura, pouco dura* (Portugais, *Polyglot*).

— *Viento y ventura poco dura.* Vent et fortune durent peu (Espagnol).

— *Vai-se o tempo, como o vento.* Le temps passe comme le vent (Portugais, *Polyglot*).

— L'homme doit être ferme et stable comme un rocher, et non pas léger et mobile comme le vent (*Maximes des Orientaux*, p. 344).

— *A puff of vind and popular praise veigh alike.*

Un souffle de vent et la louange populaire ont le même poids (Anglais, BOHN).

— *Amigo del buen tiempo mudarà con el viento.*

Ami de bon temps changera comme le vent (Espagnol, *Polyglot proverbs*).

— *Amiçi de bonazza, inte le burasche i te nega.*

Ami de beau temps ne vous connaît plus dans la bourrasque (Venise, PASQUALIGO).

— La prospérité du propriétaire de navire est à la merci du vent (Tamoul, PERCIVAL).

— Ce que le vent apporte, le vent l'emporte (Perse, RÆBUCK).

— Gros vent, grosse mer; petit vent, petite mer (DAMPIER, t. I, p. 279).

— Partir les vents et les mers : Partager les dangers.

— Le vent et la mer combattent. — C'est le temps, dit le navire, où nous allons avoir le plus à souffrir (Arabe, BURKCHARDT).

— *Càsate, vento,*
E amansarai.

Marie-toi, vent, — et tu t'endormiras (Espagnol).

On a déjà vu (t. I^er^, p. 167) une expression analogue relative à la mer.

— *Vento in furia sbala presto.* Vent en furie s'apaise bientôt (Venise, PASQUALIGO).

— Quand le vent est en rage, pêcheur, amène ta voile (Haute-Bretagne).

— Marin, pour bien naviguer,
A grand vent il faut céder;
Car tu n'es pas fort
Comme capitaine Nord
Ni comme les autres vents
Qui pourraient te mettre dedans.

(Haute-Bretagne.)

— *'Un addisiari ventu a mari;*
Nun chiamari ventu a mari,
E mancu sali a Trapani.

Ne désire pas de vent sur la mer ; — N'invoque pas les vents si tu es en mer, — Et ne cherche pas de sel à Trépane (Sicile, PITRÈ).

— *Quannu vai a mari,*
Ventu nun chiamari.

Quand tu vas sur mer, — ne crie pas après le vent (Sicile, PITRÈ).

— Le vent souffle quand les marins ne le désirent pas (Arabe, BURKCHARDT).

— Aller comme le vent.

— Aller plus vite que le vent. Aller plus vite que les violons (DUBARRY, *Le Baleinier*, p. 300).

— *Fancy flees afore the wind.* L'imagination vole plus vite que le vent (Écosse, BOHN).

— Chasser le vent avec son bonnet (Serbe, VUK).

— *Reti ventos venaris.* Chasser le vent avec un filet (ERASME).

— *He catches the wind with a net* (Anglais, BOHN).

— Il veut enfermer le vent dans une cage (Perse, RŒBUCK).

— Est-il au pouvoir de quelqu'un de saisir le vent et de le mettre dans un petit vase? (Tamoul, PERCIVAL).

— Il enferme du vent dans les mailles d'un filet. Il fait un ouvrage inutile (Prov. arabe, PIESSE, *Itin. d'Algérie*).

— *In ventum jactare brachia.* S'escrimer contre le vent (SÉNÈQUE).

— Il serre le vent dans sa main. — Il ne peut rien retenir (Perse, RŒBUCK).

— *Puff not against the wind*. Ne soufflez pas contre le vent (Anglais, BOHN).

— *He that spits against the wind spits in his ain face*. Celui qui crache contre le vent se crache à la figure (Écosse, HISLOP).

— Qui crache au vent se salit la figure (Ottoman).

— Si quelqu'un crache contre le vent, son crachat lui reviendra sur la figure (Tamoul, PERCIVAL).

— *Piss not against the wind* (Anglais, BOHN).

— *Chi pischia contra il vento si bagna la camiscia* (Italien).

— *Cu pissa contra vent, si bagna la camïa* (Nice, TOSELLI).

— *Ventos colis* (ERASME).

— *Vento loqueris*. Parler au vent. (ERASME).

— *Ventis tradere*. Dans le sens d'oublier ou de rejeter de son esprit (ERASME).

— *Pascer di vento*. Repaître de vent : amuser (Italie, BUTTURA).

— *Parlare al vento*. N'être pas écouté (Italie, BUTTURA).

— Celui qui est bête mange du vent (Raguse, DANISIC).

— Acheter des nuages et vendre du vent (Prov. annamite; *Excursions*, 1882, n. 12).

*
* *

Dans les dictons, proverbes ou expressions qui suivent, le vent est généralement employé au figuré :

On dit à quelqu'un qu'on est aise de voir : « Quel bon vent vous amène ! » Il existe un dicton anglais presque identique :

— *What wind blew you hitter?* Quel vent vous souffle ici ? (BOHN).

— Arriver droit vent en arrière, c'est arriver les mains dans ses poches en se dandinant, allure ordinaire du marin à terre (Boulogne, DESEILLE).

— Prendre l'aire du vent, flairer le vent, voir d'où vient le vent, sont des expressions figurées empruntées à la navigation.

— Prendre le vent veut aussi dire qu'on est habile à saisir l'occasion favorable. L'ambitieux, toujours attentif à prendre le vent, tourne comme une girouette et n'a point de repos.

— Avoir le dessus du vent, c'est avoir l'avantage. Être au-dessus du vent, c'est être en position de ne rien craindre.

— Avoir vent sous vergue et filer droit en route, c'est avoir bon vent, c'est voir changer la mauvaise fortune en bonne.

— Avoir du vent dans la voile, c'est avoir des ressources, de la fortune, des chances favorables etc., ou populairement à Paris, être pris de vin.

— Le vent qui adonne, en thèse générale, c'est la bonne chance (LA LANDELLE, *Langage*, p. 226).

— Il en est de la cour comme de la mer : le vent qu'il y fait décide de tout (Chinois, CAHIER).

Dans les deux citations suivantes le vent est employé dans des sens très différents.

— Grand Jupiter, enfle les voiles de Xénophon du vent de la prospérité (PINDARE, *Olympiques*, *XIII*).

— Que le vent te souffle en poupe. Va-t'en. On ajoute parfois : et les cornes dans le derrière. (Raguse, comm. de *M. V. Bogisic*).

— N'abusons pas du bon vent (LA LANDELLE).

— Le souffle inconstant de la fortune nous pousse tantôt sur les écueils d'une mer orageuse, et tantôt dans un port tranquille (PINDARE, *Olympiques*, *VII*).

— Dépêchons-nous ; si le vent a été jusqu'ici bon

pour nous, il va, je le crains, devenir mauvais (GERSTÆCHER, *Les Pirates*).

— Faire tête au vent, c'est résister en face.

— *F'eckfu' folk can front the bauldest wind.* Les gens courageux peuvent faire tête au pire vent (Écosse, HISLOP).

— Serrer le vent, c'est marcher contre la difficulté.

— Serrer le vent ou naviguer au plus près, c'est au figuré proportionner ses dépenses à ses ressources.

— Piquer au vent, c'est s'élancer à l'encontre d'une difficulté.

Le vent qui refuse est la chance défavorable (LA LANDELLE).

De même qu'on a dit une vague de malheur, on a dit aussi un vent de Fronde, un vent de malheur :

O vent de malheur qui ne cesses de souffler sur nous! (SHAKSPEARE, *Richard III*, IV, I).

— Avoir perdu l'aire de vent, ne savoir plus dans quelle aire de vent gouverner, c'est avoir perdu la tête.

— Avoir figure de vent debout, c'est se montrer exigeant, tracassier, brutal (Basse-Bretagne, comm. de *M. Sauvé*.)

D'après La Landelle (*Langage*, p. 226), Face de vent de bout équivaut à figure de malheur. Avoir vent debout, c'est avoir du malheur, du guignon. Dans le *Roman d'un baleinier*, un matelot est appelé père Vent Debout (DUBARRY).

— Vent au visage rend un homme sage (Français, CAHIER).

— *By land or water the wind is ever in my face.* Sur terre ou sur mer j'ai toujours le vent dans ma figure (Anglais, BOHN).

On dit de quelqu'un qui est de mauvaise humeur qu'il est bordé au vent. (Boulogne, DESEILLE).

— Être vent devant, c'est être sens dessus dessous : Ne te fâche pas, je ne voulais pas te mettre vent devant (E. CAPENDU, *Le Chat du bord*).

— Il est tout vent dessus, vent dedans, c'est-à-dire il est tout mal à l'aise, et aussi il hésite (SUE, *Kernok*).

Être vent dessus vent dedans, rend parfaitement les idées de catastrophe, de surprise, de désordre physique ou moral. Une partie des vents est à l'envers en effet (LA LANDELLE).

— Se drosser l'âme vent dessus vent dedans, c'est se faire du mauvais sang (Basse-Bretagne, comm. de *M. Sauvé*).

— Il est vent dessus, vent dessous : il est à moitié ivre (Basse-Bretagne, comm. de *M. Sauvé*).

Benjamin La Pompe était, comme disent les marins, vent dessus, vent dessous ; toutefois il se tenait encore assez droit ; car suivant ses propres expressions, il était gréé trop bas pour ne pas porter voile dans tous les temps (COOPER, *Les Pionniers*, c. XXVII).

Le Parisien dit volontiers : « Je connais ton numéro, » pour : je sais qui tu es, tu ne m'attraperas plus. Le matelot emploiera de même l'expression. « Je t'ai relevé dans une drôle d'aire de vent, je connais ton aire de vent. » Au lieu de dire à son ami, je suis prêt à te suivre partout, il dira : dans n'importe quelle aire de vent (LA LANDELLE, *Langage*, p. 221.

On dit pour se moquer de quelqu'un :

Regarde voir au bout de ton nez d'où vient le vent (FÉVAL, *Poisson d'or*, 114).

— Avoir le dessous du vent, c'est avoir le désavantage (LA LANDELLE, *Langage*). Cette expression se retrouve en anglais :

— *To have on the wind*. Avoir quelqu'un sous le

vent (Bohn, *Iago*). Et moi, moi qui ai fait mes preuves, il faut que je passe sous le vent de ce teneur de livres : le moment venu, c'est de lui qu'il fait son lieutenant, et moi je suis l'enseigne de sa mauresque seigneurie (Shakspeare, *Othello*, I, 1).

— Tu n'as peut être pas remarqué comme tous les corsairiens viennent louvoyer sous le vent, et au vent de ta bonne amie (E. Corbière, *le Négrier*, I, 151.)

— A l'avant, lascars, si vous ne voulez pas que je vous envoie dévider du vent, dans la grande hune (Souvestre. *Dans la prairie*, p. 122).

— Se défier du vent c'est prendre garde à soi : son oncle avait mangé la grenouille et mis la clef sous la porte sans dire seulement : « Défie du vent » (La Landelle, *Troisièmes quarts*).

En argot : Être dans la rafale, c'est être dans la misère (L. Larchey).

§ 2. Devinettes.

Aucune des devinettes qui suivent n'est spéciale au vent de mer; à vrai dire je n'en ai encore trouvé aucune qui fût en relation directe avec la marine. Si j'en donne ici quelques-unes, c'est que, sans s'y appliquer précisément, elles mettent en relief sous une forme amusante quelques-uns des caractères du vent en général :

Leugè, leugè coumo uo plumo,
Et qu'atengn d'au à Roumo ?
— Lou bent.

Léger, léger comme une plume, — et qui atteint d'ici Rome?

— Le vent (BLADÉ).

Qui va de branche en branche,
Et de Paris en France?

— Le vent (SÉBILLOT, Litt. orale de la Haute-Bretagne).

— *Divin he senter,*
Hep en gweler.
— *An awel.*

Devine ce que l'on sent — sans qu'on le voie.

— Le vent (Comm. de M. LE CALVEZ, Basse-Bretagne).

— Sans bras ni pieds, qui fait la guerre?

— Le vent (Russe DAL).

— Qui est celuy qui va par le monde sans armes, espouvente, donne crainte, fait trembler et fasche ceux qu'il rencontre en chemin?

— Le vent (Questions énigmatiques dans ROLLAND, *Devinettes*).

Elle se retrouve exactement en Italie :

— Qual' è quellac osa? l'è un che va pe 'l mondo atorno e non porta arma alcuna, e tu non sai ch'il sia, e fa tremare a chi trova per via?

— Il vento (*Indovinelli*, ROLLAND).

N'a ni peds ni mas, é darraja souven lous bos?

— *Lou vent.*

N'a ni pieds ni mains, et souvent arrache les forêts?

— Le vent (Limousin, ROUX).

— Qui vole toujours et ne se pose jamais?

— Le vent (Wolof. LANG, *Custom and myth.*).

— *Digun lou pot pas arresta?*

— *Lou bent.*

Personne ne peut l'arrêter?

— Le vent (Agénais, BLADÉ).

Plus haut que la forêt, mais plus fin qu'un épi?

— Le vent (Russe).

Parla sens boucha, cour sens chambas, tusta sens nas, passa sens pareisser?

— Le vent (Limousin, Roux).

Vuela sin alas,
Silba sin boca,
Azota sin manos.
Y tu no la ves, ni to tocas,

Vole sans ailes, — siffle sans bouche, — frappe sans main, — et on ne le voit ni ne le touche?

— Le vent (espagnol, *Calendario para* 1885, p. 29).

— Il vole sans ailes (le vent), il court sans pieds (le nuage), il brûle sans flamme (le soleil) (Russe, Dal).

CHAPITRE V

LES AIRES DE VENT.

La rose des vents se compose de trente-deux aires différentes; mais cette détermination est relativement assez moderne, et les trente-deux vents ne sont pas tous l'objet de proverbes, de croyances ou de superstitions. Il y a lieu de distinguer les vents qu'on pourrait qualifier de scientifiques, de ceux qui sont des vents populaires.

Parmi eux les plus connus des marins et ceux aussi qui ont un rôle dans les récits, sont généralement les vents cardinaux; quelques autres sont aussi connus des matelots et des pêcheurs, mais il semble qu'ils ne leur aient guère donné place dans leurs superstitions et leurs dictons.

Pour les aires de vents, je ne donne que les noms usités dans les dialectes français ou parlés en France.

Les aires de vent n'ont pas partout la même influence, ainsi que le constate un ancien proverbe : Les gens du pays connaissent les stations des vents (Érasme). Sénèque disait : « Quelques vents sont particuliers à certaines contrées, l'Atabulus tourmente l'Apulie, l'Iapis la Calabre, la Sciron Athènes, le Circius la Gaule (*Questions naturelles*, IV, 17).

En plusieurs endroits on a observé, à tort ou à

raison, que des vents particuliers correspondaient à certaines fêtes.

Dans les Asturies le jour de la Saint-Jean, règne toujours un furieux vent d'aval, et l'on ne va pas à la pêche, parce qu'on serait exposé au danger (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

Les coups de vents de la Saint-François
Ramènent les terreneuvats. (Haute-Bretagne.)

Presque toujours vers le milieu de septembre le golfe de Tunis est bouleversé par un coup de vent furieux que les chrétiens des premiers siècles appelaient « la Cyprienne » parce qu'il se produisait fréquemment au jour de la fête Saint-Cyprien (Reclus, t. XI, p. 180).

Certains vents sont périodiques, tels sont les vents étésiens, les alizés et les moussons. D'après Sénèque, les gens de mer nomment les étésiens dormeurs et paresseux, attendu, comme dit Gallion, qu'ils ne sauraient se lever matin, et qu'ils ne font acte de présence qu'à l'heure où les vents les plus opiniâtres ont cessé (*Questions naturelles*, IV, 12). Cicéron (*De la nature des dieux*, I, 174) disait qu'on les appelait sur mer les dormeurs parce qu'ils se calment toutes les nuits.

Les anciens connaissaient à peine les vents alizés; parmi toutes les merveilles que les navigateurs espagnols et portugais découvrirent dans les régions tropicales, aucune ne les étonna plus vivement que ces brises soufflant invariablement du même point de l'horizon. Ils étaient presque épouvantés de la constance de ces vents qui les poussaient vers l'équateur et ne refluaient jamais dans la direction de leur patrie; les compagnons de Colomb y voyaient l'effet des sortilèges du diable, et ils demandaient avec

effroi si tout ce mouvement des ondes aériennes ne se dirigeait pas vers quelque gouffre situé aux limites du monde. Toutefois les navigateurs se familiarisèrent vite avec les parages tranquilles que parcourent les vents alizés. Les marins espagnols appelaient jadis la partie tropicale de l'océan Atlantique, *el golfo de las Damas*, la mer des Dames, parce qu'on aurait pu sans danger y confier la barre d'un navire à une jeune fille; de même, suivant Varenius, les matelots partis d'Acapulco pouvaient s'endormir sans s'occuper du gouvernail, avec la certitude d'être conduits par le vent à travers les eaux calmes du Pacifique, jusqu'aux rivages des Philippines (E. RECLUS, *La Terre*, t. II, p. 295).

On dit en proverbe : « Prendre un ton doux comme un vent alizé. »

Maussim ou moussin en arabe signifie changement, saison, et en effet ces vents aux retours uniformes partagent l'année de la manière la plus rigoureuse en deux périodes complètement distinctes (RECLUS, t. II, p. 311). On a appelé les moussons des marées aériennes et les Anglais leur donnent le nom de *Trade's winds*, vents de commerce, parce qu'en effet ils favorisent la navigation.

En plusieurs pays, on prétend pouvoir prédire, d'après l'aspect du ciel ou l'aire du vent à un certain jour de l'année, le vent qui dominera pendant une période assez longue, généralement un an : en Bretagne le vent qui souffle le dimanche des Rameaux, pendant que le prêtre chante l'Évangile, soufflera pendant la plus grande partie de l'année. Il y a des pays où c'est au moment que l'on frappe à la porte lors de la procession.

En Angleterre (BASSETT, p. 131), on croyait que s'il y avait du vent pendant la cinquième nuit ou la

douzième, l'année serait périlleuse pour les navires en mer.

Sur la côte des Asturies, pour savoir le temps dominant pendant une saison, surtout le vent, il faut observer la direction du vent à minuit le jour qui précède les jours appelés temporas, les quatre temps (Comm. de *M. Ballesteros*).

A Venise c'est le jour Sainte-Catherine. *Da santa Catarina, varda la marina.* Le jour Sainte-Catherine, regardez la marine (PASQUALIGO).

Une croyance qu'on trouve constatée dans Shakspeare (*Hamlet*, IV, v), attribuait à certains vents une influence sur la folie. « Je ne suis fou que quand le vent souffle du nord-nord-ouest; quand le vent est au sud, je sais distinguer un milan d'un héron. »

En Haute-Bretagne les *plauds* ou gens de l'intérieur disent que le blé semé lorsque règne le vent de terre vaut mieux que lorsque les vents soufflent de la mer.

Si le vent vient à tourner au moment où l'on bâille ou à celui où on fait une grimace, la figure reste contractée ou difforme.

Cette croyance, qui est très répandue en Bretagne, existe aussi en Saintonge. L'effet du changement de vent au moment où l'on fait une grimace est de vous laisser cette grimace sur le visage pour le reste de vos jours; cf. Lemarié, *Fariboles saintongeaises*, p. 15. « Y arais velu à ttiau moument que le vent changisse p'r que le drôle d'au prêtre reschte de même toute sa vie. »

NORD.

Sur les côtes de France, le vent de nord s'appelle en Haute-Bretagne *Naûr*, en bas-breton *Nort*, en basque *Norta* (JAL).

En breton c'est aussi *l'Avel hanter-noz*, le vent

de minuit, c'est-à-dire du nord, l'*Avel Guerne*, le vent de Cornouaille ; en Provence la *Tramontana*, *Tramountano* (vent d'au delà les monts) ; à Boulogne, le *Balai-ye* (Balai) du ciel (DESEILLE).

Au XVII^e^ siècle on le nommait vent de bise (AUBIN).

En Haute-Bretagne, il porte parfois le nom de *Mistrau;* en Picardie (CORBLET, *Glossaire*), de *vent d'amont*, à cause du côté où il souffle ; par le même motif et aussi par allusion à sa violence, on le surnomme à Alger (*Journal des Voyages*, XVII^e^ année), le *Charpentier mayorquain*. On peut rapprocher ce dernier terme d'une épithète donnée par Victor Hugo à l'ouragan : « Ils sont soumis au va-et-vient de l'ouragan, ce bûcheron de la mer » (*Les Travailleurs de la mer*).

Dans les Contes de marins où le vent est personnifié, c'est Nord qui est leur capitaine.

Voici une formulette rimée de la Haute-Bretagne, où figurent les vents, à commencer par Nord, considéré comme leur capitaine.

Le vent du Nord
Fait gagner l'or ;
Le vent du Nordée,
Ruine les maisonnées ;
Le vent du Su'
Donne des écus ;
Le vent d'Este
Est bon pour la pêche ;
Le vent de l'Ouâst
Fait rouler la monnâ ;
Le vent de Surouâs
Fait tomber les bois ;
Le vent de Suète
Est maudit des coiffes (des filles) ;
Le vent de Norouâs
Ramène les terre-neuvâts,
Qui apportent de la morue

Du flétan et de l'argent
Pour leurs femmes et leurs enfants.
Vent, saute don' au Norouâs,
Disent les femmes des terraneuvâts,
Et ramène nos pauv' pouilloux
Qui sont sur la mer à manger ès poux.

Dans la mythologie grecque moderne, le plus important des vents est l'Aquilon, le vent du nord, et c'est celui dont on fait le plus fréquemment mention dans les chansons populaires. Après lui, le plus souvent nommé est le vent du sud.

L'Aquilon est considéré comme aigre, irascible, et punissant cruellement ceux qui bravent sa puissance; plusieurs chansons grecques représentent le vent du nord qui punit ceux qui l'ont méprisé.

En général le vent de nord est représenté sous la figure d'un homme sauvage, monstrueux, colère qui ouvre sans cesse de grands yeux et qui détruit tout (POLITIS, *Météorologie*, p. 35-36).

Dans le conte qui suit, les vents se mettent en révolte contre lui.

LES SEPT VENTS RÉVOLTÉS CONTRE NORD.

Un jour Nord, le capitaine des vents, avait envoyé ses matelots souffler au loin, et ils murmuraient, car il y avait longtemps qu'ils soufflaient sans relâche et ils avaient demandé quelques jours de congé à leur capitaine, qui les leur avait refusés.

— Si ce gros cochon de Nord continue à nous commander, il nous fera mourir en peu de temps, car à souffler toujours nous attraperons des maladies de poitrine. Il faut se révolter contre lui et lui crever son gros ventre.

— Oui, oui, s'écrièrent les sept vents, il faut le tuer!

Et ils se mirent gaiement en route pour aller trouver Norouâs dans sa maison.

— Ah! te voilà, gros coquin, lui dit Surouâs (1) : nous sommes bientôt tous morts de fatigue; car tu nous fais faire un métier de chien pendant que tu restes tranquillement à la maison. Nous n'en pouvons plus, à force d'avoir marché et soufflé, et moi je suis blessé à la jambe par une flèche que m'a lancée un bonhomme à qui j'ai fait du dégât dans son jardin. Mais je jure que tu vas nous payer tout cela.

Il fit aussitôt signe à ses compagnons les sept vents qui s'élancèrent tous ensemble sur Nord pour le tuer. Mais Nord se mit à souffler sur eux de toute sa force : il les faisait pirouetter en l'air et rouler par terre, et comme ils étaient épuisés, ils ne purent ce jour-là venir à bout de lui.

Le lendemain quand ils furent délassés, ils recommencèrent et cette fois, ce fut Nord qui tantôt roulait par terre, tantôt pirouettait dans les airs. Il avait peur et appelait au secours; mais personne ne l'entendait. Au moment où ses matelots allaient lui couper le cou, on entendit un grand bruit d'armes et de tambours. C'était le roi de France qui revenait de la guerre avec son armée; Nord le supplia de l'aider et il se mit de son côté. Mais les sept vents se mirent à souffler sur l'armée du roi, et les soldats étaient enlevés de terre par les vents, qui étaient si furieux qu'ils déracinaient les arbres.

Quand ils furent un peu essoufflés, le roi de France rassembla ses hommes du mieux qu'il put, et leur ordonna de tirer sur les sept vents. Les soldats chargèrent leurs fusils à poudre, et les sept vents qui n'avaient jamais entendu pareil tapage eurent

(1) Sud-Ouest.

grand'peur; il cessèrent de souffler et demandèrent pardon à leur capitaine, en lui jurant que désormais ils lui obéiraient en tout.

Voilà Nord bien content : il invita le roi et ses soldats à entrer dans son château, et il lui demanda s'il avait été victorieux à la guerre.

— La guerre n'est pas encore terminée, répondit le roi; mais c'est demain le dernier jour, celui qui décidera de tout.

— Contre qui vous battez-vous?

— Contre les Espagnols; ils ont gagné une fois et perdu une fois; mais nous sommes perdus si demain ils ont le dessus.

— Ne craignez rien, Sire, passez demain par ici, et je vous accompagnerai à la guerre avec mes sept matelots.

Le lendemain, le roi de France appela en passant Nord et les sept vents : il leur amenait huit beaux chevaux normands, et il voulut leur donner des armes.

Les huit vents acceptèrent les chevaux; mais ils refusèrent les armes en disant que cela les gênerait.

Ils montèrent à cheval, et avec l'armée du roi, ils arrivèrent en face de l'ennemi; dès que le signal du combat eut été donné, les huit vents qui étaient en tête de l'armée du roi de France se mirent à souffler sur les Espagnols; ceux-ci voltigeaient en l'air comme des moucherons, et ils croyaient que le diable était parmi les Français. Le roi d'Espagne demanda la paix, et lorsque les vents eurent cessé de souffler, les soldats espagnols retombèrent par terre; mais ils étaient tous morts, parce que les vents leur avaient coupé le *respir* (la respiration).

Le roi de France exigea pour conclure la paix le trône d'Espagne, et son fils passa aussitôt roi d'Espagne, à la place de l'ancien.

(Conté en 1882 par François Marquer, de Saint-Cast, mousse, âgé de seize ans).

— Vent de nord
Prends ta capote et dors ;
Vent de Su'
La plée (pluie) au cu' (Haute-Bretagne).

— Quand le vent saute du su' au nord,
Plie ta voile et dors ;
Mais quand i' saute du nord au su'
Prends garde à lu (à lui) (SÉBILLOT, *Littérature orale de la Haute-Bretagne*).

— Vent du nord perdu
Cherche-le dans le su' (SÉBILLOT, ouvr. cité).

— Veint d'nord perdu
Va l'cercer au su'! (DESEILLE, *Glossaire boulonais*).

— *Ir norte sul em alguma cousa.* Aller nord sud dans quelque chose.
Faire le contraire de ce qu'il faut faire (portugais, ROQUETE).

— Veint d'nord ravalé-ye
N'vaut point un cien enragé-ye,
(DESEILLE, *Glossaire boulonais*).

— Comme le vent du nord est très froid, on dit pour désigner une chose glacée qu'elle est « froide comme Nord ».

— *There's great stirring in the North when old wives ride scout.* Il y a une grande agitation dans le Nord, lorsque les vieilles femmes raidissent l'écoute (Anglais, BOHN).

— *Pa gan potr ar giletenn ruz dioc'h ann noz,*
Avel Gerne a zo tots.
Quand le gars au gilet rouge (le rouge-gorge) chante le soir, — Le vent de Cornouaille est proche (Comm. de *M. Sauvé*).

En Haute-Bretagne, si le vent parti du sud monte au nord en passant par l'ouest, il y a de grandes chances pour qu'il se maintienne à la place où il s'arrête, mais s'il passe par l'est, il n'y stationne pas longtemps.

Quand les vents sont nord, le poisson ne mord pas.

En revanche les marins qui ont un jardin assurent que c'est le bon moment pour semer les carottes.

SUD.

Voici quelques-uns de ses noms. Le vent de sud, qui porte aussi le nom de vent du midi, s'appelle *su* (Haute-Bretagne, pays boulonais), *Marinas*, *marin* (Provence, BARJAVEL), parce qu'il arrive de la mer, *Kreisteiz* (Basse-Bretagne), *Plu* au XVI^e^ siècle, parce qu'il amène la pluie (DUBARTAS).

A Guernesey (MÉTIVIER, *Glossaire*), le vent *assuair*, quand il tourne au sud ; en Haute-Bretagne une *assuétie* est un coup de vent de sud.

— *Ann avel su ha gevret*
Mad d'ar goullo ha d'ag garget.

Vent de sud et vent de sud-est — Bons pour le (navire) vide et le (navire) chargé (Basse-Bretagne, SAUVÉ).

— *Avel a c'hreste*
Glao hep dale.

Vent de sud, — Pluie sans tarder (Basse-Bretagne, SAUVÉ).

— Vent de Su
Pluie au cu.

— Vent du nord perdu
Cherche-le dans le su (Haute-Bretagne).

— Quand le vent saute du su au nord
Plie ta voile et dors,
Mais quand il saute du nord au su
Prends garde à lu (Haute-Bretagne, SÉBILLOT).

— *Marin que gèlo,*
Mistrau que desgèlo,
Femo parlant latin,
Fan marrido fin.

Marin qui gèle, — Mistral qui dégèle, — Femme parlant latin, — Font mauvaise fin.

— *Lou marin*
Es couquin;
Quand ris
Trahis.

Le marin — est coquin ; — quand il rit — il trahit (MISTRAL).

— *When the wind's in the south,*
It blow the bait into fishes' mouth.

Lorsque le vent est au sud, — Il souffle l'appât dans la bouche du poisson (Anglais, BOHN).

En Écosse, si le vent souffle du sud ou du sud-ouest, et qu'un nuage commence à paraître à l'horizon au nord-ouest, il y a à craindre une bourrasque soudaine, et si quelque bateau pêcheur est à la mer, il n'a pas de temps à perdre pour regagner le rivage.

Lorsque le vent est sud, et qu'il pousse vers le nord de larges nuages pesants, on dit que le comte de Moray ne sera pas longtemps à payer ses dettes au comte de Mor. Cela veut dire que le vent tournera bientôt au nord, et que le temps va devenir incertain (GREGOR, *F. L. of Scotland*, p. 155 et 156).

EST.

Le vent d'est se nomme *É* (Pays boulonais, DESEILLE, *Glossaire*) sur le littoral de la Méditerranée

« vent grec » ou simplement *grec; levantas* (Armana prouvençau), *Reter*, breton armoricain.

— *Vent grec*

Ploja au bec

Vent grec, — Pluie au bec (*Revue des langues romanes*, t. IV, 592).

— *Grèc plôche âou bec.*

Le grec a la pluie au bec (Vaucluse, BARJAVEL).

— *Östen-Veyr og Kvinde-Trætte, legges sielden uden Væde.* Le vent d'est et les disputes des femmes s'apaisent rarement sans eau (Danois).

— Clair comme vent d'est (LA LANDELLE, *Langage*).

— *When the winds'in the east,*

It's neither good for man nor beast.

Lorsque le vent est à l'est — il n'est bon ni pour homme ni pour bête (Anglais, BOHN).

— *East or West; hame is best* (Écosse, HISLOP).

— *Oost, west, t'huis best.*

Est ou ouest, c'est la maison qui est la meilleure (Hollandais, *Polyglot proverbs*).

— *East and wast, the sign o' a blast; north and south, the sign o' a drouth.* Est et ouest, signe de vent; nord et sud, signe de sec (Écosse, HISLOP).

En Basse-Bretagne, lorsque le vent se fixe à l'est, on peut être à peu près certain qu'il fera rage pendant trois jours; si le quatrième jour le vent ne faiblit pas, il continuera de souffler pendant six jours, et pendant neuf autres, si le septième il ne s'abat (Comm. de *M. L. Sauvé*).

OUEST.

Le vent d'ouest est appelé : *Houaste*, en Haute-Bretagne; à Guernesey (MÉTIVIER, *Glossaire*) *vouest*, en Provence, *Pounent*, *Narbounès* (*Armana prouvençau*).

Dans le pays boulonais (DESEILLE, *Glossaire*) il se nomme *vent d'Aval* ou *aval*, à cause de sa position; en Bretagne (SOUVESTRE, *Foyer breton*), *Kornaouek*, vent du coin, *Avel ar c'hus heol*, vent du coucher du soleil (SOUVESTRE).

A l'embouchure de la Loire, c'est le vent de Galerne ou de goule de mer; c'est un vent de mauvais temps. Pendant que le prêtre dit l'Evangile de la Passion, le Vendredi-Saint, si le vent est à Galerne, il y restera toute l'année et celle-ci sera mauvaise). (Comm. de *M. Bézier*).

En Anjou (MENIÈRE, *Glossaire*), on l'appelle *vent de mer*, en Picardie (CORBLET, *Glossaire*), *vent d'égro*.

— *Pa vez ann avel er gornaouek,*
E vez tapet meur a c'henaouek,

Quand souffle le vent d'ouest, — Beaucoup de badauds sont pris (Basse-Bretagne, SAUVÉ).

Dans les Asturies, on dit que le vent d'ouest seul nettoie l'atmosphère.

On dit en proverbe : *Vientu de cain, amor de bruxes.* Vent d'ouest, amour de sorcière (Communic. de *M. Braulio Vigon*).

Le vent qui souffle de l'ouest ou du nord-ouest, mais qui le soir tourne vers le nord, est appelé *the wife it gangs oot at even :* la femme qui s'échappe au soir, et la brise est prochaine (GREGOR, *Scotland* p. 155).

NORD-EST.

Le vent de nord-est se nomme *Nordaie* ou *Nordée* en Haute-Bretagne, *Nord-dé* en Pays boulonais (DESEILLE), *Galerne* (AUBIN), en Basse-Bretagne (SAUVÉ), *Avel viz* (vent de bise); *Greco* en Corse (*Les Français*, t. IV, p. 428).

— Quand i'pleut et que Nordée vente,

C'est un hasard si ça y étanche (SÉBILLOT, *Litt. orale*).

— Sec comme Nordée (Haute-Bretagne et littoral atlantique).

— Vent de Nord-ais

Vente le jour et la nuit se tait (Haute-Bretagne).

— *Avel viz hag avel gevred*

A gass ar re goz d'ar vered.

Vent de nord-est et vent de sud-est — Envoient les vieillards au cimetière.

En Basse-Bretagne, le vent est-nord-est pousse du large les poissons vers la côte, et le vent nord-ouest les ramène chez eux (Comm. de *M. Sauvé*).

En Haute-Bretagne, si les vents de *Nordaie* reculent vers le sud, c'est signe de mauvais temps pour plusieurs jours.

Les marins écossais semblent avoir peu d'estime pour ce vent, si j'en juge par les paroles que W. Scott met dans la bouche d'un de ses personnages : « Il ne songe plus au vent ni à l'orage; il a eu plusieurs fois le vent nord-est dans sa vie (*Guy Mannering*, ch. XXVIII).

NORD-OUEST.

Le vent du nord-ouest se nomme *Norouâs* en Haute-Bretagne, *Nor-oi*, Pays boulonais (DESEILLE), en Basse-Bretagne, d'après E. Sue, on l'appelle *Awel fall*, le mauvais vent. Dans le midi c'est : *Mistrau*, *Maïstrau* (Nice, bords du Rhône), *Maiestrau*, *Magistrau* (Languedoc), *Manistrau* (Nice), *Mistral* (Languedoc (MISTRAL), *Maestrau*, *Maestrale* (Corse, *Français*, t. III, p. 425). Il porte aussi les noms de Maystral (romain) maestral (espagnol), maestrale (italien), magister (bas latin); c'est en effet, pour la Provence et une partie des pays voisins, le maître des vents.

Le vent de nord-ouest est surnommé le balai du ciel, sur l'Océan, à cause qu'il nettoie le ciel de nuages (AUBIN).

Le vent appelé Bora est le nord-ouest, qui règne dans la mer Noire, et aussi dans le golfe de Trente (RECLUS, t. VI.) Plusieurs des proverbes dont il est l'objet ressemblent à ceux relatifs au mistral.

En plusieurs parties de l'Angleterre, le vent de nord-ouest qui souffle en tempête est appelé « nez de chat » (BASSETT, p. 124).

L'imagination populaire a donné au vent du Nord-ouest le nom de maître (Mistral, magistraou, magistrales, maestrale). C'était celui que les anciens appelaient, d'après Strabon, melamboreas ; il renversait les rochers et précipitait les hommes du haut de leur char... Arrivée sur les côtes d'Afrique, la « bise noire » se heurte en tempête aux montagnes abruptes de l'Algérie ; c'est le vent auquel on a donné le nom sinistre de « Charpentier mayorquin », parce qu'il démolit les navires et en jette les débris sur la plage (RECLUS, t. II, p. 324).

On appelle le Mistral vent à enlever la queue des ânes. *Mistrau a derraba lo co dis ase* (MISTRAL).

— *Veù dou marin, quand boufo lou Mistrau.* Malheur au marin, quand souffle le Mistral (MISTRAL).

— Quand le Mistraou bouffe, le diable est en Provence (G. PRADEL : *Les compagnons de chaîne*).

— Brutal pis que Mistral (LA LANDELLE, *Langage*, p. 352).

— Brutal comme Mistral (E. CAPENDU, *Le chat du bord*).

Les marins, s'il faut en croire Capendu (*Le chat du bord*), jureraient par le Mistral : « Que tous les mistrals m'étranglent ! » « Que les mistrals me démâtent ! murmura Nordèt, le chat du bord est mort ».

— *Se coumenço de jour.*
Dure trés jour.
Se coumenço de nue,
Duro un pau cue.

Si le Mistral commence de jour, — il dure trois jours, s'il commence de nuit, — il dure un peu plus (MISTRAL.)

— *Quand se levò lou dilun,*
Duro tres jour o un.
Quand se levò lou dijou,
Duro tres jour o noù.

Quand il se lève le lundi, — il dure trois jours ou un. — Quand il se lève le jeudi, — il dure trois jours ou neuf (MISTRAL).

— *Quando bora se move,*
O uno o tre o cinque o nove.

Quand le bora se met en mouvement, — il y en a pour trois, cinq ou neuf jours (Venise, PASQUALIGO).

— *Lou Maistrau couma trouva, laissa.* Comme le mistral trouve le temps, il le laisse (Nice, TOSELLI).

— *La bora, come la trova la lassa* (Venise, PASQUALIGO).

— *Maistrale duro, Siroco in culo.* Mistral dur, — Sirocco au derrière (Venise, PASQUALIGO).

— *A Mistrau brut e levant cla.*
Noun te fia.

A Mistral fort et à levant clair, — ne te fie pas (MISTRAL).

— *Lou Mistrau fai l'acoulado*
Au soùleu de la valado.

Le mistral faiblit ordinairement au coucher du soleil et incline toujours un peu vers la haute mer. (MISTRAL).

— La mer est enragée,
Prenons garde, nous autres mariniers.
Il vente dur dans le Norouâs,
Faisons attention aux voiles et aux mâts,
Car si le bateau venait à couler,
Nous serions sûrs de nous noyer. (Haute-Bretagne.)

— *West wind north about never haughs lang out.*
Vent de nord-ouest ne souffle jamais longtemps (Écosse, HISLOP).

— Le vent de nord-ouest commence par la fin. Les changements du vent du sud-est au nord-ouest sont très communs sur la côte d'Amérique, d'où est venu ce proverbe (COOPER, *A bord et à terre*, ch. VI).

— *Kentoc'h e vankf merc'h d'he mamm*
Evit avel gwalarn da c'houel Iann.
Plutôt manquerait la fille à sa mère — que le vent de nord-ouest à la Saint-Jean (*Mélusine*, t. II, col. 208).

Si le matin l'horizon au nord-ouest ou à l'ouest se couvre de nuages, alors que le vent est au sud ou au sud-ouest, si le vent reste dans le même quartier, il fera beau le lendemain, mais si le vent incline au nord-ouest, ou comme on dit, s'il vient en face du nuage, il y aura du mauvais temps (GREGOR, *Scotland*, p. 155).

— *Gwalarn kalmet drouz ann noz,*
Su pe gevret antronoz.
Vent du nord-ouest se calme-t-il sur le soir, — vent de sud ou vent de sud-est le lendemain (SAUVÉ).

— Norouas mange l'orage; dicton usité et cru en Haute-Bretagne.

SUD-EST.

On l'appelle *Suée*, *Suète* en Haute-Bretagne, Su-dé

à Boulogne; à Guernesey (MÉTIVIER) une « assuaiée » est une brise de sud-est.

— *Sagt Syd-Ost! der ere Bakker i Soën.* Doucement, vent de sud-est! il y a des bancs dans la mer, (*Proverbes danois*).

Au Cap le sud-est est appelé *Cap Doctor*, médecin du Cap, à cause de ses vertus sanitaires; lorsqu'il souffle, le plus fréquemment de novembre à mars, apparaît la Table cloth, nappe du Cap (*Archives de médecine navale*, t. XXVI, p. 71).

SUD-OUEST.

Le vent de sud-ouest se nomme en Haute-Bretagne *Surouâs*, *Suroi;* en Normandie (A. KARR), *Suroué; Sud'oi* en pays boulonais (DESEILLE), à Guernesey *Survouest* (MÉTIVIER), en Provence (BARJAVEL) *Labech*, en Basse-Bretagne *Kornaouek* (SAUVÉ).

Un Surouâ carabiné est un vent du sud-ouest qui souffle avec la vitesse d'une balle lancée par une carabine (LA LANDELLE, *Langage*, p. 69). Quand il se prépare un grain de ce côté, on dit : Il va en fusiller dans le Suroi.

— *Diwallit rag ar merwent koz,*
Hag ar gwalarn iaouank.

Défiez-vous de vieux vent de sud-ouest — Et de jeune vent de nord-ouest (SAUVÉ).

— *Labech pouèrto la boutilho ôou cuou.* Vent du sud-ouest rend malade (BARJAVEL).

— Suroit est charretier pour tous marins (Haute-Bretagne).

— Mouillé comme Surouâ (LA LANDELLE, *Langage*).

— *Avel draon ha gornaouet*
A lez ar c'hrac'h koz da lammet.

Vent de sud-ouest — n'empêche pas la vieille de sauter.

Si le vent de sud-ouest ne remonte pas à la suite d'un grain, il y a de la *malice* dans le temps pour plusieurs jours (Comm. de *M. Sauvé*).

— Arléver dans l'Suroit. Frapper au derrière.

— L'vent est dens l'treu à l'iawe, il vente dans le Suroit (DESEILLE).

Les autres vents ont, à ma connaissance, moins de noms que ceux qui précèdent, et on trouve peu de proverbes qui s'y rattachent. Voici pourtant une expression où l'un d'eux figure :

Ce ratapiat, avec sa face d'est-quart-sud-est, est un méchant homme (DUBARRY, *Roman d'un baleinier*, p. 103).

CHAPITRE VI

PRÉSAGES DE VENT.

Les marins et les pêcheurs, qui ont sans cesse sous les yeux le spectacle de la mer et du ciel, et qui passent sur les flots une partie de leur existence, ont été naturellement amenés à considérer les phénomènes variés qui se montrent à leurs yeux, à examiner les coïncidences et à déduire les conséquences de leurs observations. Ainsi s'est formée une sorte de science empirique, d'après laquelle certains prétendent, non toujours sans raison, prédire d'après quelques indices visibles, le temps qu'il fera, et surtout le vent qui doit souffler. Il y a tels vieux marins qui, en rapprochant les indications fournies par l'état de l'atmosphère, celui de la mer et plusieurs circonstances accessoires, savent souvent à l'avance le temps qu'il fera, et se trompent assez rarement dans leurs pronostics. A côté de ces observations empiriques, la plupart du temps exactes, on en trouve d'autres qui sont d'un ordre purement superstitieux ou sont tout au moins très discutables.

Avant la découverte de la boussole et du baromètre, lorsque les courants et la mer étaient mal connus et que les postes sémaphoriques ne transmettaient pas les avis d'un continent à l'autre, cette espèce de science qui passait de génération en géné-

ration comme une sorte de connaissance populaire du temps, était plus importante et plus nécessaire qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Jal (*Archéologie navale*, t. II, p. 290) cite un passage du *Jouvencel introduit aux armes*, ouvrage du XV^e^ siècle, où l'observation des météores et de la mer sont fortement recommandés : « Ceux qui par mer veullent aller... faut que cognoissent aussi les signes qui demonstrent fortune de mer prochaine advenir qui apperent tant au soleil comme en la lune, es vent, es oiseaulx et meismemant es poissons ». Ce conseil était déjà donné par Végèce.

Pour les riverains, la mer, que dans leur langage ils assimilent souvent à une personne ou à un animal, sent le temps qu'il va faire, et elle le prédit à l'avance par un bruit particulier, qui porte souvent le nom de chant ou de plainte. Bien qu'il n'y ait pas de texte précis à cet égard, il est problable que, dès les premiers temps de la navigation, les marins ont observé que le son était varié suivant qu'il était un présage de brume, de calme, ou de tempête.

Au XVII^e^ siècle, il est constant qu'on y faisait attention. Dans l'*Hydrographie du P. Fournier* (liv. XV, ch. XXXII), on trouve de véritables axiomes qui constatent la croyance de l'époque.

« Quand la mer fait du bruit extraordinairement et que les vagues forment sur le rivage de longues traînées de sable, c'est marque de pluye. Si le bruit de la mer s'épand au loing, bien que le temps soit serain, il y aura en bref de la tempeste. »

En Haute-Bretagne, quand la mer chante sur les grèves et au pied des falaises, on dit : « Elle brait comme un âne ». Lorsqu'on veut savoir quel temps il fera ou quel vent il ventera, on va faire le tour de la côte, et on examine la mer dans chaque *plein*, et

comme la mer *brait* toujours dans un endroit ou dans l'autre, on augure du temps qu'il fera selon que le bruit part de tel ou tel endroit. Il y a des pêcheurs qui s'y connaissent tellement qu'ils prédisent le temps huit jours à l'avance.

Un proverbe du Finistère (Sauvé, *Lavarou-koz*) constate aussi cette croyance :

— *Pa grosmolo ar mor*,
Paourik, sarrit ho tor.

Quand la mer gronde sourdement, — Fermez vos portes, pauvres gens.

A l'île de Batz on dit :

— *Pa ves trouz-mor enn Nor l*,
A zo sin a c'hwall amzer antronoz.

Quand le gros (le grondement, le bruit) de la mer se fait entendre du nord de l'île, — c'est un présage de mauvais temps pour le lendemain (Comm. de *M. Milin*).

Sur la côte de Tréguier, si le bruit de la mer (ar gros, le grondement) se fait entendre à Toul-Hug près Perros-Guirec, c'est-à-dire à l'ouest de Penvenan, c'est signe de mauvais temps. Quand au contraire il vient des rochers de Saint-Gildas, au nord-est, il présage un temps sec. Une grande tempête est proche lorsqu'on entend la mer entrer avec bruit dans les trous et les gorges des falaises, qu'on appelle généralement *Toulou ar c'horandonet*, Trous des nains de mer (Comm. de *M. Le Calvez*).

Aux environs de Saint-Malo, quand la mer sonne, les vents de nord-est ne tarderont pas à souffler.

S'il fait grand vent et que la mer soit *male* au plein, c'est signe qu'au large il fait beau.

Si les pêcheurs de Rosthearty (Écosse), entendent le chant de la mer du côté de l'ouest, au moment où, le matin, ils examinent le temps pour savoir s'il est

favorable à la pêche, ils le regardent comme un signe de beau temps (W. GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1885).

En Angleterre (RUSSELL, *Sailor's language*), on appelle *calling of the sea*, l'appel de la mer, une sorte de gémissement sur la côte, et on le regarde comme un signe de mauvais temps, lorsqu'il est très distinct.

En Écosse (W. GREGOR, *Folk-Lore of nord-est of Scotland*, 155), sur le rivage du Moray Frith, les pêcheurs appellent le bruit des vagues *the song of the sea*, le chant de la mer. Si le chant vient du côté de l'est le vent ne tardera pas à souffler du côté de l'est ou du sud-est; si un chant prolongé (*long song*) vient du côté de la barre de Banff, le vent soufflera de l'est.

De l'aspect de la mer elle-même on tirait aussi des présages. « Lorsque l'on voit de l'escume epaisse çà et là sur la mer ou de petites bouteilles se former sur l'eau, c'est marque d'une grande et longue tempeste; comme aussi la mer estant calme, on la voit grossir tout à coup (LE P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXII).

On a aussi prétendu que la mer, en changeant de couleur, présageait le temps.

Homère (*Iliade*, chant XIV) rapporte expressément cette croyance : « Telle la vaste mer, pressentant l'approche de la tempête, colore d'une teinte sombre les flots silencieux et reste immobile dans l'attente du souffle impétueux que va choisir Jupiter. »

On la retrouve, au XVII^e^ siècle, parmi les signes connus de la prédiction du temps.

« Si la mer paroist plus bleue qu'à l'ordinaire c'est marque qu'il y aura du vent du costé du midy : que si le bleu tire sur le noir, le vent viendra du nord ; que si de grand temps la mer calme tout à coup, il y aura changement de vent, et souvent celuy qui sur-

viendra sera plus violent que le premier (Le P. Fournier, l. XV, ch. xxxii).

Sur la côte du Finistère, quand votre bateau est en marche, si vous voyez au devant de l'étrave, du côté opposé au soleil, l'eau rougir et prendre la couleur de l'arc-en-ciel, gare le vent! (Comm. de *M. L. Sauvé*).

Sur la Méditerranée, voir la mer rougir ou se gonfler est un présage de gros temps.

— *La marino roujo*
Auro pluieo boujo.

Si la mer est rouge. — Il y aura du vent ou de la pluie (Mistral).

— *Rubras ô mar,*
Vellas ô sollar.

Rougeurs à la mer, — les vieilles à se promener.

— *Roiberes ô mar,*
Damas a asollar.

Rougeurs à la mer, — les dames à la promenade (Espagne, *Calendario popular*, 1885).

— *Quand la marino gounfle e que la tremountano boufo, taias de soupo, que lou bouioun mancara pas.*

Quand la mer se gonfle et que la tramontane souffle, tu peux tailler ta soupe, le bouillon ne manquera pas (Mistral).

— *Mari biancu, Sciroccu 'n campu.* Mer blanche, Sirocco dans la plaine (Sicile, Pitrè).

— *Mari crispu, ventu friscu.* Mer agitée, vent frais (Sicile, Pitrè).

Les marins croient que les poissons ont une sorte d'instinct qui leur fait prévoir le temps, et que leur manière d'agir est un indice à peu près certain de celui qu'il fera. Aussi ont-ils fait de nombreuses observations sur les poissons en général, et aussi sur certaines espèces, qui leur semblent posséder une prescience particulière.

Cette croyance est ancienne, et on en trouvera plus loin quelques exemples.

Au XVII^e^ siècle, des traités, même sérieux, ne dédaignaient pas de l'enregistrer.

« Les poissons qui de beau temps paroissent sur l'eau et semblent se iouer, sont marques de pluye ou de quelque tempeste : ie ne me suis jamais vu accueilli de tempeste que quelques iours auparavant ie n'eusse veu des marsouins ou autres gros poissons s'esbattre autour de notre navire » (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXII).

En Basse-Bretagne, deux ou trois jours avant le gros temps, les poissons mordent comme des affolés; le jour où le temps doit se gâter, ils n'approchent plus des lignes. En ce même pays, on croit que si les gros poissons se promènent sur l'eau, c'est que le vent va bientôt venir (Comm. de *M. L. Sauvé*).

Un proverbe sicilien de Pitrè constate qu'en Sicile les marins ont la même opinion : *Malu signu, quannu lu pisci di mare addiventa pisci di ciumi.* C'est mauvais signe quand les poissons de mer deviennent poissons d'écume, c'est-à-dire se montrent sur les flots.

— *Rebrincan os peixes*
Temporal á feixes

Les poissons rebroussent, tempête à foison, disent les pêcheurs galiciens (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

Parmi les gros poissons le marsouin est celui dont les agissements ont été observés avec le plus de soin par les marins des différents pays, et beaucoup sont persuadés que d'après eux on peut, presque à coup sûr, prédire le temps qui se prépare.

— *Merk af Marsvin blesende Storm.* Quand le marsouin souffle, c'est signe de tempête (Proverbe danois).

D'après Jones, lorsque le dauphin et le marsouin

jouent sur la mer, ils présagent la tempête. Leur présence est à cause de cela regardée par les marins comme d'un mauvais augure. C'est à cette croyance que fait allusion un passage de « Canterbury Guest », comédie de Ravenscroft :

— *My heart begin to leap and*
Play like a porpoise before the storm.

Mon cœur commence à sauter et — à jouer comme le marsouin avant la tempête.

Cook, (*Deuxième voyage*) rapporte cette superstition que Shakespeare constatait aussi (*Périclès*, acte II, sc. I) :

« *Troisième pêcheur.* — Maître, ne vous l'avais-je pas dit, quand j'ai vu les marsouins bondir et agiter les flots autour de notre barque? On assure qu'il sont moitié chair, moitié poisson ; le diable les emporte s'ils ne viennent jamais que je ne m'attende à être saucé ! »

Les malelots français (La Landelle, *Mœurs maritimes*) disent que les marsouins annoncent la tempête, que les dauphins se réjouissent à son approche et que jamais ils ne caracolent plus joyeusement.

Sur les côtes de la Charente, si les marsouins se rapprochent du rivage et s'élèvent beaucoup au-dessus de l'eau en poursuivant les mulets, c'est un signe de gros temps (Comm. de *M. G. Musset*).

En Écosse, s'ils se roulent sur la mer, les marins sont persuadés que la brise approche (Gregor, *Folklore of Scotland*, p. 127).

Si on voit un marsouin filer dans le vent en droite ligne, on dit qu'il va chercher le vent dans cette partie (comm. de *M. Aubault*).

En France, en Écosse et en Allemagne, d'après La Landelle, Gregor et Werner, les matelots assurent que les marsouins nagent toujours du côté d'où vien-

dra le vent, et qu'ils naviguent à sa rencontre. Au siècle dernier, Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'île de France*, constatait aussi cette croyance.

En Haute-Bretagne, on ne tire pas les mêmes pronostics : quand le marsouin sort de la mer tout à coup et qu'il se lance en l'air, on dit qu'il prédit le beau temps; c'est au contraire mauvais signe quand il ne sort presque pas de l'eau et qu'il s'y replonge lentement.

Dans les mers du Sud, les baleiniers disent (A. DUBARRY, *Le roman d'un baleinier*, p. 153) qu'à l'approche d'une tempête, la baleine se montre inquiète et s'agite.

Les vieux pêcheurs prétendent qu'un saut de baleine signifie tempête : plus le saut est élevé, plus la tempête sera grande (A. DUMAS, *Les baleiniers*, t. I, p. 91).

Sur les côtes d'Amérique (BASSETT, p. 236), les pêcheurs disent que si les baleines se traînent çà et là en soufflant, on peut s'attendre à une tempête.

Les animaux marins du rivage sont aussi sensibles à l'approche du vent que ceux de la pleine mer.

« Lorsque les conques s'attachent fortement aux rochers, ou que les cancres saisissent des pierres entre leurs serres ou s'enfoncent dans le sable, c'est l'indice de quelque tempeste pluvieuse (Le P. FOURNIER, liv. XV, ch. XXXII).

Dans les Asturies, lorsque les langoustes sautent, c'est l'annonce d'un mauvais temps (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

Beaucoup de poissons à coque se remplissent la coquille de sable, par une sorte de prévoyance, quand doit venir une tempête (BASSETT, p. 134).

D'après Plutarque, si la seiche paraît à la surface, c'est signe d'ouragan; c'était naguère encore (BASSETT, p. 134) la croyance des marins anglais.

« Quand le poulpe s'encourt à terre et s'attache aux petits rochers, c'est signe qu'il y aura bientôt grand vent (PLUTARQUE, *Causes naturelles*, ch. XIX).

D'après Jones (p. 15), quand les oursins s'enfoncent dans la boue, ou qu'ils s'efforcent de couvrir leur corps de sable, ils présagent un ouragan ; on observe que lorsqu'une tempête approche, beaucoup de testacés se refugient jusqu'au fond de leur coquille. Plutarque (*Quels animaux sont plus avisés*, ch. XXIX) leur attribuait une prévovance instinctive encore plus grande : « Pour les hérissons de mer, quand ils sentent qu'il doit avoir tempeste et tourmente en la mer, ils se chargent eux-mêmes avec de petites pierres, de peur qu'ils ne soient renversés, et iettez çà et là par les flots de la mer, et demeurent fermes en leur lieu, par le moyen de l'estage de ces petites pierres dont ils se chargent. »

En Haute-Bretagne, lorsque le Roué de mer (cycloperus lampus) bat de la queue sur l'eau, c'est un présage de vent.

Certains poissons en se montrant sur l'eau signalent le retour du beau temps. D'après Oppien, les anciens croyaient que la présence de l'argonaute annonçait les vents amis, et qu'il était le signe d'une tempête près de s'apaiser. Le pompile annonce le vent doux aux navigateurs ; il annonce le calme et il en est le signe (*La Pêche*, ch. I).

Sur les côtes de la Manche, quand on trouve des tortues du nord au cap Fréhel, c'est le présage d'un beau temps durable.

Dans l'antiquité, il semble que certaines personnes faisaient métier de prédire le temps en examinant le vol des oiseaux. Un passage de Catulle (XXV, à *Thallus*) y fait allusion :

« Plus rapace que les tourbillons des tempêtes

dont la sorcière reconnaît l'approche au claquement de bec des oiseaux. »

Sur les côtes de Bretagne, de même que dans la plupart des pays maritimes, on croit que jamais le vent ne souffle fortement sans que les oiseaux aient annoncé son approche : les pies vont au-devant les unes des autres et se montrent plus bavardes que de coutume; les hirondelles se rapprochent des arbres et se tiennent toutes du même côté, les pigeons se poursuivent avec de grands claquements d'ailes, les oies battent des ailes et *câquent* (crient), les culs-blancs (*Totanus ochropus*) rasent la terre, les mouettes battent des ailes au-dessus des maisons.

En Écosse (W. Gregor, *F. L. of Scotland*, p. 134), si les oiseaux de mer viennent en troupes dans l'intérieur des terres et qu'ils fassent beaucoup de bruit en volant, cela est regardé comme le signe d'un ouragan qui s'approche. En Poitou existe la même croyance; s'ils volent haut, les pêcheurs d'Écosse, supposent que la brise n'est pas éloignée.

En Haute-Bretagne, si les mouettes viennent sur terre, c'est signe de pluie ou de mauvais temps.

En Angleterre (Timbs, t. I, p. 25), en Espagne (*Boletin folklorico*, p. 45), lorsqu'elles se rassemblent sur le rivage, on peut s'attendre à un ouragan; sur les côtes d'Angleterre, si elles se retirent sur la terre, la tempête n'est pas loin (Jones, p. 11).

Aux Asturies, quand les corbeaux vont en bandes du rivage à la montagne, on regarde cette migration comme l'indice d'une tempête prochaine (*Boletin folklorio*, p. 45). Dans le même pays, si les mobeyas ou corbeaux de mer volent çà et là, c'est signe de mauvais temps (Comm. de *M. Brauli Vigon*).

Il en est de même en Angleterre d'après deux dictons rapportés par Bassett, p. 126-127.

— *When sea-birds fly to land,*
A storm is at hand.

Quand les oiseaux de mer viennent à terre, — une tempête s'approche.

— *Sea-gull, sea-gull, sit on the sand,*
It's never good weather when you're on the land.

Mouette, mouette, reste sur le sable; — il n'y a jamais beau temps quand tu viens à terre.

On croit en Basse-Bretagne qu'il y aura certainement du vent le lendemain si l'on a vu les corbeaux et les cormorans se promener dans l'air en procession (Comm. de *M. L. Sauvé*).

En Haute-Bretagne, si les mauves (mouettes) dansent sur la mer et s'y plongent, c'est un présage de temps dur; si elles nagent sur la mer en jetant des cris, c'est signe de vent.

L'arrivée des bernaches pronostique le froid et la bise.

Cicéron (*De la Divination*, liv. I, ch. VII) parlait de cette prescience attribuée aux oiseaux de mer: quand la blanche mouette annonce les horreurs d'une tempête imminente, elle se lève au-dessus de l'abîme et jette des cris aigus et entrecoupés. Quelquefois aussi la noire corneille courant sur les grèves plonge sa tête dans les flots.

En Espagne lorsque les mouettes reviennent sur le rivage de la mer, on s'attend à un ouragan.

En Basse-Bretagne, quand la tempête approche, les goélands en bandes rallient les ports, les marsouins remontent le cours des rivières, les hirondelles de mer désertent les côtes et pénètrent dans l'intérieur des terres. Un marin prévoyant n'entend jamais le gros Guillaume (cormoran) crier à la façon des enfants sans dire aussitôt : « Celui-là appelle le mauvais temps; ça sent mauvais. Il n'est pas trop tôt

de déménager si nous ne voulons faire un trou dans l'eau et boire la lavure de nos fesses (Comm. de *M. L. Sauvé*).

Les goélands indiquent aux pêcheurs, par leurs cris, le voisinage des brisants et l'approche de la tempête, et leurs présages sont plus sûrs que ceux des meilleurs marins. Malheur à ceux qui les tuent! ils sont maudits par les oiseaux expirants, et les effets de cette malédiction ne se font pas attendre. Il est avéré, disait-on, que le matin de la terrible catastrophe du *Républicain*, le capitaine de ce vaisseau avait tué des goélands au vol du haut de sa dunette (Moreau de Jonnès, *Souvenirs*, t. II, p. 87).

Sur la côte de Tréguier, quand on voit le ventre blanc des goélands luire au soleil c'est signe de tempête (Comm. de *M. Le Calvez*).

Parmi les oiseaux de mer, le pétrel (*Procellaria pelagica* L.), est celui qui figure au premier rang de ceux qui annoncent la tempête. En plusieurs pays son nom même y fait allusion. En Picardie et dans le Finistère on l'appelle oiseau des tempêtes; au siècle dernier (Laharpe, t. VI, p. 170), les marins le nommaient oiseau-tempête parce qu'il présage le mauvais temps en volant bas et rasant la surface des eaux ou en venant se percher sur les navires. En Angleterre (Russell, *Sailor's language*), il porte le nom de pinson de tempête, *storm-finch;* son nom hollandais *Storm-valuw* (Schlegel cité par Rolland) fait allusion à la même chose. Il en est de même de ses autres noms, oiseau satanique, oiseau du diable, etc.

D'après Jones (p. 10), le pétrel, le poulet de la mère Carey (Mother Carey's chicken) des anciens temps apporte aux marins de tous les pays l'appréhension de terribles dangers. Pennant dit que les pétrels annoncent sûrement aux marins l'approche de la tem-

pête quand ils se rassemblent à l'arrière du navire. Lorsque l'orage disparaît, on ne les voit plus.

Lorsque les marins (VALMONT-BOMARE, *Dictionnaire*), surtout ceux de Danemark, voient, la mer étant calme, les pétrels se réunir, voler en troupes dans le sillage du vaisseau, sous son abri, ils se regardent comme assurés d'être bientôt exposés à un gros temps, qui ne tarde jamais en effet à succéder à l'apparition des petits pétrels.

On croit qu'avant les ouragans apparaît l'oiseau de mer appelé goylir; les Espagnols le nomment « malefigo », oiseau du mal (BASSETT, p. 128).

Les oiseaux que les Portugais appellent *almas perdidas*, sont toujours le signal de tempêtes (*Tour du Monde*, t. I, p. 231).

Les petits culs-blancs appelés Satanas, qui suivent les navires, annoncent la tempête (Comm. de *M. Travers*).

Dans une ancienne ballade (BASSETT, p. 126), les courlieux sont appelés les « sept siffleurs », et leur cri la nuit annonce la tempête.

En Angleterre, on dit que le coucou apparaît avant une tempête d'équinoxe.

D'autre oiseaux prédisent le temps par leur chant. Lorsqu'en mer on entend le coq chanter, on croit qu'un grain est imminent (*France maritime*, t. IV, p. 365).

A l'île Maurice (BAISSAC, *Créole mauricien*), si le paille-en-cul crie, c'est l'indice d'un coup de vent :

Zozo paillenqui crié là-haut, coudevent vini.

Le cygne était un présage de beau temps pour les marins, parce que, suivant un fragment d'Emilius de Vérone, il ne se plonge jamais dans les eaux et flottera sur la mer la plus orageuse (JONES, p. 12).

La croyance ancienne, qui se perpétua jusqu'au

XVIII[e] siècle, attribuait aux alcyons la vertu d'apaiser les tempêtes et de prédire le beau et le mauvais temps. Une croyance encore répandue parmi les po u-lations maritimes, c'est que si on suspend cet oiseau par le bec, il tourne aussitôt sa poitrine vers le vent qui souffle (*Dict. des sup. pop. Migne*, c. 42.)

En Espagne (*Boletin folklorico*, p. 45), lorsque les mouettes se posent tranquillement sur les vagues, c'est un présage de beau temps.

A la Nouvelle-Zélande, les indigènes disent que le Kohoperoa, sorte de coucou, cesse de chanter toutes les fois que le vent est sur le point de souffler du sud, et qu'il ne recommence que quand le vent d'ouest ou une brise du nord s'élève (LESSON, t. IV, p. 215).

Quand les albatros sont affamés, c'est signe de vent à venir (Comm. de *M. Aubault*).

Le milvago annonce changement de tem[illegible]s toutes les fois qu'on le voit voltiger hors de l'eau (PLINE, XXXII, 6).

En Haute-Bretagne, lorsque les oiseaux ne quittent pas la mer pour voler sur la côte, c'est signe de beau temps.

L'oiseau qu'on appelle *tarak* (sterna hirundo), prédit par son arrivée le beau temps aux marins. (Finistère, CAMBRY, p. 73.)

Sur le littoral de la Bretagne, il n'y a jamais de grands vents sans que les animaux ne le pronostiquent par quelque signe, les chats aiguisent leurs griffes, les porcs grognent, éparpillent leur litière et la trans-portent au loin, les moutons deviennent folâtres et se plaisent à *cosser* (se heurter).

En Basse-Bretagne, toute une série de dictons que l'on chante constate la relation du chat et du vent :

Pa vez ar c'haz, e traon ann ti,
Gant he bao o woali'hi he fri,

Ar martolod c'hell chomm er ger,
Rake prest e vo kun tol amzer.

Pa vez ar c'haz o woalc'hi he fass,
N'eo ket brao passeal kanol Vaz;
Mar passe he bao dreist he skouarn,
Ar patron bag ne c'hello ket gouarn.

Pa dro ar c'haz he geïn d'ann tan,
Kazi sur ar vaga z eï-dindan;
Ha, ma teu ar c'haz da zevi he vleo,
Ar vartoloded n'int mui beo.

Pa gommans ar c'haz gant he Gredo,
Ar gwall amzer prest a doro;
Neuze, ken bag ken martolod
Ho deuz ar chans da zont en aod.

Setu ar c'kaz o vont dre ann ti,
Gant ann holl draou e glask c'hoari,
Ha, pa zigouezo he verstr er ger,
E teuïo, pront, war he zivesker.

Quand le chat, au bas de la maison,
Avec la patte se nettoie le nez,
Le marin peut rester chez lui,
Car, sans tarder, il y aura un coup de vent.

Quand le chat se nettoie la face,
Il ne fait pas beau traverser le chenal de Ba'z (1);
S'il se passe la patte par-dessus l'oreille,
Le patron de barque ne pourra plus gouverner.

Quand le chat tourne le dos au feu,
Presque sûrement chavire la barque;
Et, si le chat vient à se brûler le poil,
Les marins ne sont plus en vie.

Quand le chat commence son credo (2),
Le mauvais temps est près de se casser;
Alors, barque aussi bien que marin
Ont la chance d'atteindre le rivage.

(1) Ile de Batz.
(2) Son ronron.

Voici que le chat va et vient dans la maison,
Avec toute chose il cherche à jouer,
Et, quand son maître rentrera,
Vite, sur ses genoux il viendra.
(Basse-Bretagne. Communiqué par M. Sauvé (1883).

En Angleterre (W. Jones, p. 115), si un chat joue avec une robe ou un tablier, cela est regardé comme un présage de tempête.

On croit, aux Shetland, que si un chat regarde les nuages, c'est signe de vent; lorsqu'il dort la tête appuyée sur ses pattes, c'est un présage de calme (Blind, p. 361). Aux Shetland, si l'on veut savoir de quel côté soufflera le vent, il faut observer de quel côté il regarde quand il gratte le plancher (*Folk-lore journal*, 1884, p. 380).

En Galice quand les chats se lavent la tête, c'est signe de pluie; quand ils courent vite, c'est signe de vent (Comm. de *M. Braulio Vigon*).

En Cornouaille rencontrer un lièvre blanc la nuit sur le quai est un présage de tempête.

Dans ce même pays, il y a des gens qui prétendent avoir vu le chien de mer Shock qui sort de la mer et se promène sur les collines quand une tempête couve (Jones, p. 116 et 115).

En Poméranie lorque par un temps calme un chien lève le nez et flaire, le prochain vent vient du côté où le chien a dirigé son nez (*Mélusine*, II, col. 187).

Les cochons ont des yeux d'une petitesse remarquable, mais on assure en Angleterre qu'ils sont très bons pour prédire le vent et la pluie. De là l'expression proverbiale « Pigs seeing the wind. » (Timbs, t. II, p. 194).

Le chant des grenouilles le soir est, en Basse-Bretagne, un présage de beau temps.

— *Goude koan pa gan ar ranet,*
Na fell ket d'id beza nec'het

Si les rainettes chantent après souper, — tu n'as besoin de t'inquiéter. (Comm. de *M. L. Sauvé*).

En Haute-Bretagne si on voit des hannetons voler sur la mer, c'est signe de calme.

En brûlant du sel et de la poudre à canon, des marins s'imaginent reconnaître le temps qu'il doit faire à la couleur de la flamme (E. Sue, *Kernok*, p. 17).

Sur la côte de Tréguier, si l'on voit les brins de paille se dresser perpendiculairement sur les meules, c'est le signe d'un ouragan (Comm. de *M. Le Calvez*).

La fumée sert aussi à prédire le temps. Dans l'antiquité, à l'inspection de la fumée qui s'élevait du volcan de l'île Lipari, les habitants prédisaient le temps trois jours à l'avance.

Pa z-a ar moged pik
A ve ann amzer milk.

Quand la fumée monte droit (m-à-m. va à pic), — temps calme (Comm. de *M. L. Sauvé*).

En Basse-Bretagne, on tire des pronostics du vent lui-même :

Lorsque le vent est haut, s'il fait le tour de ses domaines dans la journée et qu'il revienne le soir à son point de départ, il y a du beau temps assuré pour deux ou trois semaines ; si le vent est joueur (changeant), on dit qu'il cherche un trou pour se loger, ou l'on dit que le temps est au conseil (Comm. de *M. Sauvé*).

Sur la côte du Poitou, on regarde que le mauvais temps menace quand il y a des « scènes en mer », c'est-à-dire que l'*ouest* est chargé de nuages ; quand on voit trop distinctement les objets placés à l'horizon ; quand le temps *écoute*, c'est-à-dire qu'il se fait un grand silence (Comm. de *M. G. Musset*).

Certains, d'après leurs rêves, assurent qu'ils sont avertis du temps à venir :

En Haute-Bretagne si on rêve dans un chat, c'est signe qu'il ventera le lendemain.

En Allemagne, si d'aventure on vient à rêver de chevaux ou de filles, on peut être sûr qu'il y aura quelque chose ; plus les femmes sont vieilles et laides, et plus la bourrasque arrive avec tapage, et ça, mon garçon, c'est aussi sûr qu'*Amen* à l'église (WERNER, p. 30).

CHAPITRE VII

LE VENT EXCITÉ OU CALMÉ.

Les marins détestent le calme : il les empêche d'arriver au but de leur voyage, et de plus, il est assez souvent précurseur de mauvais temps.

Dans le pays de Tréguier, on dit : quand il fait calme, la nature pense. *Ar bed a song* (Comm. de *M. Le Calvez*), expression qu'on peut rapprocher du temps qui est au conseil, du temps qui écoute, et qui éveille l'idée de personnification des puissances de la nature : elle est exprimée en propres termes dans le passage suivant, survivance inconsciente du mythe des vents :

Nous sommes en plein calme et les matelots disent que les vents tiennent conseil (Choisy, *Voyage à Siam*, p. 72).

Les marins anglais appellent plaisamment *an Irishman's hurricane*, un ouragan d'Irlandais, le calme plat (Russell, *Sailor's language*). Ils donnent aussi ce nom au vent qui souffle de tous côtés.

Le calme porte encore le non de calme plat (*flat calm*, anglais), calme tout plat (Aubin), plein calme; de calme mort, *dead calm* (Russell, *Sailors's language*).

[§ 1. — Proverbes et croyances.

— Il ne fait ni vent ni haleine (Leroux).

— Il n'y a ni vent ni vague (Haute-Bretagne).

— Il n'y a pas plus de vent que dans le creux de ma main (Basse-Bretagne).

— Le vent ne déplacerait pas une plume.

— Il n'y a pas plus de vent que dans mon bonnet (Comm. de *M. Sauvé*).

— Après le calme vient le vent (La Landelle. *Derniers quarts*).

— *After a storm comes a calm.* Après un ouragan vient le calme (Écosse, Hislop).

— *Bounaço d'ivèr e proumesso de gentilo ne,*
Qu s'en fisara sara paure ome.
Bonace d'hiver et promesse de gentiihomme,
Qui s'y fiera sera pauvre homme (Provence, Mistral).

— *Keep a calm sough.* Prenez garde au souffle calme (Écosse, Hislop).

— *Bunazza nun cc'è mai senza timpesta.* La bonace n'est jamais sans tempête (Sicile, Pitrè).

— *La bonaccia burrasca minaccia.* La bonace menace de bourrasque (Toscane).

A des époques déterminées régnait sur la mer un calme absolu; les anciens connaissaient les jours alcyoniens, croyance qui a souvent inspiré les poètes :

L'alcyon, dit Willford dans ses « Secrets de nature », à l'époque où il couve ses petits, c'est-à-dire quarante jours environ avant le solstice d'hiver, jouit d'un temps calme et tranquille, ainsi que cela a été observé sur les côtes de Sicile, d'où est venu le proverbe de jours alcyoniens (W. Jones, p. 8).

On retrouve une légende parallèle dans l'Inde :

Il y a près de Serendib un oiseau qui fait ses petits sur le rivage de la mer. Dès lors les vents cessent de souffler pendant quatorze jours (*Merveilles de l'Inde*, p. 146).

On peut, dit Bassett, p. 131, peut-être rattacher le mythe des alcyons aux Ribhus de la mythologie aryenne. Ces démons des tempêtes dormaient pendant douze nuits aux approches du solstice d'hiver.

Jadis, si on avait une momie à bord, on était retenu en mer par le calme, et beaucoup de marins provençaux le croyaient fermement.

A bord d'un navire espagnol, on attribua un calme persistant à la présence d'un hérétique (Bassett, p. 136 et 108).

Lorsque le navire restait immobile faute de vent, les marins étaient sujets parfois à des hallucinations semblables à celles qu'éprouvent ceux qui traversent le désert. En Angleterre, d'après un voyageur cité par le *Magasin pittoresque*, 1852, p. 112, on dit que parfois le marin, enchaîné par le calme sous le soleil des tropiques, écoute avec une surprise mêlée de quelque effroi le tintement des cloches de son village.

§ 2. — Moyens d'avoir du vent ou de l'apaiser.

Comme l'absence de vent, ou les vents contraires sont les choses les plus désagréables aux marins, ils ont eu naturellement recours, aux époques primitives, à des moyens surnaturels pour faire souffler le vent ou pour le rendre favorable à la navigation qu'ils entreprenaient. Il se trouva dès lors des sorciers et des magiciens pour exorciser les puissances de l'air et les contraindre à accorder à leurs protégés ce qu'ils demandaient. Ainsi qu'on le verra, ces idées ne sont point encore entièrement perdues dans les marines, même européennes. On y conserve de nos jours encore la croyance que le vent peut être influencé par certaines personnes, par des accidents ou des pratiques superstitieuses.

Voici un conte assez plaisant dans lequel un bonhomme fait changer le vent par ses prières.

L'HOMME QUI FAIT CHANGER LE VENT.

Il y avait une fois un vieux pêcheur qui tous les soirs allait à la pêche dans un petit bateau qu'il avait acheté. Souvent, quand il était sur le lieu de pêche, le vent changeait et il avait vent debout pour s'en retourner. Cela le contrariait beaucoup, car il était seul dans son bateau, et il était obligé, pour regagner le havre, de ramer ou d'attendre que le vent fût calmé.

Un jour qu'il avait vent debout pour se rendre au lieu de pêche, il se mit à maugréer, puis se rappela les conseils de sa bonne femme, et dit :

— Par ma fa, mon fû (1), la vielle m'a dit qu'i' fallait périer l'bon Dieu pour que que le vent changerait, j' m'en vas l'périer d'sieute pour vâ.

Il s'agenouilla dans son bateau, et pria le bon Dieu de faire changer le vent. Il changea en effet au moment où le bateau arrivait sur le lieu de pêche.

— Par ma fa, mon fû, i'n'était pas trop tôt, mon bon Dieu, d'avai fait changer l'vent debout là ; v'êtes un bon vieux zigue. Quand je vous trouerai, si j'vous reconnais, j'vous payerai une moque de cidre.

Il jeta son tangon à la mer et tendit ses lignes, Aussitôt il vint du poisson sous son bateau, et il en prit tant qu'il voulut. Mais quand il hissa sa voile pour s'en aller, il avait encore vent debout. Il se mit alors à penser :

— Si le bon Dieu n'avait pas fait changer le vent, j'aras vent arrière asteure ; 'est ma bonne femme qu'en

(1) *Par ma foi, mon fils*, juron des Jaguens.

est la cause, mon p'tit fû; car si a (elle) ne m'avait pas dit de périer l'bon Dieu de faire changer le vent; i'serait cor au Nordée, et j'aras bon temps pour m'en retourner dans le havre; à présent qu'il a viré au Surouâs, jomais je ne sé capable de rebouquer.

Tout en pensant à cela, le vieux pêcheur louvoyait toujours, et à force de courir des bordées, il finit par arriver dans le havre. En rentrant chez lui, il dit à sa bonne femme :

— Par ma fa, mon fû, j'ai eu bien du ma' à m'en veni' de la pêche ané (aujourd'hui); c'est quasiment de ta faute; car j'avas vent debout pour aller; j'ai périé le bon Dieu de l'faire virer, comme tu me l'avas dit, et il a viré tout de sieute. Mais j'étas tout cont' les Bourdiniaux, et je n'en ai profité ni pour aller ni pour reveni'. J'avas pourtant promis de li payer une moque de cite; i' m'a trompé; asteure, je n'li donneras pas sieurement un verre d'iau.

— Qué' que tu veux, mon pauv' bonhomme, dépéé qu'il est mort, 'est son gars qui commande, et i' n'sait pas si bien c'qu'est bon à faire comme son pauv' bonhomme de père; 'était pour s'amuser qui' t'a fait tant d'ma'. Si était cor not' pauv' bonhomme bon Dieu qui commanderait, n'est pas li qui s'amuserait à faire des tours ès païcheurs.

— Qué que tu dis, veille diote, répartit le vieux pêcheur; 'est tout l'contraire; car, par ma fa, mon p'tit fû, 'est l'gars qu'est mort; par malheur, car s'i' vivait i' s'rait mê sé p'us espérimenté que son vieux diot de père'; car tu sais ben qu'il est en éfense, de ce qu'il est vieux, et quand il est dans son diot, i' n'sait p'us c'qu'i fait.

— Tu as raison, dit la bonne femme; 'est l'vieux qui t'a fait du ma'; invoque une autre fois le grand saint Clément, mon ptit fû; 'est le saint-là qui gou-

verne la mer et le vent, et 'i vaudra vantiez mieux pour ta que notre bon Dieu.

— Par ma fa, mon fû, je crais, la veille, que tu hausses de tête (affoles); tu as toujours bien confiance dans les saints-là! Par ma fa d'conscience, je crairais p'utôt dans n'eune bonne moque de cidre; a m'ferrait p'us d'bien que tout l'monde-là que je ne connais pas. Donne-moi un sou, et j'en vas en boire eune.

C'est depuis ce temps-là qu'on dit en proverbe :

C'est comme les vieux Jaguens,
Qui n'croient pas plus dans l'bon Dieu qu'dans les saints.

(Conté en 1882, par François Marquer.)

On a vu au chapitre des dieux du vent, que des divinités, tantôt suprêmes, tantôt spéciales, leur commandaient, et que, parfois, chaque vent était lui-même une divinité, ou tout au moins une entité. Dans tous ces cas, on croyait pouvoir se rendre favorables les vents ou leurs dieux par des sacrifices, des prières et des conjurations.

Les saints, lors de triomphe du christianisme, furent presque partout substitués aux divinités, et héritèrent de leurs attributs. Certains d'entre eux prirent la place des dieux de la mer et du vent, et furent invoqués, avec bien des cérémonies superstitieuses par les matelots, comme l'avaient été les divinités auxquelles ils succédaient.

Au XVII^e^ siècle (H. Cano, *Arte por fabricar naos*, cité par Jal), lorsqu'il faisait du calme, les marins espagnols invoquaient saint Laurent et lui adressaient une prière ainsi conçue :

« O Sant Laurencio, Barbas de oro, dadnos Viento, Viento, Viento; sant Laurencio, cosa que no se de donde proceda, pues de ninguna manera nos consta,

que este ben aventurado, y fortisimo martir huviese navigando, ni exercitado las cosas maritimas. »

Parfois cette demande était faite de façon plus que cavalière, ainsi qu'on peut le constater par les extraits qui suivent :

« Le temps était assez calme, mais le vent n'était pas favorable; les matelots portugais allèrent dévotement devant l'image de saint Antoine, et firent une prière suppliante, lui demandant le vent propice. La prière fut sans effet, les marins impatients, et d'ailleurs accoutumés à traiter assez cavalièrement le pauvre solitaire, prirent sa statuette pour l'attacher au mât, et contraindre ainsi par cette torture le saint à leur obéir. La corde était prête et l'exécution allait avoir lieu, quand le pilote, ému de pitié pour le saint, s'engagea en son nom, et promit qu'il accorderait le bon vent souhaité, sans qu'on sévît ainsi contre lui. On reporta donc la statuette à son sanctuaire; mais saint Antoine étant resté sourd à toutes les supplications, le capitaine céda aux vœux de son équipage et ordonna qu'on liât le saint. En effet on le fixa au mât par quelques cordes, d'abord peu serrées, mais bientôt plus étroitement adhérentes au corps de saint Antoine, que l'on faisait ainsi martyr. Le vent ne vint point. On prit alors le parti de laisser là, exposée à la risée et aux injures, l'image devant laquelle on s'était agenouillé la veille. Chaque jour en ajouta une cordelette de plus pour mieux garrotter la victime sainte. A la fin, le vent souffla, l'on délivra saint Antoine, qu'on remit très respectueusement dans sa niche, en le remerciant, mais en lui reprochant une obstination qui avait contraint des hommes pleins de confiance en lui à user de rigueur à son égard et à lui manquer de respect. (PIÉTRO DELLA VALLE, t. IV, *Lettera di Mascat*. JAL).

L'alarme était générale sur le bâtiment, lorsque le jésuite sortit pour la première fois de la cabane. Ayant été informé du danger, il retourna dans la cabane, et apporta l'image d'un saint, qu'il fit pendre au hauban d'artimon, après quoi il menaça le saint ou sa figure de la jeter à la mer, si elle ne nous donnait pas bien vite au bon vent; le hasard voulut qu'il nous en vînt un peu de terre, et le jésuite emporta triomphalement son image. » (*Premier voyage de Byron.*)

Les corsaires français avaient jadis emprunté aux Portugais cet usage. « Combaleau était un Cauchois; il avait fait quelques voyages sur les navires portugais, et s'était laissé persuader par les marins fanatiques de cette nation que saint Antoine, dont il invoquait toujours l'assistance dans le calme, lorsqu'il désirait de la brise, était le possesseur exclusif de l'outre d'Éole. François ne manquait jamais, à l'occasion, d'implorer sa protection d'une manière assez bizarre. Elle consistait à caresser et à plonger dans la mer une petite statuette en ivoire du grand saint, qu'il attachait par le cou, au bout d'une corde, en lui répétant à satiété, à chaque immersion qu'il lui faisait subir.

Offresque saint Antoine barbe d'or, sinon offresque barbe d'étoupe (L. GARNERAY, *Scènes maritimes*, t. II, p. 217).

Un écrivain du XIV^e^ siècle (BASSETT, p. 135) rapporte qu'au moment où un navire qui portait des reliques était retenu par le calme, on jeta à la mer un os des martyrs et qu'il s'éleva aussitôt un vent favorable qui dura jusqu'à l'arrivée au port du vaisseau.

La Vierge intervenait aussi et faisait souffler la brise :

D'après une légende du moyen âge (BASSETT, p. 77),

elle envoya un vent favorable à la flotte d'un seigneur qu'elle protégeait.

Le vent ayant heureusement changé, les Portugais ne manquèrent pas d'attribuer cet événement à l'entremise de Notre-Dame de bonne mort (*Premier voyage de Byron*, p. 15)

Pour avoir du bon vent les matelots galiciens s'adressent à une Vierge de leur voisinage et lui disent :

Madre de Dios de Chanteiro,
Déano vento en popa.

Mère de Dieu de Chanteiro, — donne-nous le vent en poupe, (Ballesteros, *Cancionero gallego*, p. 197).

L'antiquité crut que certains individus avaient le pouvoir de calmer ou d'exciter les vents. Des fragments assyriens récemment déchiffrés contiennent des charmes pour commander aux sept mauvais esprits des tempêtes. Les marins grecs se servaient, pour invoquer les vents, de formules appelées Anèmo-Kostai. Il en existe encore une, composée par Simonide (Bassett, p. 455).

Sozomènes raconte qu'un empereur de Constantinople fit mettre à mort le philosophe Sopatre, parce qu'il avait lié les vents qui amenaient les provisions à la capitale.

D'après Hérodote, une horrible tempête ayant fait périr quatre cents vaisseaux de la flotte de Xercès, un magicien perse lia aussitôt l'aguillette à Éole et l'empêcha de submerger le reste (Salgues, *Erreurs et préjugés*, p. 164).

Les prêtresses de Sena, consacrées par une virginité perpétuelle, sont au nombre de neuf. Elles sont appelées Gallicènes, et on leur attribue le pouvoir extraordinaire de déchaîner les vents et les tempêtes par leurs enchantements ; mais elles réservent exclusivement leurs remèdes et leurs prédictions à ceux qui

n'ont voyagé et navigué que dans le but de les connaître (POMPONIUS MÉLA, l. III, ch. VI).

De même que les prêtresses de l'île de Sein, certaines fées commandaient aux vents.

La fée de la grotte aux Chiens, à l'embouchure de la Rance, avait jadis du pouvoir sur les vents, et on venait déposer des fleurs à l'entrée de sa grotte. D'autres fées de la Rance vêtues des couleurs de l'arc-en-ciel en suivaient une plus belle qu'elle, qui se promenait pendant les orages sur une barque faite d'un nautile des mers du Sud : elle commandait aux vents de souffler moins fort et aux flots de rendre les cadavres (M^me^ DE CERNY, *Saint-Suliac*).

On a vu que dans l'antiquité des magiciens passaient pour commander aux vents, et pour, au moyen de certaines conjurations, les enchaîner ou les déchaîner à leur gré; cette croyance traversa le moyen âge, et semble même s'être fortifiée pendant cette période. Dans le Nord scandinave on la trouve tellement enracinée qu'elle a subsisté jusqu'à nos jours. Cet art magique était surtout exercé par les Finnois et les Lapons.

D'après Thorpe, *Appendix*, p. 245, cette croyance au pouvoir des magiciens finnois est regardée comme antérieure à l'Edda. Odde, le maître de la mer des Danois, traversait l'Océan sans navire, faisait par ses paroles magiques soulever la tempête, et par ses enchantements les épées des Danois paraissaient lancer des rayons et briller comme du feu.

Olaüs (l. III, ch. XIII) raconte que le roi de Suède Éric était un puissant magicien, si familier avec les démons malfaisants, que le vent se mettait à souffler du côté où il tournait son chapeau. C'est pourquoi on le surnomma Ventosus Pileus (chapeau à vent).

Walter Scott (*Le Pirate*, ch. xx) rapporte cette tradition comme ayant existé à une époque récente aux Shetland : « Je n'y crois pas plus, dit un de ses personnages, qu'aux contes des nourrices sur le roi Érik, qui pouvait faire changer le vent de côté en tournant la pointe de son chapeau. » Nous retrouvons dans les contes populaires le souvenir de ce chapeau merveilleux ; mais c'est le diable qui l'accorde à ceux qui se sont donnés à lui. Dans un récit norwégien d'Asbjörnsen, le *Capitaine et Old-Nick*, le capitaine a fait un pacte avec le diable, qui doit lui donner d'heureux voyages. Partout où il va, il peut se procurer le vent qu'il désire : il n'a qu'à tourner son chapeau et le vent souffle du côté où il veut.

La phrase encore en usage : Un chapeau plein de vent rappelle le roi de Norwège (Bassett).

Parmi les dons accordés par une fée ou sorcière à la veuve d'un marin, se trouve celui de faire changer le vent ; pour cela il suffit qu'elle souffle du côté où elle désire qu'il vienne (Sébillot, *Contes des marins*, n° viii).

On peut rapprocher du chapeau d'Éric, le fait suivant raconté par l'abbé Lecanu (*Histoire de Satan*, p. 358) et qui date de la fin du xvii^e^ siège. Un berger de Brie-Comte-Robert nommé de Bras-de-Fer avait été condamné aux galères pour sorcellerie. Le navire qui l'emportait avec d'autres compagnons s'arrêta en vue des côtes d'Espagne. Les matelots s'en prenant de ce calme subit aux magiciens qu'ils transportaient, les battirent à merci. Bras-de-Fer demanda grâce et promit de faire partir le navire. Dès qu'il fut libre, il tourna du bout de son pied une pierre qui se trouva sur le pont : le vent se leva et le navire partit en effet.

Dans une chapelle de l'île Fladda-Chuan, qui fait

partie des îles de l'Ouest, il y avait une pierre bleue attachée à l'autel, et qui était toujours humide. Lorsque les pêcheurs étaient retenus dans l'île par des vents contraires, ils avaient coutume de la laver avec de l'eau, dans l'espérance de se procurer ainsi un vent favorable. Cette pierre était tenue en si grande vénération qu'un serment prononcé devant elle n'était jamais violé (JONES, p. 70).

De nos jours on dit encore plaisamment aux enfants d'aller chercher la corde à tourner le vent. En Haute-Bretagne, on leur conseille de la demander à la servante du recteur. Ce pourrait être un souvenir effacé du temps où l'on attribuait aux prêtres le pouvoir des tempestaires.

Entre Saint-Malo et Saint-Brieuc les marins disent que c'est le curé de Cancale qui tient la corde à tourner le vent; toutes les fois qu'ils l'ont contraire, ils jurent après lui.

D'après l'ouvrage de Glanville *De proprietatibus rerum* (1360), les habitants du Vinland offraient et vendaient le vent aux capitaines que le calme retenait sur leurs rivages. Et ils leur remettaient une pelote de fil avec trois nœuds ou plus, le vent devenant d'autant plus fort qu'ils tiraient du peloton un plus grand nombre de nœuds (GRIMM, D. M., ch. XX).

Olaüs (liv. III, ch. XV) parle en ces termes du commerce de vent auquel se livraient depuis longtemps les magiciens du nord : jadis les Finnois vendaient le vent aux marins retenus sur le rivage par les vents contraires; lorsqu'on les avait payés, ils leur remettaient un cordon qui avait trois nœuds magiques. Ils les avertissaient qu'en dénouant le premier nœud ils auraient des vents doux et favorables, au second nœud un vent plus fort, mais que s'ils dénouaient

le troisième, il s'élèverait une tempête si violente, qu'ils ne pourraient veiller à la proue pour éviter les écueils, ni carguer les voiles, ni diriger le gouvernail. On assure que certains, qui ne croyaient pas à la puissance de ces nœuds, l'ont éprouvée à leur désavantage.

Le Loyer assure que les brahmines vendent toujours les vents par le moyen du diable, et il cite un pilote vénitien qui leur en acheta au seizième siècle (*Dictionnaire infernal*).

Au XVII^e^ siècle, on croyait encore, dans le nord de la Suède, que les sorciers lapons pouvaient produire à leur gré le calme, le vent ou la tempête. « Entre plusieurs enchantements, dit Regnard (*Voyage en Laponie*), dont les sorciers lapons sont capables, l'on dit qu'ils peuvent arrêter un vaisseau au milieu de sa course. Mais ce qu'ils font le plus facilement, c'est de vendre le vent à ceux qui en ont besoin ; et ils ont pour cela un mouchoir qu'ils nouent en trois endroits différents, et qu'ils donnent à celui qui en a besoin. S'il dénoue le premier, il excite un vent doux et supportable ; s'il a besoin d'un plus fort, il dénoue le second, et s'il vient à ouvrir le troisième, il excitera une tempête épouvantable. L'on dit que cette manière de vendre pour lors le vent est fort ordinaire dans ce pays, et que les moindres petits sorciers ont ce pouvoir, pourvu que le vent dont ils ont besoin commence un peu à souffler et qu'il faille seulement l'exciter. »

D'après Dorville, l'efficacité du mouchoir dépendait de la natalité du magicien. Il avait un plein pouvoir sur le vent qui régnait au moment de sa naissance ; ainsi l'un gouvernait un vent, l'autre en dirigeait un tout opposé, l'un faisait siller les vaisseaux, l'autre les arrêtait (t. VI, p. 321).

On pouvait toutefois neutraliser ce pouvoir en employant un moyen que Pline indiquait déjà. « Le seul remède, dit Regnard, d'empêcher la force de ce charme est de répandre des purgations de femme dont l'odeur est insupportable aux esprits. » Dorville raconte aussi qu'en en frottant le bâtiment, on le mettait à l'abri des effets de cette sorcellerie.

La Martinière (*Voyage aux pays septentrionaux*, XVII^e^ siècle) raconte fort sérieusement qu'ayant appris qu'il y avait sur la côte de la Laponie des sorciers qui disposaient du vent à leur volonté, lui et le capitaine de son navire allèrent prier l'un d'eux de leur fournir un vent qui les portât au cap Nord, Le Lapon leur dit qu'il ne pouvait leur fournir du vent que pour les conduire jusqu'à un promontoire qu'il leur nomma, et il attacha à un coin de la voile du mât de misaine un lambeau de toile de la longueur d'un tiers d'aune, et auquel il fit trois nœuds. Quand il se fut retiré, le capitaine défit le premier nœud et il s'éleva un vent favorable; plus tard on défit le second qui donna aussi un bon vent; mais quand on défit le troisième, il s'éleva une bourrasque furieuse.

Dans le nord de l'Allemagne (THORPE, t. III, p. 23) des sorcières pouvaient aussi changer le vent. L'auteur raconte l'histoire d'une femme qui, pour un plat de poisson, donna un morceau de toile avec trois nœuds en leur recommandant de ne dénouer le troisième qu'après avoir touché terre.

Un capitaine d'Aarhuus se trouvait un jour à Drontheim où il fit connaissance d'un Finnois, qui venait souvent le voir à bord. Ce Finnois, qui avait le pouvoir de faire maintes sorcelleries, offrit, entre autres choses, au capitaine de lui apprendre comment se procurer du vent. Le capitaine pensa que cela pourrait lui être utile. Le lendemain, le Finnois

apporta un sac, et le plaça en dehors de la cabine, en disant que le marin n'aurait qu'à le prendre avec lui, et que le vent arriverait aussitôt. Mais le capitaine à la réflexion ne voulut pas s'en servir; alors le Finnois lui proposa de lui donner des nouvelles de sa femme; il tomba comme mort sur le pont, et quand il se releva, il lui raconta ce qu'elle faisait; et lui montra un objet qu'il avait pris dans la maison.

Ils se mirent en mer tous les deux, et ils avaient alternativement bon et mauvais vent pendant douze heures (THORPE, t. II, p. 192).

Dans son Folk-Lore des États-Unis, M. W. George Black dit, à propos des chats, qu'il a entendu parler dernièrement d'une vieille femme de Black Island, qui maintenant encore place un chat sous un baril, et garde la pauvre bête jusqu'à la laisser presque mourir de faim, pour empêcher l'appareillage d'une certaine goélette, pour le capitaine de laquelle elle a de la haine. Le chat parvint à s'échapper, et revint à sa maison pour se nourrir... Bien que depuis plusieurs jours il n'y eût pas eu un seul souffle de vent, aussitôt que le chat eut quitté sa prison, une brise se leva et le navire put mettre à la voile (*Folk-Lore Record*, 1882). N'avons-nous pas là, dit Blind, une remarquable survivance de l'identité du chat avec le pouvoir de transport de l'eau? Tant que le chat est en prison, la goélette ne peut appareiller. Dès qu'il est libre, la brise souffle et il peut partir (*New. Finds in Shetlands*), p. 359.)

On retrouve en Écosse des marchands de vent. D'après Mac Instoh cité par Jones, une vieille femme écossaise remit à un marin qui voulait aller de Kentyre en Irlande, deux cordes à chacune desquelles se trouvaient trois nœuds. En défaisant le premier il eut une jolie brise, au second elle

devint un vent frais, au troisième un ouragan. Aussi quand il fit son voyage de retour à Kentyre, il ne défit que deux des nœuds de la seconde corde.

Le pouvoir des magiciens sur les vents a sans doute diminué de nos jours; toutefois il en subsiste encore des traces : Dana (*Two years before the mast*, p. 55, 56) dit qu'à bord d'un navire où il était embarqué, le coq était persuadé que les Fins ou Finnois, sont sorciers et ont spécialement pouvoir sur les vents et les ouragans. J'essayai de lui ôter cette idée; mais il avait été aux îles Sandwich dans un navire dont le voilier était un Finnois et pouvait faire tout ce qui lui passait par la tête. Ce voilier avait une bouteille de rhum qui restait toujours justement à moitié pleine de liquide, bien qu'il en bût souvent. Il l'avait vu parler à sa bouteille, qui se tenait debout devant lui sur la table.

W. Scott rencontra aux Shetland (*Le Pirate*, *introduction*) une vieille sibylle, dont le principal moyen de subsistance était le commerce des vents favorables qu'elle débitait aux marins de Stromney.

En 1861, en Cornouaille, John Suttern criait qu'il achèterait bien un vent, mais que le commerce était devenu peu profitable en cet âge de vapeur. Il y a peu d'années, dans un village d'Angleterre, deux personnes faisaient le commerce des vents. Aucun bateau ne sortait sans les consulter.

Des mendiants chinois offrent aux marins de leur vendre du vent (Bassett, p. 120). Un sorcier creek, d'après Brinton, en faisait aussi le commerce et en donnait de trois espèces pour une livre de tabac.

D'après Collin de Plancy, ce pouvoir de dominer les vents était obtenu au moyen d'une amulette faite d'une mâchoire de poisson, sur lequel étaient gravés dix caractères placés de telle sorte que seuls les ini-

tiés pouvaient y lire Thor hafot (BASSETT, p. 103).

En Basse-Bretagne, certains sorciers apprennent du diable le secret de déchaîner les vents et de voyager dans les tourbillons. Ces grandes courses à travers l'espace peuvent aussi ne pas être toujours volontaires. On parle de femmes vendues à l'esprit du mal, qui, pour lui avoir désobéi sans doute, sont enlevées vivantes, emprisonnées dans un tourbillon de vent et condamnées à errer d'une extrémité du monde à l'autre sans pouvoir jamais s'arrêter. Si l'on parvient, au moment du passage d'un tourbillon ainsi habité, à l'atteindre au beau milieu avec un couteau ouvert, et de préférence avec une lame recourbée, on est sûr de délivrer la malheureuse qu'il emporte (*Mélusine*, t. II, c. CCVI).

Sur la côte du Poitou, les sorciers peuvent amener le vent ou le faire cesser (Communicat. de *M. G. Musset*).

Cette croyance au pouvoir des tempestaires, qui avait été celle du moyen âge, fut retrouvée en dehors de l'Europe et dans le nouveau monde. On lit dans les *Relations des jésuites du Canada*, 1636, ch. v, que parmi les Hurons il y avait des hommes qui faisaient métier de commander aux vents. Les sorciers sauvages avaient aussi du pouvoir sur les vents. Un sorcier de la baie Fresh Water gardait les vents dans un sac, comme Éole, et se servait de certaines incantations pour les faire lui obéir (BRINTON).

D'après Marco Polo, il y avait à Socotra des sorciers qui pouvaient faire souffler le vent et forcer à revenir au port un navire qui marchait avec un vent fort et favorable.

Les Hôttentots Khoi-Khoi prétendent commander aux vents et soulever les tempêtes (BASSETT, p. 103 et 105).

Les Carolins ont des sorciers à bord de leurs pirogues qui, en chantant et en agitant un paquet d'herbes attaché au bout d'un bâton, savent disperser les nuages (RIENZI, *Océanie*, t. II, p. 219). Aux Moluques (*Aventures d'Abdalla*, p. 491), un devin tire une image en bois des nitos ou esprits de l'air, prend une gousse d'ail et un couteau dont la vertu leur est redoutable et les conjure. Alors ces génies vont se réfugier dans des cannes à sucre.

Un prêtre néo-zélandais qui accompagna Marsden dans une excursion lui dit qu'il était le prêtre des vents, et qu'il leur commanderait d'être calmes. Dans une autre circonstance, il assura qu'il ordonnerait aux dieux de la mer d'être tranquilles et de ne point troubler la mer (D'URVILLE, *Astrolabe*, t. II, 525 et III, 541-2).

Les Néo-Zélandais ont une prière pour invoquer le vent quand ils sont en calme ou surpris par l'ouragan. Dans une violente tempête, Toupe adressait de ferventes prières à l'Atoua (D'URVILLE, *Astrolabe*, t. II, p. 513). Ils adressent aussi des prières à Tawhirima, pour obtenir un vent favorable (JONES, p. 97).

Le diable a également le pouvoir d'accorder du vent à ceux à qui il veut du bien. Plusieurs de mes *Contes de marins* sont fondés sur cette puissance. Dans *Mathurin*, le diable, embarqué sous un déguisement de matelot, fait s'élever le vent, le temps étant calme, dès que les voiles sont hissées à bord du navire où il est. Le *Diable laboureur et marin* jouit aussi de la même faculté. Le *Diable à bord de la frégate* donne vent arrière à la frégate *la Cornélie* qui fait la navigation du diable, toujours vent arrière et mer belle.

En Océanie où, chez certaines peuplades, les

esprits des chefs deviennent des sortes de dieux, on leur attribue une influence sur le temps. A l'archipel Salomon, on croit au pouvoir des esprits des morts pour produire les vents et le calme, la pluie, etc. (*Journal of anthropological Institute*, t. X, p. 306). On verra au chapitre des tempêtes d'autres exemples où les vents furieux sont en relation avec les morts.

Lorsqu'on n'a pas sous la main un sorcier ou un prêtre, on n'est pas absolument désarmé contre le vent; on trouve chez des peuples assez variés nombre de moyens qui peuvent être employés efficacement, à bord ou à terre, par de simples marins ou par des passagers.

Le Poggio, illustre Florentin qui, au milieu du XV^e^ siècle rédigea le voyage de Nicolo di Conti dans les Indes, raconte le récit suivant, dont il commence par affirmer la sincérité. Un nakouda ou capitaine de navire se trouvant en calme, et craignant que le vent ne se fît désirer longtemps, ce qui devait le retarder d'une manière fâcheuse pour ses intérêts et ceux de son équipage, qui naviguait à la part suivant la coutume du pays, prépara une conjuration pour contraindre le vent endormi à se réveiller. Il fit préparer une table au pied du mât de son navire, et sur cette table apporter un réchaud plein de charbons ardents. Alors il commença l'œuvre de l'incantation, s'adressant principalement au dieu Muthiam, le roi des méchants esprits. L'équipage était immobile et tremblant. Tout à coup un matelot arabe se sent saisi d'une frénésie furieuse; il déclare qu'un démon s'est emparé de lui, le possède et s'est incarné en sa personne; il crie, saute, court comme un fou, tout autour du navire, puis vient à la table, où il prend un charbon ardent qu'il mange, sans s'apercevoir

qu'il est brûlant; ensuite il déclare qu'il a une soif horrible et que pour l'étancher, il lui faut le sang d'un coq. On va à la cage à poules où l'on garde toujours quelques coqs pour de telles occasions, et on lui apporte une victime qu'il tue et dont il suce le sang. Quand il a jeté le cadavre, plus calme, il s'arrête et demande ce que l'on veut de lui. — Nous voulons que tu nous donnes le vent que tu retiens prisonnier. — Je vous le donnerai sous trois jours, et je promets qu'il sera favorable; tenez, voyez, il viendra de là, et avec son secours vous pouvez aller au port que vous cherchez. En achevant ces mots, l'Arabe tombe sur le pont, à demi-mort et ayant perdu tout à fait la mémoire de ce qu'il vient de dire et de faire. Au bout de trois jours, le vent qu'il avait annoncé se leva, et le navire put gagner le but de son voyage (JAL).

La coutume de faire des présents pour obtenir un bon vent subsiste encore parmi les Indiens. En 1858, pendant que le vaisseau *Lahore* allait de Calcutta à Rangoum, le vent était très variable. Des passagers indigènes, désireux de terminer promptement leur voyage, firent une collecte d'argent et en firent l'offrande, dans la pensée de s'assurer ainsi une brise plus forte et plus favorable (JONES, p. 63).

Lorsque les navires qui transportent les émigrants indiens sont retenus par le calme, ils font des cérémonies pour appeler la brise. Un brahmine établit au pied du grand mât une sorte d'autel, sur lequel il brûle des parfums et prononce des paroles rituelles. On invoque le Samy ou dieu qui préside à la navigation, et les émigrants qui croient à l'efficacité de ces prières viennent faire une offrande qui consiste en pièces de monnaie. Lorsque tous ces dons, qui s'élèvent en général à une valeur de 50 ou

60 francs, ont été recueillis, on les enferme dans une boîte. Un gabier se charge d'aller l'amarrer à la pomme du grand perroquet. Le lendemain, la boîte a disparu ; c'est le dieu qui l'a prise et a agréé l'offrande. Parfois le vent s'élève, et les Indiens sont persuadés que c'est grâce à leur boîte. En tout cas, ils croient avoir rempli leur devoir, et on essayerait en vain de leur persuader que le dieu a pris pour la circonstance la forme de quelque matelot. Cette coutume est si répandue, que les équipages y comptent comme sur une espèce de pourboire qui leur est dû (Comm. de *M. Charles Hercouët*).

Un autre moyen employé dans le même pays consiste à réunir toutes sortes d'objets de rebut, et à les jeter à la volée dans la mer, de l'avant du navire (*Mélusine*, t. II, col. 233).

Les pirates d'Alger employaient aussi des procédés superstitieux pour amener la brise favorable : « Ils se servent encore de semblables extravagances (du sacrifice d'un mouton, et de l'huile répandue avec certaines cérémonies) lorsqu'un trop grand calme les tient si fort arrestés sur la mer, à faute de vent, qu'ils ne peuvent advancer, ny reculer » (Le P. Dan, p. 291).

Certains animaux, suivant la manière dont on les traitait, faisaient avoir un vent propice : le petit chat fut à la fin recouvré, à la grande joie du bon capitaine, mais au grand désappointement de quelques-uns des matelots, qui assuraient que le meilleur moyen d'avoir un vent favorable était de noyer un chat (Fielding, *Journal of a voyage to Lisbon*, 1775 dans *Folk-Lore Journal*, 1880).

A bord d'un autre navire anglais (Bassett, p. 123) on avait embarqué un beau chat noir; le vent étant devenu inconstant, l'équipage commença à le regar-

der de travers; le chat disparut, et les soupçons s'étant portés sur un vieux marin, il avoua l'avoir jeté à l'eau pour faire venir la brise.

En Suède, un chat noir volé à bord donne bon vent et une navigation heureuse (H. HILDEBRANDSSON, *Samling af bemärkelsedagar*, p. 97).

Aux Hébrides, pour s'assurer un vent favorable, les insulaires de Fladda Chuan, dans l'archipel de l'Ouest, attachaient un bouc au haut du mât (JONES, p. 70).

En Suède, quand le vent est contraire, on doit attacher une cuiller de bois qu'on a volée à la proue du bâtiment pour avoir bon vent (HILDEBRANDSSON, *ibid.*).

Pour se procurer une brise favorable, les Esthoniens suspendent un chapeau tourné du côté où ils désirent que vienne le vent, et ils se mettent à siffler. Une peau de serpent suspendue de la même manière procurait du vent (BASSETT, p. 146).

En Chine (DENNYS, *Folk-Lore of China*), on peut obtenir une brise du sud en suspendant un chapeau au haut du mât au rebours du vent.

On adressait aussi des incantations aux dieux ou aux esprits des vents. On retrouve en France des traces de cette très ancienne coutume.

Pour apaiser le vent, les marins chantent en chœur, ou chacun à tour de rôle, pour endormir saint Antoine (Comm. de *M. Le Calvez*).

D'après Cooper, on croit au contraire en Amérique que si on chante au moment de la tempête, on en attire tout l'effort sur soi.

A bord des navires terre-neuvats, quand il fait tout calme, et que le vent règne seulement dans les parties supérieures de l'atmosphère, les matelots se réunissent sur le pont, et ils se mettent tous ensem-

ble à crier en prononçant le nom du vent qu'ils désirent (Com. de *M. Blandin*).

Dans l'Edda, on voit des héros se vanter de pouvoir charmer la tempête : Je sais un neuvième chant. Si la nécessité m'y contraint, je puis sauver mon navire, j'apaise le vent sur la vague, et je calme l'Océan (*Le discours runique*, 17).

Melville dit qu'à bord d'un navire on attribuait les vents debout à certaines incantations murmurées sur la bible par un passager, et qu'on fut sur le point de le jeter à la mer.

Dans le *Khorda Avesta*, Vahista conjure le vent de Nord comme un mauvais esprit.

Il y a environ cinquante ans, aux Orcades, une femme faisait des prières au vent pour les femmes des marins.

Lorsque les Chinois désirent une brise favorable, ils implorent les vents en faisant résonner les tams-tams et les cymbales (Bassett, p. 108, 102, 141-2).

Pour avoir du bon vent, les Néo-Zélandais adressaient des incantations à Tangaroa comme aux autres dieux (Grey, p. 13).

D'après Choris, le Carolin Kadou qui s'embarqua à bord du navire russe commandé par Kotzebue, croyait beaucoup à la vertu magique de plusieurs chansons pour calmer les vents. Il fut très étonné, lorsque, dans les mers du nord du Tropique, il vit que les vents, malgré ses longues ballades, malgré les gestes dont il les accompagnait pour leur montrer de quel côté ils devaient se diriger, malgré ses fréquents crachements, ne lui obéissaient pas. « Oh ! disait-il, dans les îles d'où nous venons et dans ma patrie les vents ne peuvent pas durer plus longtemps qu'une chanson (Rienzi, *Océanie*, t. II, 201).

Une croyance bizarre, qu'on retrouve à peu près sous toutes les latitudes, est celle d'après laquelle en sifflant on peut exciter le vent.

Aux îles Hervey (W. Gill, p. 521) l'aire des vents était symbolisée par l'intérieur d'une vaste calebasse, dans la partie basse de laquelle était une série de petites ouvertures correspondant aux trous des vents à l'extrémité de l'horizon. Chaque trou était fermé avec une cheville. Si le vent était défavorable pour une expédition, le prêtre en chef commençait son incantation par ôter la cheville de l'ouverture d'où le vent défavorable était supposé souffler. Il faisait des reproches à ce vent, bouchait alors le trou, s'avançait à travers les ouvertures des différents vents, mettant en mouvement chaque cheville jusqu'à ce qu'il fût arrivé au trou de vent désiré. Celui-ci était laissé ouvert, comme une sorte de gracieuse invitation au fils de Raka, pour lui dire que le prêtre désirait que le vent soufflât fermement de ce quartier.

En Haute-Bretagne, s'il fait tout calme en mer, il suffit de siffler pour que le vent vienne, et les vieux pêcheurs assurent que rarement il se fait longtemps prier. Quelquefois au sifflet on ajoute une prière à saint Clément « qui gouverne la mer et le vent ». Si le saint ne se hâte pas de faire souffler la brise, on jure, on l'insulte et on l'appelle « Pierrot » !

Dans un conte qui figure au chapitre des vents personnifiés, c'est ce saint, le maître des vents, qui enseigne à un capitaine l'art de se faire obéir d'eux en sifflant. La légende suivante attribue au sifflet une autre origine.

POURQUOI LE VENT VIENT QUAND ON SIFFLE.

On raconte qu'un seigneur ayant été faire une pro-

menade en mer dans le bateau d'un pêcheur, fut surpris par le calme, et le bateau, au lieu d'avancer, reculait, car le courant l'emportait. Aussi le pêcheur était ennuyé et le seigneur encore plus. Le pêcheur pour se distraire se mit à siffler, et aussitôt il vit sur mer la brise qui venait. C'était en effet Norouâs qui arrivait et il ramena le bateau à son port d'attache.

Le pêcheur remerçia Norouâs et lui fit cadeau d'une bouteille de vin; Norouâs l'avala d'un trait, car il avait soif; le pêcheur lui en donna une seconde qu'il vent mit dans sa poche.

Alors le pêcheur dit au seigneur :

— Sans maître Norouâs, vous ne seriez pas ici maintenant; vous devriez lui donner quelque chose pour sa peine.

Le seigneur se fit prier, mais il finit tout de même par tirer de sa bourse une pièce d'or qu'il présenta à Norouâs; mais celui-ci la refusa, parce qu'elle n'était pas donnée de bon cœur, et il s'en alla.

Depuis ce temps les vents sont presque toujours venus au secours des marins et des pêcheurs qui les appellent en sifflant; mais quand les seigneurs les appellent, ils ne viennent point.

(Conté en 1883 par François Marquer de Saint-Cast, mousse, âgé de seize ans).

Saint Clément n'est pas le seul bienheureux dont le nom soit invoqué par les marins quand ils sifflent.

Dans un roman d'Eugène Sue, un des marins s'écrie : « Fresco, san Antonio », suivant une de ces habitudes traditionnelles des marins, qui font quelquefois siffler le vent pour le faire venir.

Quand il n'y a pas de vent, les marins trécorrois croient que saint Antoine, patron du vent, dort ou est fâché. Pour le réveiller, ils jurent après lui et, comme il a défendu de siffler en mer, ils sifflent

de toutes leurs forces. C'est le seul moyen, selon eux, de faire cesser le calme et de se procurer du vent (Comm. de *M. Le Calvez*).

Sur la côte du Finistère, on attire aussi le vent, soit en sifflant d'une certaine façon, soit en adressant à saint Antoine la prière assez irrévérencieuse qui suit et dont on a vu un similaire p. 229.

Souffle, saint Antoine Barbe d'or

Si tu ne souffle pas, Barbe d'étoupe (Comm. de *M. L. Sauvé*).

D'après une note du *Vieux Corsaire*, 1884, les vieux marins de Plouër disent en semblable occurrence :

Fresque, fresque, Antoigne, fresque. Barbe d'or si tu pètes ; barbe de mousse si tu vesses !

On retrouve cette coutume un peu partout.

Lorsque la mer est calme, les pêcheurs asturiens sifflent doucement pour faire se lever le vent dont ils ont besoin (Comm. *de M. Braulio Vigon*).

Ceux du nord de l'Écosse, ainsi que les marins, sifflent, d'abord tout doucement, pour faire souffler le vent. Un proverbe écossais y fait allusion :

Blaw the wind ne'er sae fast, it will lown at the last. Ne sifflez pas le vent si tôt, il se calmera à la fin. (Hislop).

Nos marins, écrivait en 1763 le docteur Pegge (Jones, p. 69) ont l'étrange croyance au pouvoir du diable pour exciter le vent, et c'est pour cela qu'ils sifflent rarement à bord, regardant cela comme une moquerie et par conséquent comme quelque chose qui fait enrager le diable.

Sur les navires de la Baltique, quand le vent est faible, il est très bon de siffler sur un ton engageant. Quand on ne peut pas savoir si par là le vent ne deviendra pas trop fort, il faut, entre chaque sifflade, dire au vent quelques paroles de flatterie, par exem-

ple : « Arrive, vieux père, arrive, vieux garçon, etc. » (*Mélusine*, col. 186, d'après TEMME). En Norvège (*Mélusine*, col. 188), quand on siffle en montant au mât on a un vent frais.

Les Annamites sifflent pour appeler le vent. Leurs enfants sifflent également pour faire tomber les fruits des arbres et disent après avoir sifflé : Esprit du vent, fais tomber le fruit dans le sac de la bonne femme (Comm. de *M. Ch. Hercouët*).

Il est toutefois bon de se servir avec prudence de ce moyen, car il peut être dangereux.

En Haute-Bretagne, quand il fait bonne brise et que quelqu'un se met à siffler, on le fait taire en lui disant de ne pas appeler le vent, de peur qu'il ne dégénère en ouragan.

En Basse-Bretagne, les vieux marins ne sifflent jamais quand le temps vient à se gâter : ils craindraient, en se livrant à ce genre de distraction, d'augmenter la force du vent (Comm. de *M. L. Sauvé*).

Ceux qui louent des bateaux de plaisance dans le district de Scarborough empêchent leurs passagers de siffler : les vieux marins en donnent le motif : « Nous ne sifflons jamais que quand le vent dort, et alors il accourt » (W. JONES, p. 115.)

En Norvège quand on siffle sur mer, il arrive une grande tempête (*Mélusine*, II, 188).

La coutume de siffler pour appeler le vent existe aussi chez les Annamites, qui se mettent pour cela à l'avant du navire. Mais il ne faut siffler pas trop fort, car ce ne serait pas la brise, mais la tempête qui arriverait. Il faut craindre de réveiller le monstre-dragon qui est là-bas derrière les nuages. Quand le typhon s'éveille, sa vaste envergure assombrit le ciel.

Cette explication accompagnait un dessin de l'*Illustration*, n° du 22 mars 1884.

La croyance qu'en sifflant fort on attirerait la tempête se rattache à celle assez répandue même en dehors des peuples maritimes, et d'après laquelle l'action de siffler éveille les génies malfaisants :

Livingstone raconte qu'auprès des chutes Victoria un canotier pria ses hommes de ne pas siffler, parce que cela fait venir le vent. Sur les bords de l'Albert-Nyanza, un chef indigène qui faisait la pluie pria Baker de siffler deux fois dans ses doigts, sans doute pour la faire venir.

Chez les Turcomans (*Folk-Lore Journal*, 1884, p. 44), on n'aime pas à entendre siffler la nuit, parce que les djins et les goules rôdent et qu'ils pourraient prendre cela pour un appel.

De peur d'attirer sur eux les mauvais esprits, les naturels des Andaman ne sifflent jamais entre le coucher du soleil et son lever (Man. *Andaman*, p. 98).

A la Nouvelle-Hollande (Lecanu, *Histoire de Satan*, p. 146), en sifflant dans la case on attire les esprits.

D'après un conte canaque rapporté par Louise Michel (*Légendes canaques*, p. 107), des jeunes gens ayant sifflé en signe de joie, la montagne s'écroula sur eux. Depuis, dans un grand nombre de tribus, on ne siffle jamais en passant sous les rochers.

En Poméranie de vieux marins n'ont pas même besoin de siffler pour attirer le vent. Ils en sont connus et ils n'ont qu'à se montrer au gouvernail et à crier par plusieurs fois : « Allons, arrive, lève-toi, vieux père. » Et là-dessus, en un quart d'heure, arrive le vent désiré. Mais ils ne doivent appeler qu'à demi-voix et sur un ton de confiance et de flatterie, car autrement le vent pourrait devenir trop violent (Temm, ecité par *Mélusine*, col. 186).

A Fiji, pour avoir du vent, on l'appelle tout haut après avoir fait une libation (Bassett, p. 143).

Dans la Baltique, quand le vent est bon, il ne faut pas parler de lui, car il ne peut pas supporter cela et il tourne aussitôt. De même on ne doit exprimer aucune crainte qu'il tourne bientôt. Ce qui est le plus dangereux, c'est de calculer qu'on sera bientôt au but, car on peut être sûr qu'on s'est trompé et qu'il faut compter deux fois (TEMME, cité par *Mélusine*, col. 186).

Si on répète le mot feng ou vent, la vie des matelots peut être en danger (BASSETT, p. 146).

En Écosse, pour faire venir le vent, on gratte le mât avec les ongles (*Gregor Folk Lore Journal*, 1885).

La même coutume existe en Allemagne (WERNER, *Souvenirs*, 115). A bord des navires de Hambourg, par le calme plat, il faut gratter le mât de misaine avec un clou et l'on obtient du vent (*Mélusine*, col. 188).

Les maris trompés jouissent aussi du privilège de faire venir le vent : un mulâtre qu'on appelait l'homme marié alla se frotter la tête sur le bout de la barre du gouvernail ; le derrière d'un mousse et la tête d'un cornard étant, disent les matelots, les deux meilleurs procédés à employer pour faire venir la brise (CORBIÈRE, *Le Négrier*, II, 100).

J'ai retrouvé cette croyance dans un petit conte de la Haute-Bretagne.

Il était une fois un Jaguen qui s'était embarqué à bord d'un navire, il faisait tout calme. Le capitaine demanda au Jaguen ce qu'il fallait faire pour avoir du vent.

— Si vous voulez, répondit-il, me donner la goutte ainsi qu'à *toute* l'équipage, je vais en faire venir.

— Volontiers, dit le capitaine; mais il faut me dire ce que tu vas faire.

— Hé bien ! je n'ai rien qu'à me frotter les cornes le long de la barre, et nous aurons du beau temps.

— Voyons, dit le capitaine.

Le Jaguen se mit à se frotter les cornes le long de la barre, et voilà le bon temps qui vient.

On donna la goutte à tout l'équipage, et chaque fois qu'il faisait vent debout, le Jaguen était forcé de se mettre les cornes contre la barre pour avoir du beau temps.

Jadis, quand il n'y avait pas de vent, certains capitaines de la Manche tiraient des coups de fusil dans les nuages, en prononçant à haute voix le nom du vent qu'ils désiraient voir souffler, et ils injuriaient le bon Dieu, en lui criant: « Pierrot, envoie-nous donc du vent. » Les matelots appelaient cela tirer sur le bon Dieu.

D'après Collin de Plancy, certains capitaines français avaient le pouvoir de commander aux vents, au moyen d'un anneau qu'ils portaient au petit doigt de la main droite. Mais c'était un talisman dangereux : si celui qui le possédait mettait plus de trois mois à accomplir son voyage, ou s'il restait plus de trois jours à terre, il était en danger de perdre la vie (*Dictionnaire infernal*).

Les mousses étaient jadis fouettés quand le vent ne venait pas; on croyait dans l'ancienne marine que cela faisait cesser le calme.

Au XVII^e^ siècle, à la fin de la cérémonie burlesque du passage de la ligne, on obligeait les mousses à se donner le fouet les uns aux autres, et au premier calme on les fouettait d'importance pour faire venir le vent (CHOISY, *Voyage à Siam*, p. 57). « Le petit Bosse-Debout reçut quinze coups de martinet. On eut soin de tourner le derrière du négrillon du côté d'où l'on désirait que vînt la brise et pour être encore plus sûr d'avoir du vent » (CORBIÈRE, *Le Négrier*, II, 100).

Sur les embarcations de pêche en Basse-Bretagne, on croit faire venir la brise en fouettant un mousse sur l'avant du bateau (Comm. de *M. Travers*). En Haute-Bretagne, pendant qu'on fouettait les mousses pour avoir du vent, on les forçait à crier : Suète ou Nordée, suivant l'aire de vent qu'on désirait.

Cette superstition n'a été, à ma connaissance, relevée qu'en France. Il est probable qu'elle se retrouve ailleurs.

On peut rapprocher de mousses ainsi fouettés une coutume rapportée par V. DE ROCHAS (*la Nouvelle-Calédonie*, p. 95) : quand un chef est malade, on fesse le plus sérieusement du monde une jeune fille.

Les matelots italiens luttant contre un vent contraire croient le faire changer en lui montrant le derrière (*Mélusine*, col. 186).

Je n'ai pas trouvé en France cette croyance qui y a probablement existé : dans un de mes Contes de marins, n° XXIX, le bonhomme Gonnevé montre son derrière à Nordée qui continue à souffler ; mais dès qu'il aperçoit celui de sa femme, il se recule épouvanté, et se calme tout de suite.

On peut considérer cet épisode, raconté d'une manière plaisante, comme un souvenir affaibli du pouvoir que, d'après des exemples cités plus haut, les femmes possédaient pour détruire les enchantements. Pline rapportait aussi qu'une femme en se montrant (nue) faisait calmer le vent.

Les pratiques et les croyances bizarres pour calmer ou exciter le vent sont innombrables ; on en a déjà vu beaucoup, en voici quelques autres :

On croyait qu'en se coupant les ongles ou les cheveux pendant le calme, on attirait des vents violents (W. JONES, p. 114).

En Écosse on croit que la présence d'un corps

mort à bord d'un navire cause des vents contraires à sa navigation.

On attribue aux œufs la même puissance, et il y a des pêcheurs qui ne veulent pas en voir un seul à bord (GREGOR, *Folk-Lore Journal*).

Pour faire souffler le bon vent il suffit de parler à bord des femmes qui ont jeté leur bonnet par dessus les moulins (A. DUMAS, *Les Baleiniers*).

A bord des long-courriers français, lorsqu'on avait vent debout et qu'on rencontrait un navire, on jetait un vieux balai devant ce navire. Les vieux matelots étaient persuadés qu'en agissant ainsi ils avaient bon vent, tandis qu'il était debout pour l'autre navire.

Les marins hambourgeois (TEMME, dans *Mélusine*, t. II, col. 188 et 187) ont la même superstition.

D'après les matelots poméraniens, pour avoir un bon vent. il faut jeter un balai au feu, avec le manche dans la direction d'où on désire obtenir du vent.

Quand le vent contraire ne cesse pas, il faut jeter par-dessus bord un vieux balai sans manche, et cela dans la direction où l'on désire le vent : on l'aura aussitôt. Mais il ne faut avoir recours à ce moyen que dans le cas de grande nécessité, car on ne peut pas savoir quelle force aura le vent et on peut ainsi aisément provoquer la tempête. De la sorte aussi on peut faire tort à beaucoup d'autres navires. De là souvent naissent des injures et des querelles quand deux navires se rencontrent et quand l'un jette un semblable balai au-devant de l'autre qui navigue avec un bon vent. Un feu dans la cuisine du navire doit, du reste, dans l'opinion de beaucoup, rendre les mêmes services.

Sur les côtes de Normandie, les femmes des pêcheurs dont le retour ne s'effectue pas dans les

délais ordinaires, par suite des vents contraires, brûlent un balai neuf pour que les vents *ouetissent* (*Mélusine*, col. 232).

Quand on a un vent contraire, il ne faut à bord ni coudre ni raccommoder, car autrement on coudrait le vent et on ne pourrait plus s'en tirer. Par un bon vent, au contraire, il est opportun de coudre, car ainsi on coud le bon vent et on le conserve (Temme, dans *Mélusine*, col. 186).

Dans la croyance irlandaise, pour obtenir un vent favorable, il suffit de dépouiller son habit, de ramasser les poux et de les mettre sur la voile de misaine (Bassett, p. 147).

En Basse-Bretagne, la coutume de souffler sur les voiles pour appeler la brise subsiste encore (Comm. de *M. Sauvé*).

D'après Aubin, le grand nombre de coups de canon qui se tirent dans une bataille font presque toujours calmer le vent.

Lorsque le vent est mauvais ou contraire, les amis des marins se livrent à certaines cérémonies plus ou moins superstitieuses pour le faire changer. Une des plus singulières est celle qui consiste à balayer les chapelles des saints.

En 1634, à Quimper, les femmes qui avaient leur mari en mer allaient balayer la chapelle la plus voisine, et en jetaient la poussière au vent dans l'espérance que cette cérémonie produirait un vent favorable à leur retour (Cambry, p. 340).

D'après la vie de Michel Le Nobletz citée dans la *Revue celtique*, t. II, p. 484, dans le nord de la Bretagne, « il y en avait d'autres qui prenoient les images des saints dans la mesme chapelle, celle la plus proche de leur village et qui les menaçoient de toute sorte de

mauvais traitements, s'ils ne leur assuroient le retour prompt et heureux des personnes qui leur estoient cheres, et elles executoient en effet leurs menaces fouëttant ces saintes images ou les mettant dans l'eau, quand elles n'en obtenoient pas tout ce qu'elles prétendoient. »

A Roscoff, des femmes, après la messe, balayaient la poussière de la chapelle nommée de la Sainte-Union, la soufflaient du côté par lequel leurs époux, leurs amants devaient revenir, et se flattaient par ce doux sortilège d'obtenir un vent favorable à leur amour et à leur impatience (CAMBRY, p. 71).

A Saint-Quay, lorsque le vent était contraire, les femmes prenaient de la poussière et la jetaient sur la statue du saint qui passe pour avoir la vertu de faire tourner le vent.

Sainte Marine a dans la paroisse de Combrit une chapelle qui lui est dédiée. Quand un bateau de pêche ou un navire monté par des hommes du pays est retenu par des vents contraires dans l'un des ports voisins, l'équipage donne ordinairement mission à deux de ses membres de se rendre près de la sainte. Les pèlerins se bornent pour toute dévotion à nettoyer la chapelle. Pas un grain de poussière n'est oublié. La corvée terminée, ils poussent au dehors les balayures et les jettent à pleines mains dans la direction où ils désirent voir le vent souffler.

Les parents de ceux qui attendent le retour des leurs viennent aussi visiter Sainte-Marine et procèdent de la même façon.

A la chapelle de la Joie en Penmarch les femmes des marins, pour obtenir que leurs maris rencontrent des vents favorables, balayent aussi la chapelle, mais la poussière, au lieu d'être jetée au dehors, est simplement amoncelée dans le coin de la chapelle

qui par son orientation répond à la partie du ciel où les vents sont invités à se porter (*Mélusine*, col. 207).

« Les femmes des marins font des neuvaines à la chapelle de Saint-Goustan au Croisic pour obtenir que les vents cessent de souffler du sud. Quand au contraire elles veulent que le vent cesse de souffler du nord, c'est à une autre chapelle appelée *le Crucifix*, qu'elles font des neuvaines » (Ogeé, *Dict. de Bretagne*).

La femme d'un marin absent qui ne reçoit pas de ses nouvelles va à Notre-Dame de Beléan, et appelle son mari en faisant tinter la cloche ; dans les huit jours elle doit recevoir une lettre. Si elle annonce un retard causé par les vents contraires, elle se rend à l'île de Bouëd où est une chapelle dédiée à saint Victor, qui a à la main un sabre de bois, dont elle tourne la pointe du côté où doit souffler un vent favorable, et elle jette au vent de ce côté une poignée de poussière recueillie dans la chapelle (Fouquet, *Légendes du Morbihan*).

Lorsque les marins de Winchelsea (Jones, p. 70) étaient en mer, leurs femmes allaient à l'église de Saint-Lennard où se trouvait la statue du saint. Il tenait à la main un fane ou sceptre d'Éole, qui était mobile, et elles le tournaient du coté du compas qui pouvait donner à leurs maris, à leurs enfants ou à leurs amis le vent le plus favorable pour le retour.

Une légende d'Helgoland (Bassett, p. 139) rapporte que pendant une tempête de vent d'est une cloche flottant sur un crucifix aborda à l'île. Lorsqu'on désirait un vent d'est, il suffisait d'aller à l'église prier devant le crucifix ; alors le vent arrivait dans l'espace de trois jours.

Au Groenland, une femme qui est sous la loi du

jeûne peut apaiser le vent. Voici comment elle s'y prend : elle sort dehors, et avale autant de vent qu'elle peut. Elle rentre ensuite à la maison et souffle le vent qu'elle a avalé, et le calme revient (EGGEDE, p. 148).

Dans le pays de Connemara (Irlande), pour obtenir un vent favorable, il faut enterrer un chat jusqu'au cou dans le sable du rivage, en ayant soin de tourner sa figure du côté d'où le vent contraire souffle.

On se procure aussi le bon vent, en élevant sur le rivage une pile de pierres présentant la ressemblance de quelque lutin (goblin), mais c'est une affaire sérieuse, et qui ne doit pas être faite deux fois par le même individu (*Folk-Lore Journal*, 1884, p. 260).

Le vent contraire et la tempête retenant Guillaume au rivage, il fit tirer de leur châsse et promener en pompe dans tout le camp les reliques de saint Valery, et la nuit suivante il s'éleva une brise favorable (SEVRETTE, *Cabourg*, p. 24).

L'eau de la fontaine de Saint-Sané procurait pendant vingt-quatre heures des vents favorables à ceux qui la puisaient et l'emportaient dans leurs vaisseaux (CAMBRY, p. 95).

A Collioure, quand la mer est grosse, les femmes des pêcheurs vont porter une lanterne allumée aux pieds d'un grand Christ, afin de l'avertir qu'il ait à veiller sur leurs maris (Comm. de *M. L. Martinet*).

Sous la Restauration, il y avait à Rouen un singulier personnage, Pierre-Louis Le Barbier, qui s'intitulait Dominatmosphérisateur, Dominaturalisateur, etc., mais il manquait à la nomenclature de ses titres l'épithète de magicien ou de sorcier, et cette omission l'empêcha de réussir auprès du peuple. En vain se montrait-il, parcourant les rues et officieusement

occupé à gourmander les nuages, à l'aide de l'énorme canne de fer-blanc qu'il portait toujours avec lui; en vain enseignait-il, avec une complaisance désintéressée, à tous ceux qui avaient recours à ses instructions comment il était facile de diriger le vent à l'aide d'un soufflet de cuisine, ou au choix d'un plumasseau, d'un cotillon marin, d'une pompe à incendie, voire même du souffle de l'homme, en sifflant une marche de tambour, tous ces moyens extraordinaires dans leurs effets, peu dispendieux, comme il le dit lui-même, ne lui valurent d'autre vogue que celle du ridicule. L'une de ses brochures (Rouen, Marie, 1882, 8 p. in-4°) est intitulée DOMINATMOSPHÉRIE, « Instruction pour les marins à l'effet de se procurer l'agitation de l'air et la variation des vents, éviter les calmes, les tempêtes, les brouillards ou brumes, même la pluie, se déséchouer, soit de dessus le sable ou la roche par l'agitation de l'air qui fait gonfler la mer » (A. BOSQUET, p. 255-6).

LIVRE TROISIÈME

LES TEMPÊTES.

CHAPITRE PREMIER

CROYANCES ET PRÉSAGES.

La force de la tempête, sa soudaineté et sa vitesse avaient suggéré des comparaisons que l'on retrouve à la fois chez les peuples primitifs et chez les anciens poètes.

Homère, voulant parler d'une javeline redoutable, dit qu'elle est impétueuse ou rapide comme la tempête (*Iliade*, ch. X et XXIV). La même image fut appliquée aux chevaux de course :

Rapides comme la tempête, les coursiers de Chromius se sont élancés dans la carrière (PINDARE, *Néméennes*, I).

Lorsque l'ouragan est dans toute sa force, au plus noir de la nuée apparaît, on ne sait pourquoi, pour espionner l'effarement universel, ce cercle de lumière bleue que les vieux marins espagnols appelaient « El ojo de tempestad » (V. HUGO, *Les Travailleurs*). D'après Reclus (*La Terre*, t. II, p. 402), les marins ont appelé l'œil de la tempête comme s'ils voyaient réellement un dieu féroce de l'ouragan, un espace blanchâtre qui paraît au zénith, environné de ténèbres. Ce terme s'explique à la fois par une sorte d'image naturelle, et aussi par la croyance partagée, ainsi qu'on le verra, par beaucoup de peuples, que des dieux ou des génies malfaisants présidaient aux per-

turbations de l'atmosphère, et que parfois ils se montraient visibles.

En parlant du bruit que fait un ouragan qui s'approche, les marins anglais disent plaisamment que c'est Davy qui met sa batterie de cuisine pour les curés (RUSSELL). On sait que Davy John est le diable de mer.

E. Sue (*Jean Bart et Louis XIV*, p. 5) place dans la bouche du véridique Haran Soret une description de tempête qui semble empruntée à une facétie de bord.

« Nous étions une fois en une navigation lointaine et périlleuse, non loin des côtes du grand-duché de Moscovie, lorsqu'il nous survint tout à coup une monstrueuse tourmente, que les poissons élancés en dehors des ondes par l'énormité de cette furieuse tempête passaient et repassaient dans les airs, ni plus ni moins que des oiseaux, à ce point que les plus terribles requins paraissaient si amoindris à l'œil qu'on les prenait pour des alcyons voltigeant dans l'air. »

§ 1. — PROVERBES.

— *As welcome as a storm*. Aussi bien venu qu'un ouragan (Anglais, BOHN).

— On ne peut conjurer les tempêtes (LA LANDELLE).

— C'est du port qu'il faut prévoir les tempêtes (LA LANDELLE, p. 149).

— *Naar Veyret er meest stille maa Skipperen en dog frygte for Storm*. Quand le temps est beau, le maître d'un vaisseau doit toujours craindre la tempête (*Prov. danois*).

— Un marin voit un marin de bien loin dans la danse (Dicton russe, DAL).

— Si en voyant le gros temps en mer tu vas de

l'avant, tu te fais ton propre assassin (Proverbe russe, DAL).

— En voyant le mauvais temps, à aucun prix ne monte dans ta barque. En voyant une vague sur la mer, ne t'embarque pas! (Dicton russe, DAL.)

— Agir dans la colère, c'est s'embarquer pendant la tempête (Français, CAHIER).

— Ne fais rien étant en colère : pourquoi se mettre en mer pendant la tempête ? (LA LANDELLE, *Langage*, p. 150).

— *Blow not against a hurricane.* Ne soufflez pas contre un ouragan (Anglais, REINSBERG).

— *La bonnaccia burrasca minaccia.* La bonace menace bourrasque (Toscan, REINSBERG).

— *Burrasca furiusa prestu passa.*

— *Forti burrasca poco dura.*

Une bourrasque furieuse est de peu de durée. Cela s'emploie aussi au figuré (Sicile, PITRÈ).

— Le silence se fait après la tempête (Prov. norwégien, REINSBERG).

— *Ddoppu la timpesta veni la calma.*

— *Ddoppu la fortuna veni la bunazza.* Après la tempête vient le calme (Sicile, REINSBERG).

— *Pustis de la tempesta benit calma :*

Abba e bentu benint a passare (Sardaigne).

— *Dopu a tempesta vene a bonaccia* (Corse, REINSBERG).

— *Dopo el temporal vient elseren* (Venise).

— *After a storm come a calm.*

Après la tempête vient le calme (Anglais, REINSBERG).

— *Dat k'em Dorm etter storm* (Norvégien).

— *È in le tempeste chi si connoscenu i marinari.*

C'est dans la tempête que se connaissent les bons marins (Corse, REINSBERG).

— *Il buon marinaro si conosce al cattivo tempo* (Toscane).

— *Lu marineri si bidet in sa burrasca* (Sardaigne).

— *Naar Stormen er störst, kiendes Styremandens konst best.* C'est dans la tempête que l'on connaît l'habileté du pilote (*Proverbes danois*).

— *La borasca se conosse sul viso del mariner.*

La bourrasque se connaît sur le visage du marin (Venise, PASQUALIGO).

— *I Storm skal man Kiert koste.* Dans la tempête on jette à la mer ce qu'on a de plus cher (*Proverbes danois*).

Allusion à une coutume dont il sera parlé plus loin.

— *En tèms de bourrasco, touti li port soun bon* (Provence, MISTRAL).

— *A tempu di timpesta, ogni tintu pirtusu è portu.*

En temps de tempête tout trou est un port (Sicile, PITRÈ).

— *'N tiempo di necessità ogni pertuso è puorto* (Naples).

— *In tempo de borasca, ogni tavola basta* (Venise, PASQUALIGO). En temps de bourrasque, toute planche est bonne.

— *Vuti di marinaru duranu quantu la tempesta.*

Vœux de marin durent autant que la tempête (Sicile, PITRÈ).

— *Vutu di marinaru e juramentu di jucaturi.*

Vœu de marin et serment de joueurs (Sicile).

— *Vows made in storms are forgotten in calm.* Les vœux faits pendant la tempête s'oublient dans le calme (Anglais, BOHN).

— Danger passé,
Saint moqué.
— Passé le danger,

Honni le saint.

— *Passato il pericolo*
Gabbato il santo (Italien).

— *The danger past* (*and*) *God forgotten.*
Le danger passé, — Dieu oublié (Anglais, REINSBERG).

— *Once on shore,*
We pray no more.
Une fois sur le rivage — on ne prie plus (Anglais).

— Le matelot ne pense à Dieu que le jour de la tempête (Prov. arabe, *Mélusine*, t. III, ch. XVI).

— *Ne tempestas quidem nocere possit.*
Si l'on n'a rien, la tempête elle-même ne peut vous nuire (ÉRASME).

On a aussi employé la tempête comme terme de comparaison figurée :

— Lorsque le malheur viendra tout d'un coup, et que la mort fondra sur vous comme une tempête (*Proverbes de Salomon*, II, 27).

— Le méchant disparaîtra comme la tempête qui passe (*Proverbes de Salomon*, X, 25).

§ 2. — CROYANCES ET PRÉSAGES.

Les marins des côtes de la Charente assurent que toute tempête dure trois jours, six jours, ou neuf jours (Comm. de *M. G. Musset*). Cette croyance se rattache à la superstition des nombres ; on a pu voir au chapitre des Vagues, et dans le présent volume à celui des Aires de vent, d'autres applications de cette antique imagination.

Sur le littoral du Finistère, les bonnes gens croient qu'une tempête ne peut cesser que quand les corps impurs et les cadavres ont été vomis sur la côte (CAMBRY, p. 346).

Dans le pays de Tréguier, lorsqu'il y a une tempête, on allume des cierges dans les maisons : leur manière de brûler, la couleur, la forme, le mouvement de la flamme, sont autant de présages que l'on consulte pour connaître le sort des marins embarqués et surpris par le gros temps (Com. de *M. Le Calvez*).

Au chapitre des Présages de vent, on en a vu un certain nombre qui sont communs à la fois au vent et à la tempête ; ceux qui suivent touchent au surnaturel, et sont en relation très directe avec les grandes perturbations de la mer.

En Basse-Bretagne, le chant de la sirène annonce la tempête ; un des surnoms de la sirène est *Marc'harit ar gwell amzer*, Marguerite mauvais temps, et plusieurs proverbes bretons font allusion à cette croyance (Comm. de *M. Sauvé*). D'autres proverbes, que je rapporterai en traitant spécialement des femmes de mer, s'y rapportent aussi ; à Ceuta et sur les côtes d'Espagne les marins redoutent pour la même raison son chant (Comm. de M. *de Olavarria y Huarte*).

Les matelots norvégiens regardent la vue d'une mermaid comme l'indice d'une tempête prochaine (THORPE, t. II, p. 27). Ceux du Schleswig s'attendent à un ouragan s'ils en voient une devant la proue du navire, et une vieille chanson de mer rapportée par Bassett, p. 183, constate que la croyance est ancienne.

D'après Maçoudi (ch. XVI), avant la tempête il y avait des apparitions à bord. Dans la mer de Chine toutes les fois que la mer est grosse et que les vagues s'y multiplient, on en voit sortir des êtres noirs d'une taille de quatre ou cinq empans, semblables

à de petits Abyssiniens, tous de la même forme et de la même stature; ils montent sur les vaisseaux, et, quel que soit leur nombre, restent complètement inoffensifs; mais les équipages, sachant que cette apparition présage une tourmente où ils vont être en perdition, manœuvrent de leur mieux pour échapper à leur perte.

Le Nökke danois (BASSETT, p. 96, 143 et 213) annonçait aussi du mauvais temps.

Il en est de même d'un monstre appelé Cordelion, qui fréquente les abords de la Corse et de la Sardaigne.

Dans les parages du Groenland, d'après les légendes islandaises, un monstre marin appelé Margyr se montre surtout avant les tempêtes.

En Cornouaille, les pêcheurs n'osent passer à la nuit close aux endroits du rivage où ont eu lieu des naufrages. Les âmes des marins noyés semblent hanter ces lieux et « l'appel de la mort » y a souvent été entendu. Dans certaines circonstances, spécialement avant les tempêtes, et en certaines saisons, mais toujours la nuit, ces appels sont fréquents. Plus d'un pêcheur a déclaré qu'il avait entendu les voix de marins morts « criant leur propre nom » (HUNT, p. 367).

Les morts, qui d'après certaines croyances font soulever la mer et le vent, sortaient parfois de leur tombe humide pour avertir de la venue du mauvais temps. A l'île de Sein, les portes des maisons ne se ferment qu'aux approches de la tempête; des feux follets, des sifflements l'annoncent. Quand on entendait ce murmure lointain qui précède l'orage, les anciens s'écriaient : « Fermons les portes; écoutez les *Crierien*, le tourbillon les suit. » Ces *Crierien* sont les ombres, les ossements des naufragés qui demandent

la sépulture, désespérés d'être depuis leur mort ballottés par les flots (CAMBRY, p. 290).

Deux ou trois jours avant les grandes tempêtes, les habitants de l'île de Sein entendent s'élever dans l'air un concert de plaintes et de lamentations. Parfois un cri déchirant comme un suprême appel se détache de ces rumeurs sourdes et confuses. Malheur à qui ne tiendrait pas compte de l'avertissement, car, si calme que soit la mer, le mauvais temps n'est pas loin (Comm. de *M. L. Sauvé*).

Sur la côte de Norfolk, existe la croyance que si une personne est noyée, il sort de l'eau une voix qui est le présage d'un grain (W. JONES, p. 93).

Sur la côte d'Écosse (*Les Pilleurs d'épaves*, p. 289 et 298), les spectres sortent en foule de la mer avant la tourmente, cadavres sans sépulture, marins disparus dans le roc avec leurs bâtiments... Les lames qui déferlaient sur ce rocher semblaient toujours avoir passé sur des cadavres de marins et répéter les soupirs des mourants. Les pieds d'une blancheur sépulcrale du récif paraissaient comme les formes d'hommes sans sépulture venant hanter à minuit ce triste lieu.

L'apparition du vaisseau-fantôme a lieu aussi assez fréquemment soit avant la tempête qu'il présage, soit pendant qu'elle est dans toute sa violence.

Lorsqu'un ouragan se prépare, aux environs de l'île du Prince-Édouard, où un navire a fait naufrage, une boule de feu s'élève de la mer, s'étend, devient un navire en feu et disparaît (BASSETT, p. 361).

Certains gestes d'animaux, la vue de quelques-uns d'entre eux, étaient observés par les marins, ainsi qu'on a pu le voir au chapitre du Vent; quelques-uns se rattachent spécialement à l'ouragan qui approche. Les marins anglais n'aiment pas à voir à bord un chat

jouer plus que d'habitude, ils regardent cela comme le pronostic d'une tempête, et ils disent à cette occasion : « Le chat a un coup de vent dans sa queue. »

Dans le pays de Lancastre on tire de semblables présages si l'on voit le chat courir autour de la maison, en Irlande s'il s'étire de façon que ses pattes se touchent. Les chats étaient employés par les sorcières tempestaires (BASSETT, p. 123-124).

Sur la côte est de Cornouaille anglaise, d'après Hunt, un chien spectre se montre avant les tempêtes. Les pêcheurs écossais croient qu'un chien qui hurle les présage (BASSETT, p. 125).

Un lièvre mort à bord était jadis regardé comme un signe certain de tempête (JONES, p. 116). Dans la Cornouaille anglaise, avant les tempêtes on voit apparaître un lièvre blanc sur les quais (BASSETT, p. 122).

Il y avait une sorcière norvégienne dont le mari était marin. Quand une tempête s'approchait, elle venait toujours métamorphosée en corneille et, s'asseyant dans le gréement du bâtiment de son mari, disait : « Nous aurons une tempête » (STORAKER et FUGLESTVEDT, *Folkesagn*, t. I, p. 53).

La Providence (W. GILL, p. 321) a accordé aux insulaires de l'archipel Hervey une indication infaillible de l'approche d'un cyclone : on l'exprime par une phrase qui veut dire que le cœur de la banane indigène est étrangement cordé et contourné quelques semaines avant l'ouragan. Ce présage s'associe à une grande abondance de poisson.

Dans le pays de Galles quand une tempête menace les côtes, on entend au fond de la mer le son des cloches du sire de Bottreaux roulant l'une contre l'autre.

On raconte que jadis le sire de Bottreaux voulut

faire présent aux gens de Boscastle de cloches aussi grosses que celles de Tintagel. Il les chargea sur un navire, qui était presque en vue de Boscastle, lorsque le pilote, qui était de Tintagel, voulut faire sonner aux cloches le carillon de son pays. C'était en signe d'actions de grâces du voyage accompli. Le capitaine répondit que grâces devaient être rendues à la solidité du navire et qu'on aurait bien le temps de prier Dieu à terre. Alors une tempête s'éleva, le navire fut brisé, et le pilote échappa seul au naufrage (*Tour du monde*, t. XI, p. 389).

En Angleterre rêver que la mer est agitée présage un voyage malheureux et exposé aux tempêtes (Bassett, p. 451).

§ 3. — PRODIGES PENDANT LA TEMPÊTE.

La terreur inspirée par la force de la tempête se traduisait par des idées singulières ; le rugissement des vents, les bruits étranges, qui tantôt ressemblent à un grondement, tantôt à une plainte, étaient attribués aux esprits.

D'après une croyance qui semble très répandue sur les côtes de Bretagne, les noyés choisissaient les tempêtes pour se rappeler au souvenir de leurs parents, et à ce moment leurs fantômes se pressaient sur les côtes, aussi nombreux que ceux des autres morts pendant la nuit de la Toussaint : ce sont eux qu'on entend au milieu des bruits variés de la mer en furie, qui secoue leurs ossements et les éloigne du rivage.

Dans les idées populaires bretonnes, les âmes des noyés ne peuvent avoir de repos que lorsque leur corps a été recouvert de la terre sainte du cimetière (Comm. de *M. Sauvé*).

Pendant les tempêtes reviennent les âmes des pécheurs qui viennent rappeler aux vivants qu'elles ont besoin de prières (d'AMEZEUIL, *Légendes*, p. 265).

On croit, aux environs de Saint-Malo, que les âmes des marins morts sans avoir reçu d'eau bénite, et pour le repos desquels on n'a point fait dire de messes, reviennent pendant les tempêtes réveiller leurs parents.

Une opinion analogue semble exister en Amérique : Dans le *Pilote* de Cooper (ch. XXIV), des cris terribles se font entendre au milieu d'un ouragan; on prétend, dit alors un des personnages, que pendant les tempêtes on entend souvent de pareils cris le long de la côte, et qu'ils sont poussés par des marins noyés.

Si, lorsqu'un navire est battu le vendredi par la tempête, une mermaid lui parle, il est certain d'atteindre le port en sûreté.

Pendant de grands ouragans près des Bermudes, on vit, d'après Jourdan, un monstre à forme humaine (BASSETT, p. 445 et 216).

Aux environs de Tréguier, les sons étranges qu'on entend sont attribués à des cloches merveilleuses. Il y a au fond de la mer des cloches qui sonnent d'elles-mêmes au fort de la tempête : telles sont les cloches de la ville d'Is, celle de Saint-Gildas, près Penvenan, volée par les Anglais avant la Révolution; elle tomba au fond de la mer, avec le navire que le saint fit sombrer à quelques milles de son île. Celle de Notre-Dame du Port-Blanc a été jetée par les Anglais eux-mêmes au fond de la mer. Quand on entend ces cloches sonner, la tempête doit durer longtemps (Comm. de *M. Le Calvez*). On a déjà vu que dans le pays de Galles le son des cloches qui sont au fond de la mer était regardé comme

le présage d'un furieux ouragan qui s'approchait.

Chez les Lapons, quand un enfant est né pendant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable, et c'est par un sortilège qu'on y réussit. On attend un ouragan; alors l'enfant se met tout nu avec une coquille entre les mains. Il court autour de la cabane en disant aux esprits malfaisants : « La coquille est faite pour l'eau salée, et non pour l'eau douce; vous m'avez tout mouillé, l'humidité me fera périr. Vous voyez que je suis nu et que je tremble de tous mes membres. » Dès ce moment l'enfant est en paix avec les diables, et il n'attirera plus de tempêtes ni d'ouragans (STELLER, dans LAHARPE, t. IX, p. 324).

§ 4. — LES ESPRITS DES TEMPÊTES.

Plusieurs peuples ont personnifié la tempête; parfois elle était un dieu ou un génie auquel on rendait spécialement des hommages.

Les tempêtes marines avaient à Rome un sanctuaire près de la porte Capène, fondé par L. Cornélius Scipion en 259 avant J.-C. (PRELLER, p. 213).

Chez les Grecs on appelait les tourbillons et les tempêtes des Harpyes. Dans l'*Odyssée*, elles figurent toujours comme déesses des tempêtes (HOMÈRE, tr. Bareste, note 10 ch. II de l'*Odyssée*).

Dans la mythologie scandinave, la tempête est plusieurs fois assimilée à un oiseau : « Frères, dit Frithiof, le temps sera dur. J'entends la tempête battre au loin ses ailes... Et la tempête secoue ses ailes, et dans sa fureur sauvage, tantôt elle plonge dans l'abîme, tantôt elle s'élance en tourbillon jusque dans la demeure des dieux. » Plus loin il

est parlé de l'aigle noir des tempêtes (*La saga de Frithiof*).

Dans cette même saga, le héros lance deux épieux, dont l'un va s'enfoncer dans le sein de l'aigle noir des tempêtes.

Les Grecs se représentent la tempête comme une lutte entre les vents, les nuages, les mers et les montagnes. On a conservé une chanson populaire dans laquelle les nuages font des reproches à la mer et la supplient de cesser son attitude insolente. Trois nuages se traînent sur le ciel : l'un porte la pluie fine, le second la grêle, le troisième, le plus puissant, lutte avec la mer (POLITIS, *Météorologie*).

Dans la légende lithuanienne, l'eau et les vents sont deux géants qui se combattent (GRIMM, *D. M.*, XX).

Dans la mythologie des Dakotas (BRINTON, p. 164), le géant Haokah personnifie le caractère de la tempête ; les quatre vents étaient la baguette dont il se servait pour produire le tonnerre.

Dans les hymnes védiques, les dieux de la tempête poussent les nuées sur la mer en fureur (TYLOR, t. II, p. 349).

La tempête est du fait du diable : Dieu nous garde ! dit un proverbe indoustani du recueil de Rœbuck.

D'après le Shan hai chin, le démon de la tempête, qui se nomme Ke-mung, demeure dans la montagne du Jour. Sa forme est celle d'un homme à tête de dragon. Il se promène continuellement au fond de la rivière de Chang, et s'il se montre à la surface, il y a aussitôt un violent ouragan ou de la pluie (DENNYS, *Folk-Lore of China*, p. 98).

Aux îles Hervey (W. W. GILL, p. 225), Tikorura, l'un des dieux malfaisants de la mer, est personnifié dans la vague de tempête.

Chez les Quichés la mystérieuse puissance créatrice est Hurakan; ce mot n'a aucune signification dans leur langue, mais on croit qu'ils l'ont emprunté à l'ancienne langue d'Haïti; c'est de là que sous les formes de hurricane, ouragan, orkan, il a été emprunté par les marines européennes comme le nom du terrible tornado de la mer Caraïbe (Brinton, p. 51).

Parfois les génies méchants profitaient de l'absence du dieu supérieur pour bouleverser la mer sans sa permission. On connaît par les poèmes d'Homère et de Virgile l'intervention de Neptune. Cette conception se retrouve en Océanie.

Un jour qu'il s'était endormi dans une des cavernes les plus profondes, l'ouragan souffla sur un navire qui portait des amis d'Hiro : son sommeil eût donné gain de cause au vent, si l'on n'était venu réveiller le grand Pacificateur des flots; il remonta fort en colère et sauva ses amis (Rienzi, d'ap. d'Urville, p. 11, et 336). Cette intervention du dieu polynésien fait songer à l'épisode de Neptune arrivant au secours de la flotte d'Énée.

Tylor (*Civilisation primitive*, t. II, p. 346-7) a résumé les idées qui présidaient au culte de ces divinités.

Lors des tempêtes, les amis du matelot restés à terre, ou le matelot lui-même, ballotté par les flots, implorent la pitié des dieux du vent. On croit que des présents offerts à ces dieux ramènent le calme. Si la première offrande est insuffisante, il faut en offrir une seconde, et on est assuré du succès.

On offre aussi des présents à ces dieux pour se procurer la tempête.

Quelques-uns des hommes les plus intelligents de ces îles pensent encore que les mauvais esprits avaient

autrefois une grande influence sur le vent, et ils remarquent que, depuis qu'on a aboli l'idolâtrie, il n'y a plus de tempêtes si terribles qu'il y en avait auparavant.

On verra de nombreux exemples de ce culte au chapitre des Tempêtes apaisées.

CHAPITRE II

LES CAUSES DES TEMPÊTES.

Dans l'antiquité on attribuait souvent les tempêtes, surtout celles qui étaient remarquables par leur violence, au courroux des dieux qui présidaient à la mer. Toutefois d'autres divinités non purement marines avaient également, quoique plus rarement, le pouvoir de les exciter, et parfois des dieux secondaires de la mer ou des vents profitaient de l'absence des dieux supérieurs pour exercer leur vengeance en déchaînant les vagues et les vents. A notre époque des conceptions tout à fait analogues se retrouvent encore aux extrémités du globe chez des peuples moins avancés en évolution que ne l'étaient les Grecs au moment de la guerre de Troie.

Suivant Nicholas d'Urville, *Astrolabe*, t. II, p. 513, les Néo-Zélandais croient que les orages et les tempêtes ont pour cause le courroux du dieu Towaki : dans un coup de vent violent qu'essuya Nicholas dans la baie Shouraki, les naturels décidèrent que le dieu était très courroucé contre ce chef.

Aux Andaman, les tempêtes sont regardées comme les indices de la colère de Puluga ; les vents sont sa respiration, et c'est lui qui les fait souffler (Man. *Andaman*, p. 85).

Aux îles Hervey (W. W. Gill, 225) deux dieux in-

sultés par un héros qui les nargue placé sur un rocher font surgir une tempête terrible.

D'après un chant des Aïnos, quand les dieux de la mer gémissent des mots, en frappant leur poitrine de leur éventail, la force de l'éventail soulève aussitôt un ouragan sur la mer (METCHNIKOFF, p. 166).

Les Écossais croyaient jadis (BASSETT, p. 98) que les tempêtes s'amassaient pendant que le Nigg ou lutin de la mer dormait.

Les sirènes sont aussi en certains pays assimilées aux génies ; toutefois les croyances qui se rattachent à elles sont de deux sortes : dans les unes, leur vue présage le mauvais temps sans qu'on leur ait fait le moindre affront ; dans les autres, au contraire, elles ne quittent le rôle de divinités bienveillantes que si elles ont été offensées.

En Norvège un marin ayant coupé la main d'une sirène fut assailli par un ouragan furieux (THORPE, t. II, p. 278). Dans une légende écossaise (BASSETT, p. 179) un pêcheur prend une mermaid dans son filet ; elle y fait deux nœuds, et l'obscurité survient ; au troisième la tempête arrive ; il l'émeut par ses supplications, et le calme revient. Si la rame d'un pêcheur frappe, même involontairement, une sirène, il s'élève à l'instant une horrible tempête (JOUY, *L'hermite en Bretagne*, p. 167). Sur la côte du Finistère, d'après la *France maritime*, t. I, p. 384, si un marin a le malheur de voir une sirène nue, des vents furieux bouleversent aussitôt la mer. Cette croyance se rapproche de celle des marins norvégiens : ils regardent la vue d'une sirène comme le présage d'une tempête prochaine (THORPE, t. II, p. 27).

Près d'Astrakan (RALSTON, *Songs of Russian people*)

des Rusalkas marines soulèvent des ouragans et détruisent les navires.

En Basse-Bretagne le chant de la sirène fait enfler les vagues de la mer et souffler le vent en tempête (Comm. de *M. Sauvé*), croyance qui se retrouve dans l'antiquité.

En général les dieux ne manifestent leur courroux sur mer que lorsqu'ils ont quelque offense à venger; il n'en est pas de même des génies. Plusieurs de ceux-ci font le mal pour le plaisir de nuire; heureusement ils dorment souvent, ou sont distraits. Aussi recommande-t-on aux voyageurs qui passent aux environs des lieux où ils demeurent, d'éviter tout ce qui pourrait attirer leur attention. Quand des Svanes sont en marche, tous sont tenus au silence, ou s'ils répètent des chants sacrés, leur voix ne doit être entendue de personne : la moindre parole retentissante pourrait attirer la tempête. La même superstition existe chez les pêcheurs de la Norvège, chez les Bourates et chez les chasseurs américains (RECLUS, t. VI, p. 177).

Les pilotes chinois ayant remarqué que le cuisinier hollandais allumait du feu pour le dîner supplièrent à genoux les ambassadeurs de ne pas permettre qu'il achevât, parce qu'il y avait dans le lac de Po-yang un certain esprit sous la forme d'un dragon ou d'un grand poisson, dont le pouvoir s'étendait sur tout le pays, et qui avait tant d'aversion pour l'odeur des viandes rôties ou bouillies, qu'aussitôt qu'il en ressentait la moindre impression, il suscitait des tempêtes qui submergeaient infailliblement les vaisseaux (NIEUHOFF dans LAHARPE, t. VI, p. 289).

Dans la croyance des marins de la côte de Tréguier, la tempête est excitée par les hommes de la mer, *Anddud-Vor*, par les *Cornandonet* ou nains de la mer. Ce sont de petits démons noirs que l'on voit aussi dan-

ser autour des bateaux dans les brumes épaisses (Comm. de *M. Le Calvez*).

Dans l'archipel malais, les tempestaires sont au contraire des génies d'une taille prodigieuse. A Macassar, une autre partie des géants, enfants de la terre, sont employés par la lune à gouverner les poissons de mer et à vernir les coquillages. Ils se mutinent parfois contre elle, et dans leur colère ils excitent les tempêtes affreuses dont on est assailli sur la mer. Leur haleine produit ces vents impétueux qui s'y déchaînent avec furie, et quand ils soufflent avec moins de violence, c'est que plusieurs des géants sont endormis et reposent la face tournée vers la vase de l'eau (*Aventures d'Abdalla*, p. 422).

Aux Célèbes les géants, qui se sont emparés de la mer, produisent des tempêtes lorsqu'ils sont en colère et, lorsqu'ils éternuent, ne manquent jamais d'y causer des naufrages (DORVILLE, t. II, p. 352).

Chez les Esquimaux (RINK, p. 47), les kayarissat sont des conducteurs de kayak d'une grandeur extraordinaire; ils sont habiles dans plusieurs arts de sorcellerie, et peuvent principalement soulever les tempêtes.

Dans un conte chinois, un chat de fer, le général Mao, apparaît flottant sur les eaux, et est envoyé par le roi des eaux pour exciter une tempête.

Dans la croyance chinoise, les tigres causent les tempêtes, le dieu japonais du vent a aussi des griffes d'acier et l'apparence d'un tigre (BASSETT, p. 124).

Les croyances populaires du moyen âge associaient le diable à toutes œuvres de destruction et à tous les phénomènes de nature à frapper vivement l'imagination; aussi n'est-il pas surprenant que les légendaires lui attribuent de furieux ouragans, au milieu desquels on le voit parfois intervenir en personne.

D'après Marc l'ermite, on croyait au moyen âge

que les démons de la quatrième classe soulevaient des tempêtes sur mer et submergeaient les navires (JONES, p. 72). Dans la *Légende dorée* (t. II, p. 126) un démon se vante d'avoir causé des tempêtes et d'avoir fait sombrer beaucoup de navires. D'après le même recueil (t. I, p. 267), lorsque le corps de saint Étienne était embarqué sur mer, les démons soulevèrent les vagues et le vent contre le navire qui le portait.

Dans la vie de Guibert de Nogent, on voit le diable exciter une tempête. Suivant la légende, lorsque saint Nicolas calma l'orage qui menaçait d'engloutir le navire sur lequel il était monté, il venait de voir le diable y entrer l'épée à la main et chercher à le faire couler (MAURY, *Essai sur les légendes pieuses*, p. 18). Les anciens navigateurs (BASSETT, p. 19) appelaient les Bermudes îles du diable, parce qu'on les croyait hantées par un démon des tempêtes.

En 1597, au milieu d'une tempête excitée par le diable à Bongay en Angleterre, on le voyait sur les vagues sous la forme d'un chien (BASSETT, p. 90). L'ancienne superstition du Nord attribuant aux mauvais esprits le pouvoir de soulever les vagues et les vents se retrouve dans une des communautés pieuses les plus intelligentes de la Grande-Bretagne. Ainsi, à Edimbourg, un grand nombre de personnes, s'imaginant que les tempêtes effroyables qui engloutissent tant de vaisseaux sont l'œuvre des puissances infernales, en concluent que la cause de ces désastres est l'absence de prières aux heures où les hommes, même les plus pieux, se livrant au sommeil, ne peuvent mettre obstacle aux maléfices de Satan. L'Association veille donc à ce qu'une chaîne non interrompue de prières soit formée pour conjurer le démon des tempêtes. En Écosse, dans le pays de

Galles et en Islande, il est des lieux où, d'après le témoignagne de Walter Scott, la mémoire de certains diables est tenue en honneur par la superstition, et consacrés, dit-on, aux esprits qui soulèveraient des tempêtes horribles si le soc de la charrue touchait à une de leurs pierres. Lorsque le savant Borlase découvrit d'anciennes sépultures dans les îles Scilly, il fut menacé de la fureur populaire qui attribuait les tempêtes dont le pays fut assailli au mécontentement des esprits hantant les tumuli que le célèbre voyageur avait osé visiter (*Revue britannique*, 1869, t. IV, p. 364-5).

Les Cochinchinois croient que les tempêtes sont causées par les princes des enfers au moment où ils font provision de troncs d'un arbre appelé le chò blanc (Landes, *Excursions et reconnaissances*, 1885, p. 386-7). Les Hurons disent qu'un génie particulier domine sur les eaux et va causant les ouragans et les naufrages (*Relations de la Nouvelle-France*, 1648, ch. xvi). Chez les Caraïbes, on assignait le même rôle. à un démon nommé Maboyo. D'après Froberville (*Bull. de la Société de géographie*, 1847), les diables ou génies malfaisants qui vivent dans le pays jadis englouti de Kassipi excitent, au dire des Amakoui, de terribles orages sur mer.

Des monstres marins, serviteurs des génies ou génies eux-mêmes, jouissent aussi de ce pouvoir. Dans le conte suédois du « Garçon et des filles du roi » (Cavallius et Stephens, p. 85), trois monstres qui ne veulent pas laisser le roi aborder soulèvent une tempête furieuse devant son navire.

Dès l'antiquité, au moins chez les barbares, des prêtresses qu'on peut rapprocher de nos sorciers modernes, leurs continuateurs maudits, disposaient aussi d'une grande puissance sur la mer.

Les druidesses de l'île de Sein pouvaient par leurs vers exciter des tempêtes, et dans l'air et sur la mer elles exerçaient leur art surtout pour les navigateurs qui se mettaient en mer dans le seul but de les consulter (POMPONIUS MELA).

D'après une légende du Bas-Empire un évêque de Constantinople semble avoir eu un pouvoir analogue. Deux chefs varangiens, Askold et Dir, assiégeaient Constantinople avec deux cents vaisseaux. Le patriarche Photius prit la robe miraculeuse de Notre-Dame de Blachernes et la plongea dans les vagues. Aussitôt il s'éleva une terrible tempête, et la flotte des Russes fut entièrement détruite (JONES, p. 34, d'après Nestor).

Les Anglo-Saxons croyaient que les sorcières pouvaient exciter les orages sur mer (BASSETT, p. 110). C'était au reste une opinion très répandue au moyen âge, surtout dans les pays du Nord : on assure qu'Oddo le Danois, grand pirate, était si versé dans l'art de la magie, qu'il allait sur la mer sans navire, et que souvent il détruisait les vaisseaux de ses ennemis en soulevant la tempête par ses incantations. Aussi, pour ne pas les combattre, il excitait contre eux des flots et des vents qui les faisaient faire naufrage (OLAUS MAGNUS, III, 17).

Dans la Saga de Frithiof, le héros assailli par un ouragan l'attribue à la méchanceté de deux sorcières qui protègent son ennemi : « Je vois, dit-il, au milieu des flots deux sorcières envoyées par Helgi » (MARMIER, *Litt. islandaise*).

Un célèbre sorcier scandinave faisait bouillir une mixture infernale pour exciter les tempêtes (BASSETT, p. 111).

Au XVI^e^ siècle, des peuplades entières du Nord scandinave passaient pour avoir du pouvoir sur la

mer : « On dit que par leurs charmes et enchantements les peuples du Grunlande esmeuvent les tempestes sur la mer et mettent en danger les navires estranges, lesquels ils veulent piller » (THEVET, *Cosmographie*, c. 1719).

Jadis dans le golfe de Corrivreckan apparaissait une vieille sorcière qui n'avait qu'à agiter son mouchoir pour exciter une tempête et engloutir une flotte. Un prince danois osa la braver un jour qu'elle l'agitait : il fit naufrage corps et biens. Saint Colomba fut plus heureux : quand il franchit le passage du Wreckan, déjà la tempête grondait; le saint s'adressa à son ami saint Kenneth, qui entendit son cri de détresse du fond de l'Islande, au moment où il allait se mettre à table. Saint Kenneth courut à l'église, n'ayant eu que le temps de mettre un de ses souliers; il célébra la messe avec un pied en pantoufle. Il était neuf heures du matin lorsqu'il consacra l'hostie : ce fut à neuf heures précises que Colomba vit tout à coup les flots s'apaiser autour de sa barque.

Cette sorcière, sollicitée par un chef de clan qui l'implorait contre une flotte espagnole, vint sur un rocher avec son mouchoir ; chaque fois qu'elle l'agitait, un corbeau accourait, et chacun d'eux avait sous ses ailes un grain d'orage : la flotte espagnole fut submergée (*Revue brit.*, 1834, t. XXVII, p. 195-8).

Cassas mentionne une croyance d'après laquelle les ouragans, si fréquents dans le golfe de Carnero, étaient produits par des sorciers qui, pour se venger, allumaient de grands feux dans leurs cavernes des montagnes, et que la terre, furieuse de la peine que cela lui causait, produisait de grandes commotions dans l'air et détruisait les ennemis des sorciers (JONES, p. 72).

A la même époque, on retrouve chez les musul-

mans des superstitions analogues : lorsque l'eunuque Yousouf, celui qui avait prophétisé la défaite de Charles-Quint, fut mort, le peuple crut pendant longtemps qu'on pourrait soulever ou apaiser les tempêtes en prononçant quelques paroles cabalistiques sur ses ossements (TROUSSET, *Pirates*, p. 61).

Au moment du siège d'Alger par Charles-Quint, une sorcière alla trouver le gouverneur et lui dit de tenir neuf jours. Il survint alors une tempête effroyable avec perte de galères (Le P. DAN, p. 118).

Shakspeare, chez lequel on trouve tant de superstitions maritimes, a fait ainsi dialoguer des sorcières, sans doute d'après les croyances contemporaines :

PREMIÈRE SORCIÈRE. — La femme d'un marin avait dans son giron des châtaignes qu'elle mâchait, mâchait, mâchait. — Donne-m'en, lui dis-je. — Va-t'en, sorcière, s'est écriée la coquine. Son mari est parti pour Alep, comme patron du *Tigre;* mais je vais à sa poursuite m'embarquer dans un crible, et, comme un rat sans queue, je sais bien, je sais bien ce que je ferai.

DEUXIÈME SORCIÈRE. — Je te donnerai un vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Tu es bien bonne.

TROISIÈME SORCIÈRE. — Moi un autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE. — Tous les autres m'appartiennent, ainsi que les ports où ils soufflent et tous les points marqués sur la carte marine. Je veux le rendre sec comme du foin; ni nuit ni jour le sommeil ne fermera sa paupière; son existence sera celle d'un excommunié. Pendant neuf fois neuf semaines je le verrai maigrir, se consumer et languir; son navire, que je ne puis submerger, sera du moins sans relâche battu par la tempête. Regardez ce que je tiens. C'est le pouce d'un pilote naufragé à son retour dans sa patrie (*Macbeth*, act. III, sc. III).

Au commencement du XVII^e^ siècle, il y eut en Écosse plusieurs procès de sorcellerie, où de graves juges condamnèrent à mort des sorcières, cause de tempêtes, à ce qu'ils croyaient avec beaucoup de gens de ce temps. Walter Scott rapporte à leur sujet de curieux détails :

En 1618, Marguerite Barclay, femme d'Annibal Dun, bourgeois d'Irvine, faussement accusée de vol par son beau-frère et sa belle-sœur, proféra des malédictions contre le navire de son beau-frère, qui portait aussi le prévôt d'Irvine, et pria le ciel que la mer et l'eau salée refusassent de le soutenir et que les crabes dévorassent l'équipage au fond de la mer.

Le navire fit en effet naufrage, et un vagabond nommé John Stewart l'annonça peu de temps après. Comme il passait pour devin, il fut arrêté, déclara qu'étant entré pendant la nuit dans la maison de Marguerite Barclay, quelque temps après que le bâtiment était sorti du port, il avait trouvé cette femme occupée, avec deux autres femmes, à faire des figures d'argile. Une de ces figures représentait le prévôt, et elles firent aussi en argile la représentation d'un navire, et pendant qu'elles travaillaient ainsi, le diable apparut à la compagnie sous la forme d'un joli petit chien noir. Les femmes, suivies du petit chien, se rendirent au bord de la mer et y jetèrent les figures représentant le navire et les hommes, après quoi la mer s'enfla, mugit et devint aussi rouge que le suc de la garance dans la cuve d'un teinturier. Marguerite Barclay, mise à la torture, finit par avouer, et elle fut étranglée, puis ses cendres brûlées. John Daunton fit, au siècle dernier, un livre intitulé *Preuve des apparitions*, où il raconte qu'une vieille dame de Mynehead se plaisait à paraître sur

les navires de son fils, dès qu'ils approchaient des côtes d'Angleterre, sous les mêmes traits et avec le même costume qu'elle portait pendant la vie et, se tenant au pied du grand mât, elle donnait un coup de sifflet. Aussitôt, quand même aurait régné un calme parfait, une tempête horrible s'élevait, et le navire brisé contre la côte était perdu avec toute sa cargaison; seulement les hommes de l'équipage se sauvaient, le démon n'avait pas reçu de Dieu la permission de les faire périr. A force d'apparitions, elle finit par réduire son fils à l'indigence.

L'impression que fit cette histoire sur les habitants de Mynehead fut si profonde, qu'on dit que la légende de mistress Leckie s'y est conservée par tradition, et les marins appartenant à ce port, quand ils éprouvent une tempête, croient entendre le sifflet de cette implacable sorcière qui fut cause de tant de malheur pour sa propre famille.

Lorsque Jacques I^er^ d'Angleterre, VII^e^ d'Écosse, fit un voyage au Danemark, sa flotte éprouva une tempête, et il crut que le prince des puissances de l'air s'était montré personnellement actif en cette occasion... On fit un procès à nombre de sorciers et de sorcières, qui étaient accusés, entre autres méfaits, d'avoir voulu détruire la flotte qui ramenait de Danemark l'épouse de Jacques, en suscitant une tempête.

On soumit plusieurs personnes, à la torture, et une femme avoua qu'elle avait été présente à une assemblée où ses consœurs avaient jeté un certain charme sur un chat, et après lui avoir attaché aux pattes des morceaux de chair humaine, l'avaient jeté à la mer pour exciter une tempête.

Comme les sorcières de *Macbeth*, elles s'étaient aussi embarquées sur des cribles avec beaucoup de joie et de gaieté; Satan voguant devant elles sur les

vagues, ne se montrant qu'obscurément, et ressemblant pour la forme et la taille à une énorme meule de blé. Elles se rendaient à bord d'un bâtiment étranger richement chargé de vins, et, invisibles à l'équipage, elles s'y régalèrent jusqu'à ce que cet amusement leur devînt insipide. Alors Satan fit couler à fond le bâtiment, avec tout ce qui se trouvait à bord (*Démonologie*, ch. IX).

Une sorcière écossaise rendait la mer furieuse en mettant dans un vase d'eau une coupe de bois et en invoquant le diable. Aux îles Shetland, certains sorciers pouvaient, en revêtant des peaux de phoque, prendre la forme de cet animal; ils faisaient des conjurations sur mer, poursuivaient les bateaux et soulevaient des tempêtes. Mais on pouvait sauver le bateau en jetant une pièce d'argent à la mer.

A Saint-Leven en Cornouaille, on montre un morceau de pierre appelé la Chaise de Madge Figge, c'est là que s'asseyait cette sorcière pour exciter les tempêtes.

La sorcière de Fraddam croise encore dans son cercueil sur la côte d'Angleterre, et elle soulève des tempêtes.

Aux Orcades et aux Shetland la croyance au pouvoir des sorcières subsista longtemps; en 1642 Marianne Peebles prenait la forme d'un marsouin et noyait un bateau monté par cinq hommes.

En 1716 M. Hicks et sa fille furent accusés en Angleterre d'avoir excité des tempêtes et naufragé des navires en ôtant leurs souliers et en faisant avec eux de la mousse de savon. D'autres sorcières du Devonshire furent poursuivies pour le même crime; on trouva chez elles plusieurs des instruments qui servaient à leurs incantations, entre autres un manche à balai orné d'une petite voile en miniature.

Dans le nouveau monde, on retrouve les sorcières qui soulèvent les ouragans: en 1674, un navire fut assailli par des mauvais temps provoqués par une sorcière. Au XVII^e^ siècle Polly Twickell se livrait aux mêmes maléfices, et on raconte de nombreuses légendes analogues sur les côtes des États-Unis. Les sorciers de l'île d'Orléans sur la rivière Saint-Laurent avaient le pouvoir de soulever des ouragans. En 1711, Jean Lavallée fit se perdre plusieurs vaisseaux de la flotte de sir Hovenden Walker, et le poursuivit sur mer avec des brouillards et des tempêtes (BASSETT, p. 113, 106, 116, 117 et 104).

A Peel, dans l'île de Man, existe la tradition qu'une sorcière, tenant un bassin d'eau, dit que la flotte des pêcheurs ne reviendrait jamais. Tous les bateaux furent perdus; alors on l'enferma dans un tonneau rempli de clous et on le mit à rouler du haut d'une colline. L'endroit où eut lieu cette horrible punition était couvert d'herbe, mais depuis elle n'y a jamais repoussé (W. JONES, p. 69).

Bassett (p. 106) raconte, d'après Schmidt, qu'un maître finnois se rendait près d'une certaine pierre du rivage, et que par ses incantations il soulevait la tempête. En 1662 une sorcière confessa qu'en mouillant un drap, en le battant sur une pierre et en appelant le diable, elle attirait la tempête (p. 113).

Walter Scott dit aussi que les sorcières pouvaient, pour se venger, susciter une tempête. « Meg Merrilies est encore mieux avec Satan que vous-même. Je n'ai jamais essuyé un si terrible ouragan qu'après le jour où je l'ai blessée » (*Guy Mannering*, ch. XXXIV).

Une tradition cornique rapporte que la flotte de sir Cloudesly Shovel fit naufrage sur les îles Scilly dans une tempête excitée par la lecture du CIX^e^ psaume faite par un criminel condamné (BASSETT, p. 108).

En France, à la fin du XVII^e^ siècle, certaines gens croyaient encore qu'il survenait une tempête quand les magiciens s'enrôlaient (BORDELON, *Histoire de M. Oufle*, p. 289). Marco Polo, cité par Bassett, p. 10, raconte qu'à Socotra de grandes tempêtes et des orages se produisaient aussi au moment de l'enrôlement des magiciens du pays.

En Islande (MARMIER, *Lettres sur l'Islande*, p. 76), il y a des sorciers qui, par la force des enchantements, soulèvent les flots et font chavirer la barque du pêcheur. Arnanson dit que les sorcières islandaises se servaient d'une tête de morue pour soulever les tempêtes. On plaçait dans la bouche ouverte de ce poisson un cylindre de bois, avec un charme magique appelé Vœdur-gapi gravé dessus; lorsqu'on la fichait au bout d'une perche sur une falaise, cela amenait le vent (BASSETT, p. 103).

En Angleterre on brise les coques d'œufs pour que les sorcières ne puissent pas s'en servir comme de bateaux (THORPE, t. III, p. 174). En Norvège, lorsqu'on demande pourquoi on brise les coques d'œufs, on répond : « C'est pour sauver la vie aux marins », en empêchant les sorcières de s'y embarquer (Comm. de *M. H. Pettersen*).

On retrouve ces croyances, ainsi que les prières et incantations destinées à obtenir des dieux le déchaînement des éléments chez les peuples de l'Océan Pacifique et chez les Adamanais.

Ngatoro' et sa femme, par leurs enchantements, soulevèrent une horrible tempête, et la flotte ennemie fut détruite. Dans une autre circonstance, le même Ngatoro', qui était magicien, changea les étoiles du matin en étoiles du soir, et il souleva une affreuse tempête, qu'il ne fit cesser qu'après avoir été long-

temps supplié par ses compagnons et par les femmes (QUATREFAGES, *Les Polynésiens*, p. 120 et 127).

En Polynésie, on offre aussi des présents aux dieux pour se procurer la tempête, mais le succès en est moins certain. Chaque fois que les habitants d'une île apprenaient que leurs voisins d'une autre île se préparaient à les envahir, ils faisaient de grandes offrandes à ces dieux en les suppliant de susciter une tempête pour détruire la flotte ennemie dès qu'elle prendrait la mer (TYLOR, t. II, p. 347).

Aux îles Andaman, lorsqu'un naturel sait que son ennemi est à la chasse ou à la pêche, il brûle de la cire. Comme on croit qu'elle est particulièrement odieuse au dieu Pûluga, on espère ainsi exciter une violente tempête. Aussi lorsque quelqu'un est surpris par la tempête, on dit qu'il a été brûlé de la cire (E. H. MAN, p. 154).

Rink (*Tales of Eskimo*) cite plusieurs exemples de tempêtes soulevées par des sorcières ou simplement par des personnes instruites dans l'art des enchantements.

Dans une de ces légendes (p. 469), une mère pour sauver son fils frappe la surface de l'eau avec une corde et il s'élève une tempête qui fait périr ses ennemis; une autre en chantant une chanson magique fait souffler le vent en ouragan, et noie de méchants garçons qui voulaient enlever sa fille.

Dans une histoire groenlandaise, un homme soulève une tempête en soufflant aux quatre points de l'horizon et en invoquant les quatre vents (BASSETT, p. 143).

Une croyance très ancienne, puisqu'on en trouve la constatation dans la Bible, attribuait la tempête à la présence à bord d'une personne criminelle; voici

le passage de Jonas où elle est exposée avec tous ses détails.

Le Seigneur envoya sur la mer un vent furieux, et une grande tempête s'étant excitée, le vaisseau était en grand danger d'être submergé. La peur saisit les mariniers ; chacun invoque son dieu avec de grands cris. Et le pilote s'approchant de Jonas lui dit : Comment pouvez-vous dormir ainsi? Levez-vous, invoquez votre Dieu et peut-être que Dieu se souviendra de nous et ne permettra pas que nous périssions.

Ils se dirent ensuite l'un à l'autre : Allons, jetons le sort, pour savoir d'où ce malheur nous a pu venir, et, ayant jeté le sort, il tomba sur Jonas. Alors ils furent saisis d'une grande crainte, et ils lui dirent : Pourquoi avez-vous fait cela? Car ils avaient su de lui-même qu'il fuyait de devant la face du Seigneur. Jonas leur répondit : Prenez-moi et me jetez dans la mer, et elle s'apaisera, car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue fondre sur vous..... Aussi ils crièrent au Seigneur, et lui dirent : Nous vous prions, Seigneur, que la mort de cet homme ne soit pas cause de notre perte, et ne faites pas retomber sur nous le sang innocent, parce que c'est vous-même qui faites en ceci ce que vous voulez. Puis, ayant pris Jonas, ils le jetèrent dans la mer, et la tempête s'apaisa aussitôt.

Les Grecs et les Romains partagèrent cette superstition :

Au milieu d'une tempête les compagnons de Diagoras l'athée lui dirent qu'ils méritaient bien cet accident pour lui avoir donné place dans leur vaisseau (CICÉRON, *De la nature*, III, 27).

Un des personnages de Plaute (*Rudens*, II, VI) dit à un homme qu'il déteste : « C'est vous dont la

présence a soulevé la mer jusque dans ses fondements. »

Dans une légende normande (Bassett, p. 143), un serment violé cause une tempête; dans un conte russe, un ouragan s'élève à cause d'un péché et ne peut être apaisé que par une pénitence et par des prières. Les Fuégiens embarqués à bord du *Fitzroy* pensaient que toute mauvaise action ou toute mauvaise parole suffirait pour exciter la tempête.

D'autres fois l'ouragan se déchaînait quand il y avait à bord quelqu'un qu'on emmenait contre son gré ou qu'on voulait faire périr. Nazaire et Celse furent embarqués sur un navire par ordre de Néron, et conduits dans la haute mer, et là jetés dans les flots. Mais aussitôt il s'éleva autour du navire une tempête furieuse, tandis qu'autour des saints la mer restait parfaitement unie. Et les matelots commencèrent à avoir grand'peur, et à se repentir de ce qu'ils avaient fait; et voici que Nazaire et Celse, marchant sur les eaux, s'approchèrent d'eux d'un air plein de joie, et la tempête s'apaisa (*Légende dorée*, t. I, p. 189).

Une croyance assez singulière et qui repose peut-être sur l'opinion que le prêtre est toujours un peu sorcier a fait considérer sa présence à bord comme pouvant exciter l'ouragan: Jal attribue cette répulsion des matelots contre les prêtres à la couleur noire de leur robe, et aussi à ce fait qu'ils n'entrent guère dans les maisons françaises qu'au moment où il y a un mort. Bassett pense que cela se rattache à l'idée que Satan, leur principal ennemi, envoie des tempêtes exprès pour les détruire. Je crois qu'il faut aussi tenir compte de la croyance du moyen âge, qui assignait au prêtre en certains cas le rôle de tempestaire.

Au moyen âge, à bord d'un navire, au moment d'une tempête ou d'un danger, il courait risque d'être jeté à la mer, son habit noir étant regardé comme la cause de l'ouragan (JONES, p. 46).

Lorsqu'en 1635 (*Relations de la Nouvelle-France*) les jésuites se rendaient au Canada, on leur dit qu'ils étaient cause d'une horrible tempête qui s'éleva.

A bord des navires de la Méditerranée surtout, la présence d'un moine ou d'un prêtre est de mauvais augure. *Lou capellan* est un être redouté, et ce n'est jamais sans répugnance que les capitaines l'embarquent, parce qu'il porte malheur, disent-ils. On m'a raconté dans le Levant qu'une tartane provençale allant d'une île de l'archipel à une autre avait donné passage à un moine; le gros temps se déclara, et, bien que le religieux se mît en prières pour demander la fin de la tempête, l'équipage fut au moment de le jeter à la mer, pour décharger le navire du gage de mauvaise fortune qu'il portait. Le pauvre capelan obtint par capitulation de n'être lancé par-dessus le bord que si, dans deux heures, le vent ne mollissait pas. Le vent tomba en effet avec le soleil, et *lou capellan* fut sauvé (JAL, *Glossaire*).

Cette croyance ne semble pas partagée par les Polynésiens qui, lorsqu'il s'agissait d'une expédition un peu importante, ne s'embarquaient pas volontiers sans avoir un prêtre.

A bord de beaucoup de navires français on regarde comme funeste la présence d'une bonne sœur.

Lors d'un voyage fait à Rome par John Smith, les matelots catholiques du navire où il était attribuaient le mauvais temps à la présence de ce voyageur qui était hérétique (BASSETT, p. 428).

En Hollande, les matelots croient que les coups

de vent sont dus à quelqu'un qui n'a pas payé ses dettes, à la présence de certain passager qui aura sur la conscience quelque péché trop gros à porter, à un meuble nouveau, à un bout de câble, à une barbe, à un regard de travers (MARMIER, *Lettres sur la Hollande*, p. 97).

On trouve dans la *France maritime*, t. I, p. 204, un exemple très caractéristique de cette croyance à l'homme funeste à bord :

Au milieu d'une tempête, le matelot Joseph embarqué à bord du navire américain *le Président* accosta le lieutenant et le second et leur dit : « Moi seul suis la cause de la tempête qui vient de vous assaillir, et j'en suis tellement persuadé que pareille chose arrive à bord des navires sur lesquels je m'embarque ; ce n'est qu'à la vie pécheresse que j'ai menée pendant quelques années que je dois attribuer tous ces malheurs. L'Être suprême ne s'apaisera qu'après que je me serai précipité dans les flots. » Joseph, qui était un matelot breton, s'y précipita en effet quelques instants après. Le navire arriva à Charleston, et à son retour vers New-York, il s'éleva une nouvelle tempête et les matelots s'écrièrent d'une voix unanime que le navire allait couler si on ne jetait à l'eau le coffre et les effets de Joseph. Un Écossais les y jeta et fit en même temps une prière pour obtenir le pardon du pécheur et supplier l'Éternel d'apaiser la tempête, puisque le sacrifice qu'il exigeait était consommé. Les matelots reprirent alors courage, et la tempête cessa peu à peu ; mais plusieurs jours après, il s'en éleva une autre ; les matelots cherchèrent s'ils ne trouvaient pas quelque chose ayant appartenu à Joseph, et ayant rencontré un de ses vieux souliers, ils s'empressèrent de l'offrir en holocauste au dieu des tempêtes.

Certains actes étaient absolument prohibés : voici pourquoi il n'était pas permis de se couper les cheveux quand le temps était beau. On offrait sa chevelure aux dieux dans plusieurs circonstances : mais comme c'était un ornement auquel on tenait fort, on n'en faisait le sacrifice que dans des cas extrêmes; c'était toujours le dernier objet que les naufragés offrissent au dieu des tempêtes. Couper ses cheveux lorsqu'il faisait beau, c'était donc agir contrairement à la coutume religieuse, c'était tenter Dieu, comme on dit en France, et vouloir appeler tous les malheurs qui suivent l'ouragan, sur le navire où l'on commettait une telle imprudence.

Il en était de même des ongles, que l'on ne devait couper qu'au moment du naufrage. Dans le naufrage, en cherchant à s'accrocher aux roches où le flot vous jetait, on s'usait ou se cassait les ongles : aussi, au moment où le vaisseau était en danger, se les coupait-on, en même temps qu'on nouait ses cheveux. Les couper quand rien n'annonçait les tempêtes c'était appeler sur le vaisseau le courroux de Neptune et de Borée. Juvénal fait allusion aux cheveux coupés, dans sa satire XII, et Properce à la section des ongles dans une de ses élégies (JAL, *Glossaire nautique*).

Il y avait des cargaisons dangereuses, surtout celles qui provenaient du pillage des temples des dieux.

Agathocle, ayant pris chez les Liparéens le trésor des dieux, mit à la voile, mais il s'éleva aussitôt un vent furieux qui coula à fond les vaisseaux qui portaient cet argent, ce qui fit penser qu'Éole, qui passait en cet endroit pour le dieu des vents, avait tiré cette vengeance de l'impiété commise à son égard (DIODORE, liv. XX, ch. XX).

Prusias ayant emporté les statues des dieux, il s'éleva une tempête violente qui submergea un bâti-

ment (DIODORE, *Fragm.*). Tous les vaisseaux de Genséric, dit Procope, arrivèrent heureusement en Afrique (après le pillage de Rome), excepté celui qui portait les dieux.

Des pirates volèrent aussi, il y a bien des siècles, la cloche de la petite chapelle de saint Goven, dans le comté de Pembroke; mais dès qu'ils eurent quitté le rivage, il s'éleva une violente tempête; le navire fut submergé et les pirates trouvèrent une tombe au fond de l'eau ; au même moment, par une permission divine, la cloche d'argent fut enlevée du bateau et ensevelie dans une pierre massive au bord de la fontaine. Lorsqu'on la frappe, elle fait encore entendre un son argentin (JONES, p. 100).

On dit que les passagers d'un navire qui portait une pétition des colons américains contre la couronne, excités par un sermon de Cotton Mather, croyaient qu'une tempête submergerait le vaisseau, et demandèrent que le papier fût jeté à la mer (BASSETT, p. 147).

Lorsqu'un homme meurt à bord, on est certain d'avoir du mauvais temps.

On trouve des traces anciennes de cette superstition dans la légende de sainte Marie Madeleine :

Les matelots voyant une femme qui accouche et meurt au milieu de la tempête disent : « Jetons ce corps à la mer avant que nous périssions ensemble; car, tant qu'il restera ici, la tempête ne s'apaisera pas » (*Légende dorée*, t. II, p. 162).

Un passage de Shakspeare met en scène des personnages qui discutent cette question :

PREMIER MATELOT. Seigneur, il faut que la reine soit jetée à la mer, la vague est houleuse, le vent est fort, et ils ne se calmeront que lorsqu'il n'y aura plus de mort à bord du navire.

PÉRICLÈS. C'est une de vos superstitions.

PREMIER MATELOT. Pardonnez-nous, seigneur, c'est une observation qui a été faite en mer, et c'est sérieusement que nous parlons. Prenez votre parti sans délai; il faut absolument qu'elle soit jetée à la mer (*Périclès*, acte III, sc. 1).

Le prince de Radzville dans son voyage de Jérusalem raconte une chose fort singulière dont il a été témoin. Il avait acheté deux momies d'Egypte, un homme et une femme, et les avait enfermées fort secrètement dans des caisses qu'il fit mettre dans son vaisseau lorsqu'il s'embarqua à Alexandrie pour revenir en Europe. Il n'y avait que lui et deux domestiques qui le sussent....

« Lorsqu'on fut en mer, il s'éleva une tempête qui revint à plusieurs reprises avec tant de violence, que le pilote désespérait de sauver son vaisseau. Tout le monde était dans l'attente d'un naufrage prochain et inévitable. Un bon prêtre polonais, qui était en la compagnie du prince, récitait les prières convenables à une telle circonstance, le prince et sa suite y répondaient. Mais le prêtre était tourmenté, disait-il, par deux spectres, un homme et une femme, noirs et hideux, qui le harcelaient et le menaçaient de le faire mourir. On crut d'abord que la frayeur et le danger du naufrage lui avaient troublé l'imagination. Le calme étant revenu, il parut tranquille, mais la tempête ayant recommencé, il fut tourmenté plus fort qu'auparavant, et ne fut délivré de cette infestation, que quand on eût jetté dans la mer ces deux momies qu'il n'avait pas vues et qu'il ne savait ni lui, ni le pilote, qui fussent dans le vaisseau » (D. CALMET, *Dissertation sur les apparitions*, ch. XXVII).

Lors de la mort d'individus remarquables par leurs crimes ou leur génie, le suicide accompli en cer-

taines circonstances donne lieu, dans l'opinion populaire, à de terribles perturbations sur mer.

C'est, dit Grimm, ch. xx, une croyance populaire chez différents peuples, que lorsqu'un homme se suicide, il s'élève une tempête; le rugissement du vent proclame son suicide.

Les Hurons croient que le ciel est courroucé, quand quelqu'un se noie, et ils font des cérémonies pour l'apaiser. S'ils manquent de le faire ils attribuent à ce noyé les mauvaises dispositions de l'air (*Relations*, 1636, ch. III).

En Basse-Bretagne, quand un homme dont la vie a fait scandale quitte ce monde, le Vieux Guillaume (le diable) accourt dans une bourrasque pour cueillir l'âme du réprouvé, et déchaîne la tempête au moment où il l'emporte (Comm. de *M. L. Sauvé*). Cette croyance avait déjà été constatée par Cambry, au commencement de ce siècle. En Cochinchine (LANDES, *Excursions*, 1881, p. 367) les âmes des décapités sont la cause des tourbillons de vent; aussi quand il s'en élève un on s'empresse de dire : *chém! chém!* c'est-à-dire je te décapite.

Plutarque raconte que les druides croyaient les âmes d'élite tellement liées à notre cercle qu'elles ne pouvaient en sortir sans rompre l'équilibre. Démétrius se trouvant à la suite de Claude dans une des îles de la Grande-Bretagne, un ouragan y éclata, et les druides assurèrent qu'un vide venait de se produire par le départ de quelque âme considérable. Quand les grands hommes, disent-ils, viennent à s'éteindre, leur mort excite d'ordinaire des vents, des orages et des troubles dans l'air (FLAMMARION, *Histoire du Ciel*, p. 29).

Dans le pays de Tréguier cette croyance subsiste encore : Lorsque meurt un grand homme, la mer

est en furie (Comm. de *M. Le Calvez*). Il en est de même dans le Finistère d'après Cambry, p. 346.

Les Caraïbes croient qu'ils ont autant d'âmes chacun d'eux comme ils sentent en leurs corps de battements d'artères... Quant aux autres âmes qui ne sont point au cœur, ils croient que les unes vont après la mort faire leur demeure sur le bord de la mer, et que ce sont elles qui font tourner les vaisseaux (ROCHEFORT, *Antilles*, t. II, p. 457).

Thevet, cent ans avant, rapporte (ch. XXXVII) une croyance brésilienne analogue :

« Ils ont une autre folle opinion, c'est qu'estant sur l'eau, soit mer ou fleuve, pour aller contre leurs ennemis, s'il survient quelque tempeste ou orage, ils croyent que cela vienne des âmes de leurs parents et amis; mais pourquoy ils ne sçavent. »

La tempête est, dans plusieurs légendes, en relation avec les oiseaux : « En ceste roche gist continuellement ung oyseau en son nid et a toujours sept œufs sous luy, esquel il se deleite grandement. La nature de cest oyseau est telle, que, tant qu'il est en ce nid, la mer est paisible, mais s'il advient que l'oyseau laisse son nid la mer se trouble toute, tellement que si aucun passe sur l'eau, il est sans remède submergé... Il y a ung autre grant oyseau, lequel continuellement laboure de vouloir violer les œufs de cestuy-cy et entrer en son nid. Quant cest oyseau voit son nid maculé, de douleur qu'il a il s'envole... Ce que plus a en horreur cest oysel est le sang d'un aignel » (*Le Violier des histoires romaines*, ch. XVII).

Les Fuégiens qui se trouvaient à bord du *Beagle* lors du voyage de Darwin disaient qu'on aurait certainement du mauvais temps, parce que le chirurgien avait tué des oiseaux de mer (BASSETT, p. 430).

Sur la Baltique, quand sur mer des oiseaux viennent à bord, il ne faut pas les prendre, ni même chercher à les attraper ; car de même qu'on mettrait la main sur les oiseaux, de même on serait bientôt forcé de mettre la main aux voiles, c'est-à-dire qu'il viendrait de la tempête (*Mélusine*, t. II, col. 186, d'après Temme).

Il n'y a pas très longtemps un navire anglais fut assailli par une tempête ; on s'aperçut qu'il y avait un lièvre à bord, et il fut immédiatement jeté à la mer comme la cause de l'ouragan (BASSETT, p. 121).

En Écosse, le lièvre est un animal de si mauvais présage, qu'il est interdit de même prononcer son nom quand on est en mer (GREGOR, *Scotland*, p. 128).

Dans la croyance islandaise (BASSETT, p. 135) le fledermaus, poisson fabuleux, cause de grandes tempêtes, si on ne le jette pas à la mer avant la mort de celui qui l'a pris.

Parmi les pêcheurs de Rosehearty (Écosse) c'est une opinion commune que lorsqu'il y a chez eux un mariage, cela cause une tempête sur les côtes. L'époque la plus commune pour les mariages est celle qui suit la pêche du hareng, surtout si elle a été bonne, c'est-à-dire la période de septembre à janvier (GREGOR, *Folk-Lore Journal*, 1884).

Les perturbations violentes de la mer sont aussi liées par la superstition populaire à des rapports sexuels, illicites ou permis. « Qui prent sa commère par mariage, toustefois qu'ilz se conjoindent charnelement, il tonne volontiers, ou fait orage en terre ou en mer » (*Evangile des quenouilles*, IV, 3).

E. Sue (*Jean Bart et Louis XIV*) fait dire à un vieux pilote breton, qu'il y aura une tempête parce qu'un homme de son village se marie avec sa commère.

La mer en face de Saint-Jean du Doigt (Finistère)

se met en fureur dès qu'elle aperçoit femme ou fille (*Mélusine*, col. 188).

Une singulière légende bretonne, rapportée dans *Mélusine*, II, col. 208, raconte que des tempêtes périodiques étaient soulevées par un saint, pour sa plus grande commodité.

Autrefois saint Maudé, si l'on en croit les vieilles gens de Clohars-Carnoët, se rendait régulièrement chaque année le jour de sa fête (26 nov.) à la chapelle qu'il possède dans leur paroisse, sur le bord de la mer; une tempête de vent du sud l'amenait en quelques heures de son pays bien-aimé, l'Irlande, sur les côtes de la Bretagne. Arrivé à Loc-Maudé (c'est le nom de sa chapelle), il attachait son cheval à une pierre de taille que l'on peut voir encore en cet endroit, s'inquiétait des besoins des pèlerins et leur donnait sa bénédiction. Puis il se dirigeait en grande hâte vers le Pouldu et allait rendre visite à son ami saint Julien. A peine était-il de retour que les vents, changeant bout pour bout, passaient au nord et soulevaient une nouvelle tempête qui lui permettait de rentrer chez lui avant la nuit.

On ne pouvait approcher de l'île de saint Brendan sans être assailli par une furieuse tempête (Beauvois, *l'Elysée transatlantique*, p. 317).

Dans plusieurs communes du littoral de la Manche, on dit qu'après un jubilé les marins sont certains d'essuyer du gros temps la première fois qu'ils embarqueront.

En jetant à l'eau certains objets ou certains animaux, on pouvait même, sans être soi-même sorcier, susciter des tempêtes. Une pierre appelée Gédi avait la propriété, lorsqu'on la trempait dans l'eau, de soulever les vents et les orages (*Dict. des superstitions*, col. 429).

Si on jette des pierres dans le Munmelsee, on excite un ouragan. On raconte des légendes semblables sur le lac Pilate, la Camarina en Sicile, etc. (THORPE, *App.*, p. 247).

Si l'on enlève les pierres qui se trouvent dans une fontaine de l'île de Gigha, il s'élève aussitôt une tempête (JONES, p. 71). Quand on est en mer, il ne faut jeter par dessus bord aucun tison, pas même un simple charbon ardent, autrement on aurait de l'orage (*Mélusine*, d'après Temme).

D'après une croyance commune aux matelots anglais et français, si on jette un chat à la mer, on est bientôt assailli par une tempête; il faut même se garder de l'agacer, de peur d'un ouragan.

Au seizième siècle Agnès Sampson excita un terrible orage sur mer en jetant à l'eau un chat entouré de débris humains. C'était une pratique qu'elle n'était pas seule à employer (BASSETT, p. 112).

Sur la côte de Bretagne, jamais une femme de marin ne noie un chat quand son mari ou ses parents sont en mer, parce qu'elle craindrait d'amener en le faisant du mauvais temps ou de porter malheur aux siens.

A Scarborough (BASSETT, p. 123), il y a quelques années, les femmes des marins gardèrent à la maison un chat noir, croyant ainsi assurer le retour de leurs maris.

Sur la côte de Dalmatie est une caverne qui offre un abîme à large embouchure : il suffit d'y jeter l'objet le plus léger, même en un jour calme, pour qu'il en jaillisse une tempête semblable à un tourbillon (PLINE, liv. II, ch. XLIV).

En France, au moyen âge, on croyait que les prêtres pouvaient commander aux éléments, et Martin d'Arles assure que pour soulever une tempête

ils jetaient des pierres en l'air (BASSETT, p. 109).

Les indigènes racontent que le col taillé par l'épée (Chamcherbour) est une œuvre d'Ali ; le héros, après avoir fendu la montagne, jeta son glaive dans la Caspienne : de là viennent les tempêtes qui la bouleversent souvent (RECLUS, t. IX, p. 152).

Il n'était pas prudent de chanter dans ces moments terribles.

Après avoir navigué toute ma vie, dit un des héros de Cooper, je me suis convaincu qu'en chantant pendant une tempête on en appelle toute la violence sur le vaisseau (*Le Pilote*, ch. XXIV).

Jouer des instruments à bord passa pendant longtemps pour provoquer un ouragan (BASSETT, p. 142).

Si on va à la pêche le dimanche on est exposé à des tempêtes. Cette croyance de la Haute-Bretagne se retrouve, d'après Jones, en Angleterre.

Dans le pays de Galles, on dit que c'est le vendredi surtout que les fairies rendent la mer dure et tempétueuse.

Hazlitt (BASSETT, p. 442) dit que l'on croit que les tempêtes arrivent surtout le 13 du mois, et que beaucoup de marins redoutent ce jour-là.

CHAPITRE III

COMMENT ON APAISE LA TEMPÊTE.

D'après des croyances qu'on retrouve à peu près partout, les tempêtes avaient la plupart du temps pour cause la colère des divinités supérieures, de celles du vent ou de la mer. De cette conception découla tout naturellement l'idée que le meilleur moyen de les faire cesser était d'apaiser leur courroux par des sacrifices, des cérémonies ou des prières.

§ 1. — LES SAINTS ET LA VIERGE.

L'origine de la puissance attribuée aux saints a été exposée en excellents termes par Alfred Maury :

De même, dit-il, que dans l'Évangile, Jésus calma d'un seul mot la tempête qui agitait les eaux du lac, nous rencontrons des saints qui, à son imitation, apaisent aussi les orages.

C'était un semblable prodige opéré par saint Nicolas, évêque de Myre, qui le faisait invoquer comme patron des matelots. Saint Edilwalde arrêta pareillement un orage qui bouleversait la mer, et bien d'autres personnages reçurent aussi de Jésus le don de commander aux tempêtes. Cette puissance attribuée aux saints sur les éléments prenait sa source dans une croyance populaire, fille des religions orientales. On

se figurait que c'était à l'aide d'êtres inférieurs et soumis à ses ordres, de messagers, d'anges, en un mot, que Dieu manifestait ses commandements, dirigeait la nature; de là la croyance que les différentes parties du monde sont dirigées par des génies particuliers obéissant à la divinité (*Essai sur les légendes pieuses*, p. 17).

Plusieurs passages de la légende dorée ou des livrets populaires montrent les saints intervenant eux-mêmes, pendant leur vie ou après leur mort, parfois en personne, pour calmer les flots.

Un jour, quelques mariniers en danger de périr prièrent saint Nicolas, en versant des larmes : « Nicolas, serviteur de Dieu, si les choses sont vraies que nous avons ouïes, donne-nous ton assistance. » Et alors il leur apparut un homme qui avait sa figure et qui leur dit : « Me voici, ne m'appelez-vous pas? » Et il commença à les aider dans la manœuvre du bâtiment, et la tempête cessa. Et quand ils furent venus à son église, eux qui ne l'avaient jamais vu auparavant, reconnurent que c'était lui qui les avait assistés sur mer (*La Légende dorée*, t. I, p. 27).

Dans un voyage sur mer, saint Nicolas prédit au pilote une horrible tempête que le démon devait exciter, et elle fut en effet si furieuse que tous les passagers crurent indubitablement être perdus; mais Nicolas pria pour eux, chassa le démon qui les voulait faire périr et rendit le calme à la mer. Il a fait encore plusieurs fois la même chose, tant durant sa vie qu'après sa mort, et c'est pour cela que les nautonniers le prennent pour leur patron et leur protecteur et qu'ils l'invoquent singulièrement en tous leurs voyages (*Vie du grand et incomparable saint Nicolas*. Epinal, 1835, cité par NISARD, *Livres populaires*, t. II).

Saint Germain, s'étant mis en oraison, apaisa

soudain une tempête qui menaçait le navire à bord duquel il était embarqué (*Légende dorée*, t. VIII, p. 197).

En Basse-Bretagne saint Beuzec et saint Houardon n'ont qu'à lever un doigt pour imposer silence aux vents et apaiser la colère des flots (*Mélusine*, t. II, col. 207).

Les Grecs, qui regardent saint Nicolas comme le souverain de la mer et l'appellent ὁ Ποσειδῶν χριστιανῶν, le Neptune chrétien, croient que pendant les tempêtes il quitte le port; il marche sur les flots avec des bottes faites d'herbes marines, et de son bras invisible il conduit en lieu de sûreté les pilotes qui l'ont invoqué (Yemeniz, *La Grèce moderne*, p. 132).

Saint Nicolas est en Russie le patron des nobles, des enfants et des matelots, mais nulle part on ne lui rend un culte plus fervent que dans le bassin de la mer Blanche. Toutes ses images le représentent épiant avec une tendresse anxieuse les colères de la mer Blanche (Dixon, *La Russie libre*). Chez les Serbes (Maury, *Légendes*, p. 153) saint Pantaleimon est le saint de la tempête.

Les reliques avaient aussi la vertu de calmer les orages sur l'eau. Grégoire de Tours assure que l'un des clous de la vraie croix fut jeté dans l'Adriatique au moment d'une tempête, et que c'est pour cela que les marins n'y entraient qu'après avoir prié et chanté des hymnes (Jones, p. 72).

Sur le lac de Lausanne, un prêtre opposa à l'encontre des flots déchaînés la châsse où se trouvaient les reliques de saint Maurice et l'ouragan s'apaisa (*Légende dorée*, t. II, p. 129).

Sir Roger Wallysborn fit cesser soudain une tempête sur mer en montrant un morceau de la vraie croix. Un célèbre chancelier saxon, Turketal, d'après

un manuscrit Harléien, avait un doigt de saint Barthélemy pour le préserver des tempêtes (BASSETT, p. 104, 458).

Le P. Fournier (liv. XX, ch. xxxvi) rapporte plusieurs exemples de l'intervention miraculeuse des reliques. « Un vaisseau dans lequel il y avoit des religieux de nostre Compagnie qui alloient aux Indes estant surpris d'une tempeste qui fit desesperer à tous les pilotes de se pouvoir sauver; les nostres ayant animé les assistans à avoir confiance en Dieu, ils n'eurent pas plutost trempé en la mer les reliques desdits saints que la tempeste cessa. Rosueidus raconte que des mariniers ayans esté arrestez trois mois en un lieu, à cause des vents contraires et d'une tempeste qui dura tout ce temps sur la mer Rouge allerent dans un desert voisin, où ils trouverent trois hermites morts, desquels ayant emporté les habits dans leur vaisseau, incontinent la tempeste cessa et les vents commencerent à souffler tels qu'ils désiroient. Le père Xavier pendant une tempeste attacha son reliquaire avec une corde, le jetta dans l'eau au nom de la Très Sainte Trinité, Dieu ayant ouy ses prières la tempeste cessa. »

Quand les vents soufflent en tempête, les insulaires des Inishkea (côte d'Irlande) vont chercher en grande pompe l'idole d'un dieu, vêtue de laine, et la promènent le long des flots, dans l'espérance qu'elle voudra bien calmer les flots, elle s'y refuse souvent et ils la rapportent avec respect dans son sanctuaire (RECLUS, t. IV, p. 775).

On en use parfois plus cavalièrement avec les saints. En Espagne, sur les bords de l'Atlantique et de la Méditerranée, lorsqu'une tempête empêche les barques d'aller en mer, les pêcheurs attachent une corde au cou du saint de l'endroit, le déshabillent et

le plongent irrespectueusement dans les vagues. Ceci se passait encore en 1875 (RENARD, *L'Art naval*, p. 298).

Dans la croyance populaire de la plupart des peuples catholiques, la Vierge n'est pas seulement la mère du dieu des chrétiens, l'intermédiaire entre les hommes et le ciel ; c'est une véritable déesse ; au point de vue spécial de la mer, elle possède à elle seule plus d'influence que tous les saints réunis, peut-être, aux yeux de beaucoup, que le Dieu suprême lui-même. On l'invoque au milieu des orages, comme les anciens imploraient Amphitrite et les autres divinités marines. Elle a du reste hérité de beaucoup de leurs attributions : si on ne la voit pas se promener sur les flots dans un char attelé de chevaux marins, la naïve piété des matelots croit l'apercevoir marchant sur les flots, ou tout au moins se montrant sur les nuages au moment où une éclaircie donne quelque répit au milieu de la tempête. Dans un grand nombre de tableaux votifs, on voit dans le ciel, au milieu d'un nimbe lumineux, la Vierge se montrer et redonner de l'espoir aux marins abattus.

A Ceuta, où l'on honore la Vierge d'Afrique, on vénère une image plus puissante encore. Lorsqu'il y a tempête en mer, les femmes des pêcheurs accourent à l'église, et elles croient que l'image elle-même va à la mer pour apaiser sa furie et indiquer aux barques la route pour revenir. Lorsque la tempête finit, on entend au dedans de l'église le son d'une clochette, c'est la Vierge qui revient à son autel (Comm. de *M. de Olavarria y Huarte.*).

Les femmes de l'île de Batz, à la vue d'un navire en danger de périr, le vouent à la Vierge et à sainte Anne, et les prient de venir à son secours (Comm. de *M. Milin*).

Au milieu d'une tempête les Grecs allument un cierge devant l'image de la Vierge ; parfois ils se précipitent aux pieds de la Madone, en lui adressant cette singulière prière : « Sauve-nous, sauve-nous, mère de Dieu, car si nous sommes perdus, tu es perdue aussi » (YEMENIZ, *La Grèce moderne*, p. 117).

Parfois la Vierge, à l'instant le plus critique, apparaissait en personne pour porter secours aux marins qui l'invoquaient.

En 1226, le comte de Salisbury revenant en Angleterre fut si près de faire naufrage, que pour alléger le navire on jeta à la mer même les objets de grande valeur. Au moment du suprême danger, une lumière brillante fut aperçue au haut du mât et près d'elle une jeune fille d'une beauté surprenante, qui abritait le flambeau du vent et de la pluie. Cette vue rendit courage au comte et aux matelots, et on crut que c'était la Vierge, pour laquelle le comte avait une grande dévotion (JONES, p. 34).

Lorsqu'à un moment les éléments déchaînés semblent ne pouvoir être apaisés que par une intervention surnaturelle, les vœux apaisent le vent et les flots, et parfois une divinité vient indiquer que le vœu a été pris en considération : La *Perle* est assaillie par la tempête ; une lame emporte le capitaine et le second voue le navire à Notre-Dame de la Garde. A ce moment, la Vierge apparaît à la pointe du grand mât sous la forme d'une grande femme blanche. Sous sa protection, le vaisseau désemparé peut effectuer sa pêche (DUCREST DE VILLENEUVE, *Rev. litt. de l'Ouest*, 1836-37, p. 138 et suiv.).

Au onzième siècle, lorsque Ethelsige mit à la mer pour revenir de Danemark en Angleterre, son navire fut bien près d'être perdu dans une tempête. En réponse aux prières de l'abbé et de ses compagnons, un ange

apparut et leur ordonna d'observer la fête de la Conception de Notre-Dame. Dès que le vœu eut été fait, la tempête s'apaisa (W. JONES, p. 34).

Cette croyance à la vertu d'un vœu est répandue dans toutes les marines catholiques : Lorsqu'au milieu d'une violente tempête les pêcheurs normands font vœu de se rendre pieds nus et en chemise à quelque lieu célèbre de pèlerinage, par l'effet de cette pure promesse la manœuvre se trouve aussitôt accelérée d'une manière prodigieuse. Alors l'équipage de s'écrier : Le navire est doublé ! voulant faire entendre par là que des êtres surnaturels partagent leurs efforts et vont en assurer le succès (A. BOSQUET, p. 308).

Dans son voyage à Jérusalem, Chateaubriand assista à une tempête où l'on invoqua la Vierge et les saints : « A trois heures on plia les voiles, et l'on suspendit une petite lumière, dans la chambre du capitaine, devant une image de la sainte Vierge. L'orage était dans toute sa force. Notre capitaine autrichien commença une prière au milieu des torrents de pluie et des coups de tonnerre. Nous priâmes pour nous et pour les mariniers *sepolti in questo sacro mare* » (*Itinéraire*, p. 58).

Le chevalier d'Arvieux (*Mémoires*, t. IV, p. 77) raconte que pendant un terrible ouragan, « tous ceux qui étoient couchés se levèrent à l'instant, criant miséricorde; on n'entendit plus de tous côtés que des Jésus Maria..... Le capitaine Martin, le crucifix à la main, commandoit son équipage et l'exhortoit à faire les manœuvres. On me pria de lire l'Evangile de saint Jean; je le fis à la lueur des éclairs, et les matelots faisoient leurs manœuvres à la lueur de ces feux. »

L'usage des vœux faits en mer remonte à une haute antiquité ; il se continua pendant le moyen âge, et

les voyages des explorateurs de l'Amérique en présentent plusieurs exemples.

Dans le roman de *Théagène et Chariclée*, les pirates, ayant échappé à la tempête, font un festin pour montrer leur joie d'avoir été sauvés (liv. I, ch. VIII). Au livre V, ch. VI, ils sacrifient à Neptune après avoir été encore sauvés du naufrage.

Colomb fit descendre une partie de ses gens pour se rendre en procession dans une chapelle voisine. Les Castillans étaient nus en chemise suivant la promesse qu'ils avaient faite au ciel (LAHARPE, t. X, p. 44).

Actuellement il n'est pas très rare — et les exemples étaient jadis plus fréquents — de voir tout un équipage acquitter avec un certain appareil un vœu fait collectivement. A Notre-Dame de la Cour en Lantic, dont la principale fête a lieu le 15 août, affluent des pèlerins de tous les pays et surtout des marins... L'usage des marins qui ont fait un vœu collectif sur mer est de ne parler à personne à leur arrivée dans le port, et mettant la chemise sur le pantalon, quelquefois se mettant en chemise et les pieds nus, quelle que soit la saison, ils entonnent en débarquant les litanies de la Sainte Vierge; et sans donner aucune attention à leurs parents et amis, ils se rendent ainsi en procession à Notre-Dame qui est distante de quelques lieues des ports les plus voisins (OGÉE).

Parfois, pour mieux fléchir la Vierge ou les saints, les marins imaginaient de promettre une œuvre difficile ou dangereuse, ou de s'abstenir de telle ou telle chose. Plus la promesse était malaisée à tenir, plus ils pensaient que la divinité serait touchée.

Je me rappelle, dit Habasque (*Notions historiques*, t. I, p. 308), avoir vu plusieurs fois dans mon enfance

des marins monter à la sommité de la flèche extrêmement élevée du joli clocher de Notre-Dame du Folgat près Lesneven, et là se laisser pendre la tête en bas et les bras tendus ; ils acquittaient un vœu.

Le capitaine Arthur, au temps de Henri VIII, fit vœu à Notre-Dame de Walsingam que s'il plaisait à Dieu de le délivrer du danger, il ne mangerait ni chair ni poisson avant d'avoir accompli son pèlerinage. L'amiral Howard lui permit sagement de débarquer aussitôt après la tempête (W. JONES, p. 35).

Je me souviens d'avoir entendu parler dans mon enfance d'un vœu singulier fait par un marin : il avait promis, s'il réchappait, de chercher en Bretagne la fille la plus laide et la plus débauchée et de se marier avec elle. On assure qu'il fit des recherches consciencieuses, et qu'ayant trouvé une personne qui répondait exactement à l'idéal formulé par son vœu, il l'épousa.

Ces vœux ne sont pas au reste spéciaux aux nations chrétiennes : on en trouve des exemples chez des peuples païens ou barbares. Lorsque la flottille qui transportait les Parsis dans l'Inde fut assaillie par une tempête, ils adressèrent au feu, leur dieu, des prières, faisant vœu de rétablir sa religion dans sa splendeur, et quand ils eurent atteint le rivage, ils consacrèrent avec pompe le dieu auquel ils devaient leur salut (*Revue d'Ethnologie*, t. I. p. 235).

Mackenzie (t. III, p. 236) raconte que dans l'Amérique du Nord le patron de son canot lui déclara qu'il ne se rembarquerait pas dans celui-là, parce qu'il l'avait juré solennellement pendant qu'il remontait la passe rapide.

On connaît la jolie fable de La Fontaine dans laquelle deux marins ayant promis une hécatombe font brûler quelques os sur le rivage, et l'on a vu toute

une série de proverbes relatifs au peu de respect qu'on a pour les divinités, une fois le danger passé. Un petit conte de marins, très répandu sous différentes formes, met en scène des faiseurs de vœux extraordinaires :

Deux matelots terre-neuvats étaient perdus dans la brume et ne savaient de quel côté se diriger. L'un d'eux s'était couché dans le fond de la doris, l'autre priait et faisait des vœux à la Vierge, lui promettant de lui acheter des cierges gros comme la doris (sorte de canot).

— Où les prendras-tu ? dit son compagnon.

— Tais-toi donc, grosse bête, répondit-il, nous lui mettrons deux chandelles de résine.

§ 2. — CONJURATIONS ET SACRIFICES.

Dans les récits qui précèdent, la superstition est quelque peu mêlée; toutefois elle ne se manifeste guère que dans la naïveté de la croyance et aussi dans la singularité des vœux formulés au milieu du danger : ceux qui vont suivre appartiennent à un ordre d'idées tout à fait superstitieux.

Presque tous les peuples navigateurs ont cru, au moins à une certaine époque de leur évolution, qu'en prononçant des incantations, en faisant des cérémonies propitiatoires, il était possible de calmer les vents et la mer.

On conserve encore la formule de conjuration employée par les prêtres du moyen âge, pour calmer les tempêtes; après l'avoir prononcée, ils présentaient la croix aux quatre coins de l'horizon et répandaient de l'eau bénite (BASSETT, p. 110).

Chez les peuples du nord c'était une science qui faisait partie de l'éducation des vikings. Il y est fait

dans les poèmes scandinaves plusieurs allusions, entre autres la suivante : « Apprends à connaître les runes de la tempête, si tu veux sauver les vaisseaux dans les détroits. Grave-les sur l'étambot et brûle-les dans le gouvernail : quelque hauts que soient les brisants, quelque noires que soient les vagues, tu reviendras sain et sauf de sur mer » (*Le chant de Sigurfrida*, p. 216, tr. de Laveleye).

Chez les Anglo-Saxons (A. THIERRY, *Conquête de l'Angleterre*, p. 274) au moment des orages sur mer les matelots criaient : « Que le Seigneur nous bénisse et nous aide. » Cette prière est purement chrétienne : presque de nos jours on retrouve dans le nord de l'Ecosse des survivances de l'époque païenne scandinave. Au XVIII^e^ siècle (BASSETT, p. 116 et 113) la sorcière de Hayle recevait de l'argent pour préserver les navirès des ouragans. Une sorcière écossaise soulevait et apaisait des tempêtes en jetant des pierres dans la Clyde.

Dans le *Pirate*, ch. VI, W. Scott fait chanter à Norna une invocation norvégienne pour apaiser les vents.

Ces croyances existaient dans le monde musulman et chez les peuples de l'Océanie et du Nord arctique. Des Mores revenant de Sofala, et essuyant une tempête, demandaient à Cabral, qui se trouvait dans ces parages, s'il n'avait point à son bord de magicien qui pût la conjurer (*Esprit des usages*, t. II, p. 342).

En Égypte (BASSETT, p. 107) une caste de Santons, sujets d'un roi des montagnes de Cossara, ont le pouvoir, si l'on est surpris à la mer par un ouragan, de faire le calme. On les embarque pour cela à bord des bateaux du Nil.

Un pêcheur esquimau surpris par une tempête voit un endroit où l'eau est unie, et une mouette

qui y nage ; il écoute sa voix et apprend une incantation pour se procurer le calme (Rink, p. 453). Les Carolins ont une prière pour chasser les tempêtes ; J. Arago l'a reproduite, mais on n'a pu la traduire (Rienzi, t. II, p. 185).

Au XVII^e^ siècle, les écrivains qui se sont occupés des États barbaresques nous ont transmis de curieux détails sur les moyens employés par les matelots pour apaiser les tempêtes.

« Avant que de partir, le Rays ne manque jamais d'aller visiter quelqu'un de leurs plus fameux Marabous, pour le consulter touchant son voyage et se recommander à ses prières. A quoy le Marabous s'offre de vaquer très volontiers, et luy donne en mesme temps un beau mouton, pour le sacrifier sur la mer, tels sacrifices ne se faisant qu'en cas de quelque grande tourmente, ou d'une extrême nécessité.....

« Quand par la force de la tourmente, ils sont exposez à un danger évident, ils prennent donc alors ce mesme mouton, et sans l'escorcher le couppent par le milieu tout vivant qu'il est, sans avoir l'esprit qu'à cette action, et sans oser tant soit peu rompre le silence. Cela fait, ils prennent cette moitié, où la teste est demeurée attachée, qu'ils jettent dans la mer, vers le costé droit de leur vaisseau, et l'autre vers le gauche : faisant cependant d'estranges grimaces, qu'ils accompagnent de tournement de teste, de singeries et de paroles confusément prononcées que je n'ay pas jugé nécessaire de rapporter icy.

« Que s'il advient de hasard que ce premier mouton, dont ils faisoient une estime particulière, à cause de celuy qui le leur avoit donné, ait été inutilement sacrifié sans que la mer agitée en soit devenue calme ; en tel cas ils prennent un autre mouton de plusieurs qu'ils ont mis dans leur vaisseau pour ce mesme

effet, se faisant accroire qu'il falloit que le premier eut quelque deffaut, qui avoit empesché le succez qu'ils en attendoient et font en le sacrifiant les mesmes extravagances que cy-dessus.

« Mais si derechef la chose ne réussit pas selon leur désir, ils recommancent le sacrifice et y employent quelquefois jusqu'à dix ou douze moutons.

« A la fin s'ils voyent que tout cela ne puisse faire cesser la tempeste, alors ils ont recours à une autre cérémonie qui est celle-cy : Ils prennent deux grands pots de terre, plains d'huile d'olive, de la meilleure qu'ils ayent. Et après les avoir bien bouchez, de peur qu'il ne s'en épande, ils se mettent tous en priere. Durant cette belle devotion, tantost ils eslevent les yeux et les mains au ciel, et tantost ils demeurent le genouil en terre et la teste tournée vers la main droite, car c'est là, disent-ils, qu'est leur Génie ou leur bon Ange, qu'ils appellent à leur secours. Ils se tournent par apres du costé gauche et soufflent l'air d'alentour où ils croyent que demeure sans cesse leur mauvais Ange ; comme si par cette ceremonie ils les conjuroient de se retirer, sur la créance qu'ils ont qu'il n'y a personne qui n'ait à ses costez deux divers genies, l'un bon et l'autre mauvais. En suitte de tout cela, l'escrivain du navire, comme le plus sçavant d'entr'eux et le mieux versé en leur superstitieuse Cabale, prend ces deux cruches d'huile, et les jette dans la mer, l'une du costé droit du vaisseau, et l'autre du gauche. S'ils voyent que ny leurs sacrifices de moutons, ny leurs oblations de cruches d'huile n'ayent peu détourner la tempeste, ils pratiquent cette troisieme cérémonie. Ils allument le plus qu'ils peuvent de chandelles et de flambeaux : si bien qu'il y en a quelquefois jusques à quatre ou cinq cents, qu'ils attachent sur leurs canons ; et les

laissent ainsi consommer se mettant tous en prieres, avec des postures et des singeries à la Turque, capables de faire rire les plus mélancoliques. Car pendant que cela se fait, il n'est pas permis à qui que ce soit, sur peine d'une tres-grande punition d'y allumer une autre chandelle, ou quelque pipe de tabac de la méche mesme. Alors ils ne souffrent non plus à personne d'aller aux necessitez naturelles, pour ne soüiller, disent-ils, une action si méritoire et si sainte » (Le P. Dan, p. 259 et 289-292).

Pendant la tempête si les vœux faits par les Arabes n'étaient pas exaucés, ils contraignaient à coups de bâton leurs esclaves chrétiens à faire des vœux à la Vierge Marie et à saint Nicolas (Renard, *L'Art naval*, p. 302).

On a déjà vu, p. 312, que certains matelots chrétiens croyaient à la vertu des chandelles allumées devant les statues de la Vierge. Lorsque les matelots asturiens se trouvent pris au milieu d'un orage, ils allument une chandelle qui a déjà été allumée au moment d'une fête de la Vierge, et ils la placent auprès de la boussole du navire (Comm. de *M. Braulio Vigon*). Tavernier rapporte une croyance arméniene toute semblable. « Les Arméniens tiennent pour une chose certaine que quand ils sont sur mer et qu'un orage survient, en allumant un cierge béni le dimanche gras, et en le jetant en la mer après avoir dit quelque priere la tempeste cesse aussitost » (*Voyages*, t. I, p. 34).

Au chapitre des Trombes, on a vu qu'on se servait du fer pour les conjurer; on l'employait aussi au moment des tempêtes, ainsi que le constate le *Traité des superstiions*; cette coutume remontait au moyen âge : « C'est une vaine observance de mettre une épée

nüe sur le mast de son vaisseau pour détourner la tempeste » (J.-B. THIERS, ch. XXX).

« Il y en a qui, estant sur mer et voyant une certaine nuée s'élever, conjurent avec de certaines paroles en tenant leur épée toute nüe entre leurs mains » (IBID., ch. XXXIII).

Ces épées nues qui semblaient destinées à effrayer les esprits de l'air se retrouvent dans les poésies ossianiques; un passage du poème de *Fingal*, chant III, montre même un héros qui provoque les nuées orageuses et les transperce : Calmar s'élance de nouveau sur les flots en courroux et brave l'esprit des vents : tandis que trois jeunes matelots gouvernent l'esquif agité, il est debout, le glaive nu. Lorsque le nuage abaissé passe auprès de lui, il saisit ses noirs flocons et plonge son fer dans la brume ténébreuse. L'esprit de la tempête abandonne les airs, la lune et les étoiles reparaissent dans les cieux.

C'est peut-être au même ordre d'idées que se rattache une tradition apportée par Deric (*Histoire ecclésiastique de Bretagne*). Avant de s'embarquer, les marins allaient acheter aux Druidesses du mont Belenus (Tombelaine) des flèches, qui, lancées dans les flots par le plus jeune et le plus beau marin de l'équipage, avaient, au dire des prêtresses, la vertu d'apaiser les tempêtes. Au retour du navire, le jeune homme venait offrir des présents aux Druidesses qui attachaient sur ses vêtements des coquilles dont le nombre était en raison de son mérite ou plutôt de sa générosité.

Les Mincopies, d'après Symes (*Revue d'Anthropologie*, t. I, p. 205), croient qu'un esprit malfaisant excite les tempêtes, et pendant les orages et les pluies qu'excite la mousson du sud-ouest, ils se rassemblent

sur la plage ou sur les rochers escarpés qui s'avancent le plus dans la mer, et là, par des chants barbares qu'ils adressent à cet esprit, ils cherchent à calmer sa rage. M. Day a vu, au moment où une tempête s'élevait, les Mincopies menacer de leurs mains et de leurs flèches le mauvais esprit qui troublait l'atmosphère. Ils attribuent à un chef de mauvais génies qui est porté par les fortes brises de mer les maladies causées chez eux par l'ardeur du soleil et les grands vents.

Lorsque soufflait un grand ouragan, les Caraïbes des Indes occidentales se retiraient dans leur hutte, et se rangeaient sur de petits sièges autour du feu de la cuisine; ils s'accoudaient sur leurs genoux, et se mettaient à gémir en s'écriant dans leur jargon : « Maboya (le mauvais démon) mouche (très) fâché contre Caraïbe », et ils ne bougeaient pas jusqu'à ce que la tempête fût terminée (TYLOR, t. II, p. 341).

A l'approche d'un coup de vent ou d'un orage, les indigènes de Tikopia accourent à la salle des esprits, et y font des sacrifices. Ils croient que l'orage est causé par le chef des esprits qui, s'il est offensé, monte sur la partie la plus élevée de l'île et manifeste sa colère en faisant naître des tempêtes; quand il est apaisé, il revient à la salle des esprits (RIENZI, t. III, p. 260).

En d'autres endroits, on avait recours à de véritables sacrifices qui s'adressaient à la fois à la mer et à l'esprit.

« Les femmes des pyrates d'Alger s'en vont à une petite fontaine, qui est hors la ville, sortant par la porte de Babaloy : c'est là qu'elles allument un petit feu, où elles bruslent de l'encens et de la myrrhe. Cela fait, elles couppent la teste à un coq, dont elles font découller le sang dans ce mesme lieu, et en

abandonnent la plume au vent, après l'avoir rompüe en plusieurs pièces, qu'elles sement de tous costez, et en jettent la meilleure partie dans la mer. A quoy ces miserables s'employent avec passion, à cause que par cette cérémonie, qui est à vray dire un pacte avec le diable, elles croyent que leurs maris doivent avoir un bon succez en leur voyage et faire de plus grandes prises sur les chrestiens, ou à tout le moins s'eschapper du danger d'estre faits esclaves, ou de périr sur la mer » (Le P. Dan, p. 298).

Dans une légende cornique (Bassett, p. 44) un capitaine de contrebandiers qui ne pouvait entrer au port arrache ses cheveux, et les jette au vent comme offrande à ses démons familiers, et la tempête s'apaise.

D'après Phillips (1694), un roi de la côte de Juida lui promit que dès le lendemain les flots s'apaiseraient. Il envoya son prêtre au rivage avec un bassin d'huile de palmier, un sac de riz et de blé, une bouteille de liqueur, et divers autres présents qu'il voulait faire à la mer. Le prêtre chargé de toutes ces richesses s'avança jusqu'au bord de l'eau. Là, il fit un discours au vent et aux flots, il pria la mer de ne pas se fâcher plus longtemps. Il lui dit que si elle avait besoin d'huile de palmier, le roi lui en offrait un bassin. Il jeta le bassin d'huile dans la mer, et répétant la même offre pour les autres objets, il les y jeta successivement (Walckenaer, t. VIII, p. 132).

Les marins de la Manche pendant les grandes tempêtes jettent de l'huile sur la mer pour la calmer; ils le faisaient du reste au siècle dernier. Lorsque, à leur retour pour l'Europe, les pêcheurs de Saint-Malo sont battus par de violentes tempêtes, ils jettent souvent à la mer quelques tonneaux d'huile de foie de morue, à laquelle ils prétendent reconnaître par

expérience et depuis longtemps la propriété de calmer les flots (VALMONT-BOMARE, t. VIII, p. 376).

On retrouve ce procédé indiqué par saint Nicolas lui-même. En 900 (BASSETT, p. 78) il apparut à des pèlerins au milieu d'une tourmente, et leur dit de jeter à la mer une cruche d'huile que leur avait donnée une femme, qui n'était autre que le diable lui-même.

D'après Pline, on calme une tempête en jetant un peu de vinaigre dans l'air.

Les insulaires des Andaman, au moment d'une tempête, jettent au feu des feuilles de *Mimusops indica*, pour que la détonation qu'elles produisent calme la fureur de Puluga, et que le mauvais temps cesse. S'ils voient approcher un nuage sombre, ils crient à Puluga d'avoir à détourner sa course. Cette pratique de menacer ce dieu est probablement celle à laquelle fait allusion le colonel Symes, lorsqu'il écrit que les Andamanais reconnaissent l'influence d'un esprit malin, et, qu'au moment de la mousson du sud-ouest, alors que les tempêtes ont une violence inaccoutumée, ils essaient de détourner sa colère par des clameurs sauvages (E.-H. MAN, *Andaman*, p. 85).

Aux îles Hervey (W. GILL, p. 61) une pierre ponce noircie par les pluies était regardée comme le dieu des vents et des vagues. Au moment d'un ouragan, on lui faisait des offrandes de nourriture, en prononçant des incantations.

Un passage d'un vieux glossaire (MS. BIBL., n. 521) nous fait connaître que les matelots poussaient certaines clameurs rhythmiques ou chantaient une certaine mélopée quand le ciel était troublé. Ce chant était-il une prière ou une plainte, c'est ce que ne dit pas le lexicographe : *Celeuma*, *clamor nauticus*, *quem*

efficiunt quandoque nautæ propter turbationem cœli (JAL, *Glossaire*).

Dans certains dangers extrêmes, les marins français criaient « Vive le roi! » comme si leur souverain eût été leur dieu sauveur (JAL).

Il paraît que ces clameurs n'étaient pas les seules que proféraient les matelots : pendant la tempête nous entendions les voix des matelots plus fortes que les vents ou que la mer en furie, vomissant des imprécations affreuses. Il est impossible d'imaginer quels jurements bizarres inventait leur emportement (COOK, *Voyages*, t. II, p. 435).

Une croyance du moyen âge, qui subsiste encore dans les campagnes, attribuait au son des cloches le pouvoir d'éloigner les orages; l'ancienne formule récitée au moment où on les bénissait constatait presque officiellement leur puissance sur les éléments. Elle n'était pas limitée aux perturbations atmosphériques terrestres. Dans le pays de Tréguier, autrefois pendant les tempêtes on faisait sonner les cloches des églises et des chapelles du littoral (Comm. de *M. Le Calvez*). A Malte, au moment des tempêtes, il est d'usage de sonner pendant une heure toutes les cloches des églises, afin de faire cesser le vent et de calmer la mer. Cet usage existe aussi en Sicile, en Sardaigne, en Toscane et en France (W. JONES, p. 204).

La piété superstitieuse des marins leur faisait croire qu'en plaçant sur les mâts, bien en vue, des images ou des amulettes, ils attiraient sur leur navire l'attention des puissances supérieures.

« L'an 1585, dit le P. Fournier (liv. XX, ch. XXIX), un vaisseau nommé Saint-Jacques, parti de Lisbonne pour l'Inde, approchant de Madere, fut saisi d'une

tempeste si grande, qu'apres avoir abbattu tous les voiles et des masts ce qu'ils purent, la mer estant si grosse, qu'il y avoit crainte que le vaisseau ne renversast par la violence des flots, survint un si fascheux tourbillon, qu'il fit perdre toute espérance aux pilotes : sur quoy le Pere Martinez, ayant animé les assistans à avoir recours à Dieu, et attaché au mast qui restoit une image de la Vierge, ils en ressentirent à l'instant la vertu, la tempeste cessant lorsqu'ils croyoient tout désespéré. »

En temps de danger, les Portugais attachaient au mât de leur navire une image de saint Antoine, et le priaient de changer le vent ou de faire cesser la tempête. Si ces prières n'étaient pas exaucées, on l'accablait d'imprécations, et son image était battue à coups de bâton, pour montrer qu'on désapprouvait sa conduite (W. Jones, p. 54). Cette dernière pratique irrévérencieuse se rencontre chez plusieurs peuples, à des degrés divers de civilisation.

Au moment d'une tempête les marins plongeaient dans la mer l'image de saint Jacques, comme pour punir le saint de ne pas les en avoir préservés (Grimm, ch. xiv).

Dans une tempête un prêtre qui était à bord d'un navire japonais conjura Jakushi Niurai, un des saints de la mer; il apparut et lui ordonna de jeter à la mer son image que le prêtre possédait (Bassett, p. 85, d'après Midfort). Pour calmer les ouragans, les habitants des îles Kouriles jettent leurs idoles à la mer (Tylor, t. II, p. 221).

Un marchand de la Mecque assura à Niebuhr qu'étant un jour en danger de périr sur mer, il attacha au mât un papier écrit suivant les règles de l'art cabalistique, et qu'aussitôt la tempête se calma (*Travels through Arabia*, t. II, p. 282).

Sur la mer, pendant l'orage, les Siamois attachent à tous les agrès des papiers écrits qu'ils croient propres à calmer les vents (DORVILLE, t. I, p. 468).

D'après une croyance du moyen âge rapportée par Trousset (*Histoire des Pirates*, p. 389), si la tempête vous surprend, vous n'avez qu'à frapper deux cailloux l'un contre l'autre et à crier sept fois Credo pour éviter le naufrage. Si la mer menace de vous jeter à la côte ou de vous jeter sur un récif, vous êtes sûr de vous sauver en embrassant trois fois la paume de chacune de vos mains et en disant à chaque fois : Sainte plaie du Christ !

Pline rapporte (l. XXVIII, ch. XXXIII) une singulière superstition diamétralement opposée à une croyance bretonne signalée p. 305, mais qui se rapproche de l'opinion des Finnois et d'autres peuples relativement au feu Saint-Elme. « Sur mer, dit-il, il n'est pas besoin qu'une femme ait ses règles, il suffit qu'elle se découvre pour calmer l'orage. »

D'après les *Admirables secrets du grand Albert*, p. 26, le corail est admirable contre les tempêtes et les périls que l'on court sur les eaux. Un ancien texte anglais, cité par Timbs, I, 135, dit qu'au XVI^e^ siècle le corail passait pour éloigner la tempête des navires à bord desquels il se trouvait. Deux os de la tête d'un poisson, la *Sciæna aquila*, étaient dans l'antiquité, d'après BASSETT, p. 458, de puissantes amulettes pendant les ouragans, s'ils avaient été donnés ou prêtés, mais non achetés. Les sorciers du moyen âge prétendaient que la pivoine cueillie au milieu de circonstances mystérieuses éloignait la tempête (*Dict. des superstitions*, col. 904).

Les coquillages sont des talismans populaires parmi les Indiens d'Amérique. Les nègres de la Côte d'Or portent comme fétiches pour être préservés des tem-

pêtes de petits sacs remplis de coquilles. Au Pérou les yeux de la sèche, aux îles Fidji les dents de requin et de baleine sont également des charmes efficaces (BASSETT, p. 458).

Dans l'antiquité on voit les peuples recourir à des prières et à des sacrifices pour calmer les ouragans. Lors de la guerre médique les mages apaisèrent la tempête le quatrième jour en immolant des victimes au vent, avec des cérémonies magiques en son honneur (HÉRODOTE, l. VII, v. 191).

Spon (*Voyage d'Italie*, t. II, p. 216) raconte que pendant une tempête le sieur Dimitry jeta dans la mer des petits pains de Saint-Nicolas, que les Grecs croient être bons pour conjurer le mauvais temps. D'après Renard (*l'Art naval*, p. 296), au XVII^e^ siècle, les Grecs ne s'embarquaient pas sans prendre trente de ces petits pains, qu'ils réservaient pour le mauvais temps. Alors ils en jetaient quelques-uns à la mer en invoquant saint Nicolas, protecteur des matelots.

Pendant la tempête le marin grec jetait dans la mer de petits morceaux de pain, en invoquant le secours divin pour calmer le vent. Le marin russe, pour apaiser le mauvais génie qui troublait les eaux de la mer Blanche, jetait dans les flots un gâteau fait de farine et de beurre (JONES, p. 61).

Une légende chinoise raconte qu'un magistrat intègre ayant accepté comme une récompense unique une pierre d'encre, il s'éleva une tempête, et qu'il jeta à l'eau sa pierre qui pesait sur sa conscience. La tempête s'apaisa aussitôt, et il sortit des eaux une île connue aujourd'hui sous le nom d'île de la Pierre d'encre. Une variante de cette légende rapporte que le mandarin reprocha aux dieux de maltraiter celui qui avait toujours fait son devoir, et qu'il jeta à l'eau

sa pierre qui devint une île (DENNYS, *Folk-lore of China*, p. 124).

Au milieu d'un typhon les marins chinois s'agenouillent au pied d'une statue placée vers la proue de la jonque, sorte d'Amphitrite chinoise, patronne des marins; l'un commença une sorte d'antienne que les autres entrecoupèrent de répons; puis, ayant brûlé sous le nez de la déesse deux ou trois paquets de papier doré, ils tuèrent une volaille en son honneur et en jetèrent à l'eau les entrailles, la tête et les pattes (D'URVILLE, *Voyage autour du monde*, t. I, p. 40).

Le baron de Hubner assista à une tempête, et pendant qu'elle était dans toute sa force il vit fourmiller dans l'air au-dessus des vagues une pluie blanche. Ce sont de petits morceaux de papier sacré que les Chinois jettent dans la mer pour apaiser les dieux (*Promenades autour du monde*, t. I, p. 297).

Au XVI^e^ siècle, les sauvages brésiliens (d'après Thevet, ch. XXXVII et XL) faisaient plusieurs offrandes pour calmer les tempêtes :

« Pour appaiser la tourmente, ils iettent quelque chose en l'eau par maniere de present estimans par ce moyen pacifier les tempestes.

« S'il aduient aucunefois que la mer soit furieuse, ils iettent dedans de la plume de perdris, ou autre chose, estimans par ce moyen appaiser les ondes de la mer. Ainsi font quasi les Mores et Turcs en tel peril, se lauans le corps d'eau de la mer, et a ce pareillement voulans contraindre ceux de leur compagnie, quels qu'ils soient, ainsi que l'ai veu estant sur la mer. »

En jetant à l'eau ce qu'on avait de plus précieux, on espérait apaiser le génie qui causait le courroux des flots et le déchaînement de la tempête. Cette coutume était fréquente parmi les marins musulmans

du moyen âge, et on en trouve nombre de traces dans les *Merveilles de l'Inde*. Les *Légendes de l'Archipel Indien*, p. 50, racontent à ce sujet un curieux épisode :

Au moment de la tempête on avait jeté tout; il ne restait que la couronne; d'après le nakoda, c'était la cause qui empêchait le navire de se relever.

Ces sacrifices ne suffisaient pas toujours; les dieux irrités exigeaient des victimes humaines : on jetait à l'eau le personnage dont la présence à bord excitait la tempête, parfois une personne se dévouait volontairement pour le salut de tous, ainsi qu'on a pu le voir par la légende de Jonas, p. 295, et les exemples qui la suivent.

Dans un chant populaire suédois, Adeline, qui s'est embarquée malgré le pilote, fait jeter successivement dans l'onde blanche comme l'hermine son coffre d'or, son cheval gris et plusieurs objets précieux. Comme malgré cela la tempête ne s'apaise pas, elle recommande au pilote de dire à son fiancé qu'elle célèbre son mariage dans la mer d'Aland et elle se jette à la mer (MARMIER, *Chants du Nord*, p. 212).

Lorsque le héros Petit Oueou franchissait un bras de mer, une forte tempête l'assaillit, et son embarcation était sur le point de chavirer. Sa femme Tatsibana-himé comprit que les Vata-no-kami (génies de la mer) réclamaient une victime humaine. Elle lança sur les vagues en fureur huit nattes en écorce de papyrus, puis huit autres en cuir, puis encore huit, faites de fils soyeux; ensuite elle se précipita elle-même et disparut dans l'abîme. La tempête alors s'apaisa (METCHNIKOFF, p. 326).

Les diables qui vivent dans le pays jadis englouti de Kassipi soulèvent, au dire des Amakoui, des tempêtes terribles; le passage est dangereux pour les navires, et il est d'usage de les apaiser en jetant à

l'eau un sac d'argent ou l'esclave le mieux fait et le mieux vêtu de la cargaison (Froberville, *Soc. de Géographie*, 1847, p. 327).

Comme certains animaux à bord excitaient la tempête, on croyait, et l'on croit encore en certains pays, que les flots se calment si on les jette à l'eau :

« Nous fûmes une fois pris par une tempête épouvantable entre Syracuse et Catane. Il se trouvait parmi les passagers, sur notre méchante petite barque, une vieille femme qui avait un corbeau domestique, attaché par une ficelle à sa ceinture. Les coups de bâton ne cessèrent de pleuvoir sur le volatile, qui enfin fut jeté à l'eau, malgré les vociférations et les jérémiades de la vieille. Quand, après de longues heures, la tempête s'apaisa, il fallut bien reconnaître que si le corbeau n'avait pas pu être sacrifié, nous étions condamnés à sombrer » (E. DE MARICOURT, *Bull. Soc. Anth.* 1883, p. 36).

« Le roi de cette côte (Sénégal) fit présent au capitaine d'un animal tout velu qu'il embarqua, et qui fut pris pour un singe d'une figure extraordinaire. Le vaisseau remit à la voile, et essuya depuis tant de tempêtes, que les matelots, toujours superstitieux, s'imaginèrent que ce mauvais temps provenait de cet animal qui était à bord. Ils demandèrent qu'il fût jeté à la mer, et le capitaine fut obligé de les contenter. » (TELLIAMED, *Sixième journée.*)

FIN.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

L'ORIGINE DE LA MER.

J'ai parlé dans le premier chapitre du premier volume des légendes relatives à l'origine de la mer; en voici une qui m'a été récemment communiquée.

Au temps jadis, quand les poules pissaient dans un bassin, le bon Dieu vint se promener sur terre. Alors il n'y avait pas d'eau comme aujourd'hui et beaucoup de gens mouraient de soif. Ceux qui possédaient une fontaine ne voulaient pas laisser leurs voisins y puiser, de peur de n'avoir pas assez d'eau pour eux.

Un jour que le bon Dieu était depuis quelques jours en voyage avec saint Jean et saint Pierre, il eut soif, ou plutôt ils eurent soif tous les trois. Ils entrèrent chez une bonne femme, et lui demandèrent un verre d'eau; mais au lieu de le leur donner, elle leur dit des sottises et les appela fainéants et vagabonds. Ils allèrent chez une autre femme qui ne les reçut pas mieux; mais ils entrèrent chez une troisième qui était plus charitable : elle leur donna à boire, leur servit à manger et les fit coucher dans son propre lit.

Quand les voyageurs se furent bien reposés, ils se disposèrent à s'en aller; le bon Dieu voulut la payer; mais elle refusa, et comme il paraissait irrité contre les deux autres femmes, elle lui dit de ne pas se

fâcher contre elles, que si elles lui avaient refusé à boire, c'est que l'eau était rare dans le pays. Le bon Dieu lui dit :

— Puisque vous ne voulez pas d'argent, je tiens à vous faire un présent.

Il prit un petit tonneau que saint Pierre portait sous le bras et auquel était adapté un robinet, puis il dit à la femme :

— Voici un petit tonneau que je vous donne : il a beaucoup de vertu; vous aurez trois grâces à lui demander, mais la première vous sera seule accordée; choisissez bien, et quand vous aurez formulé votre vœu, tournez le robinet.

La femme ramassa le petit tonneau dans son armoire, sans ajouter beaucoup de foi à ce que lui disait le voyageur.

Un jour qu'elle rentrait chez elle après avoir fait une course, elle voulut boire un verre d'eau; mais pendant son absence, une voisine était entrée chez elle, et lui avait pris toute l'eau qu'elle avait en réserve. Or, ce village appartenait à un riche seigneur qui défendait, sous peine de mort, de puiser de l'eau depuis le jeudi jusqu'au dimanche; et il arrivait souvent que dès le mercredi soir les habitants manquaient d'eau. On était au mercredi soir et personne ne pouvait sortir de chez soi après le soleil couché.

La femme était bien marrie, et elle murmurait après son seigneur. Elle pensa au tonneau, qui était resté dans son armoire, et elle dit :

— Il faut que je voie s'il a de la vertu, comme le disait celui qui me l'a donné.

Elle le posa sur sa table et dit :

Mon petit tonneau,
Donne-moi beaucoup d'eau
Pour moi et pour ceux à qui il en faut.

Puis elle tourna le robinet, et vit aussitôt jaillir une belle eau claire. Elle se rassasia, mais l'eau coulait toujours du tonneau, et elle ne pouvait refermer le robinet. Elle se repentit d'avoir demandé cette grâce-là, et elle se dit :

— J'aurais dû demander au sorcier qui me l'a donné (elle croyait que le bon Dieu était un sorcier) ce qu'il fallait dire au tonneau pour arrêter l'eau. Maintenant, si je ne veux pas être noyée, il faut que je quitte ma maison.

Elle prit ses effets les plus précieux, et comme l'eau coulait toujours, elle se réfugia sur une montagne. Les autres personnes du voisinage furent noyées et changées en poissons. Le tonneau continua à donner de l'eau : de lui sortirent les fleuves et les mers, et tant qu'il ne sera pas épuisé la mer et les fleuves ne diminueront pas (Recueilli à Binic près Saint-Brieuc par *M. F. Marquer*).

Ce tonneau qui donne naissance aux eaux a son parallèle dans le panier que les indigènes de Vancouver assurent avoir contenu toutes les eaux, et dans la courge à laquelle les Indiens de l'Amérique du Sud rapportent l'origine de la mer (Cf. *Légendes de la mer*, t. I, p. 10 et 11).

LE SOLEIL ET LA MARÉE.

En Haute-Bretagne, on dit que le soleil absorbe l'eau de la mer pendant six heures; il en tire le sel qu'il conserve, puis il renvoie l'eau pure qui met six heures à revenir à son niveau. C'est ce qui produit la marée (Cf. t. I, p. 123, Thor, aspirant la mer ; et p. 125, l'homme dans la lune qui produit le flux et le reflux).

LES BAINS DES ASTRES.

Les Guaïacurus de la Californie méridionale croyaient que tous les astres s'immergeaient et traversaient la mer à la nage pour reparaître le lendemain du côté opposé (J. TUCHMANN, dans *Mélusine*, t. II, c. 5 5).

LA GRANDE OURSE ET LA MER.

Kostomarof, p. 763, dit que les Russes méridionaux voient dans la réunion d'étoiles appelée la Grande Ourse un attelage de chevaux (*Voy.* Chariot); un chien noir, chaque nuit, s'efforce de ronger le harnachement et de détruire ainsi tout l'édifice du monde, mais il ne réussit pas dans sa tâche ruineuse : avant l'aube il court au puits glacé (l'Océan), pour apaiser sa soif; pendant ce temps-là l'attelage répare de lui-même ses dégâts (Comm. de *M. Léon Sichler*).

LA VOIE LACTÉE.

En Polynésie, la voie lactée passe pour un grand requin bleu qui tire sa nourriture des nuages (A. RÉVILLE, *Religions des non-civilisés*, t. II, p. 47).

LE SOLEIL ET LA MER.

Si la mer disparaissait
Le soleil de soif mourrait.

Sur les côtes de la Manche, on dit que le soleil a besoin de boire l'eau de la mer, et que s'il est aussi lumineux, cela tient à la quantité de sel qu'il absorbe.

Si le soleil dans la mer tombait
Tous les poissons seraient brûlés (Comm. de *M. F. Marquer*).

LES VENTS.

Dans la Petite-Russie les vents tournants s'appellent *la danse du diable* (Cf. p. 150).

Les contes russes, les chansons et les conjurations sont pleins de paroles adressées aux vents avec prière de secours, comme si c'étaient des êtres vivants et prêts à vous secourir dans le malheur. Le peuple appelle le vent : *gospodine*, monsieur seigneur.

Il y a un dicton en Oukraijne : courir comme le père du vent. Des conjurations russes mentionnent *ses frères les vents de tempête*, et on leur adresse la prière de souffler dans le cœur de la jeune fille la langueur amoureuse, comme ils soufflent des nuages de pluie (Comm. de *M. Léon Sichler*).

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE Mme C. LÉVY COLLON RENAN

CORRECTIONS AU 1er VOLUME.

Dans le 1er volume il y a quelques fautes d'impression, des orthographes étrangères incorrectes — dont plusieurs sont imputables aux livres que j'ai dépouillés, — et aussi, quelques traductions inexactes. Mon ami F. Liebrecht a bien voulu prendre la peine de relever celles qui sont relatives aux langues du Nord qu'il connaît mieux que personne.

P. 5, Ukka, *lisez :* Ukko.
— 9, l. 2, Bergemir, *lisez :* Bergelmir.
— 9, l. 4, Ymer, *lisez :* Ymir.
— 20, l. 1, Libersee, *lisez :* Lebersee.
— 20, l. 4, Dumslaf, *lisez :* Dumbshaf.
— 20, Trollbotin, *lisez:* Trollbotn.
— 26, l. 23, lockers, *lisez :* locker (ce mot, que j'avais traduit par *parc*, signifie *magasin*).
— 32, l. 10, mor, *lisez* : mar.
— 32, l. 10, ondes, *lisez :* ondas.
— 41, dernière ligne, Parita, *lisez :* Parità.
— 43, 5e ligne d'en bas, want, *lisez :* wants.
— 44, l. 4, o, veut dire elle.
— 46, l. 1, mare, *lisez :* mari.
— 46, l. 5, *lisez :* under Loftet.
— 48, l. 4, *lisez :* Polyglot.
— 48, l. ult., verzwelgen.
— 47, l'avant-dernière ligne, *lisez :* refuses.
— 50, 3e ligne d'en bas, *lisez :* In'n beker verdrinken Meer *dan* in't Meer. Dans le gobelet se noient plus d'hommes que dans la mer.
P. 51, l. 1, *lisez :* wijn (jenever), plus d'hommes se noient dans la bouteille de vin (de genièvre) que dans la mer.
— 57, l. 7, ni, *lisez :* in.
— 59, l. 22, of, *lisez :* op.
— 57, l. 24, was, *lisez :* wer.
— 63, l. 1, para, *lisez :* paa.
— 64, l. 19, da, *lisez :* va.
— 64, l. 17, corde, *lisez :* fond et 64, l. 26, *lisez :* complains et suffers.
— 64, l. 30, si pan, *lisez* : sin paa.
— 66, l. 4, fell, *lisez :* feller.
— 66. 5e ligne d'en bas, *lisez :* vattini.
— 67, 7e ligne d'en bas, wad, *lisez :* would.
— 68, l. 8, certo't, *lisez :* certo'st.
— 72, l. 9, passons, *lisez :* dançons.
— 105, l. 10, Der svömmer, — oppeholdès af.
— 106, l. 4, Deep, *lisez :* Diep.
— 106, l. 10, guardar.
— 113, 4e ligne d'en bas, ebbe, *lisez :* ebb.
— 113, l. 3, ebbs, *lisez :* ebb.
— 114, l. 8, feller og stundom.
— 115, l. 3, winden.

P. 157, l. 21, Dalv, *lisez :* Dal.
— 160, l. 1, Ranâ, *lisez :* Rân.
— 161, l.15, Nasjoir, *lisez:* Násjó.
— 161, l. 2. Náöldur.
— 172, l. 19, Dautklag, *lisez :* Daudalag.
— 176, Waltharius, v. (i.e. *vers*, c'est un poème).
— 199, l. 25, on, *lisez :* og.
— 213, avant-dernière ligne, les ennemis ont quitté la côte; le danger est passé.
— 218, l. 22, *lisez :* awmons.
— 254, l. 21, Veldeck.
— 261, avant-dernière ligne, Zund, *lisez :* Sund.
— 262, l. 5, Engelholm.
— 262, l. 8, Cubben, *lisez :* Gubben.
— 264, l. 14, Maroë.
— 264, l. 20, comment.
— 264, l. 23, Moskan strom.
P. 269, 8e ligne d'en bas, *du*, *lisez : des.*
— 269, 8e ligne d'en bas, fréquentaient.
— 274, l. 8, Kelpie's.
— 276, l. 10, euenta, *lisez :* cuenta.
— 284, l. 8 et 9, Staa, *lisez :* Saa.
— 299, l. 20, Burre, *lisez :* Bure (Βούρα).
— 303, l. 13, Wolin.
— 320, l. 14, Moenslnit, *lisez :* Möensklint.
— 330, l. 11, havbroer.
— 336, 5e l. d'en bas, Formigas.
— 343, 10e l. d'en bas, Euland, *lisez :* Öland.
— 356, 12e ligne d'en bas, Helvoetsluis.
— 356, 11e ligne d'en bas, 235, *lisez :* 335.

TABLE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Don
DE
Mme C. LÉVY
COLL. RÉSERVE

LIVRE PREMIER

La météorologie.

CHAPITRE PREMIER

Le Ciel et les Nuages. — La mer aérienne et les vaisseaux dans les nuages. Les nuages et la mer ; croyances et superstitions ; les nuages oiseaux ; les nuages menacés. Noms des nuages ; surnoms ; présages..... 3

CHAPITRE II

Les Étoiles. — Croyances relatives aux étoiles ; leur origine ; leur influence sur la mer. Les Constellations ; croyances et superstitions ; iconographie. Les Étoiles filantes. La voie lactée. Les Comètes..... 18

CHAPITRE III

Le Soleil. — Le soleil et la mer ; il s'y plonge avec bruit. Le soleil et la prédiction du temps ; les faux soleils..... 39

CHAPITRE IV

La Lune. — Croyances et superstitions. La mer avalée par la lune, légende ; culte de la lune. Proverbes et présages ; la lune cerclée ; la lune et son canot ; la lune et le poisson ; les éclipses..... 49

CHAPITRE V

L'Arc-en-ciel, le Tonnerre, l'Aurore boréale, la Rosée, la Pluie. — Croyances et superstitions qui s'attachent à ces météores..... 65

CHAPITRE VI

La Brume. — Proverbes, présages et croyances. Origine de la brume; les lutins, les sorciers, les divinités de la brume. Incantations contre la brume. Le mirage..... 73

CHAPITRE VII

Le Feu Saint-Elme. — Ses noms et leur origine. Origine du feu Saint-Elme; légendes de la Haute-Bretagne et de la Sicile. Présages, croyances anciennes et modernes en Europe et en Asie. Comment on chasse le feu. Les feux sur le rivage..... 87

CHAPITRE VIII

La Phosphorescence. — Noms. Origine. Le navire du diable, légende. Présages..... 110

CHAPITRE IX

Les Trombes. — Origine des trombes; les trombes-dragons; croyances chinoises, musulmanes, bretonnes, etc.; les démons. Moyens de les dissiper par des incantations, le cliquetis des épées, les couteaux, etc..... 116

LIVRE SECOND

Les vents.

CHAPITRE PREMIER

L'Origine des Vents. — Époque où ils ne soufflaient pas. L'origine des vents, légendes bretonnes (3 versions). Origine d'après les peuples sauvages..... 131

CHAPITRE II

Les Dieux et les Génies du vent. — Les dieux en Europe et chez les non-civilisés. Luttes des vents; iconographie ;

parallèles du sac d'Éole. Les saints du vent. Démons et génies du vent. Les vents personnifiés ; les visites aux vents ; les vents oiseaux et animaux. Le culte des vents..... 140

CHAPITRE III

Epithètes et Surnoms..... 163

CHAPITRE IV

Proverbes et Devinettes..... 170

CHAPITRE V

Les Aires de vent. — Les vents périodiques. Le nord ; les sept vents révoltés contre nord, conte. Sud, sud-est, ouest, nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest..... 186

CHAPITRE VI

Présages de vent. — Pronostics tirés du bruit de la mer, des poissons, des oiseaux de mer, des animaux, des objets inanimés..... 206

CHAPITRE VII

Le Vent excité ou calmé. — Proverbes sur le calme. Moyens d'avoir du vent ou de l'apaiser. L'homme qui fait changer le vent, conte ; le calme et les saints. Les vents liés par les sorciers ; le commerce des vents ; le chat et le vent ; les magiciens et le vent en dehors de l'Europe ; incantations et conjurations ; pourquoi le vent vient quand on le siffle, légende ; coutume de siffler..... 224

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE LÉVY

LIVRE TROISIÈME

Les tempêtes.

CHAPITRE PREMIER

Croyances et présages. — Proverbes. Pronostics. Prodiges pendant la tempête. Les esprits des tempêtes..... 263

CHAPITRE II

Les causes des tempêtes. — La colère des dieux, les démons, les sorcières qui les excitent. Présence à bord d'individus,

d'animaux ou d'objets funestes. Actes à terre qui excitent les orages sur mer..... 278

CHAPITRE III

Comment on apaise la tempête. — Les saints et la vierge. Vœux. Conjurations et sacrifices. Oblations à la mer de personnes ou d'objets..... 308

Additions et corrections..... 331

L'Origine de la mer. Le Soleil et la Marée. Les Bains des astres. La Grande Ourse et la Mer. La Voie lactée. La Mer et le Soleil. Les vents.

Corrections..... 336

FIN DE LA TABLE.

6540-86. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

A 3 FR. 50 LE VOLUME

CHOIX DE CONTES

CHEFS-D'ŒUVRE DES CONTEURS FRANÇAIS

Première partie. — CONTEURS FRANÇAIS AVANT LA FONTAINE, (1050-1650) . . . . . 1 vol.

CONTEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS DE LA FONTAINE, XVII^e^ siècle. . . . . 1 vol.

CONTEURS FRANÇAIS APRÈS LA FONTAINE, XVIII^e^ siècle . . 1 vol.

EDOUARD LABOULAYE

SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR, nouvelles (Marina. — Le Jasmin de Figline. — Le Château de la Vie. — Le Rêve de Jodocus. — Don Ottavio) . . . . . 1 vol.

CONTES BLEUS (Yvon et Finette. — La Bonne Femme. — Poucinet. — Contes Bohêmes. — Les Trois Citrons. — Pif! paf! ou l'Art de gouverner les Hommes) . . . . . 1 vol.

NOUVEAUX CONTES BLEUS (Briam le Fou. — Petit Homme gris. — Deux exorcistes. — Zerbin. — Pacha Berger. — Perlino. — Sagesse des Nations. — Château de la Vie) . . . . . 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES (Voyage autour de ma chambre. — Expédition nocturne. — Le Lépreux de la cité d'Aoste. — Les Prisonniers du Caucase. — La jeune Sibérienne) *Nouv. édit.* ornée du portrait de l'auteur. 1 vol,

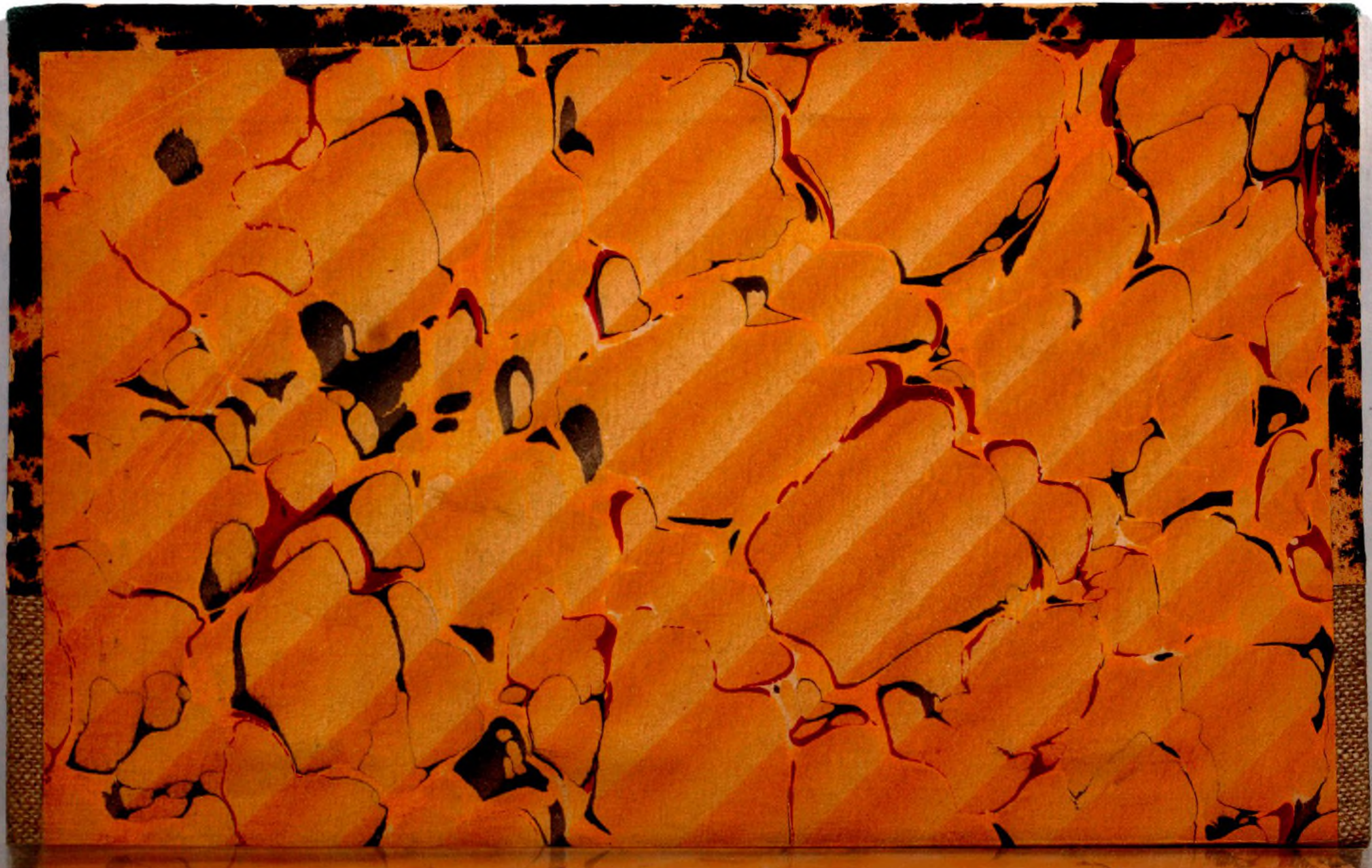
PAUL SÉBILLOT

CONTES POPULAIRES DE LA HAUTE-BRETAGNE. (Les Féeries et les Aventures merveilleuses. — Les Facéties et les bons tours. — Les Diableries-Sorcelleries et Histoires de revenants. — Contes divers) . . . . . 1 vol.

CONTES DES PAYSANS ET DES PÊCHEURS, 2^e^ *série des Contes populaires de la Haute-Bretagne.* (Les Fées des houles et de la mer. — Les Féeries et les Aventures merveilleuses. — Les Facéties et les bons tours. — Les Diables, les Sorciers et les Lutins. — Contes d'animaux et petites légendes) . . . . . 1 vol.

CONTES DES MARINS, 3^me^ *série des Contes populaires de la Haute-Bretagne.* (Les Aventures merveilleuses. — Les contes des Vents. — Les joyeuses histoires des Jaguens. — Les Facéties. — Les Diables, les Sorciers et les Revenants. — Petites Légendes de mer. . . . . 1 vol.

20086



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01686551 3